This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EUGÈNE RAMBERT

ÉTUDES LITTÉRAIRES

ÉTUDES SUR CALVIN
PENSÉES DE PASCAL — SAINTE-BEUVE ET PORT-ROYAL
BÉRANGER ET M. RENAN
LE SCEPTICISME DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE
ARTISTES JUGES ET PARTIES

LAUSANNE
LIBRAIRIE F. ROUGE
4, rue Haldimand, 4.

1890
DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Digitized by Google

LAUSANNE. — IMPRIMERIE AUG. PACHE

Digitized by Google

EUGÈNE RAMBERT

ÉTUDES LITTÉRAIRES

ÉTUDES SUR CALVIN
PENSÉES DE PASCAL — SAINTE-BEUVE ET PORT-ROYAL
BÉRANGER ET M. RENAN
LE SCEPTICISME DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE
ARTISTES, JUGES ET PARTIES

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LAUSANNE
LIBRAIRIE F. ROUGE
4, rue Haldimand, 4.

1890
DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

GENERAL

Digitized by Google

PQ139
R35

ÉTUDES SUR CALVIN

194021

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ÉTUDES SUR CALVIN

I

Nous venons un peu tard entretenir nos lecteurs de Calvin, à propos de la nouvelle édition de ses Commentaires, et du recueil complet de ses Lettres françaises, publiées pour la première fois par les soins éclairés de M. Jules Bonnet. Aussi ces deux publications ne sont-elles pour nous qu'un prétexte; c'est de Calvin lui-même que nous voulons parler. Or il n'est jamais trop tard pour parler de ces grands hommes, dont le nom brille au-dessus de tous les autres et marque une époque dans l'histoire. Depuis un siècle on étudie Voltaire et Rousseau; il y en a trois qu'on discute sur Luther et sur Calvin; il y en a dix-huit qu'on approfondit Aristote et Platon. C'est là le privilège du génie : sa pensée est de tous les

Digitized by Google

temps, parce qu'elle représente la pensée de l'humanité; elle offre un sujet de méditation qui ne saurait ni s'épuiser ni vieillir.

Les Commentaires sur le Nouveau-Testament ont été publiés par Calvin lui-même. Lus au seizième siècle de tous les chrétiens réformés, ils le sont encore aujourd'hui des hommes qui s'occupent d'une manière spéciale de travaux théologiques. L'édition actuelle n'est qu'une reproduction exacte de celle qui fut imprimée à Genève par Conrad Badius, en 1561. L'orthographe même en a été respectée. C'est donc tout simplement une édition moderne, faite avec soin, et d'un format plus commode que les autres. Peut-être aura-t-elle l'avantage de procurer à Calvin de nouveaux lecteurs parmi les hommes qui aiment les ouvrages sérieux, mais qui reculent devant un in-folio chargé de poussière. Ce serait sans doute la meilleure récompense à souhaiter aux éditeurs.

La publication des Lettres françaises de Calvin a une toute autre importance; c'est une collection en grande partie nouvelle. Sur deux cent soixante-dix-huit lettres, cent soixante-dix étaient demeurées inédites. C'est en outre un recueil dont la lecture est du plus haut intérêt; il s'y reflète, comme le dit M. Bonnet, toute une vie et toute une époque d'une saisissante grandeur. Calvin s'y dévoile en entier, avec l'inflexibilité de son âme austère et l'incroyable énergie de sa conviction. Si vous voulez savoir ce

Digitized by Google

que c'est qu'un homme convaincu, lisez les lettres de Calvin. Il croit et il faut qu'il parle, et il parlera toute sa vie. Epuisé par la souffrance, accablé de soucis et de douleurs, il se traînera jusqu'à sa chaire, et il parlera d'une voix affaiblie peut-être, mais plus ferme que jamais; il mourra comme doit mourir un apôtre, en parlant. Pour lui le silence serait un crime. — Mais nous essaierons plus tard d'étudier le caractère de Calvin; disons seulement que pour bien connaître cet homme de fer, il faut lire sa correspondance. Mieux que toute autre chose elle nous explique ses succès et ses fautes. Je dis qu'elle les explique; mais je n'ajouterai pas, comme le fait entendre M. Jules Bonnet, qu'elle nous dispose à l'indulgence. Plus on verra de près le réformateur de Genève, plus on admirera, et plus aussi on s'étonnera.

Les lettres d'un homme de génie sont toujours précieuses; mais celles des hommes du seizième siècle ont pour l'historien une valeur toute particulière. De nos jours, un commerce épistolaire a quelque chose de plus intime. Les moyens de publicité sont devenus si nombreux, les journaux colportent si régulièrement toutes les nouvelles, qu'on ne les demande plus aux amis éloignés. C'est aux dépens de la correspondance particulière que les journaux ont pris tant de place dans notre vie intellectuelle. Au seizième siècle il n'en était pas ainsi. Lorsque Calvin écrivait à Farel, à Viret ou à Mélanchton,

Digitized by Google

c'était pour leur annoncer les progrès ou les revers, pour leur apprendre les nouvelles de l'œuvre commune, autant que pour jouir des charmes de l'intimité. Les vrais journaux de l'époque sont donc dans les lettres de ces grands hommes. Voilà ce qui en fait l'importance historique.

Aussi, en livrant à la publicité les lettres de Calvin, M. Bonnet a-t-il rendu un grand service à la science ; mais il a de plus payé une vieille dette d'honneur de la Réformation, puisqu'il a satisfait au dernier vœu de Calvin. Qu'il achève donc l'œuvre qu'il a commencée. Après les lettres françaises, nous attendons les lettres latines, dont le recueil, publié en 1575, est fort incomplet. Je n'ai qu'un regret : c'est qu'on n'ait pas fondu en une seule ces deux publications. On a pensé, dit-on, en détachant les lettres françaises, à l'édification des chrétiens. Je crains, comme l'ont déjà fait remarquer des juges plus compétents, que ce ne soit un sacrifice mal entendu de l'intérêt scientifique à l'intérêt religieux. Les lettres de Calvin sont un monument historique. C'est ainsi qu'il fallait les envisager, sauf à en faire plus tard un choix pour servir à l'édification.

Mais je n'insiste pas sur ce détail. Je veux parler de Calvin lui-même ; je veux étudier en lui l'homme, l'écrivain et le penseur. Peut-être me demandera-t-on si l'on peut en dire quelque chose de nouveau après tant de critiques distingués, Mignet, Bret-

Digitized by Google

schneider, Guizot, Sayous, et tous ceux que je ne nomme pas. Je n'en saurais douter. L'étude d'un seul homme est peut-être aussi riche que celle de l'homme en général. Au sein de l'humanité, chaque homme est un monde à part ; c'est un infini dans un autre infini. Dans un semblable champ d'études, la moisson n'est jamais enlevée : même après les faucheurs il y reste des épis à couper.

Nous avons trop peu de détails sur les premières années de Calvin. Il naquit à Noyon en 1509. Sa mère l'éleva dans les préceptes de la piété. Sa jeunesse ne fut marquée par aucun de ces écarts qui signalent si souvent l'enfance du génie. Il n'eut pas à se repentir, comme Th. de Bèze, de ses *Juvenilia*. La force, qui s'annonce à l'ordinaire par des excès, se révéla chez Calvin par la constance de sa soumission. Il fut dès le collège l'homme de la discipline et du devoir. Timide et quelque peu gauche *[subrusticus]*, il n'était hardi que s'il avait la règle pour lui. Au dire de Th. de Bèze, plusieurs de ses camarades de classe lui rendaient le témoignage d'avoir été le sévère censeur de leurs vices. Ainsi se montra dès l'abord son inébranlable fermeté, qui reposa toujours sur l'énergie du sentiment moral, et sans doute aussi sur l'absence de certaines passions.

Son père le destinait à l'état ecclésiastique. Grâce à de puissants protecteurs, il obtint dès l'âge de douze ans un bénéfice. A dix-huit il fut nommé curé

Digitized by Google

de Pont-l'Evêque : « Ainsi, dit un docteur de Sor-« bonne, bailla-t-on les brebis à garder au loup. » Mais c'était un loup bien innocent. A cette époque Calvin était très bon catholique; il ne connaissait qu'une chose, la règle de l'Eglise, et il s'y soumettait avec autant de docilité qu'il se soumit plus tard à la règle qu'il chercha dans l'Evangile. Il détestait les nouveautés, c'est lui qui nous l'apprend; il ne voulait pas même qu'on lui en parlât; il s'y opposait avec énergie et passion.

Au reste, Calvin ne fut prêtre que de nom; il eut le bénéfice sans la charge. Son père s'apercevant que les avocats s'enrichissaient plus sûrement que les ecclésiastiques, lui ordonna d'abandonner l'étude de la théologie pour celle du droit. Calvin obéit à regret, mais sans réserve. Il étudia le Digeste avec autant d'ardeur que les Décrétales. Il écouta Pierre de l'Estoile, qui professait à Orléans ; il suivit à Bourges les leçons d'André Alciat ; il se lia intimement avec Melchior Wolmar, qui lui apprit le grec, et se fit remarquer de tous, au dire d'un de ses détracteurs, *par un esprit actif et une forte mémoire, avec une grande dextérité et promptitude à recueillir les leçons et les propos qui sortaient ès disputes de la bouche de ses maîtres, qu'il couchait après par écrit avec une merveilleuse facilité et beauté de langage, faisant paraître à tous coups plusieurs saillies et boutades d'un bel esprit.*

Digitized by Google

A partir de l'année 1529 jusqu'en 1539, c'est-à-dire pendant un espace de trois ans, nous n'avons presque aucun détail sur Calvin. Cette lacune est infiniment regrettable, car c'est vers la fin de cette période qu'il faut, selon toute probabilité, placer sa conversion. Il est donc impossible de suivre pas à pas les progrès du jeune réformateur, impossible d'observer la lutte dont son âme fut le théâtre, et qui préluda à sa grande lutte sur le grand théâtre du monde. Nous verrons plus tard comment il a convaincu les autres; nous ne pouvons que deviner comment il a été convaincu lui-même.

Dans l'opinion commune, on se fait de la conversion de Calvin une toute autre idée que de celle de Luther. On se le représente studieusement penché sur sa bible, méditant à la clarté de sa lampe, et, par la seule force de son intelligence, sans grands élans de passion, avec quelque anxiété peut-être, mais sans aucun de ces rudes combats qui laissent une trace ineffaçable, arrivant en peu de temps aux croyances qu'il soutint dès lors envers et contre tous.

C'est là le Calvin de la tradition. Nous l'acceptions comme le véritable Calvin, lorsque, il y a quelques mois, nous fûmes un instant ébranlé par un article de M. Louis Bonnet, pasteur à Francfort, inséré dans la *Revue chrétienne*. M. Louis Bonnet, profitant de rares aveux échappés à Calvin dans la préface du Commentaire sur les Psaumes et dans la Réponse à

Digitized by Google

Sadolet, essaie de rapprocher la conversion de Calvin de celle de Luther. Il prend pour épigraphe ces paroles du réformateur de Genève, *non sine gemitu ac lacrymis ;* et il en fait le fond de toute son argumentation. Il y a, je l'avoue, dans ces quelques pages, où Calvin fait un retour sur lui-même, des aveux assez frappants et dignes d'être relevés :

Toutes fois, dit-il en s'adressant à Dieu, que je descendais en moi ou que j'élevais le cœur à toi, une si extrême horreur me surprenait, qu'il n'était ni purifications, ni satisfactions qui m'en pussent aucunement guérir. Et tant plus que je me considérais de près, de tant plus aigres aiguillons était ma conscience pressée. [1]

Et plus loin :

Moi donc (selon mon devoir), étant véhémentement consterné et éperdu pour la misère en laquelle j'étais tombé, et plus encore pour la connaissance de la mort éternelle qui m'était prochaine, je n'ai rien estimé m'être plus nécessaire, après avoir condamné *en pleurs et gémissements* ma façon de vivre passée, que de me rendre et retirer en la tienne.

Voilà, semble-t-il, des paroles assez fortes, et cependant nous persistons à croire au Calvin de la tradition.

Il est clair que nul n'abandonne la foi de ses pères, la foi de son enfance, sans une lutte intérieure ; il

[1] On nous pardonnera de rajeunir, dans nos citations, l'orthographe de Calvin.

Digitized by Google

est clair qu'on n'arrive jamais à une ferme conviction sans combat : « Pour être convaincu, a dit un « homme d'un esprit excellent, M. Vinet, il faut « avoir été vaincu. » Il est clair qu'on ne se décide pas à défendre au péril de ses jours une doctrine persécutée comme on se prépare à soutenir des thèses académiques. Il est clair enfin que, lorsqu'il s'agit de choses aussi graves, lorsqu'il s'agit de notre avenir sur la terre et de notre avenir dans l'éternité, l'incertitude de l'esprit entraîne le trouble du cœur. Toute grande vie d'apôtre, toute vie de dévouement a d'ailleurs son heure suprême, sa crise tragique où s'accomplit dans l'âme du martyr un premier et redoutable sacrifice. C'est saint Paul sur le chemin de Damas, c'est Luther dans sa cellule ; c'est le Christ au jardin des Oliviers. Ceux qui paraissent avoir le moins connu ces ineffables angoisses, ceux qui paraissent s'être soumis sans peine, ceux-là même ont eu aussi leur moment de révolte intérieure ; ils ont eu aussi, dans une certaine mesure, leur sacrifice à consommer. On le retrouve, ce sacrifice, même dans la vie d'un Bourdaloue, même dans celle d'un Calvin.

Voilà tout ce qu'il y a de commun entre le noviciat de Calvin et celui de Luther. Ils ont l'un et l'autre lutté avant de se soumettre : c'est le cas de tout chrétien. Mais quelle différence ! Pour Luther c'est un combat qui présente un degré de violence pres-

Digitized by Google

que inouï. Jamais âme plus forte ne fut plus profondément bouleversée. Plus d'une fois on le trouva étendu sans mouvement sur sa couche ; sa vie même fut en danger. Qu'il y a loin de ces accès de douleur et de passion aux larmes que Calvin répand sur sa bible, *selon son devoir !* Il ne lui en reste pas un de ces terribles souvenirs qui poursuivent comme poursuit un remords ; il ne les rappelle que dans de rares occasions, quand il y est forcé par les circonstances ; encore le fait-il avec calme, sans qu'on sente frémir tout son être. On nous dit qu'il était sobre et réservé de paroles, on nous dit qu'il ne parlait pas volontiers de lui-même ; mais s'il eût souffert ce que Luther souffrit, il en parlerait bien autrement. Il est des douleurs sur lesquelles il est impossible de se taire, si profonde est la trace qu'elles creusent dans l'âme. Calvin a sans peine gardé un silence presque absolu sur ses combats intérieurs ; cela seul empêche de les comparer à ceux de Luther.

Le noviciat de Calvin fut donc moins orageux ; aussi dura-t-il moins longtemps. La résistance étant moins opiniâtre, le combat fut moins vif et plus court. Luther se débattit pendant plus de deux ans sous les étreintes du doute. Calvin, au contraire, n'étudiait pas encore depuis un an les livres sacrés, et déjà tous ceux qui étaient avides de la pure doctrine venaient à lui pour s'instruire. Ainsi, à peine néophyte il est déjà docteur : « Dieu, dit-il, par

Digitized by Google

« une conversion subite, plia mon âme à la doci-
« lité. »

Voici comment nous nous figurons l'histoire intime de la conversion de Calvin. Jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, ou à peu près, Calvin resta bon catholique. Les supplices qu'il vit se multiplier à Paris ne durent pas le troubler beaucoup plus que celui dont il chargea volontairement sa conscience en immolant Servet. Les discussions qu'il entendit, les raisons sur lesquelles s'appuyaient les protestants, la démoralisation du clergé catholique, étaient de nature à l'ébranler davantage. Aussitôt qu'un doute sérieux eut pénétré dans son esprit, il dut songer à le dissiper. Il n'avait pour cela qu'un moyen, l'étude attentive de la première des traditions chrétiennes, celle qui est écrite dans les Livres saints. Il le comprit et renonça à toutes les sciences humaines pour se donner entièrement, selon l'expression de Th. de Bèze, à la théologie et à Dieu. C'est là le moment critique dans la vie de Calvin, le moment de l'incertitude et de l'anxiété. C'est alors qu'il gémit et qu'il pleure; c'est alors qu'il est saisi d'horreur, et que ni purifications, ni satisfactions ne peuvent en aucune manière le guérir. Mais la lumière ne tarda pas à renaître dans son esprit. Il avait détesté l'hérésie protestante comme une nouveauté; la lecture de la Bible lui montre tout à coup que c'est le catholicisme qui est une hérésie nouvelle. Aussitôt il prend son

Digitized by Google

parti. La règle apparaît de nouveau claire à ses yeux, et la paix rentre dans son âme. Il est protestant, il sera réformateur. Sa carrière se décide dans ce seul instant, *subita conversione.*

Nous ne nous étendrons pas avec le même détail sur tous les événements de sa vie. Notre but n'est pas de faire une longue et savante biographie de Calvin, mais bien d'étudier son caractère et son œuvre. Nous ne voulons nous arrêter que sur ce qui y touche le plus directement.

On sait comment, peu de temps après sa conversion, Calvin fut obligé de quitter Paris, pour avoir travaillé au discours de Nicolas Copp, qui, en sa qualité de recteur de l'Université, *avait parlé des affaires de la religion plus avant et purement que la Sorbonne et le Parlement ne trouvaient bon.*[1] On sait aussi comment il alla chercher dans le midi de la France un asile contre la persécution. Après cette première fuite, dans laquelle il rencontra, dit-on, Rabelais déjà célèbre; après être revenu à Paris, où il s'opposa à l'hérésie naissante de Servet; après un nouveau séjour à Orléans, où il publia son *Traité de la Psychopannychie,* contre le sommeil des âmes après la mort, il s'arrêta enfin à Bâle, d'où il adressa au roi de France son Institution chrétienne. Cette grande œuvre terminée, Calvin se remit en route. Il

[1] Th. de Bèze. Vit. Calv.

Digitized by Google

alla à Ferrare ; il revint à Bâle et à Strasbourg ; il retourna à Noyon pour mettre ordre à ses affaires, puis il repartit pour Bâle, qui fut comme son pied-à-terre pendant deux années de voyages continuels. Ce fut en revenant de Noyon à Bâle qu'il passa par hasard à Genève, faisant un grand détour, *pource qu'à cause des guerres le droit chemin était fermé.* — Il ne songeait pas à y séjourner ; il voulait même y passer incognito, mais une indiscrétion révéla sa présence. Aussitôt Farel va le voir et l'invite à rester à Genève, où la cause de la réformation réclamait le zèle et les lumières d'un serviteur de Dieu tel que lui. Calvin s'excuse : il aime les études solitaires, il veut augmenter ses connaissances, sa timidité le rend peu propre aux agitations de la lutte ; ne peut-il pas d'ailleurs servir Dieu en éclairant le monde par ses écrits tout aussi bien qu'en se jetant à corps perdu dans la mêlée ?

Là-dessus, dit Calvin, Farel, tout brûlant d'un zèle incroyable d'avancer l'Evangile, déploya toutes ses forces pour me retenir, et ne pouvant rien gagner par ses prières, il en vint jusqu'à l'imprécation, afin que Dieu maudît ma vie retirée et mon loisir, si je me retirais en arrière, ne voulant lui aider en une telle nécessité. L'effroi que j'en reçus, comme si Dieu m'eût saisi alors du ciel par un coup violent de sa main, me fit discontinuer mon voyage, en telle sorte pourtant que sachant bien quelle était ma timidité et mon humeur réservée, je ne m'engageai point à faire une certaine charge.

Digitized by Google

C'est la charge de prédicateur que Calvin refuse. Toujours préoccupé de ses études, il ne veut rester à Genève que pour y professer la théologie; mais il se verra bientôt entraîné par une nécessité plus forte que lui, et il faudra bien, malgré qu'il en ait, qu'il descende aussi dans l'arène et qu'il devienne prédicateur. Ainsi cet homme peu fait pour le monde, qui avait toujours aimé l'ombre et le repos, mais qui ne savait pas reculer devant le devoir, se trouvera placé, comme de vive force, à la tête d'une des Eglises réformées les plus importantes et deviendra le chef d'un grand parti :

Dieu, dit-il, m'a conduit en telle sorte, par divers détours, que jamais il ne m'a permis de me reposer, tant que, contre mon génie, j'ai été tiré en une pleine lumière.

On a beaucoup admiré l'habileté de Calvin choisissant Genève pour le centre de ses opérations, et se préparant à diriger de là les efforts combinés du protestantisme. Si habileté il y a, c'est au hasard ou à la Providence qu'il en faut faire hommage. Calvin n'a rien calculé, il n'a rien prévu; il a tout fait pour éviter la mission qui lui était réservée; mais après l'avoir acceptée, il a aussi tout fait pour la remplir. C'est toujours l'homme du devoir. Son premier pas dans la carrière qui doit le conduire à la gloire et à la puissance, son premier pas est un sacrifice.

Calvin s'établit donc à Genève. Avant de l'y voir

Digitized by Google

agir, il est nécessaire de rappeler en quelques mots l'histoire des partis qui divisaient cette petite et glorieuse cité.

Genève avait, au commencement du seizième siècle, une constitution mixte qui partageait le pouvoir entre l'évêque, le vidame [1] et les syndics. La souveraineté de l'évêque, les prérogatives du vidame et les franchises du peuple se faisaient mutuellement contre-poids. Une semblable constitution, comme le fait observer M. Mignet, ne pouvait donner à Genève qu'une *existence longtemps troublée, une souveraineté incertaine, une liberté combattue.*

Deux fois par an tous les citoyens étaient rassemblés *pour délibérer sur l'état public et sa réformation, ce qui était pour garder l'évêque de tyrannie et le petit conseil d'oligarchie.* [2] — Mais c'était dans les projets ambitieux du vidame, qui avait la force en main, que se trouvait le plus grand danger pour la liberté de Genève. Pendant quatre siècles la bourgeoisie résista, en s'appuyant d'abord sur la maison de Savoie contre les comtes de Genevois, puis sur les cantons suisses contre la maison de Savoie. La

[1] L'évêque déléguait au vidomne sa juridiction civile et son pouvoir militaire. — « Comes fidelis advocatus sub episcopo esse debet » — dit une ancienne pièce, datée de 1155, citée par Spon. — Hist. de Genève. II, 9.

[2] Variante des chroniques de Bonnivard. Manuscrit n° 139 de la Bibl. de Genève.

Digitized by Google

lutte devint décisive lorsque Charles III de Savoie monta sur le trône ducal, en 1504. Il essaya tour à tour de la ruse et de la violence, et il réussit un instant, malgré l'héroïsme de Pécolat et de Berthelier, *ce grand mépriseur de mort,* comme l'appelle Bonnivard. Dans cette lutte, les Genevois s'étaient divisés en deux factions; celle des Eidguenots ou des Confédérés, qui succéda à la bande licencieuse des Enfants de Genève et qui s'appuyait sur les cantons suisses, et celle des Mameluz, qui trahissait l'intérêt public en faveur du duc de Savoie. Les Eidguenots, contenus pendant quelques années par les armes du duc, par sa présence à Genève et par de nombreux supplices, se relevèrent plus forts que jamais quand, vers la fin de 1525, le duc dut partir pour ses états de Piémont, où l'appelaient la bataille de Pavie et la prise de François Ier. Ce fut le signal d'une révolution complète. Le peuple de Genève assemblé conclut le 25 février 1526 un traité d'alliance avec les cantons de Berne et de Fribourg; les Mameluz, qui s'y opposèrent, furent bannis, leurs biens confisqués, les armoiries du duc jetées au Rhône et le vidomnat aboli. Genève était affranchie.

Mais la paix ne dura pas longtemps. Comme tous les partis qui triomphent, celui des Eidguenots ne tarda pas à se diviser.

Farel était venu s'établir à Genève. C'était le plus ardent de tous les apôtres de la Réformation. Il avait

Digitized by Google

quelque chose de l'éloquence populaire et de l'héroïsme de Luther. Sa voix tonnante retentissant dans les places publiques, entraînait la foule et la maîtrisait. Sa manière d'échapper au péril était de le braver. Parmi les prédicants, on l'appelait le *zélé;* aux yeux d'Erasme, c'était l'*audacieux* et le *téméraire.* Il était l'homme nécessaire pour réveiller une population endormie ; mais il n'avait pas les qualités d'un chef. Présent partout à la fois, prodiguant sur tous les points son activité missionnaire, commençant l'œuvre de la réformation dans toutes les villes où il passait sans l'achever nulle part, il était dans la milice protestante un de ces hardis aventuriers qui savent harceler l'ennemi, mais qui n'entendent que la guerre de partisan.

Farel commença à prêcher à Genève en 1532. Il eut bientôt de nombreux disciples, parmi lesquels quelques-uns des bourgeois les plus influents. Ses succès alarmèrent les chanoines. Après une scène violente qui faillit lui devenir fatale, Farel dut quitter Genève. Ce début ne le découragea point : il était trop habitué à commencer ainsi. A peine sorti de Genève, il y envoya un jeune ministre, Antoine Froment, qui se fit passer pour maître d'école et continua les travaux de Farel avec prudence et bonheur. A son tour cependant, après le grand éclat de sa prédication sur la place du Molard, Froment se vit contraint de partir.

Digitized by Google

Ce nouveau revers n'abattit point les *Evangéliques*.

Ils ne cessèrent, dit Froment, de s'assembler par les maisons et jardins, pour faire prières à Dieu, chanter psaumes, écouter l'Ecriture sainte, de sorte que la vie dissolue, fausse doctrine, superstitions et abus des prêtres, étaient déjà découverts et tournés en moquerie par le peuple, même par les femmes et petits enfants, qui commençaient à disputer contre eux et à les arguer publiquement.

Genève se trouva divisée pour la seconde fois. Aux vieilles factions des Eidguenots et des Mameluz succédèrent celles des Evangéliques et des Catholiques. Les premiers étaient soutenus par Berne, qui donnait à tous les prédicants des lettres de recommandation pour le conseil ; les seconds par Fribourg, qui n'intervenait pas avec moins de vivacité. Les uns ne demandaient, comme le font tous les partis religieux en attendant d'être les plus forts, que la liberté de prier Dieu à leur façon ; ils se tenaient sur la défensive, mais ils voyaient leur nombre s'augmenter tous les jours, et ils travaillaient avec l'ardeur et la confiance des néophytes. Les autres, comme c'est aussi le cas de toute autorité religieuse qui est ébranlée et moralement vaincue, ne répondaient à des raisons que par des cris, des violences et des anathèmes. D'abord ils coururent franchement aux armes et en appelèrent à la lutte ouverte ; puis, se sentant affaiblis, ils voulurent par de sourdes me-

Digitized by Google

nées soulever le peuple; enfin, dans leur impuissance, ils essayèrent du dernier argument des partis qui succombent, le poison. Au milieu de l'orage, le conseil adopta une ligne de conduite indécise, mais prudente. Il ne s'inspira que des circonstances; il céda toujours devant le vainqueur, mais sans se faire son esclave; il suivit toutes les fluctuations du mouvement, et se contenta d'intervenir comme une puissance conciliatrice et presque neutre. Au reste l'issue de la lutte n'était pas douteuse :

> Elle était marquée d'avance par le sort des partis précédents... L'esprit de liberté et le besoin d'amélioration qui avaient donné la victoire aux Eidguenots sur les Mameluz, devaient la donner aux protestants sur les catholiques, et le parti évangélique était destiné à triompher de l'évêque, comme le parti patriote avait triomphé du duc. [1]

Nous ne raconterons pas toutes les vicissitudes de la lutte : les prises d'armes, l'inutile et pusillanime démonstration de l'évêque, les progrès successifs et constants du parti évangélique, l'émigration des partisans les plus décidés de l'évêque, la guerre d'escarmouche que le duc de Savoie fit à Genève. Nous courons au résultat.

Le 30 mai 1535, commença une grande dispute

[1] Mignet, Mémoire sur l'établissement de la Réforme à Genève, p. 49. — Ces quelques mots sur l'histoire de Genève ne sont guère qu'un résumé de la première partie de cet excellent travail.

Digitized by Google

publique. Ce n'était à vrai dire qu'une formalité. La réformation avait triomphé de fait; il ne s'agissait plus que d'en régulariser l'établissement officiel. Pierre Caroli, docteur de Sorbonne, et Jean Chapuis, dominicain de Genève, furent les champions du catholicisme; Farel, Viret, Froment soutinrent la cause protestante. Ce fut une vraie déroute pour les catholiques, qui, au seizième siècle, n'eurent nulle part le bonheur de trouver un Bossuet pour les défendre. Pierre Caroli et Jean Chapuis donnèrent eux-mêmes l'exemple, et passèrent à l'ennemi. Le 8 août, Farel prêcha dans la cathédrale de Saint-Pierre; le 27, le conseil abolit le culte catholique et établit dans Genève le culte nouveau d'après le rit de Berne et de Zurich. Genève était réformée.

Mais Genève n'était pas destinée à trouver la paix de sitôt. Cette seconde révolution ne devait pas être la dernière. Le parti religieux des Evangéliques se divisa comme le parti politique des Eidguenots.

Tous les Genevois avaient embrassé la Réformation, mais tous ne l'avaient pas fait dans le même esprit. Unis pour combattre la tyrannie papale, ils ne l'étaient pas pour accepter sérieusement la foi nouvelle avec ses conséquences pratiques. Les uns n'avaient secoué le joug des prêtres que pour le remplacer aussitôt par celui d'une austère discipline religieuse; les autres n'avaient songé qu'à se débarrasser de toute espèce de frein. Les uns avaient

Digitized by Google

voulu changer de servitude; les autres jouir d'une entière liberté. Le caractère genevois n'était pas encore ce qu'il devint plus tard, comprimé par la main tenace de Calvin. Il était gai, mobile et passablement libertin. Il avait conservé au milieu de tant d'agitations ses allures franches et dégagées. Les mœurs étaient très corrompues, ce qui n'a rien d'étonnant dans une ville où, sur une population de 12,000 habitants, il y avait eu près de 300 prêtres et moines.

Les jeunes gens menaient une vie dissipée, *croyant*, dit Bonnivard, *que la liberté pour chacun fût de vivre à son appétit, sans loi, règle, ni compas.* L'esprit qui avait animé cette joyeuse bande de bons vivants patriotes qu'on appelait les enfants de Genève subsistait aussi vivace que jamais. Les anciens Genevois tenaient à leurs plaisirs autant qu'à leur indépendance, et il était à craindre qu'ils ne tournassent contre des réformateurs trop sévères leur vieille devise de gais et bons compagnons : « Qui touche l'un, touche l'autre. »

Bonnivard, qui les connaissait à fond, qui avait été lui aussi un des libres enfants de Genève, mais à qui Berthelier avait fait comprendre que *la vraie liberté n'est pas de faire ce que l'on veut, si l'on ne veut ce que l'on doit,* Bonnivard les a peints admirablement en quelques mots. — Dans le temps où se répandaient les semences de l'hérésie, on vint le

Digitized by Google

consulter sur ce qu'il y avait à faire au sujet de ces doctrines nouvelles. Bonnivard répondit :

Vous voulez chasser les prêtres et tout le clergé papiste, et en leur lieu mettre des ministres de l'Evangile ; ce qui sera un très grand bien en soi-même, mais un grand mal au regard de vous, qui n'estimez autre bien, ni félicité, que de jouir de vos plaisirs désordonnés, ce que les prêtres vous permettent. Tout ce que Dieu a défendu, ils vous le permettent pour la pareille. Il vous défend de paillarder, jurer, ivrogner, jouer ; ils vous le permettent, sauf qu'ils ne veulent lacher ce que le pape défend ; mais si vous aviez des prédicants, ils vous permettront ce que le pape défend ; mais ils ne feront pas le semblable des ordonnances de Dieu. Ils procureront une réformation, par laquelle il faudra punir les vices, ce qui vous fâchera bien.

Vous avez haï les prêtres pour être à vous trop semblables ; vous haïrez les prédicants pour être à vous trop dissemblables ; et ne les aurez gardés deux ans que ne les souhaitiez avec les prêtres, et ne les renvoyiez, sans les payer de leurs peines, qu'à bons coups de bâton.

Les événements vinrent bientôt accomplir la prédiction de Bonnivard. Genève n'était plus une ville papiste, mais la réforme des mœurs n'en était pas beaucoup plus avancée. Farel le sentit et entreprit courageusement de travailler à cette dernière révolution, la plus longue et la plus difficile de toutes. Mais les obstacles surgirent de toutes parts, et il dut apprendre qu'on ne change pas les mœurs d'un peuple comme on change une constitution.

Digitized by Google

Ce fut sur ces entrefaites que Calvin parut à Genève. Il était l'homme de cette œuvre nouvelle. Sur lui en retomba tout le poids ; à lui en revient toute la gloire.

La querelle s'engagea sur quelques questions de cérémonies, questions secondaires qui n'étaient qu'un prétexte. Dans le fait, Genève était pour la troisième fois divisée en deux factions, aussi acharnées l'une contre l'autre que les précédentes. Après les Eidguenots et les Mameluz, après les catholiques et les protestants, c'étaient les libertins et les calvinistes.

Calvin, pour commencer son ministère, avait dressé une confession de foi dont les Genevois avaient entendu la lecture dans le temple de Saint-Pierre et qu'ils avaient jurée. Voulant rendre le culte aussi simple que possible, il avait aboli les quatre grandes fêtes, Noël, Pâques, l'Ascension et la Pentecôte. Il avait de même aboli l'usage des fonts baptismaux et celui des pains sans levain. Sur tous ces points, il s'était montré plus rigoureux que les autres réformateurs. Les mécontents tirèrent un habile parti de cet excès de sévérité. Ils parlèrent au peuple de ses vieilles franchises ; ils se plaignirent du rigorisme de ces étrangers qui venaient commander aux enfants de Genève ; ils osèrent enfin se présenter devant le conseil, protestant qu'ils voulaient vivre en liberté et ne point *être contraints au dire des prêcheurs*.

Digitized by Google

Par de tels discours, ils acquirent bientôt une grande popularité.

L'Evangile, dit Calvin, consistait pour la plupart à avoir abattu les idoles..... et il y avait beaucoup d'hommes pervers contre lesquels moi qui estais faible et craintif, fus contraint d'arrêter des combats mortels, y engageant ma propre personne.

Ces hommes pervers, à la tête desquels se trouvaient Berthelier, Jean Philippe, Vandel et Amy Perrin, tous anciens disciples de Farel, mais surtout anciens amis des libertés genevoises, firent si bien qu'ils arrivèrent au pouvoir.

Dès lors la situation des pasteurs devint intenable. Ils eurent à combattre à la fois une population de plus en plus turbulente et le mauvais vouloir du gouvernement. Ils se virent bientôt poursuivis d'insultes et de menaces :

Les débauchés, dit Michel Rosat, allaient de nuit par ville à douzaines, avec arquebuses, qu'il débandaient au devant des maisons des ministres. Ils criaient la *pétole* de Dieu, se moquant de la Parole ; ils menaçaient les ministres de les jeter au Rhône.

Les ministres de leur côté ne se faisaient pas faute de parler hardiment. Corault, *le vieux réformateur aveugle des yeux corporels, mais clairvoyant des yeux de l'esprit,* comparait du haut de la chaire la république de Genève à un royaume de grenouilles. Bref, l'irritation vint à son comble lorsque Calvin et Farel eurent refusé de distribuer

Digitized by Google

la cène à ce peuple qui n'en était pas digne. Le 23 avril 1538, ils furent bannis de Genève. Farel se réfugia à Neuchâtel, Calvin à Strasbourg.

Mais cet exil devait servir au triomphe définitif de Calvin. Quand les Genevois eurent secoué le joug des réformateurs, ils se jetèrent dans la licence.

On releva les baptistères, dit Michel Rosat, on dansa, joua, ivrogna, paillarda, sous ombre des cérémonies bernoises ; on alla nud par les rues avec tambourreux et fifres.

Le culte même cessa. Deux ministres qui s'étaient montrés plus faciles sur la question des cérémonies, et qui étaient restés en fonctions après le départ de Calvin, quittèrent la ville, ne pouvant plus supporter une si honteuse dissolution. En même temps, par une réaction bien naturelle, les catholiques retrouvèrent quelque crédit. Le cardinal Sadolet jugeant le moment favorable pour arracher Genève à la réforme, écrivit au conseil et au peuple une lettre habile et caressante. Il n'y procédait point par *subtiles, ardues et épineuses disputations*, il parlait de la splendeur de l'église, du respect qui lui est dû, de l'humilité qui sied aux croyants, et rendait responsables ceux qui avaient trompé Genève par *une fausse usurpation du nom de doctrine et sapience*, de tous les malheurs de cette ville et du schisme de l'église :

Vérité est toujours une, dit-il, et mensonge est variable et divisé : La chose droite est simple, mais la tortue se fend en plusieurs parties.

Digitized by Google

C'est déjà la thèse que Bossuet renouvellera plus tard par son génie et son éloquence. — Mais, du fond de son exil, Calvin veillait sur Genève. Il écrivait à ses *bien-aimés frères en notre Seigneur qui sont les reliques de la dissipation de l'Eglise de Genève :* « Ne vous déconfortez point », leur dit-il avec un accent énergique dont la vigueur est relevée par le pittoresque de notre vieux langage, « ne vous déconfortez point en ce qu'il a plu « à notre Seigneur de vous abaisser pour un temps, « vu qu'il n'est pas autre que l'Ecriture testifie être ; « c'est qu'il exalte l'humble et contemptible de la « poussière, le pauvre de la fiente ; qu'il donne la « couronne de joie à ceux qui sont en pleurs et lar- « mes, qu'il rend la lumière à ceux qui sont en ténè- « bres, et même qu'il suscite en vie ceux qui sont « en l'ombre de la mort ». Dans le même temps il répondait au cardinal Sadolet par un de ses écrits les plus remarquables, et de telle façon que le cardinal jugea prudent de garder le silence.

Les ennemis de Calvin se perdirent eux-mêmes. Ils furent par leurs excès les premiers artisans du triomphe définitif de Calvin. Quand le désordre ne connut plus de bornes, quand les intérêts mêmes de Genève eurent été sacrifiés par les syndics à l'ambition des Bernois, les partisans des ministres exilés reprirent violemment le dessus, et Calvin fut rappelé. Ainsi triomphent tous les partis, bien moins par la

Digitized by Google

force qui leur est propre que par les fautes de leurs adversaires.

Calvin hésita longtemps avant de retourner à Genève. Il savait quelle tâche l'y attendait. Ce fut un nouveau sacrifice pour lui. Il ne se résigna qu'avec *déplaisir, larmes et travail d'esprit*, seulement parce qu'il était *à Dieu et non pas à lui-même;* mais une fois le fardeau repris, il ne l'en portera pas moins avec cette persévérance que peut seul donner le sentiment du devoir.

Mais le regard du réformateur dépassait l'étroit horizon de Genève. Sans oublier sa paroisse, sans rien négliger des soins les plus minutieux de son ministère, il aspirait dès longtemps à étendre son influence sur toute l'Europe protestante.

La Réformation était dans une époque de crise. Comme toute révolution politique, sociale ou religieuse, elle avait deux choses à faire : renverser l'édifice vermoulu de la papauté, puis élever à son tour un édifice nouveau. Luther avait été l'homme de la première partie de cette œuvre. Travailleur infatigable, il était monté à la brèche, il avait abattu, il avait foulé aux pieds toutes les vieilles idoles; il avait démembré le patrimoine de St-Pierre; il avait, sous mille coups répétés, entassé des ruines immenses. Sans doute, il n'avait songé à détruire que pour rebâtir aussitôt. Homme de conviction et de foi, il ne voulait point plonger le monde dans l'anarchie; il

Digitized by Google

voulait au contraire remplacer une religion corrompue par une religion épurée. Mais devant courir au plus pressé, il n'avait eu que le temps de poser quelques-unes des colonnes du temple nouveau. Il avait ébranlé jusqu'aux fondements la religion catholique, plutôt que solidement constitué la religion réformée. — Or, comme il arrive toujours dans ces époques où la société se transforme, les idées les plus hardies, les doctrines les plus étranges s'étaient fait jour de toutes parts. Certains docteurs qui n'avaient de commun avec Luther que leur haine contre Rome, cherchaient à profiter de la fermentation générale pour propager leurs théories. Partout se renouvelaient d'anciennes hérésies; partout se divisait la phalange protestante. Il y avait guerre entre les chefs eux-mêmes, entre ceux qui par un élan spontané, avaient presque dans le même temps, commencé la lutte sur des points divers, entre ceux devant lesquels tous s'inclinaient et qui, par le droit du génie, étaient devenus les oracles de la réformation : il y avait guerre entre Zwingle et Luther. En vain Luther, par la véhémence de sa parole, cherchait à subjuguer les rebelles; en vain Mélanchton interposait sa douceur et sa charité; en vain Bucer s'ingéniait à combiner des formules ambiguës pour satisfaire ou pour tromper tous les partis : le protestantisme était déchiré. Terrible dans l'attaque, il semblait impuissant à se constituer. — Calvin eut

Digitized by Google

l'instinct de la situation. S'emparant du flot révolutionnaire lancé par Luther, il entreprit d'en régler la marche, de le contenir, de lui dire comme le Créateur au flot de l'Océan : « Tu n'iras pas plus loin. »

C'est là l'originalité de Calvin. Luther avait renversé, Calvin releva; Luther avait soufflé sur l'Europe l'orage de la révolution, Calvin le maîtrisa; Luther avait été le missionnaire de la Réforme, Calvin en fut le législateur.

Il ne faudrait point sans doute, sous peine de tomber dans l'absurde, pousser cette distinction à l'extrême. Nos divisions régulières, nos abstractions logiques ne concordent jamais parfaitement avec les faits de l'histoire. En voulant donner à chacun sa place, nous la faisons toujours ou trop grande ou trop petite. Il est certain, par exemple, que Luther commença l'œuvre de Calvin, ne fût-ce qu'en traduisant la Bible, et que Calvin, de son côté continua celle de Luther. Les yeux toujours tournés vers la France, il travailla sans cesse à y propager la réforme, soit par ses lettres, soit par ses conseils, soit par ses ouvrages, soit par les nombreux ministres qu'il avait formés lui-même, et qu'il y envoya prêcher l'Evangile sous sa haute direction. Mais ce n'est là cependant que la moindre partie de son œuvre, celle qui a le moins duré, puisque la France presque entière est retournée au catholicisme. Sa mission spé-

Digitized by Google

ciale, son grand travail fut de discipliner la Réforme.

Pour mener à bien cette tâche aussi difficile qu'importante, il fallait régler les mœurs et fixer les dogmes ; il fallait assujettir à une loi sévère non seulement la conduite, mais aussi les idées de tous les adeptes de la Réformation. C'est à quoi tendirent sans cesse tous les efforts de Calvin.

Calvin travailla à discipliner les mœurs des églises réformées en façonnant à la servitude tout d'abord celles de l'église ou de la cité genevoise : on sait que ces deux choses n'en étaient qu'une à ses yeux. Il voulut que Genève devînt la ville modèle parmi toutes les villes protestantes ; aussi profita-t-il hardiment des avantages que lui donnait son rappel. Il fixa une discipline ; il promulga de véritables lois somptuaires ; il établit un consistoire ; il lui fit donner le pouvoir de réprimer toutes les offenses à la morale chrétienne, d'abord par des peines ecclésiastiques, puis en livrant les coupables au bras séculier ; il lui fit donner en outre une espèce de pouvoir inquisitorial, pour aller de maison en maison s'assurer si la table était frugale, si les vêtements étaient modestes, si les mœurs étaient pures, en un mot, si toutes les règles étaient religieusement observées. Il affranchit l'autorité ecclésiastique de toute espèce de tutelle ; il ne laissa à l'autorité civile aucun autre droit en matière religieuse, que celui de poursuivre quiconque lui était dénoncé par le consistoire. Ainsi un dé-

Digitized by Google

sordre moral devint un crime d'état. Ainsi Genève fut une ville mise à part, une ville consacrée à Dieu et gouvernée par ses ministres; elle porta le sceau de l'élection divine; au milieu de ce siècle de désordre, ce fut comme une victime purifiée qu'on immolait sur l'autel du devoir. Calvin n'y rentra qu'à ce prix. Un banni de sa race ne pouvait quitter l'exil que pour régner.

Il fit plus, il chercha à établir ailleurs des institutions analogues; il usa de toute son influence pour les faire accepter par les églises de Suisse et de France. Il réussit sur plusieurs points. La plupart des églises françaises se constituèrent, autant que le permettait la persécution, sur le modèle de l'église de Genève.

Calvin travailla à fixer les croyances des églises réformées en en faisant ressortir l'enchaînement logique. Les dogmes nouveaux qui jusqu'alors étaient restés en quelque sorte isolés, ou qui avaient été simplement rapprochés, plutôt que rigoureusement enchaînés les uns aux autres, formèrent enfin un ensemble imposant, une doctrine, un système. Sur les questions litigieuses, sur celle de la Sainte-Cène par exemple, Calvin suivit entre Luther et Zwingle une voie moyenne, non point par accommodement, mais par une conséquence assez naturelle de ses principes. Il ne fut excessif que sur un point; mais c'était le nerf de tout son système, c'en était le prin-

Digitized by Google

cipe et la conséquence, l'anéantissement absolu de la liberté humaine. C'est dans le livre de l'Institution que les dogmes du protestantisme sont ainsi rassemblés en un corps de doctrine dont toutes les parties sont dans la plus étroite liaison. Calvin se plut à perfectionner cet ouvrage célèbre. Il en donna lui-même de nombreuses éditions. Il n'est aucun écrit auquel il ait travaillé avec une constance plus opiniâtre. Jusqu'à ses derniers jours, il y revint sans cesse, *corrigeant, ajoutant, et comme convaincu que dans ce livre était renfermé le secret de son empire.* [1] Il y était renfermé, en effet. Cet ouvrage est le vrai centre de toute son œuvre : tous les autres s'y rapportent : ses opuscules servirent à le défendre ; ses sermons à l'expliquer ; ses Commentaires à l'appuyer sur l'interprétation des livres saints. C'est aussi le monument le plus considérable de la foi et de la science chrétiennes au XVI^me^ siècle. Ce fut à cette époque le livre par excellence, la Bible du protestantisme ; j'entends du protestantisme positif, non de celui qui se bornait à protester, mais de celui qui aspirait, comme toute religion sérieuse, à fonder sur la terre un royaume de Dieu.

Mais Calvin rencontra de toutes parts des obstacles et des adversaires. C'étaient les gouvernements

[1] Guizot. — Musée des Protestants célèbres, article CALVIN.

Digitized by Google

des villes suisses, celui de Berne surtout, qui repoussa constamment toute discipline ecclésiastique; c'étaient d'anciens patriotes genevois qui ne pouvaient permettre que Genève se peuplât d'étrangers et perdît sa nationalité; c'étaient ceux que l'histoire a flétris du nom de Libertins, et dont le crime est surtout d'avoir trop aimé le plaisir pour porter patiemment le joug du plus rigide des réformateurs; c'étaient enfin ceux qui repoussaient sa doctrine, les catholiques d'abord, mais surtout ceux qui, dans quelque lieu que ce fût du monde protestant, allaient semant l'hérésie. La plupart de ses opuscules, ainsi que l'a remarqué M. Guizot, sont dirigés non point contre les papistes, mais contre *les erreurs détestables de Michel Servet, espagnol,* contre *les calomnies de Joachim Westphal,* contre *les fumées de Heshusius,* contre *un certain bélistre nommé Antoine Catelan,* tous propagateurs de doctrines suspectes ou franchement hérétiques. Ce fait seul suffirait à marquer la différence des rôles de Luther et de Calvin.

En homme qui avait mesuré d'avance toutes les difficultés de sa tâche, et que la multiplicité des obstacles ne pouvait ni embarrasser ni décourager, Calvin fit face à tous ses ennemis à la fois. Sa vie entière fut un combat. Gardien jaloux de la discipline et de l'orthodoxie, il fit jour et nuit sentinelle, veillant à la pureté des mœurs et à la pureté de la doc-

Digitized by Google

trine. Aussi, tant qu'il vécut, jamais loup déguisé n'entra dans la bergerie sans être promptement découvert et dénoncé.

Nous ne saurions entrer dans les détails de cette guerre longue et variée. Nous n'en raconterons qu'un épisode, mais le plus marquant de tous, celui qui révèle le mieux le caractère de Calvin.

Vers la fin de juillet 1553, Michel Servet entrait furtivement à Genève et descendait à l'hôtellerie de la Rose. C'était un homme d'esprit, savant, et dont le génie indépendant n'était pas fait pour un siècle d'intolérance. C'était un de ces fous dont parle le chansonnier, que la société repousse parce qu'ils ne savent pas s'aligner au cordeau, mais qui n'en découvrent pas moins tantôt un nouveau monde comme Colomb, tantôt la forme de notre globe comme Galilée, tantôt la circulation du sang comme Servet. Si on ne le connaît que par la réputation que lui a faite Calvin, on ne le connaît pas du tout. Ses idées ne sont ni d'un ignorant, ni d'un fanatique. Elles témoignent d'un esprit supérieur, qu'égare parfois une imagination inquiète et ardente, mais dont les libres aspirations dépassent le cercle étroit de Genève et de Rome. Servet était depuis longtemps connu de Calvin. Ils s'étaient déjà rencontrés à Paris; plus tard une correspondance s'était établie entre eux. En 1546, Servet avait envoyé à Calvin un volume de ses *Rêveries*, comme les appelle le réfor-

Digitized by Google

mateur, et lui avait en même temps demandé la permission de s'établir à Genève. Calvin s'y montra peu disposé : « Je ne veux pas y engager ma parole, « écrivait-il à Viret, car s'il venait, je ne souffrirais « pas, pour peu que mon autorité eût d'influence, « qu'il s'en allât vivant. » Vœu qu'il accomplit huit ans plus tard.

Genève était donc pour Servet une ville ennemie. Que venait-il y faire? S'il faut l'en croire, il y passait par hasard et en grand secret, fuyant la condamnation qui le frappait en France; mais peut-être y était-il attiré par l'espoir de combattre avec succès son adversaire dans la ville même où celui-ci régnait. [1]

Genève, en effet, supportait impatiemment la tyrannie religieuse de ses pasteurs. Le parti des libertins ou des *méchants,* selon Th. de Bèze, recruté de tous les amis de la liberté et de tous les amis de la

[1] Cette opinion a été soutenue avec beaucoup d'habileté par M. Rilliet de Candolle dans le savant mémoire qu'il a publié sur le procès de Servet. Elle a été attaquée dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. Emile Saisset. (Voir les livraisons de février et de mars 1848.) — M Emile Saisset cherche en outre à établir que le procès intenté en France à Servet fut le résultat de démarches secrètes de Calvin, démarches qui auraient été conduites avec autant de perfidie que d'habileté. Aux allégations de M. Saisset, il est facile d'opposer le démenti formel de Calvin. Il faudrait, ce nous semble, des preuves directes et convaincantes pour l'emporter sur une déclaration aussi expresse; il faudrait au moins qu'il n'y eût aucune autre manière possible d'expliquer les faits. Or ce n'est pas le cas : l'ingénieux échafaudage de M. Saisset

Digitized by Google

licence, avait audacieusement relevé la tête. Amy Perrin, après avoir longtemps recherché l'amitié du réformateur, sans doute parce qu'elle pouvait servir à ses projets ambitieux, lui avait voué une haine éternelle, depuis que le consistoire, à la demande de Calvin, avait frappé sa femme et son beau-père. Premier syndic et capitaine-général, fort de son autorité, de sa popularité, de sa fortune, il faisait à Calvin une guerre de jour en jour plus ouverte. Déjà le peuple s'était prononcé en faveur de Perrin. Plusieurs de ses ennemis avaient été exclus du Petit conseil. Les réfugiés, dont le nombre était considérable, et qui tous étaient dévoués à Calvin, avaient été désarmés. Mais Calvin ne plia pas devant l'orage; il frappa les plus grands coups au moment où chancelait son pouvoir. Il répondit aux menées de ses adversaires en faisant

risquerait fort d'être renversé, si l'on s'avisait simplement de discuter la supposition gratuite qui lui sert de base, et qui fait du dénonciateur officiel de Servet un homme nul, incapable d'écrire les lettres signées de son nom, un instrument aveugle du Réformateur. L'éclaircissement de ce fait exigerait une longue discussion, à laquelle nous ne pouvons pas nous livrer. Ajoutons seulement qu'en matière si grave, il ne nous paraît pas digne d'un historien philosophe d'élever de vagues indices à la dignité de preuves suffisantes. — Au reste, nous renvoyons au mémoire de M. Rilliet de Candolle les personnes qui voudraient connaître à fond le procès qui fut instruit à Genève contre Servet et la part que Calvin y prit. C'est le travail le plus complet et le plus consciencieux qui existe sur ce sujet. Nous ne faisons guère autre chose dans les pages qui suivent que d'en donner un résumé.

Digitized by Google

excommunier Philippe Berthelier, le fils du martyr, le chef aimé de la libre jeunesse genevoise, et son adversaire le plus redoutable après Perrin. Ce coup d'audace fit grand bruit. Perrin voulut en profiter. Il songea à faire casser par le conseil la décision du consistoire, et à priver celui-ci du droit d'excommunication. C'était enlever à l'autorité religieuse la plus importante de ses prérogatives; c'était abaisser l'Eglise devant l'état; c'était renverser l'œuvre de Calvin. La position de Calvin devenait ainsi de jour en jour plus difficile.

Depuis quatre ans, écrivait-il en 1553, les méchants ont tout fait pour amener peu à peu le renversement de cette Eglise, déjà bien imparfaite. Dès l'origine, j'ai pénétré leurs trames. Mais Dieu a voulu nous punir, ne pouvant nous corriger. Voici deux ans que notre vie se passe comme si nous étions au milieu des ennemis les plus déclarés de l'Evangile.

Dans de telles circonstances, l'arrivée de Servet à Genève fut pour le réformateur une nouvelle entrave et l'occasion d'une nouvelle victoire.

Servet habitait déjà depuis plus de quinze jours l'hôtellerie de la Rose, lorsqu'il lui prit fantaisie, dit-on, d'aller au temple écouter une prédication. Il y fut reconnu. Calvin qui en fut aussitôt informé, réclama énergiquement auprès de l'un des syndics pour qu'il fît arrêter *ce grand sematteur d'hérésies*. Sa requête fut accueillie. Le jour même, le 13 août 1553, Servet fut conduit en prison. Cette démarche

Digitized by Google

multipliait les difficultés déjà nombreuses qui entouraient Calvin ; mais il n'hésita pas un instant. Il comprit que supporter la présence de Servet à Genève, c'était signer sa propre abdication, en renonçant à son rôle de grand-maître de l'orthodoxie protestante ; tout comme plier devant le Petit conseil ou devant la faveur populaire qui protégeait Berthelier, c'eût été signer son abdication en renonçant à son rôle de grand-maître de la discipline morale. Or, Calvin, le représentant de Dieu, ne pouvait pas abdiquer. Il résolut de mener les deux luttes de front.

Les lois de Genève statuaient que dans toute cause criminelle, l'accusateur devait se constituer prisonnier avec le prévenu, pour subir la peine qu'aurait méritée celui-ci, si la fausseté de l'accusation venait à être démontrée. Calvin ne pouvant abandonner ses fonctions pour s'enfermer avec Servet, engagea un de ses disciples qui lui servait de secrétaire intime, Nicolas de la Fontaine, à se porter officiellement partie criminelle contre l'hérétique. Nicolas de la Fontaine y consentit, et dans un acte d'accusation rédigé par Calvin, il demanda que Servet fût examiné sur divers points de doctrine, sur le dogme de la Trinité, sur la nature de l'âme, sur l'impeccabilité des enfants et sur le baptême. Après les griefs théologiques, il s'en trouvait un d'une autre sorte :

Item, porte le factum de de la Fontaine, qu'en la personne de M. Calvin, ministre de la parole de Dieu

Digitized by Google

en cette Eglise de Genève, il a diffamé par livre imprimé la doctrine qui s'y prêche, prononçant toutes les injures et blasphèmes qu'il est possible d'inventer.

Dans une enquête préliminaire, Servet répondit en désavouant quelques-unes des opinions qui lui étaient imputées, en acceptant la responsabilité de quelques autres, et en accusant à son tour Calvin d'errer « en beaucoup de passages ».

Après quelques séances dans lesquelles parut Berthelier en qualité de substitut du seigneur lieutenant, et qui furent employées soit à interroger le prévenu, soit à constater l'exactitude des passages de ses livres sur lesquels portait l'accusation, soit même à discuter quelques points de doctrine, Calvin, voyant que le procès risquait de ne pas aboutir et que Berthelier poussait l'audace jusqu'à soutenir en plein tribunal quelques-unes des hérésies de Servet, se fit autoriser à assister aux interrogatoires du prisonnier, *afin que mieux lui puissent être remontrées ses erreurs*. Les deux vrais adversaires se trouvant ainsi en face l'un de l'autre, il s'engagea entre eux une violente discussion. Elle roula tantôt sur le dogme de la Trinité, que Servet appela nettement une invention du diable, tantôt sur la création, qu'il comprenait d'une manière tout à fait panthéiste :

Toutes créatures, disait-il, sont de la substance de Dieu. — Moi, dit Calvin, étant fâché d'une absurdité si lourde, répliquai à l'encontre : Comment? pauvre homme, si quelqu'un frappait ce pavé ici avec le

Digitized by Google

pied, et qu'il dit qu'il foule ton Dieu, n'aurais-tu point horreur d'avoir assujetti la majesté de Dieu à tel opprobre? — Alors il dit : Je ne fais nul doute que ce banc et ce buffet et tout ce qu'on pourra montrer ne soit la substance de Dieu. — De rechef, quand il lui fut objecté que donc à son compte le diable serait substantiellement Dieu, en riant il répondit bien hardiment : En doutez-vous? Quant à moi, je tiens ceci pour une maxime générale, que toutes choses sont une partie et portion de Dieu, et que toute nature est son esprit substantiel.

La discussion porta encore sur d'autres questions à nos yeux moins importantes, mais qui ne l'étaient pas aux yeux de Calvin. Servet avait publié avec des notes la géographie de Ptolémée, et l'une de ces notes exprimait sur la fertilité de la Palestine des doutes que Calvin regardait comme injurieux pour Moïse. Interrogé sur ce point, Servet répondit que cette note n'était pas de lui ; mais qu'elle ne contenait rien de répréhensible. Calvin indigné démontra à grands renforts d'arguments qu'un doute semblable était *un grand outrage du Saint-Esprit ;* mais Servet ne parut pas convaincu : « Ce vilain chien, dit « Calvin, étant ainsi abattu par si vives raisons, ne « fit que torcher son museau en disant : « Passons « outre ; il n'y a point là de mal ».

Cette séance orageuse nuisit à Servet. L'audace de ses opinions ébranla plusieurs juges qui auraient penché pour l'indulgence. Il leur parut clair que ce n'était pas Calvin seulement, mais le christianisme

Digitized by Google

qui était attaqué. La ferme contenance du réformateur, qui ne descendait jamais inutilement dans l'arène, déconcerta les amis de Servet. Ils se tinrent quelque temps à l'écart, et l'accusé lui-même, craignant d'avoir gâté sa cause, mit plus de modération dans sa défense.

Sur ces entrefaites, le conseil décida d'écrire à Vienne en Dauphiné, pour avoir des renseignements précis sur l'accusation qui y avait été intentée à Servet. La réponse ne se fit pas attendre. Les magistrats de Vienne requirent que le prisonnier leur fût envoyé pour l'exécution de la sentence de mort qu'ils avaient prononcée contre lui, *exécution qui le châtiera,* disaient-ils, *de telle sorte qu'il n'y aura pas besoin de chercher d'autres charges.* Les magistrats de Genève répondirent par une lettre gracieuse qu'ils ne pouvaient le rendre, mais qu'ils en feraient bonne justice. Ainsi, pour dresser le bûcher de Servet, se piquaient d'émulation le tribunal catholique de Vienne et le tribunal protestant de Genève.

Calvin de son côté ne perdait pas un instant. Il sollicitait les juges; il dirigeait tous les actes de l'accusation; il inspirait et peut-être rédigeait lui-même quelques-uns des réquisitoires du procureur-général; il assistait aux séances du tribunal, toujours prêt à harceler le coupable et à lui *remontrer ses erreurs;* il l'accusait enfin du haut de la chaire; devant un nombreux auditoire il faisait le détail de tous ses

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by Google

blasphèmes, et il foudroyait comme un crime tout sentiment de pitié pour un si grand criminel.

Pendant ce temps Servet adressait d'humbles requêtes au conseil. Il demandait en première ligne qu'on le libérât de toute accusation criminelle, attendu que c'était une invention entièrement inconnue des apôtres et de l'Eglise primitive, d'intenter une action semblable sur des questions de foi et de doctrine ; en seconde ligne il demandait un avocat connaissant les lois et la procédure du pays. A cette requête, le procureur-général qui peut-être ici n'est autre que Calvin lui-même, opposa un véhément réquisitoire, démontrant que rien n'est plus légitime que de poursuivre en justice et de brûler les hérétiques, et que si Servet contestait ce droit, c'était que sa conscience le condamnait. Quand à la demande d'un avocat, le ministère public s'exprimait ainsi :

Item, vu qu'il sait tant bien mentir, n'y a raison à ce qu'il demande un procureur; car qui est celui qui lui pût ou voulût assister en telles imprudentes menteries et horribles propos. Joint aussi qu'il est défendu par le droit et ne fut jamais vu, que tels séducteurs parlassent par conseil et interposition de procureur. Et davantage n'y a un seul grain d'apparence d'innocence qui requière un procureur. Par quoi doit sur-le-champ être débouté de telle requête tant inepte et impertinente.

Il en fut effectivement débouté. La cause fut poursuivie avec plus de vivacité que jamais, et Servet n'eut pas d'avocat.

Digitized by Google

Servet put dès ce moment entrevoir le sort qui le menaçait ; mais de graves événements vinrent tout à coup lui rendre la franche hardiesse d'allures qu'il avait déployée dans l'origine du procès. Calvin n'était pas également heureux sur tous les points. Si la lutte contre l'hérétique marchait au gré de ses désirs, il n'en était pas de même de la lutte contre les libertins. Si d'un côté il paraissait sûr de la victoire, de l'autre il était menacé d'un grave échec.

Berthelier s'était présenté devant le conseil, sollicitant la révocation de l'arrêté qui lui interdisait la cène. Calvin s'y opposa vainement ; le Petit conseil autorisa Berthelier à s'approcher de la table sacrée, s'il se sentait net en sa conscience. Cette décision fut prise le vendredi 1er septembre ; or, le dimanche suivant, c'est-à-dire le surlendemain, devait se célébrer la sainte cène. Berthelier comptait user du privilège que venait de lui accorder le Petit conseil ; il devait se rendre au temple, et là recevoir de la main de Calvin cette coupe dont Calvin le déclarait indigne. Quel outrage pour le réformateur ! quelle humiliation pour l'autorité religieuse ! Si le coup n'est pas détourné, c'en est fait de la discipline ecclésiastique et de la réforme des mœurs. Dans une conjoncture aussi critique, Calvin ne perd pas de temps en vaines délibérations ; il se rend auprès des syndics, et obtient avec peine que le Petit conseil s'assemble de nouveau pour entendre ses réclamations. Il épuise

Digitized by Google

toutes les ressources de son éloquence pour engager le conseil à revenir de sa décision. Tour à tour modéré et véhément, il conjure, il menace, il proteste. — Tout fut inutile. Le lendemain Calvin se rendit au temple, où se pressait une foule immense. Le sort de Genève allait se décider. Calvin ne plia pas.

Quant à moi, dit-il, pendant que Dieu me laissera ici, puisqu'il m'a donné la constance et que je l'ai prise de lui, j'en userai, quelque chose qu'il y ait, et ne me gouvernerai point, sinon suivant la règle de mon Maître, laquelle m'est toute claire et notoire.

Puis, élevant sa main vers le ciel : « Que je meure, « s'écria-t-il, plutôt que de donner de cette main à « ceux qui ont méprisé les lois de Dieu, la sainte « communion du Seigneur ! » A l'ouie de ces foudroyantes paroles, il y eut un moment de religieuse terreur, comme si l'Esprit saint eût rempli le temple de sa présence. Perrin lui-même fut effrayé; Berthelier recula, et la cérémonie put se terminer dans un pieux silence.

Cependant, tout en faisant face à l'excommunié, Calvin n'oubliait point l'hérétique. Servet, informé des événements, crut l'autorité de Calvin beaucoup plus ébranlée qu'elle ne l'était en réalité; il se crut de nouveau hautement protégé; aussi reprit-il son ancien système de défense, celui de l'énergie et de l'audace.

Le jour même où le conseil relevait Berthelier de

Digitized by Google

l'excommunication, Calvin avait encore été confronté avec Servet; mais dès l'entrée de la séance, Servet demanda que les débats oraux fussent remplacés par une discussion écrite. Le tribunal y consentit, et Calvin produisit aussitôt trente-huit propositions tirées des livres de Servet, qu'il déclarait blasphématoires et *répugnantes à la parole de Dieu et au consentement de toute l'Eglise.* Servet ne tarda pas à répondre d'une manière hardie, ne déguisant en rien sa doctrine, et accusant Calvin d'être disciple de Simon-le-Magicien :

Tu es un misérable, s'écrie Servet, si tu poursuis à condamner les choses que tu n'entends point. Penses-tu étourdir les oreilles des juges par ton seul aboi de chien? Tu as l'entendement confus, en sorte que tu ne peux entendre la vérité. Misérable, tu ignores les principes des choses; étant abusé de Simon-le-Magicien, tu nous fais troncs de bois et pierres en établissant le serf arbitre.

Calvin répliqua par un long mémoire, qui fut signé par tous les pasteurs de Genève. Il concluait ainsi :

Quiconque pèsera bien les choses et les considérera prudemment, pourra clairement voir que Servet n'a eu autre but, sinon d'éteindre la clarté que nous avons par la Parole de Dieu, afin d'abolir toute religion.

Cette pièce fut remise à Servet, qui y fit quelques annotations marginales :

Vous avez tous assez crié jusqu'ici, disait-il, et vous êtes une grande foule de signataires; mais quels pas-

Digitized by Google

sages avez-vous cités pour établir ce Fils invisible et réellement distinct ? Aucun. Ainsi ma doctrine n'est repoussée que par vos clameurs; on ne lui oppose ni arguments, ni autorités. Michel Servet a signé, seul il est vrai, mais ayant Christ pour très assuré protecteur.

Calvin ne crut pas devoir répondre. La cause était suffisamment instruite. La procédure fut terminée.

Cependant le conseil n'était pas encore prêt à prononcer la sentence. Il voulut, avant de se décider, consulter les églises de Suisse. Cette mesure était provoquée soit par Perrin et les protecteurs secrets de Servet, qui savaient les églises de Berne et de Bâle à demi brouillées avec le réformateur, et qui les supposaient disposées à l'indulgence, soit par un certain nombre de juges qui n'étaient liés à aucun parti et qui ne cherchaient qu'à s'éclairer. Calvin seul la désapprouvait en secret; il en redoutait le résultat, et il y voyait une espèce de vote de défiance blessant pour son amour-propre. Il n'en prit pas moins les devants. Avant que le messager chargé de porter les pièces du procès fût sorti des murs de Genève, il avait écrit déjà à Bullinger, pasteur de Zurich, pour agir par son intermédiaire sur l'église de Zurich elle-même et sur celle de Schaffhouse. Cette lettre de Calvin dépeint sa situation :

Sous peu, dit-il, le conseil vous enverra les opinions de Servet, pour en avoir votre avis. C'est malgré nous qu'ils vous causent cet ennui; mais ils en sont venus

Digitized by Google

à ce point de démence et de fureur, qu'ils tiennent pour suspect tout ce que nous disons. Aussi, quand je prétendrais qu'il fait jour en plein midi, ils commenceraient tout aussitôt à en douter.

En même temps il écrivait à Sulzer, pasteur de l'église bâloise, insistant avec force sur l'impiété de Servet. Cette lettre fut portée par le trésorier DuPan, homme *très bien disposé dans cette affaire,* disait Calvin, *et qui ne reculera pas devant l'issue que nous souhaitons.*

Les réponses des églises dépassèrent l'attente de Calvin. Elles furent unanimes à voir dans ce grand procès une cause qui intéressait la chrétienté tout entière, et à conseiller des mesures énergiques :

Nous prions le Seigneur, dirent les pasteurs de Berne, qu'il vous donne un esprit de prudence, de conseil et de force, afin que vous mettiez votre église et les autres à l'abri de cette peste. — S'il se montre incurablement ancré dans ses conceptions perverses, disaient ceux de Bâle, réprimez-le selon votre charge et le pouvoir que vous tenez de Dieu, de telle sorte qu'il ne puisse plus dorénavant inquiéter l'Eglise du Christ, et que la suite ne devienne pire que le commencement.

Ces réponses décidèrent du sort de Servet. Aucune ne prononçait les mots de condamnation à mort, mais toutes les sous-entendaient. Les magistrats indécis, entraînés par ces conseils unanimes, s'unirent aux adversaires décidés de l'hérétique, et formèrent dans le conseil une majorité contre lui.

Digitized by Google

Le prisonnier cependant ne se doutait pas encore du sort qui le menaçait. Il croyait toujours Calvin près d'être détrôné. Dans la solitude de la prison, son imagination avait si bien travaillé qu'il en était venu, avant même que la procédure écrite fût terminée, à ne pas douter de son triomphe et à adresser au conseil une requête ainsi conçue :

Je vous supplie très humblement que vous plaise abréger ces grandes dilations, ou me mettre hors de la criminalité. Vous voyez que Calvin est au bout de son rôle, ne sachant ce qu'il doit dire, et pour son plaisir me veut ici faire pourrir en prison. Les poux me mangent tout vif; mes chaussures sont déchirées, et n'ai de quoi changer, ni pourpoint, ni chemise, que une méchante. Je vous avais présenté une autre requête, laquelle était selon Dieu,[1] et pour l'empêcher Calvin vous a allégué Justinien. Certes, il est malheureux d'alléguer contre moi ce que lui-même ne croit pas..... C'est grand honte à lui, encore plus grande qu'il y a cinq semaines que me tient ici si fort enfermé, et n'a jamais allégué contre moi un seul passage.

Quelques jours plus tard il osait aller plus loin : il intervertissait les rôles; il se portait du sein de sa prison partie criminelle, et dressait les articles sur lesquels il demandait, lui Michel Servet, que Jean Calvin fût interrogé. — Mais, au bout de trois semaines, voyant sa captivité se prolonger, ne recevant aucune réponse, accablé d'ailleurs de souffrances

[1] Voir page 44.

Digitized by Google

physiques, il tomba dans le plus grand abattement et écrivit au conseil sur un tout autre ton :

Il y a bien trois semaines que je désire et demande avoir audience et n'ai jamais pu l'avoir. Je vous supplie pour l'amour de Jésus-Christ ne me refuser ce que vous ne refuseriez à un Turc, en vous demandant justice. J'ai à vous dire choses d'importance et bien nécessaires. — Quant à ce que vous aviez commandé qu'on me fit quelque chose pour me tenir net, n'en a rien été fait et suis plus piètre que jamais. Et davantage le froid me tourmente grandement à cause de ma colique et rompure, laquelle m'engendre d'autres pauvretés que j'ai honte à vous écrire. C'est grande cruauté que je n'aie congé de parler seulement pour remédier à mes nécessités. Pour l'amour de Dieu, messeigneurs, donnez-y ordre, ou pour pitié ou pour le devoir.

En réponse à cette requête, le conseil envoya deux de ses membres prendre connaissance des communications de Servet, et décida qu'il lui serait fait les vêtements nécessaires.

Quinze jours plus tard, le 26 octobre 1553, le conseil était assemblé pour décider définitivement du sort de Servet. Amy Perrin fit un dernier effort pour le sauver. Il demanda ouvertement que Servet fût déclaré innocent et absous. Cette proposition fut écartée. Il demanda ensuite que la cause fût portée au conseil des Deux-Cents, qu'il savait plus hostile à Calvin ; mais ici encore son éloquence et son crédit échouèrent. La partie flottante du Petit conseil, en-

Digitized by Google

traînée par les sévères avis des églises suisses, fit cause commune avec les disciples déclarés de Calvin. Servet fut condamné à être brûlé le lendemain sur la colline de Champel. Calvin fit une démarche inutile pour que le supplice du feu fût remplacé par le supplice du glaive.

Alors survint le plus impétueux de tous les ennemis de Servet, Farel, qui ne voyait qu'une admirable dispensation de la Providence dans l'arrivée de l'hérétique à Genève :

J'espère, écrivait-il dès le 8 septembre à Calvin, que Dieu inspirera à ceux qui savent si bien punir les voleurs et les sacrilèges, une conduite qui leur vaille dans cette affaire de justes éloges, et qu'ils feront mourir l'homme qui a persévéré avec tant d'obstination dans ses hérésies, et qui a perdu un si grand nombre d'âmes. Ton désir d'adoucir la rigueur du supplice est un service d'ami rendu à celui qui est ton plus mortel adversaire ; mais je te prie d'agir de manière à ce que personne ne songe plus à publier de nouvelles doctrines et à tout ébranler impunément, comme l'a fait Servet.

Farel aspirait à l'honneur d'accompagner Servet au supplice. Il était auprès de lui, le 27 octobre au matin, quand la sentence lui fut notifiée. A l'ouïe de cette irrévocable condamnation, Servet se frappa la poitrine en criant : *Misericordia ! misericordia !* Puis, s'interrompant tout à coup pour s'adresser à Farel, qui cherchait à le convertir à la vraie doctrine, il le défia de citer un seul passage convaincant.

Digitized by Google

Une dernière entrevue entre Calvin et Servet n'eut aucun résultat. Le condamné s'humilia devant le réformateur; il lui demanda pardon, comme un mourant peut le faire envers tous ceux qu'il a offensés; mais il ne renonça à aucune de ses opinions. Calvin se détourna de l'hérétique.

Farel, qui ne se rebutait pas si promptement, renouvela ses tentatives de conversion, quand Servet, conduit devant l'hôtel de ville, eut entendu la lecture solennelle et publique de la sentence de mort. Servet protesta contre le jugement du tribunal, en priant Dieu de pardonner à ses accusateurs. Farel, indigné d'une opiniâtreté si coupable, le menaça de l'abandonner dans ce moment suprême. Servet ne répondit que par le silence.

Mais le fougueux pasteur n'entendait pas lâcher prise de sitôt. Il voulait à tout prix un désaveu. Pendant que le cortège lugubre s'acheminait vers la colline de Champel, il s'efforça encore d'obtenir de Servet une confession de son crime; mais Servet ne songeait qu'à la mort; il demandait simplement que ses fautes lui fussent pardonnées, il ne rétractait rien :

Il ne fit, dit Calvin, nulle confession ni d'un côté, ni d'autre, non plus qu'une souche de bois.

Au moment de livrer sa victime au bourreau, Farel l'invita à se recommander aux prières des fidèles. Servet obéit, puis il monta silencieusement sur

Digitized by Google

le bûcher. Le bourreau l'enchaîna au pieu fatal; il lui attacha au flanc son livre abominable; il lui posa sur la tête une couronne de feuillage et de soufre. Quelques minutes après, Servet n'était plus.

Ainsi triompha Calvin dans sa grande lutte contre l'hérésie. Les libertins lui disputèrent encore quelque temps la victoire. Berthelier, sans doute, ne s'était pas approché de la table sainte; mais le Petit conseil s'était attribué le droit exorbitant d'annuler une sentence d'excommunication prononcée par le consistoire. Le conseil des Deux-Cents, en grande partie dévoué à Perrin, légitima par un arrêté cette usurpation du pouvoir civil. Il fut décidé que le consistoire ne pourrait interdire la cène à personne sans le consentement du Petit conseil. Ainsi l'autorité religieuse était asservie.

Mais Calvin et les ministres tinrent ferme. Ils protestèrent hautement; ils déclarèrent que Jésus-Christ avait accordé le pouvoir de lier et de délier à saint Pierre, et non à César, et qu'il était impossible que ce pouvoir fût exercé par le magistrat, tout comme il serait absurde que le consistoire se mêlât du gouvernement civil. Ainsi Calvin et ses collègues entrèrent hardiment en révolte contre les conseils. Leur résistance dura plus d'un an. Amy Perrin essaya vainement de la vaincre. Il ne fut assez fort ni pour faire obéir les pasteurs, ni pour les bannir de nouveau. Ce fut aux conseils à céder. Le 26 jan-

Digitized by Google

vier 1555, quinze mois après la mort de Servet, ils en revinrent aux premiers édits. Un mois après cette première victoire, le parti calviniste l'emporta aux élections des syndics ; puis, pour assurer son triomphe, il fit recevoir, comme bourgeois de Genève, un grand nombre de réfugiés. Perrin se voyant battu, eut recours aux armes. Le 15 mai, à la tête des pêcheurs, des navetiers et d'une nombreuse foule ameutée, il tenta de renverser par un coup de main le gouvernement établi ; mais il échoua et se vit réduit à prendre la fuite avec trente des siens. Tous furent condamnés à mort par contumace.

Dès cet instant l'autorité de Calvin fut acceptée de tous : aucun hérétique n'osa se mesurer en face avec lui ; le parti des Libertins disparut. La mort de Servet et la condamnation de Perrin furent pour le réformateur deux succès décisifs. — Quinze ans d'efforts lui avaient suffi pour faire disparaître l'ancienne Genève. Genève n'était plus que la cité calviniste.

Digitized by Google

II

Calvin n'était pas un de ces hommes extraordinaires envers qui la nature est prodigue de ses faveurs les plus brillantes. Il n'avait aucun de ces dons qui font que du premier coup le génie subjugue ou séduit. Sa force fut dans le travail. Dans ce glorieux siècle de la Renaissance, où toutes les études refleurirent, personne ne travailla autant que Calvin. Ses œuvres en font foi. Ce sont neuf volumes in-folio, qui ne renferment ni la plus grande partie de ses lettres, ni la plus grande partie de ses sermons, restés manuscrits au nombre de plus de deux mille. Mort dans la force de l'âge, avant d'avoir atteint sa 54e année, Calvin avait eu le temps de développer et de fixer dans un ouvrage unique les doctrines de la Réformation, de les défendre par un très grand nombre d'opuscules, dont plusieurs sont considérables, et de commenter longuement presque tous les livres des Saintes-Ecritures.

C'est vraiment un prodige que l'activité de Calvin. « Il était, dit Pasquier, d'une nature remuante le « possible pour l'avancement de sa secte. » Jamais homme ne sut *racheter le temps* comme lui. Le dé-

Digitized by Google

nombrement de ses travaux suffit à confondre l'imagination : sans compter sa prédication du dimanche, il prêchait chaque jour de deux semaines l'une; le vendredi, dans l'assemblée de la congrégation des pasteurs, il donnait *comme une leçon entière;* en outre, il faisait trois leçons de théologie par semaine, et il dirigeait toutes les opérations du consistoire, dont il était le membre le plus actif et le plus influent. Il y aurait là, sans doute, de quoi fatiguer un homme doué d'une grande promptitude d'esprit. Ce n'était pourtant que la moindre partie des occupations de Calvin; c'étaient les devoirs ordinaires de sa charge, qu'il ne sacrifia jamais, sauf en cas d'extrême maladie. Il devait encore se mêler des affaires du gouvernement : en sa qualité de jurisconsulte, il était nommé membre de la commission qui devait préparer pour Genève de nouvelles lois; il entrait dans des négociations délicates; il dictait nombre de pièces difficiles; il était consulté par les Conseils dans la plupart des questions importantes. Puis, comme si tout cela n'était qu'un jeu pour lui, il poursuivait de vastes travaux d'organisation : il créait, entre autres, l'académie de Genève, et il en rédigeait lui-même les règlements. Il trouvait d'ailleurs le loisir d'être le premier au courant de toutes les publications sérieuses; il revoyait et augmentait sans cesse son Institution chrétienne; il surveillait tous les hérétiques, les réfutait par ses opuscules,

Digitized by Google

les poursuivait devant les tribunaux ; il écrivait ses volumineux commentaires ; il informait les réformateurs de Suisse et d'Allemagne de ses succès, de ses espérances, de ses mécomptes ; il dirigeait, de Genève, les démarches des protestants au colloque de Poissy ; il entourait de ses conseils la duchesse de Ferrare, Coligny, d'Andelot, le prince de Condé, le roi de Navarre et mille autres ; il apaisait les querelles qui s'élevaient entre les églises ; il exhortait les victimes de la persécution, et sollicitait pour elles les gouvernements de Suisse ou les princes d'Allemagne ; il entreprenait dans l'intérêt des églises des voyages que sa santé lui rendait pénibles ; enfin, pour rendre service à ses amis, il ne dédaignait pas d'entrer dans des détails dont ce grand homme semblerait ne s'être jamais occupé, comme de chercher une femme pour son collègue Pierre Viret, de se mettre en quête d'un appartement pour M. de Falais, et de *lui apprêter du verjus, pour la provision d'un an.*

Il faudrait être étrangement aveuglé pour refuser à cette activité régulière et dévorante le tribut d'une juste admiration. Elle est d'autant plus remarquable que ce grand travailleur avait, au dire de Th. de Bèze, *un corps si débile de nature, tant atténué de veilles et de sobriété par trop grande, et qui plus est sujet à tant de maladies, que tout homme qui le voyait n'eût pu penser qu'il eût pu vivre tant soit peu.*

Digitized by Google

Celui qui soutenait de pareils travaux, dit M. Guizot, était un homme d'une taille médiocre, pâle, maigre. Dans ses regards, à la fois graves et passionnés, se révélaient cette conviction qui ne tient nul compte de la vie et cette ardeur qui la consume; poursuivi par de fréquents accès de fièvre quarte, tourmenté de la migraine, de la goutte, de la pierre, de coliques violentes, sujet à des crachements de sang, d'un estomac si débile que les aliments les plus légers le fatiguaient, il marchait le corps un peu courbé, mais la tête haute, avec cette vivacité où la fatigue est empreinte en même temps que la force, et, à peine assis, il reposait habituellement sa tête sur sa main, comme s'il eût eu besoin de la soutenir, mais sans que rien, dans sa physionomie, annonçât quelque lassitude de la pensée.

Calvin travailla ainsi jusqu'au bout. Accablé de toutes les maladies à la fois, il ranimait son corps débile par la seule puissance de son invincible volonté. Chaque jour gagné était un jour de plus consacré à l'œuvre de Dieu. En 1559, au plus fort d'une longue fièvre quarte, *il commença et paracheva sa dernière Institution chrétienne;* sur son lit de mort, il revit la traduction de la Genèse, et composa le commentaire sur Josué. En vain ses amis le suppliaient de prendre quelque repos; il les suppliait à son tour, de permettre que Dieu le trouvât veillant et travaillant, comme il pourrait, jusqu'au dernier soupir. Il ne cessa de prêcher que lorsqu'il eut été vaincu par la fatigue dans la chaire même; il ne cessa de dicter que huit jours avant sa fin, lorsque la voix lui manqua. Ainsi succomba ce grand homme,

Digitized by Google

après avoir disputé le terrain pas à pas, dans la lutte toujours inégale de la volonté contre la nature.

Si l'on pouvait séparer les hommes de génie en deux camps, mettre d'un côté ceux qui doivent tout à ces dons merveilleux que le travail ne procure pas, et de l'autre, ceux qui doublent leur puissance par une opiniâtre activité, Calvin prendrait place en tête de ceux-ci. A cet égard, il se distingue de Luther qui régna par l'entraînement de l'éloquence, par la fougue de la passion et par l'héroïsme de la foi. Bossuet en a déjà fait la remarque :

> Encore que Luther, dit-il, eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin inférieur par le génie, semble l'avoir emporté par l'étude.

Mais la volonté ne peut pas tout : il est des terres ingrates sur lesquelles la charrue passe en vain, et qu'on arrose sans succès. Or, j'ai hâte de le dire, le réformateur de Genève avait plus qu'un autre tout ce qui peut faire fructifier le travail. Il ne faut pas comparer son génie à ces riches terrains qui se revêtent sans culture d'abondantes moissons, mais à ces terrains, meilleurs peut-être, qui répondent aux efforts du cultivateur, et tiennent en automne au-delà des promesses du printemps; intelligence sûre et vive, esprit clair et méthodique, mémoire imperturbable, il avait tout ce qui peut assurer le succès d'un labeur soutenu.

On parle parfois de la mémoire avec une espèce

Digitized by Google

de dédain, comme d'une faculté vulgaire qui ne sied qu'aux esprits faibles. A elle seule, sans doute, elle n'est pas d'un grand prix. Si l'on n'a guère que de la mémoire, on peut être un bon écolier, jamais un homme supérieur. Mais, en revanche, elle rend d'incalculables services aux talents vigoureux. C'est la meilleure servante du génie.

Il faut, a dit un philosophe d'un sens exquis, il faut avoir de la mémoire dans la proportion de son esprit.

C'est peut-être en lisant Bossuet que Vauvenargues eut cette pensée ; mais elle aurait pu, tout aussi bien, lui être inspirée par l'étude de Calvin. Le réformateur de Genève et le père de l'église gallicane avaient, en effet, l'un et l'autre une mémoire vaste et sûre. S'ils descendirent toujours dans l'arène armés de toutes pièces, s'ils se trouvèrent toujours prêts, alors même qu'ils étaient surpris à l'improviste, ils le durent en partie à cette arme précieuse.

Calvin eut donc de la mémoire dans la proportion de son esprit. C'est dire beaucoup, car personne, au XVIe siècle, n'eut un esprit plus solide, ni plus prompt. A peine eut-il abandonné le catholicisme qu'il entrevit le point faible de la révolution religieuse qui venait de triompher en Allemagne, et qui menaçait de triompher en France. Un édifice ne tombe que du côté où il penche. Calvin sut reconnaître de bonne heure de quel côté penchait la réforme. En voyant toutes les opinions ébranlées, toutes les rè-

Digitized by Google

gles incertaines; en voyant les nouveaux convertis errer sans conducteurs, les hérésies les plus audacieuses renaître de toutes parts, et les meilleurs esprits s'y laisser séduire ; en voyant les adversaires de la Réformation diriger sur ce point, leurs plus vives attaques, lui reprocher de n'avoir point de loi assurée, et la rendre responsable de la confusion générale, Calvin comprit qu'il n'y a de foi durable que celle qui peut se résumer dans un symbole clair et fixe; il osa tenter d'enlever aux croyances des protestants tout ce qu'elles avaient de vague ou d'indéterminé, et d'élever entre la Réformation et l'hérésie une barrière plus haute encore qu'entre la Réformation et le catholicisme. Telle est la marche nécessaire de toute grande idée destinée à changer la face d'une société : elle germe dans les esprits longtemps avant qu'un homme supérieur s'en empare et l'exprime clairement; ce n'est d'abord qu'un vague pressentiment; puis c'est un désir plus décidé; bientôt c'est une puissance qui soulève les masses et éclate parfois par de terribles révolutions; mais elle ne se fixe qu'après avoir vaincu, et c'est là sa dernière victoire. Calvin, qui eut pour mission de fixer l'idée de la réforme, déploya un génie merveilleusement propre à mener à bien cette grande tâche. Dans un siècle où la pensée humaine flottait indécise, il donna le plus grand exemple de fermeté dans l'esprit. A l'âge de vingt-cinq ans, appelé par une se-

Digitized by Google

crète vocation, sans protecteur, sans guide, il ose parler à l'Europe au nom de tous ses frères, et, dans un ouvrage immortel, il explique, il entoure de preuves sans nombre, il arrête d'une main sûre leurs croyances encore chancelantes.

Presque tous les historiens répètent que Calvin, en écrivant son Institution, ne songea qu'à protester contre les calomnies du roi de France. Pour être libre de frapper à son aise les réformés de son royaume sans perdre l'alliance des réformés d'Allemagne, François Ier les accusait d'être d'incorrigibles anabaptistes, ennemis de tout pouvoir social, sectaires turbulents, rebelles fanatiques, menant une conduite honteuse et digne de tous les supplices. Ainsi l'ouvrage qui devint la *Summa theologiæ* du protestantisme, n'aurait été d'abord que le cri d'une conscience outragée. C'est une erreur. Il est vrai qu'à l'ouïe des accusations mensongères dont un roi chargeait la partie la plus éclairée de son peuple, Calvin, qui les sentait retomber sur lui-même, crut que de sa part le silence serait une lâcheté; il fut révolté de ce scandale public, et voulut à la fois justifier ses frères et convaincre François Ier, qu'on pouvait, à la rigueur, supposer sincère. Mais il n'en est pas moins vrai que l'idée de faire une apologie ne vint au jeune réformateur qu'assez tard, l'ouvrage étant déjà commencé, et que son premier but, Calvin l'affirme, fut d'amener à la *droite connaissance* de

Digitized by Google

Jésus-Christ ceux des Français qui en avaient faim et soif. Ainsi ce devait être un ouvrage didactique et non un plaidoyer. Si plus tard il a servi d'apologie, ce n'est que par accident. Le témoignage de Calvin ne laisse pas de doutes à cet égard :

> Mon propos, dit-il, était d'enseigner quelques rudiments, par lesquels ceux qui seraient touchés d'aucune bonne affection de Dieu, fussent instruits à la vraie piété. Et principalement je voulais par ce mien labeur servir à nos Français, desquels j'en voyais plusieurs avoir faim et soif de Jésus-Christ, et bien peu qui en eussent reçu droite connaissance.

Calvin se propose donc d'enseigner la vraie doctrine chrétienne. Aussi ne s'arrête-t-il pas à opposer aux allégations de ses adversaires des démentis inutiles, et à démontrer par des faits que les chrétiens réformés sont de bons citoyens, fidèles à leur roi, fidèles à Dieu, et innocents des forfaits dont ce roi les accuse. Il fait mieux que cela : il expose leurs croyances d'une manière exacte et lumineuse ; puis il adresse à François Ier, par une préface digne de l'ouvrage, cette belle confession de foi. Evidemment, en suivant un pareil système de défense, Calvin songeait moins à réfuter un prince catholique, qu'à lever un étendard qui ralliât toutes les églises réformées, et à faire une seule bergerie des nombreux troupeaux qui suivaient au hasard les routes encore incertaines de la foi nouvelle. Il n'appartenait qu'à un homme

Digitized by Google

de génie de concevoir et d'exécuter si jeune une si grande pensée.

On n'objectera pas, sans doute, que l'Institution chrétienne de 1535 est un ouvrage tout autre que l'Institution chrétienne achevée en 1559. L'œuvre complète existe déjà dans l'ébauche. Calvin, à mesure que sa pensée se développait, et que les églises se groupaient autour de lui, a enrichi son Institution de preuves nouvelles et d'explications surabondantes ; il y a traité des sujets qu'il avait dû négliger d'abord ; mais c'est toujours la même doctrine, toujours la même foi. Qu'on n'essaie pas de chercher quelque contradiction sérieuse dans ces développements successifs : Bossuet lui-même y a perdu son temps. Calvin est de tous les hommes celui qui s'est le moins contredit. Il faut d'ailleurs être pauvre d'arguments pour reprocher ces progrès au réformateur de Genève comme autant de variations : c'est lui reprocher d'avoir grandi. Si Bossuet avait toujours eu la main aussi malheureuse, son livre si remarquable n'aurait pas fait tant de bruit, et n'aurait pas valu au catholicisme tant de conquêtes.

Il est donc hors de doute que l'intention véritable de Calvin fut de travailler à fixer les doctrines de la Réformation, ou, pour nous en tenir aux termes qu'il emploie, à répandre la *droite connaissance* de Jésus-Christ. Il est hors de doute aussi qu'il n'a point varié. Peut-être n'a-t-il pas compris dès l'abord

Digitized by Google

qu'il commençait l'œuvre de toute sa vie, et qu'il était prédestiné à devenir le législateur de la Réformation. Mais il n'importe. Il suffit que dès l'abord il ait vu ce qu'il y avait à faire, et qu'il l'ait fait sans varier. Ce double fait caractérisa à la fois son œuvre et son génie. Pour connaître de si bonne heure où était le mal, il lui fallut une promptitude de coup d'œil qui, dans tous les partis, assure une haute position; pour frapper si juste du premier coup, il lui fallut une fermeté d'esprit qui, dans tous les partis, assure l'empire.

A cet égard encore, il y a autant de différence entre le génie de Calvin et celui de Luther, qu'entre la tâche de l'un et celle de l'autre. Luther, venu le premier, devait soulever une grande nation. Il lui fallait pour cela ce qui seul entraîne la foule, la puissance de l'enthousiasme. Il n'importait guère qu'il fût si prompt à voir où devaient porter ses coups, pourvu que, dans le combat, la passion multipliât ses forces, pourvu que son audace allât croissant, et que chacune de ses paroles, comme une torche enflammée, redoublât la violence de l'incendie. Il fallait qu'il eût le secret de cette impétueuse éloquence qui électrise les peuples et donne du courage aux plus faibles. Il le trouva, ce secret, dans le noviciat terrible qui faillit lui coûter la vie. Ses progrès furent lents; mais ils se firent comme au travers du feu. Il sortit enfin de l'épreuve, non point avec une de ces

Digitized by Google

intelligences rapides et sûres qui voient tout d'un regard, mais avec une de ces âmes ardentes que remplit cette foi qui transporte les montagnes. Calvin, venu plus tard, quand déjà la victoire était assurée sur plusieurs points et l'ébranlement donné partout, Calvin, qui devait songer à constituer la réforme plus encore qu'à combattre l'église romaine, n'eut ni la fougueuse éloquence, ni l'enthousiasme de Luther. Il eut moins d'élan, mais plus de suite ; un regard moins profond, mais un coup d'œil plus sûr ; un bras moins puissant pour frapper, mais une main plus ferme pour contenir ; un courage moins héroïque, mais une énergie plus égale. Luther sut conduire l'attaque et lancer le flot populaire ; Calvin sut l'arrêter dans son cours. Luther trouva sa force dans l'indomptable puissance de son âme ; Calvin dans l'inébranlable fermeté de son esprit. Mais Luther et Calvin furent également convaincus, également propres à leur mission, également nécessaires à la réforme.

Pour réussir dans une tâche aussi délicate, pour arrêter la révolution commencée en l'enchaînant à une doctrine précise, il fallait à Calvin plus de méthode que d'inspiration, un esprit systématique plus que créateur. Aussi fut-il un logicien consommé : il connut à merveille l'art d'enchaîner ses idées, de les fortifier les unes par les autres, et d'agir sur les

Digitized by Google

intelligences par la dialectique. Sa logique est une verge de fer. Il ne réfute pas; selon son expression favorite, il *rembarre* ses adversaires.

Au milieu de la cohorte innombrable des théologiens qui ont essayé de réduire en système les doctrines de l'Evangile, c'est par la rigueur des déductions que se distingue Calvin. D'autres docteurs moins illustres, peut-être, ont eu un esprit plus inventif. Calvin n'a rien créé. Il n'avait ni cette flamme intérieure, ni ces soudaines inspirations qui font les génies créateurs. Dans l'enfantement laborieux de quelque pensée grande et nouvelle, il y a des crises, des heures de lumière et des retours d'obscurité, bien connus de Saint-Augustin, de Pascal et de Luther, mais étrangers au génie toujours également lucide de Calvin.

Aucune idée importante ne lui appartient en propre : presque tous les dogmes du calvinisme se retrouvent, soit dans les écrits des premiers réformateurs, soit dans ceux des pères de l'Eglise, dans Saint-Augustin surtout. Mais ce qui est bien à Calvin, c'est la logique qui a relié tous ces dogmes, qui a fait de toutes ces pensées une seule et même pensée. Le calvinisme est original parce qu'il est conséquent.

C'est ici le lieu de rappeler en quelques mots les principaux traits de cette doctrine célèbre. Ce sera la meilleure manière de faire connaître Calvin; car,

Digitized by Google

à tout prendre, on ne connaît un homme que par ses œuvres. Le premier soin de Calvin est d'établir l'insuffisance de la raison humaine. Il ne nie pas absolument la valeur de nos lumières naturelles ; mais il pense qu'elles ne peuvent nous procurer aucune certitude parfaite. Il nous faut donc un autre guide, celui de la révélation divine, la Parole de Dieu.

Calvin laisse dans l'ombre les questions difficiles que soulèveraient de nos jours ces seuls mots, *révélation divine*. Il est convaincu que Dieu a parlé, que sa parole est certaine, et que cette parole est exactement contenue dans les livres dont le recueil compose la Bible. Ce sont pour lui trois articles de foi.

Calvin ne veut savoir que ce que la Parole de Dieu lui enseigne. Son Institution n'est à ses yeux qu'un exposé de la doctrine biblique ; mais il tombe, sans s'en douter, dans une illusion trop commune : il a beau lire la Bible avec une vraie candeur ; il a beau n'admettre aucun dogme qui ne soit fondé sur les Saintes Ecritures ; malgré lui, il les comprend à sa manière ; il les explique comme il les a comprises, et nous donne, dans le fait, son système, sous le nom de doctrine de la Bible. C'est ce système que nous voulons essayer de dégager.

Calvin pose avec beaucoup de netteté le dogme d'un Dieu personnel qui a créé le monde, et qui le

Digitized by Google

gouverne par sa providence. Il a horreur du panthéisme. Il le poursuit sous quelque forme qu'il se présente. C'est le premier des deux grands ennemis qu'il a le plus souvent en vue, et auxquels il porte les coups les plus nombreux. A ses yeux, le panthéisme revient toujours à ceci, *assavoir que le monde soit lui-même son créateur,* ce qui est une spéculation *maigre et fade.* Il faut à l'intelligence de Calvin un Dieu distinct du monde et dont le monde soit l'ouvrage. Ce Dieu s'occupe sans cesse de son œuvre; il ne l'abandonne point à elle-même; il la continue. Par sa providence, il est comme un patron de navire qui tient le gouvernail pour diriger tous les événements. Cette providence n'est pas seulement générale; elle n'agit pas seulement par le maintien de certaines lois universelles; elle entre dans le détail de toutes les affaires particulières; elle fait elle-même tout ce qui se fait dans l'univers.

Que l'homme ne s'abuse point par une fausse idée de sa liberté. Il n'est pas libre. Il a une volonté sans doute; mais ce n'est qu'une faculté naturelle, une force dont la direction est à Dieu. La volonté et la liberté sont deux choses essentiellement différentes, qui peuvent exister l'une sans l'autre. La volonté n'est qu'une certaine puissance d'action; la liberté consiste dans le gouvernement de la volonté. La volonté appartient à l'homme, la liberté appartient à Dieu. A cette distinction s'en ajoute une autre qu'on

Digitized by Google

aura plus de peine à comprendre, quoiqu'elle en découle assez naturellement. La contrainte et la nécessité sont aussi pour Calvin deux choses tout à fait différentes. Où il y a nécessité, il n'y a pas toujours contrainte. Les actions de l'homme, par exemple, sont nécessaires sans être contraintes. Elles sont nécessaires, parce que la direction de sa volonté ne lui appartient pas ; elles ne sont pas contraintes, parce que, en définitive, il veut toujours ce qu'il fait. Il n'y aurait de contrainte possible que pour un être libre, lorsqu'une force supérieure l'obligerait à agir contrairement aux déterminations de sa liberté. Dieu pourrait être contraint, s'il existait un être plus puissant que lui ; mais l'homme ne peut pas l'être, parce qu'il n'est pas libre. Ses actions sont à la fois nécessaires et volontaires.

Ces deux distinctions comprises, on a la clef de la dogmatique calviniste. Les rapports qui existent entre Dieu et le monde se réduisent à ceci : l'homme agit, Dieu le fait agir ; ou, pour mieux dire : la créature agit, le créateur la fait agir. Calvin, en effet, ne conçoit pas les rapports de Dieu avec les anges et les démons autrement que ses rapports avec l'homme. Les démons et les anges sont nécessairement les ministres de celui qui les a créés, les uns pour manifester sa justice, les autres sa bonté.

Ce grand principe explique tout. Il ne reste plus qu'une chose à savoir : comment Dieu fait-il agir

Digitized by Google

l'homme ? Ce problème appartient à l'histoire. Les livres historiques de la Bible nous répondront pour le passé, les livres prophétiques pour l'avenir.

Tout ce que Dieu nous a révélé démontre qu'il n'agit pas au hasard, mais d'après un vaste plan, déterminé de toute éternité, et dont les diverses parties sont étroitement liées. En voici les traits généraux :

Dieu a créé le monde pour servir à l'homme de demeure ; puis il a créé l'homme et l'a aussitôt soumis à une loi fixe, la loi morale, la loi du bien et du mal. Le bien et le mal ne sont pas quelque chose d'absolu ; ils ne dépendent que de la liberté de Dieu. Le bien n'est bien que parce que Dieu l'a voulu ; il en est de même pour le mal. La loi morale n'est donc que l'expression d'une volonté divine, dont l'homme n'a pas à demander compte.

Mais il était écrit dans les conseils du Dieu fort que l'homme ferait le mal. Dieu a voulu qu'il le fît ; il ne l'a pas permis seulement. Calvin repousse avec force cette distinction frivole, derrière laquelle tant de théologiens ont voulu s'abriter. Dieu ne permet pas, il veut. Rien ne se fait que par lui. Cette première violation de la loi morale a porté le désordre dans le monde, si toutefois l'on peut appeler désordre ce qui était ordonné de Dieu. L'espèce humaine tout entière a été corrompue par la corruption d'Adam : la maladie a passé du germe dans l'arbre

Digitized by Google

et l'a infecté jusque dans ses derniers rameaux ; elle s'est développée avec lui. Dès lors l'homme a perdu ses lumières naturelles et le bonheur dont il jouissait auparavant.[1] Il est devenu la proie des ténèbres et de la souffrance, qui sont les résultats nécessaires du mal, tout comme le bonheur et la connaissance de Dieu sont les fruits glorieux du bien.

Cependant il entrait aussi dans le plan divin que ce malheur fût en partie réparé. De toute éternité, Dieu avait élu son fils unique, Jésus-Christ, homme et Dieu, pour être médiateur entre lui et la créature pécheresse.

Par ce médiateur, s'il en accepte l'œuvre, l'homme peut rentrer dans son premier état de félicité. S'il en accepte l'œuvre! je me trompe; ce n'est pas l'homme qui accepte, c'est Dieu qui accepte pour lui. Dès avant la création du monde, le sort de chaque créature a été irrévocablement fixé. Dieu a élu un peuple particulier pour avoir longtemps avant les autres connaissance du mystère de la rédemption.

[1] Calvin parle aussi quelque part (INST. CHRÉT., Genève 1562, p. 168) d'un libre arbitre perdu par la chute. Il n'est pas facile d'entendre ce qu'il veut dire par là. Nombre de déclarations expresses prouvent qu'aux yeux de Calvin l'homme n'était pas plus libre avant sa chute qu'après. C'est d'ailleurs le fondement nécessaire de tout le système. L'homme, d'après la dogmatique calviniste, pourrait avoir perdu, par la faute d'Adam, une certaine puissance de volonté plus grande que celle qui lui reste, mais non pas une liberté qu'il n'a jamais eue. Est-ce ainsi qu'il faut entendre ce passage singulier ?

Digitized by Google

Dans ce peuple, et dans ceux qui sont venus plus tard partager l'héritage d'Israël, il a élu un certain nombre d'hommes pour accepter cette médiation suprême, et pour jouir de toutes ses grâces, tandis qu'il a prédestiné les autres à la rejeter, c'est-à-dire qu'il les a prédestinés au péché et à la mort. Dans ce choix, il n'a eu de règle que son bon plaisir. Son choix était libre ; il n'a pas à en rendre compte.

Il résulte de cette doctrine que l'homme ne peut avoir aucun mérite quelconque, et que les œuvres n'ont aucune valeur. Le pélagianisme, franc ou mitigé, peu importe, est le second grand ennemi que Calvin ne cesse de combattre. Il revient constamment à la charge ; il ne croit jamais avoir assez fait pour écraser un si dangereux adversaire. Il prouve de mille et mille manières que les œuvres ne sont rien et que la grâce est tout. C'est la grâce qui nous incline vers Dieu ; c'est elle qui nourrit et renouvelle ces mouvements salutaires ; c'est elle qui produit la conversion ; c'est elle enfin qui donne au fidèle la persévérance. Ne dites point avec Chrysostôme que la grâce ne peut rien sans la volonté, comme la volonté ne peut rien sans la grâce, car la volonté même est engendrée par la grâce.

C'est sur ce point-là qu'on a le plus souvent attaqué Calvin. On a condamné comme immorales les conséquences de sa doctrine. Si l'élection est assurée, les hommes, dit-on, peuvent pécher à loisir et

Digitized by Google

s'écrier : « Buvons et mangeons, puisqu'il ne dépend « pas de nous d'être sauvés. » Cet argument n'a peut-être pas toute la force qu'on lui prête. Il faut, pour raisonner ainsi, n'avoir guère compris la dogmatique calviniste, et, pour combattre efficacement un système, il est urgent de le comprendre. Calvin réplique d'une manière qui nous paraît tout à fait victorieuse. La grâce, en effet, précède les œuvres et les engendre : l'élection à salut ramène l'homme à l'observation de la loi morale et produit de bonnes œuvres ; c'en est le résultat naturel ; au contraire, la prédestination au mal et à la mort maintient l'homme dans son hostilité à la loi morale et produit des œuvres de perdition ; c'en est aussi la conséquence inévitable. Un homme peut donc parler ainsi : « Pé- « chons, puisque notre salut ne dépend pas de nous » ; mais il ne fait pas le mal à cause de ce faux raisonnement : il fait, à la fois, le mal et ce faux raisonnement, qui est lui-même un mal, à cause de son élection.

Si l'on objecte que dans ces cas les prières, les exhortations, sont choses inutiles, on n'est guère plus heureux. Calvin répond aussitôt que ce sont là des moyens ordonnés par Dieu, des causes secondes disposées par la cause première pour l'accomplissement de ses desseins immuables. Ces moyens sont inutiles, sans doute, en ce sens que Dieu en aurait pu choisir d'autres ; mais il a choisi ceux-là en vertu

Digitized by Google

de sa liberté. Ils ont toute l'efficacité qu'il leur a donnée, et ce n'est pas à nous à lui demander pourquoi il a voulu que la prière et l'exhortation fussent les leviers dont dispose sa puissance.

Si l'on objecte encore que dans ce système toute responsabilité morale disparaît, ou qu'il est injuste de punir des êtres qui ne sont que de misérables instruments et ne font rien par eux-mêmes, Calvin rappelle aussitôt la distinction dont nous avons parlé entre la contrainte et la nécessité. Les œuvres de l'homme sont nécessaires, sans doute; mais il n'est pas contraint. Il n'agit que par sa volonté. S'il fait le mal, il veut le faire, et c'est pour cela qu'il est puni. Au reste, Calvin reconnaît qu'il y a ici un profond mystère; mais ce mystère se retrouve d'un bout à l'autre de sa doctrine; c'est celui auquel tous les autres se rattachent, celui qui les explique et les comprend. Si au fond de son système il reste une énigme, c'est le cas de tous les systèmes; c'est la limite de la science humaine.

Que si enfin on demande pourquoi Dieu a choisi ce plan singulier; pourquoi il a voulu que l'histoire de l'humanité aboutît à ce triste dénouement, Calvin s'étonne qu'on demande le pourquoi des volontés de Dieu. C'est une curiosité coupable. Est-ce à l'homme à sonder les décrets du Maître? Est-ce au vase de terre à s'insurger contre le potier?

Cependant la curiosité humaine ne se laisse pas

Digitized by Google

si facilement rabattre. Ce même Calvin, qui la poursuit à outrance, en a bien sa petite part. Par devers lui, il s'est posé et il a tranché cette question indiscrète. Il a beau renvoyer rudement tous ceux qui osent dire à Dieu, *pourquoi fais-tu cela?* par une singulière inconséquence il s'attaque lui-même à ce mystère, il répond à ce pourquoi, et c'est dans cette réponse qu'il faut chercher un des dogmes essentiels du calvinisme, la clef de voûte de l'édifice. S'il faut en croire Calvin, Dieu a créé le monde pour manifester sa gloire. Les hommes en sont les spectateurs ordonnés par lui. Il en a élu quelques-uns à salut pour que sa gloire éclatât par leur félicité; il a condamné les autres pour que sa gloire éclatât par leurs tourments. On dirait un vaste tableau, où il faut des ombres pour faire ressortir la lumière. On dirait la splendeur du soleil dont témoignent également la clarté du jour et les ténèbres de la nuit. Calvin revient sans cesse à cette idée; elle s'insinue à chaque page. C'est bien là, si on y regarde de près, le dernier mot du calvinisme.

Il reste encore un point que Calvin ne laisse pas indécis. Ce décret divin qui date de toute éternité, est-ce aussi pour l'éternité qu'il condamne les uns aux tortures de l'enfer, et qu'il convie les autres aux béatitudes du ciel? Appuyé sur la Bible, Calvin répond nettement : « C'est pour l'éternité. »

Ainsi la dogmatique calviniste peut au fond se ra-

Digitized by Google

mener à deux principes dont tout le reste découle : le principe de la *nécessité*, qui explique les rapports de la créature avec son créateur, et le principe de *la gloire de Dieu*, qui explique le plan divin.

Voilà les traits distinctifs du Calvinisme, tel du moins que nous l'avons compris; heureux si nous n'interprétons pas l'Institution chrétienne comme Calvin a interprété la Bible ! Nous ne voulons point ici faire une critique complète de cette doctrine fameuse, qui n'a plus que des adeptes timides; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de présenter quelques observations, qui serviront à notre but, l'étude du génie de Calvin. Ce n'est pas en théologien que nous examinerons les vues du réformateur de Genève. Nous resterons strictement attaché au point de vue philosophique, ou, pour mieux dire, au point de vue humain, le seul qui puisse être commun au théologien et au philosophe. Calvin définit l'art de disputer, *la manière de parler avec raison;* il s'agit de savoir si ce grand maître a toujours été fidèle à cet art.

Il est un point, et c'est peut-être le seul, sur lequel nous sommes pleinement d'accord avec Calvin. Nous croyons avec lui que la science humaine ne peut pas et ne doit pas se poser cette insondable question : Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde? ou en laissant de côté ce terme de création que toutes les philosophies n'adoptent pas, et en cherchant à for-

Digitized by Google

muler le problème de la manière la plus générale possible, nous croyons qu'il n'appartient pas à l'homme de se demander pourquoi l'être fini existe en face de l'être infini.

Il est clair, en effet, que l'être fini n'existe pas par lui-même, et qu'on ne peut chercher la cause d'où il émane que dans l'être infini, ou, pour l'appeler d'un seul mot, heureusement assez vague pour ne pas en préciser la nature, en Dieu. Pour savoir pourquoi l'être fini est sorti de Dieu, il faudrait donc connaître d'abord l'essence de l'être divin, car c'est dans les profondeurs de l'absolu que se cache la cause de tout ce qui existe. Ainsi ces deux problèmes sont indissolublement unis. Jamais homme ne nous dira pourquoi l'homme existe, s'il ne nous dit pas auparavant ce que Dieu est.

Or, il n'appartient pas à l'homme de savoir ce que Dieu est. Tout ce que les philosophes en ont dit revient à une sublime parole qui a été prononcée longtemps avant qu'il y eût des philosophes au monde : *Il est celui qui est*. Cette définition est la seule juste, parce qu'elle n'impose à l'être divin aucune limite, parce qu'elle comprend toute la série des possibles. A vrai dire, ce n'est pas une définition ; c'est le cri de la faiblesse humaine, qui renonce à comprendre l'infini ! Définir l'infini ! Il y a contradiction entre ces deux termes : définir, c'est déjà poser une limite ; il n'y a que le fini qui puisse être défini.

Digitized by Google

L'intelligence humaine, quelque puissante qu'on la suppose, a cependant ses bornes : elle ne peut rien connaître de ce qui n'a aucun rapport avec elle; elle ne saisit que ce qui rentre dans le champ de sa portée, parce que c'est à cela seulement qu'elle peut appliquer sa mesure. Comprendre, c'est embrasser; il n'y a qu'une intelligence infinie qui puisse embrasser l'infini. L'homme n'a point de faculté pour en juger. Tout ce qu'il sait, c'est que la sphère de son existence est peu de chose. Par delà s'ouvre un espace illimité, où il n'y a pour lui que ténèbres. On l'appelle l'infini par opposition à ce que nous pouvons connaître.

Cela est si vrai qu'aucune langue humaine n'a de paroles qui puissent s'appliquer à la divinité conçue en elle-même et dans l'intimité de son être. On ne peut en parler qu'à condition de tomber de non-sens en non-sens, de contradiction en contradiction. Que dirons-nous de l'absolu ? Dirons-nous qu'il est grand ? mais il n'est ni grand ni petit, parce qu'il n'a pas de mesure. Dirons-nous qu'il est bon ? mais il n'est ni bon ni méchant, parce qu'il n'est soumis à aucune loi. Tous les noms qu'on peut lui donner, l'infini, l'absolu, la substance, Dieu même, peu importe, tous ces noms ne sont justes que parce qu'ils impliquent la négation de notre faiblesse, ou laissent tout supposer.

Et qu'on n'espère pas trouver dans une révélation

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quelconque des lumières sur l'essence divine. Il n'y a pas sur ce point de révélation possible. Un révélateur, quel qu'il soit, doit parler le langage de ceux auxquels il s'adresse; il ne peut leur révéler que ce qu'ils peuvent comprendre. On ne révélera jamais à une intelligence bornée le secret de l'être absolu, car ce secret est écrit dans une langue dont elle ne saurait déchiffrer le premier mot.

Mais peut-être pensera-t-on que nous dépouillons l'homme du noble privilège de connaître son Dieu. Ce serait mal nous comprendre. Le Dieu de l'homme, notre Dieu, ce n'est pas Dieu en soi, ce n'est pas l'absolu; c'est un Dieu qui est entré en rapport avec le monde, et qui s'est limité lui-même en nous appelant à exister à côté de lui; c'est un Dieu qui, par ce seul fait, appartient au domaine du fini, et que par conséquent notre intelligence peut atteindre. On dira de ce Dieu là qu'il est grand, parce que son être étant borné par le nôtre, il y a entre lui et nous une mesure commune; on dira qu'il est bon, parce que, dans ses rapports avec nous, il peut s'être soumis à une loi. Mais entre Dieu le créateur et Dieu l'être absolu, antérieur à toute création, il reste un abîme que l'esprit humain ne peut pas franchir, le même abîme qu'entre le fini et l'infini.

C'est donc folie à l'homme de vouloir pénétrer la nature intime de Dieu; dès lors il est également insensé de se demander pourquoi ce qui passe existe

Digitized by Google

à côté de ce qui est éternel, ou, pour employer les expressions de Calvin, pourquoi Dieu a créé le monde. Ces deux problèmes, nous l'avons dit, n'en font qu'un. On ne peut répondre à cette dernière question qu'en refusant d'y répondre, et c'est ce que fait le philosophe, quand il dit : « Dieu a créé le monde, parce qu'il l'a voulu. » — Cette réponse ressemble à celle que font parfois les enfants, et qui a l'avantage d'être plus courte, *parce que*. Mais son mérite est de ne rien signifier, car si elle précisait en quoi que ce fût, elle serait sûrement fausse. C'est la meilleure de toutes, parce que ce n'en est pas une, tout comme la seule définition de Dieu qui ait quelque valeur est celle qui ne le définit pas.

La science humaine ne saurait aller plus loin que ne vont les facultés de l'homme ; il faut donc que le savant aussi bien que l'ignorant renonce à pénétrer ce mystère ; il faut que la philosophie se dépouille du titre orgueilleux de science de l'absolu, car il n'y a pas pour un être borné de science de l'absolu. Il faut que, sans en chercher le pourquoi, elle accepte comme un fait l'existence simultanée du fini et de l'infini. Sa tâche ne va pas au-delà de ce mystère ; elle commence à partir de ce fait. Ce fait étant le plus simple, le plus élémentaire et en même temps le plus universel de tous, celui qu'on retrouve dans tous les autres, la philosophie en le reconnaissant, pose son premier principe, celui autour duquel tout

Digitized by Google

doit se grouper. Un système philosophique ou dogmatique, peu importe, devra, pour rester dans les conditions du vrai, commencer par là ; il devra accepter le fait central de l'univers comme le principe central de la science, et, travaillant sur cette base large et solide, ramener à ce seul principe tous les principes ultérieurs, à ce seul mystère tous les mystères subséquents. Voilà, si nous ne nous trompons, quelle est la vraie mission de la science ; quand elle aura achevé ce travail, elle aura terminé son œuvre ; mais si elle veut remonter plus haut, elle perdra son temps et sa peine. Un système qui reposera sur une solution quelconque de ce premier problème, l'existence du fini à côté de l'infini, ne reposera jamais que sur une confusion et sur un abus du langage.

On doit comprendre maintenant pour quelles raisons nous estimons Calvin dans son droit, quand il blâme la curiosité de ceux qui s'informent du pourquoi de la création. C'était plus que son droit, c'était son devoir. Mais si nous avons essayé de mettre ce principe en évidence, c'est pour le retourner contre Calvin lui-même. Ce même Calvin qui traite si sévèrement les curieux, tombe à son tour dans la faute qu'il leur reproche. Il fait mieux que de soulever le problème ; il le résout. Plus coupable que ses adversaires, il ne se borne pas à demander pourquoi Dieu a créé le monde ; il soutient que *Dieu a créé le*

Digitized by Google

monde pour manifester sa gloire. Ainsi, à la base de la dogmatique calviniste, se cache une contradiction, et l'on peut réfuter Calvin par Calvin lui-même.

Calvin n'a point évité d'ailleurs le sort commun de ceux qui ont essayé de remonter jusque-là : il fait naufrage en voulant attacher son ancre à cette rive inaccessible. J'en demande pardon aux disciples de Calvin, s'il en est encore ; mais je suis contraint d'avouer que ces mots : *Dieu a créé le monde pour manifester sa gloire*, n'ont jamais présenté à mon esprit qu'une idée confuse, et parfaitement impossible à saisir. Or, je suis de l'avis de Descartes : je n'accepte comme vraies que les idées claires ; d'où il résulte que je repousse sans réserve le principe dominant de la théologie calviniste. Les livres sacrés parlent souvent de la *gloire de Dieu.* C'est une image qui ne manque pas de grandeur, quoiqu'elle renferme, comme tant d'autres, ce que les savants appellent un anthropomorphisme, c'est-à-dire qu'elle applique à Dieu ce qui, à proprement parler, ne peut s'appliquer qu'à l'homme. Je conçois, par exemple, comment on peut dire que *les cieux racontent la gloire de Dieu.* Cela signifie simplement que les cieux témoignent de la puissance de celui qui les a créés et peuplés d'étoiles sans nombre. Mais dire que Dieu a créé le monde pour manifester sa gloire, donner à ces mots une valeur philosophique, en faire une des propositions fondamentales d'un vaste

Digitized by Google

système, cela me passe entièrement. Je ne puis croire que ce soit *parler avec raison.*

Il n'y a de gloire que pour les êtres faibles, pour ceux en qui l'on reconnaît du plus et du moins. Appliquée à Dieu, dans sa nature intime, la notion de gloire ne présente qu'un non-sens, et ne saurait résister à l'analyse la plus rapide. Quoi donc ! Celui qu'on appelle Dieu et qui réside dans l'infini, ne se suffirait pas à lui-même ! Je conçois que de petites créatures, comme nous, se glorifient d'œuvres qui semblent dépasser la mesure de leurs forces. Je conçois que les montagnes percées, les mers traversées au gré de ses désirs, la terre assujettie à ses lois, manifestent la gloire de l'homme. Mais que Dieu dans son repos soit moins grand que dans son activité, qu'il ait besoin d'agir, comme pour se prouver à lui-même que rien ne résiste à sa volonté ; que celui qui est, ait besoin de ce qui passe pour montrer tout ce qu'il est ; que l'infini se glorifie du fini ; que l'être absolu se trouve à l'étroit dans les profondeurs de son immensité ; que la gloire divine ne brille de toute sa splendeur que par le reflet de nos misères et de notre poussière..... en vérité, est-ce assez de confusions accumulées ? est-ce la plus orgueilleuse ou la plus insensée de toutes les rêveries humaines ?

Au reste, de quelque manière que Calvin eût répondu à une si redoutable question, il serait tombé

Digitized by Google

dans d'aussi singulières erreurs. Nous lui reprochons bien moins d'y avoir répondu de telle ou telle manière, que d'avoir voulu y répondre.

On s'étonnera peut-être que Calvin, avec son génie clair et lumineux, n'ait pas aperçu sur quel abus du langage reposait toute sa dogmatique. Mais qu'on se rappelle ce qu'étaient au moyen-âge, et ce que furent jusque bien après le XVI[e] siècle, la philosophie et la théologie. Il n'y a pas fort longtemps que l'étude critique des facultés de l'esprit humain a renouvelé la science, en la ramenant sur son terrain véritable, et fait évanouir toutes ces vastes théories métaphysiques qui occupent une si grande place dans l'histoire de la pensée. Auparavant théologiens et philosophes de toutes les sectes et de toutes les écoles, hérétiques et orthodoxes, croyaient à la science de l'absolu, et prétendaient pénétrer par la métaphysique dans les mystères de l'infini. Et qui sait si les penseurs modernes eux-mêmes sont guéris de cette fabuleuse prétention? N'a-t-on pas vu, même après la Renaissance, d'illustres philosophes vouloir emprisonner dans deux attributs la substance éternelle? N'a-t-on pas vu, même après Kant, des penseurs non moins célèbres revenir par un détour à de semblables errements? Calvin, qui était un grand logicien, mais dont le génie n'avait rien de créateur, a compris la science comme les hommes de son temps, et, comme eux, l'a fondée

Digitized by Google

sur des notions que tout le monde croyait comprendre, parce que personne ne s'était encore avisé de s'en rendre compte.

Nous nous arrêterons moins sur les principes fatalistes de Calvin. Ils reposent sur une conception étroite du dogme de la Providence, et ils n'en sont que le rigoureux développement. L'homme agit et Dieu le fait agir. Par conséquent la liberté humaine n'est qu'une vaine imagination, les œuvres ne sont qu'un effet nécessaire de la grâce, la grâce seule subsiste.

Toute cette partie de la doctrine calviniste est admirable d'enchaînement. Ce n'est pas une doctrine faite de pièces rapportées, à laquelle on puisse appliquer le procédé commode de l'éclectisme ; c'est un système parfaitement simple, construit d'une seule pièce, qu'il faut accepter ou rejeter en bloc. Armé d'une théorie semblable, un dialecticien quelque peu exercé, habile à prendre l'offensive, est presque invincible dans la discussion. Si vous lui cédez sur un point, il vous force à le suivre ou vous réduit à l'absurde. Or, il est bien difficile de ne pas lui céder sur un point ; car enfin, il y a dans l'idée de la Providence une vérité dont tout homme a le sentiment. Mais jusqu'où va cette vérité ? quel est le point où s'arrête la Providence et où commence la liberté ? C'est ce qu'il est difficile de dire. Une fois sur la pente, Calvin, qui ne recule devant rien, vous

Digitized by Google

entraîne après lui. Il ne faut qu'un point d'appui au levier de sa logique, et il est sûr de la victoire. Il eut le secret de ce procédé simple et tout particulièrement propre à frapper les esprits indécis. Servet en fit l'expérience; il ne sut pas toujours échapper aux tenailles de la logique de Calvin.

A tout prendre, nous préférons cette audace dans la logique, ce système effrayant, mais conséquent, à ces termes-moyens qui ne servent qu'à multiplier les questions sans en résoudre aucune, pauvres oreillers de sécurité, sur lesquels les esprits faibles aiment à dormir en paix. Nous aimons à voir avec quelle vigueur et quel succès Calvin réfute ceux qui se retranchent derrière l'idée d'une permission divine, et ceux qui affectent d'atténuer la providence de Dieu pour la réduire à n'être qu'une simple prescience.

Cependant ce n'est pas assez qu'un système soit conséquent; il faut encore, si possible, qu'il soit vrai, c'est-à-dire qu'il tienne compte de tout et rende raison de tout. Or, il est clair que le calvinisme ne tient pas compte de tout; dès lors il ne peut rendre raison de rien. Calvin a beau faire; il n'effacera jamais, au fond de la conscience humaine, le sentiment de la liberté. Je me lève et je marche; c'est assurément parce que j'ai voulu me lever et marcher. Si je m'arrête, c'est encore parce que j'ai voulu m'arrêter. Nul ne me persuadera que je n'aie

Digitized by Google

pas fait ces choses par la puissance qui m'est propre, et que ce soit une volonté étrangère qui me les ait fait vouloir à mon insu. Le sentiment de la liberté est aussi profondément enraciné dans le cœur de l'homme que le simple sentiment de l'existence. On les anéantira l'un et l'autre, ou l'un et l'autre ils subsisteront.

C'est en vain que l'on voudrait distinguer avec Calvin entre la volonté et la liberté. Il ne faut pas, en matière si grave, jouer sur les mots. La volonté et la liberté ne sont pas une seule et même chose, j'en conviens ; mais ce sont deux choses inséparables. Une volonté qui n'est pas libre, n'est pas une volonté. La distinction correspondante établie par Calvin entre contrainte et nécessité n'est guère plus heureuse. Il importe peu que j'agisse par contrainte ou par nécessité ; je ne suis dans les deux cas qu'un esclave ou un instrument. Dès l'instant que ma volonté n'est pas libre, je n'ai plus rien à perdre. La servitude est la même dans les deux cas.

Ce n'est pas à dire que l'homme soit toujours libre de faire ce qu'il veut. Il peut vouloir l'impossible ; mais il faut qu'il soit libre de le vouloir. C'est dans le for intérieur de la volonté, et non dans le déploiement de l'action, qu'est le siège de la liberté. Jetez un homme dans les fers, gardez-le dans le plus sombre cachot, il sera libre encore, libre d'aimer et de haïr, libre de maudire ses chaînes et ses geôliers,

Digitized by Google

ou de mépriser les biens qu'on lui enlève ; il sera libre au fond de son cœur. Placez-le sur un trône, entouré de courtisans qui obéissent au moindre signe de sa main ; mais donnez à une puissance invisible le gouvernement de sa volonté ; que cette puissance dirige ses désirs, ses affections, tous les mouvements de son âme ; il ne sera qu'un esclave, et le plus ridicule de tous. La doctrine de Calvin établit la plus complète des servitudes.

Je refuse de suivre Calvin dans l'abîme où il s'est élancé avec tant d'audace, et je me crois en droit de le faire sans nier la Providence, sans marquer le point où s'arrête la liberté, et sans adopter aucun palliatif dérisoire. Je ne sais si le mystérieux concours de la grâce et de la liberté ne pourrait pas se rattacher au fait plus mystérieux encore et plus fondamental de l'existence simultanée du fini et de l'infini ; mais il a tourmenté de trop grands esprits pour qu'il nous appartienne de vouloir l'expliquer. Toutefois nous savons d'une manière certaine que si la Providence existe, la liberté existe aussi ; et c'est en vain que les plus puissants docteurs, emportés par l'esprit de système, voudront anéantir l'un des deux termes de cette éternelle opposition. La conscience humaine, qui est plus forte que toutes les philosophies, proteste aussitôt, et les maintient l'un et l'autre. Si quelque saint Augustin veut nier la liberté, il survient quelque Pélage pour balancer

Digitized by Google

par ses erreurs une erreur opposée, et l'humanité ne tarde pas à condamner à la fois Pélage et saint Augustin.

Comment Calvin a-t-il été conduit à une croyance aussi absolue? Par deux causes, ce nous semble, deux causes très différentes, mais d'une égale importance. La première est morale, et se trouve dans le sentiment qui, au XVIe siècle, a fait naître presque partout à la fois la Réforme; la seconde est dans la tournure particulière du génie de Calvin.

Oui, ce système qu'on accuse d'être immoral, repose sur un sentiment moral, et c'est dans la conscience qu'il faut en chercher l'origine. Le catholicisme avait fait à l'homme la grande part. Il l'avait convaincu du mérite de ses œuvres; il avait divinisé une femme; il avait établi une hiérarchie telle que le pécheur le plus obscur, par l'intermédiaire d'un prêtre, d'un évêque et d'un pontife, tendait la main à son Dieu, et comptait avec lui. Aussi longtemps qu'il resta quelque chose de la foi des premiers croyants, que les évêques et les papes furent de vrais chrétiens, cet échafaudage grandiose servit à la majesté de l'Eglise; mais quand le flambeau de la foi s'éteignit, quand la tiare romaine eut été assez déshonorée par des fronts indignes, cette échelle de Jacob dressée par le moyen-âge entre la terre et le ciel servit à des ambitions vulgaires; ce fut, entre les mains de prêtres avides, une machine gigan-

Digitized by Google

tesque pour une exploitation sacrilège. On sait les abus qui en résultèrent : la doctrine chrétienne dénaturée, la morale rendue facile, le trafic des indulgences, les richesses et les vices du clergé, les superstitions populaires, l'Eglise tout entière en proie à la simonie. Mais le remède se trouva dans l'excès même du mal : les progrès de la corruption réveillèrent la conscience endormie, et de ce réveil naquit la Réforme, réaction violente de la conscience contre des doctrines immorales et des mœurs impures. Le catholicisme avait abandonné l'austère doctrine de la grâce, et s'était, petit à petit, rapproché de l'antique hérésie de Pélage ; la Réforme prit saint Augustin pour patron. Le catholicisme avait beaucoup parlé des œuvres ; la Réforme ne parla plus que de la foi. Le catholicisme avait glorifié l'homme ; la Réforme glorifia Dieu. Le calvinisme est tout simplement le dernier terme de cette réaction de la conscience.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire quelques pages des réformateurs et surtout de l'Institution chrétienne. Sur quel sujet Calvin revient-il avec le plus d'insistance ? Sur notre misère et sur la grandeur de Dieu. S'il hait le catholicisme, c'est qu'il l'accuse d'avoir flatté l'orgueil des hommes, en leur prêchant leur force et leurs mérites, et qu'il attribue à ce mensonge la décadence de l'Eglise et la corruption des mœurs. Pour ramener le monde à l'aus-

Digitized by Google

térité de la loi chrétienne, il suit la route opposée; il donne tout à Dieu. Qu'est-ce que cette élection gratuite, ce salut que nos œuvres n'ont pas gagné, cette miséricorde sans conditions, cette Providence sans bornes? qu'est-ce, sinon, comme l'a dit un écrivain modeste et distingué,[1] une profonde humilité de la créature devant son Dieu, le plus immense sacrifice qu'elle pût lui faire? Il importe peu que l'orgueil soit assez habile pour tourner à son profit une doctrine qui devait l'écraser; il n'en est pas moins vrai qu'elle est née d'un réveil du sentiment moral.

C'est en vain d'ailleurs qu'on voudrait faire passer le calvinisme pour un système immoral. Il ne l'est que lorsqu'on en abuse, et l'on peut abuser des meilleures choses, même de l'Evangile. Calvin porte, sans doute, une grave atteinte au principe de la responsabilité de l'homme, et ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché de faire de Dieu l'auteur du mal; mais il est le constant défenseur, il est le champion de la conscience et de la loi du devoir. Au lieu de fonder la morale sur la liberté, il la fonde sur le décret divin. Il ne l'anéantit pas; il la fait découler de la dogmatique, comme un corollaire de son théorème. C'est le contraste que présentent plusieurs doctrines fatalistes; elles n'affaiblissent le

[1] M. Sayous. *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, sec. édit., I, 133.

Digitized by Google

principe de la liberté que pour renforcer l'idée de la loi, et aboutir ainsi à la morale la plus austère.

La réaction religieuse du seizième siècle devait donc conduire naturellement aux dogmes du calvinisme; mais peut-être ne les aurait-elle jamais formulés avec franchise, sans l'inflexible logique de Calvin. Calvin, préoccupé comme tous les réformateurs du besoin de dépouiller l'homme pour glorifier Dieu, fait reposer son système sur cet unique principe, et, seul entre ses émules, il a le courage de n'en dissimuler aucune conséquence. Calvin est allé jusqu'au bout, tandis que Luther, Zwingle et Mélanchton hésitaient. Calvin est un réformateur conséquent. Ainsi pour comprendre l'origine de sa dogmatique, il suffit de rapprocher ces deux choses, sa rigoureuse dialectique, et la révolution morale qui a suscité la Réforme.

Mais la logique, ce levier favori de Calvin, est un instrument aussi perfide qu'il est puissant. Elle suppose un premier principe, et elle se charge d'en faire sortir tout ce qu'il renferme. Si ce principe est faux, un esprit logique l'approfondit jusqu'à ce qu'il rencontre l'absurde, qui n'est que l'erreur conséquente avec elle-même; s'il est vrai, mais limité par un principe supérieur, un esprit logique ne tarde pas, en le creusant, à dépasser cette limite, et à tomber dans l'exclusisme, qui n'est qu'une forme particulière de l'erreur, l'abus d'un principe vrai, mais

Digitized by Google

restreint. La logique est un instrument nécessaire au développement de la pensée; mais elle peut servir à développer autre chose que la vérité. Les systèmes les plus faux peuvent être admirables d'enchaînement : preuves en soient la dogmatique de Calvin et la philosophie de Spinosa.

Les esprits exclusifs sont ceux qui ont la confiance la plus entière aux procédés de la logique. C'est que la logique est souverainement exclusive. En rapprochant d'une idée première ses conséquences nécessaires, elle en éloigne tout le reste. Ainsi, serrant de près son point de départ, elle finit par faire une sorte de triage de toutes les idées possibles. Elle met à part celles que renferme l'axiome qui lui sert de base, et ce sont autant de vérités. Elle rejette dédaigneusement toutes les autres, et ce sont autant d'erreurs. Elle n'admet point de terme-moyen. Une logique qui tergiverse n'est plus de la logique.

Calvin était un de ces esprits extrêmes que la logique entraîne dans d'extrêmes erreurs. Il n'a pas vu que le principe de la faiblesse humaine n'est juste que dans une certaine mesure, et il a raisonné sur ce principe comme sur la vérité absolue. Il a abaissé l'homme pour l'humilier devant son Dieu, oubliant que la vraie humilité n'est pas la vertu d'un esclave, mais bien plutôt d'un roi déchu. Il n'a pas compris que notre grandeur est aussi réelle que notre faiblesse, et que, pour être juste, il faut concilier ces

Digitized by Google

deux principes contraires. Il n'en a vu qu'un seul et il en a cruellement abusé. Voilà pourquoi il a nié tout ce qui pouvait tourner à l'honneur de la nature humaine, et avant tout la liberté ; voilà pourquoi, sous les noms de prédestination et de grâce, la fatalité règne dans les tristes royaumes du Dieu de Calvin : les justes n'y sont point heureux pour avoir recherché la justice, mais pour avoir été choisis par le bon plaisir divin ; les méchants n'y souffrent point pour avoir aimé l'iniquité, mais pour avoir été repoussés par la colère du ciel; toutes les fautes y sont d'avance réparées, ou sont d'avance irréparables ; la mort y siège éternellement à côté de la vie ; l'harmonie n'y règne qu'aux dépens de la grandeur humaine et de la grandeur divine.

Je ne sais s'il est de plus grand exemple des séductions de la logique. Grâce au ciel, l'homme a rarement le courage d'être bon logicien. Quand il approche de l'absurde, un secret instinct l'avertit et il recule ; Calvin a manqué de cet instinct précieux ; il n'a pas su reculer. Il est resté prisonnier dans un certain cercle de pensées ; le reste lui a paru rêveries et fumées. Il n'a pas eu cette étendue d'esprit qui fait voir au philosophe les diverses faces d'un problème, qui lui permet de peser le pour et le contre, parce qu'elle lui permet de comprendre l'un et l'autre, et sans laquelle on poursuit en vain la vérité, car la vérité réunit les contraires et n'est jamais dans les

Digitized by Google

extrêmes. Hélas! c'est le sort commun des hommes de génie ; ils paient par de grands défauts leurs plus grandes qualités : tantôt, comme Montaigne, ils n'ont l'esprit large et ouvert à tout qu'à condition de vaciller sans cesse; tantôt, comme Calvin, ils ne sont fermes qu'à condition d'être étroits.

Calvin fut si convaincu de la vérité de sa doctrine, qu'il ne comprit jamais les oppositions qu'il rencontra. Il n'imaginait pas qu'on pût demander quelque chose de plus clair pour l'intelligence, ni de plus satisfaisant pour le cœur. Il en aurait dit volontiers ce qu'on a dit de la République française : « Elle est « comme le soleil, tant pis pour les aveugles qui ne « la veulent pas voir. » Il croyait de bonne foi tenir dans ses mains la vérité absolue, et il la trouvait si évidente qu'il était prompt à chercher le motif de toute opposition dans quelque mauvais vouloir ou dans quelque penchant vicieux. Il savait que l'erreur est proche parente du péché, et, comme ses adversaires étaient à ses yeux plongés dans les ténèbres de l'erreur, il les supposait aussitôt enchaînés dans les liens du vice. Calvin ne connut pas le doute pour son propre compte, et ne le comprit jamais chez les autres. Voilà le point faible de ce grand esprit. Le doute, cet heureux contrepoids des convictions trop entières, lui manqua complétement. La faute n'en est pas à l'esprit de son époque ; mais bien à la nature de son génie, à lui et à lui seul.

Digitized by Google

Le doute, en effet, n'était pas chose rare au siècle d'Erasme, de Rabelais et de Montaigne. A côté des novateurs religieux, qui ne voulaient savoir davantage que pour mieux croire, se pressaient de nombreux penseurs, animés du même besoin de progrès, mais plus avides de connaissances que soucieux des intérêts de la foi. Dégagés des chaînes de la tradition, ils se nourrissaient de l'étude des philosophes anciens; ils essayaient les forces de leur jeune intelligence. C'était l'esprit philosophique moderne qui faisait ses premières armes. Mais Calvin ne se laissa pas séduire à cet esprit nouveau. Nul parmi les croyants du seizième siècle n'eut une foi plus sûre d'elle-même, plus impérieuse dans son expression, plus invulnérable dans sa certitude. Calvin, par l'énergie et par l'immobilité de sa foi, devint le rempart du protestantisme. Ce fut une muraille d'airain, contre laquelle le scepticisme brisa ses traits les plus acérés.

III

Il y a des rapports étroits entre le génie de Calvin et son caractère. Calvin n'est pas un de ces hommes dont la nature offre de nombreux et de singuliers contrastes. Tous les traits de cette individualité

Digitized by Google

forte et simple sont dans une parfaite harmonie. A la promptitude de son esprit répond la vivacité de son caractère, et la fermeté de sa pensée n'a d'égale que la fermeté de sa conduite.

Cette concordance parfaite achève d'expliquer la grandeur et les fautes de Calvin. Comme il ne sut pas douter, il ne sut pas non plus hésiter. Il marcha toujours à son but, n'écoutant que sa conviction, et ne ménageant ni les intérêts des autres ni les siens. Est-il inspiré par ce qu'il y a de plus noble dans ses sentiments, il devient étonnant d'héroïsme. Il est grand lorsque, au moment où chancelle son empire, il ose excommunier Berthelier ; lorsqu'il refuse de lui donner la coupe, et préfère un second exil au sacrifice d'un seul principe ; lorsque, pendant deux années de lutte ouverte, il réclame sans cesse les droits inaliénables du consistoire, et ne se repose qu'après avoir vaincu. Il est grand surtout, lorsqu'il exprime, avec l'énergique accent de la foi, les convictions chrétiennes dans lesquelles il puise sa force. Peu lui importent les revers. Il a confiance en son Maître et il sait que cette confiance ne le trahira pas :

Je sais bien, écrit-il aux églises du Languedoc, au plus fort de la guerre civile, je sais bien, quand tout sera ruiné et perdu, que Dieu a des moyens incompréhensibles de remettre son église au-dessus, comme s'il la ressuscitait des morts, et c'est là où il nous faut attendre et reposer, que, quand nous serions abolis,

Digitized by Google

encore, tout au pis-aller il saura bien créer de nos cendres un peuple nouveau.

Celui qui parle ainsi est un homme qu'aucune difficulté n'étonnera. Plus le monde s'agitera autour de lui ; plus, comme il le dit dans un langage digne d'un apôtre, *il fichera profond son ancre au ciel.* Mais, en revanche, est-il dominé par ce qu'il y a de plus étroit dans ses idées ; veut-il, avec sa logique habituelle, les appliquer jusqu'au bout ; alors son héroïsme dégénère, c'est de l'intolérance, de l'obstination, de la hauteur. Calvin s'abaisse lorsqu'il ne rougit pas, en écrivant aux martyrs de Lyon prêts à monter sur le bûcher, de leur demander, dans ce moment suprême, une dénonciation. Il s'abaisse, lorsqu'il écrit à propos d'un inconnu :

> J'eusse voulu qu'il fût pourri en quelque fosse, si c'eût été à mon souhait..... Et je vous assure, s'il ne fût sitôt échappé, que, pour m'acquitter de mon devoir, il n'eût pas tenu à moi qu'il ne fût passé par le feu.

Il s'abaisse lorsqu'il traîne devant les tribunaux l'infortuné Servet, lorsqu'il lui refuse un défenseur, lorsqu'il sollicite sa condamnation avec l'acharnement d'un ennemi personnel, lorsqu'il ose porter dans la chaire une cause qui est entre les mains d'un tribunal, et violer ainsi le droit le plus inviolable des accusés, celui d'être jugés par la justice, et non pas condamnés par la haine. Il s'abaisse enfin à

Digitized by Google

un rôle presque digne d'un calomniateur vulgaire, lorsqu'il poursuit son adversaire jusqu'au-delà du tombeau. Calvin fût-il resté à l'écart, n'eût-il voulu tremper en rien dans ce honteux procès, n'eût-il fait autre chose que de le raconter comme il l'a raconté, c'en serait assez pour entacher sa gloire d'une souillure indélébile. Avec quelle hauteur il insulte à sa victime! Avec quel zèle amer, il attaque sa mémoire, comme si ce n'était pas assez de l'avoir fait passer par le feu! Avec quelle haine aveugle, il juge les derniers moments de l'hérétique, ces derniers moments enlevés à des querelles irritantes, pour n'être consacrés qu'à la prière et à Dieu! Ici Calvin devient petit. Les préjugés du siècle ne peuvent plus justifier sa conduite : il y a là autre chose qu'une erreur. Servet ne voulant mourir qu'après avoir obtenu le pardon de son ennemi, et montant sur le bûcher en prononçant le nom de Jésus, est un chrétien qui s'est peut-être trompé et qui en est trop puni; je crains que Calvin continuant ses vengeances jusque sur les cendres déjà refroidies du malheureux Servet, ne soit qu'un théologien blessé et implacable.

On excuse, en général, l'intolérance de Calvin en en rejetant la faute sur son temps. A cette époque, en effet, Michel de l'Hôpital avait presque seul compris que deux hommes de religion différente peuvent vivre sous le même ciel, sans se déchirer l'un

Digitized by Google

l'autre. Ce ne fut que plus tard que cette idée si simple et si nouvelle fit quelques progrès en France avec le parti des politiques et Henri IV. Il fallut, pour qu'elle germât dans les esprits, que le fanatisme eût déployé toute sa rage, et que la France, dévastée par la guerre, tombât de fatigue et d'épuisement. Du temps de Calvin, elle n'était pas même acceptée par les victimes de la persécution. C'est à peine si quelques hommes remuants, également honnis des réformés et des catholiques, en avaient eu parfois un vague pressentiment. Un jour on avait entendu Servet déclarer, en présence de ses juges, que les accusations criminelles pour cause d'hérésie étaient une nouveauté inconnue de l'Eglise primitive ; puis, peu de temps après, sans se douter de son inconséquence, il s'était porté lui-même partie criminelle contre Calvin. Castaliou, un autre esprit remuant, avait osé aussi mettre en doute la légitimité du châtiment des hérétiques ; mais, effrayé lui-même de sa hardiesse, il ne l'avait fait que sous le voile de l'anonyme ; et il faut voir comment Calvin et Th. de Bèze le combattent à l'envi. Si l'on en croit le réformateur de Genève, c'est pour avoir *licence de dégager tout ce que bon lui semblera,* que Castaliou réclame contre les bûchers :

Telles gens, dit-il, seraient contents qu'il n'y eût ni loi ni bride au monde. Voilà pourquoi ils ont bâti ce beau livre, *de non comburendis hæreticis.*

Digitized by Google

Les pasteurs de Berne enfin, grâce peut-être à leur hostilité permanente contre Calvin, entrevirent un instant ce noble principe de la tolérance. Consultés sur un cas assez semblable à celui de Servet, ils avaient répondu :

Prenons garde à notre conduite, de peur qu'en revendiquant avec trop peu de modération la pureté du dogme, nous ne nous éloignions de la règle de l'esprit de Christ, c'est-à-dire que nous ne manquions à la charité par laquelle seule nous sommes ses disciples.

Mais ce ne fut là qu'un éclair passager. Ces mêmes pasteurs n'hésitèrent pas à opiner, comme nous l'avons vu, dans la triste affaire de Servet. Les martyrs du seizième siècle ne contestaient point à l'autorité le droit de venger par le glaive la religion outragée ; mais ils accusaient leurs ennemis d'en faire une fausse application, d'en user au profit de l'erreur et au préjudice de la vérité. Cette idée se retrouve dans la célèbre préface de l'Institution chrétienne. Calvin ne cherche point à démontrer à François Ier qu'il a tort de poursuivre des hommes dont le seul crime est de penser autrement que lui ; il lui démontre qu'il persécute la vérité divine, tandis que son devoir est de la soutenir par la puissance qu'il tient de Dieu.

Il est donc vrai que du temps de Calvin la tolérance était chose inconnue. Mais c'est cela même qui a donné à la persécution par lui dirigée une si

Digitized by Google

triste célébrité. S'il en était seul coupable, ce serait un crime qui ne compromettrait que sa gloire et dont seul aussi il aurait à rendre compte devant le tribunal de l'histoire et devant le tribunal de Dieu. Mais le sang de Servet retombe sur toute l'Europe protestante. Il retombe sur les églises de Suisse, qui, par leurs unanimes conseils, stimulèrent à l'envi l'ardeur des juges ; il retombe sur les chefs les plus éminents de la Réforme, qui accueillirent par leurs félicitations unanimes la sentence de mort. Il retombe sur Mélanchton lui-même ; sur le doux et aimable Mélanchton :

J'affirme, écrivait-il à Calvin, j'affirme que vos magistrats ont agi justement en mettant à mort un tel blasphémateur, après un procès régulier.

Je ne conçois pas, je l'avoue, comme l'on peut passer légèrement sur ce drame lugubre, et se borner à dire, comme le font tant d'historiens réformés : « C'est une tache dans la vie de Calvin ; mais c'était l'esprit du temps. » L'esprit du temps ! Mais les réformateurs, qui s'étaient abreuvés aux sources pures de l'Evangile, qui avaient rompu courageusement avec le passé, pourquoi donc ne s'étaient-ils pas dégagés de l'esprit du temps ? Qu'on ait vu jusqu'au milieu du siècle passé quelques moines fanatiques ou quelques prélats intéressés attiser la flamme des bûchers, cela n'a rien d'étonnant ; mais des réformateurs !..... Calvin, qui fait brûler Servet ;

Digitized by Google

Farel, qui accourt, jaloux de l'honneur de souiller ses cheveux blancs en harcelant la victime jusqu'au bout; Mélanchton, qui applaudit : voilà ce qui passe l'intelligence, et ce que l'histoire répétera de siècle en siècle, à la honte de la Réformation, et plus encore à la honte de l'humanité! Comment ces hommes, les plus éclairés de leur époque, ont-ils pu envier l'opprobre de leurs adversaires, et devenir intolérants à leur tour? Comment avec tant de lumières nouvelles ont-ils gardé tant d'aveuglement? Comment les réformés du seizième siècle ont-ils pu aspirer en même temps à la gloire des martyrs et à l'ignominie des bourreaux ?

La victime de l'inquisition protestante est devenue plus célèbre que toutes les victimes de l'inquisition catholique; aucun nom de martyr n'est plus populaire que celui de Servet; son bûcher a soulevé plus de réprobation que tous ceux que Rome a dressés : eh bien, ce n'est que justice. La persécution catholique a suffisamment montré jusqu'à quel degré de barbarie peut atteindre le fanatisme. La persécution protestante a montré de plus jusqu'où peut aller l'aveuglement des hommes, même des meilleurs. L'une témoigne d'un orgueil impitoyable; l'autre témoigne du même orgueil, joint à la plus effrayante inconséquence. Dans tous les temps et dans tous les lieux, le supplice de ceux qui osent penser est une chose navrante; à Genève et sous la

Digitized by Google

haute direction de Calvin, c'est une chose odieuse. Grâce à la condamnation de Servet, les disciples de Rome ont acquis le droit de se réjouir de l'intolérance de leurs adversaires, et les protestants ont perdu celui de flétrir l'intolérance romaine. Il y a plus ; le nom de Servet reste associé comme une honte éternelle à celui des plus nobles martyrs du seizième siècle. On frissonne en songeant qu'ils ne sont montés sur les bûchers que parce qu'ils étaient les plus faibles, et qu'ils les auraient allumés s'ils avaient été les plus forts.

En présence de faits semblables, c'est faire preuve de courage que de ne pas mépriser l'humanité. Si jamais spectacle a fait voir à nu cette misère de l'homme dont parle Calvin, c'est bien celui qu'il nous donne lui-même. Qui dira ce qu'il nous faut de labeurs, d'efforts inutiles, de rudes leçons de l'expérience, pour nous débarrasser des plus cruels préjugés ? Nous nous vantons de nos progrès, et nous ne faisons un pas en avant que pour faire aussitôt un pas en arrière. Nous n'entrevoyons un principe fécond que pour nous hâter d'en nier les applications les plus heureuses. Nous ne nous affranchissons d'un joug que pour mieux nous courber sous un autre. Nous ne marchons que d'inconséquence en inconséquence, et de rechute en rechute Consultez le passé. La Révolution française ne traîne-t-elle pas à sa suite la plus sanglante des ty-

Digitized by Google

rannies ? La philosophie du dix-huitième siècle ne s'est-elle pas éteinte dans le cynisme le plus impur ? La réformation n'a-t-elle pas eu honte d'avoir affranchi l'esprit humain ? n'a-t-elle pas relevé le drapeau de l'intolérance ? Ah ! si je pouvais à mon gré effacer de l'histoire une de ses pages les plus honteuses, je choisirais le supplice de Servet, plutôt que la Saint-Barthelémy !

Les préjugés du temps ne suffisent pas d'ailleurs pour expliquer la conduite de Calvin. Ils peuvent justifier Mélanchton d'avoir approuvé la condamnation de Servet ; ils ne sauraient justifier Calvin de l'avoir poursuivi avec tant d'acharnement et de hauteur, ni de l'avoir, après sa mort, gratuitement outragé. Tout cela ne peut provenir que du caractère même de Calvin, caractère irascible et entier, qui ne sut guère se plier à la plus sublime des vertus chrétiennes, la charité qui pardonne ! S'il faut en croire M. Vinet, il est des hommes que la logique rend féroces. Ne pourrait-on pas jusqu'à un certain point appliquer cette parole à Calvin ? Il fut intolérant par nature ; il le fut autant que son siècle le lui permit ; il le serait encore aujourd'hui, autant que le permettent nos mœurs et notre civilisation modernes.

Calvin a au moins le mérite de s'être bien connu : « Je n'ai pas, disait-il, de plus grand combat contre mes vices qui sont très grands et en très grand

Digitized by Google

nombre, que celui que j'ai contre mon impatience; mes efforts ne sont pas absolument inutiles; cependant je n'ai pu encore vaincre cette bête féroce. » Cette bête féroce, s'il est permis d'emprunter au réformateur son énergique expression, résista malgré lui et malgré la grâce. Sa susceptibilité augmenta dans la lutte. A côté des beaux traits de son caractère, elle se montra jusque dans ses derniers adieux. C'était au milieu de scènes touchantes :

Voyant, dit M. Th. de Bèze, que la courte haleine le pressait de plus en plus, il pria Messieurs les quatre Syndics, et tout le petit conseil ordinaire, de le venir voir tous ensemble. Etant venus, il leur fit une remontrance excellente des singulières grâces qu'ils avaient reçues de Dieu, et des grands et extrêmes dangers desquels ils avaient été préservés, ce qu'il pouvait bien leur réciter de point en point, comme celui qui savait le tout à meilleures enseignes qu'homme du monde; et les admonesta de plusieurs choses nécessaires, selon Dieu, au gouvernement de la Seigneurie. Bref, il fit l'office de vrai prophète et serviteur de Dieu, protestant de la sincérité de la doctrine qu'il leur avait annoncée, les assurant contre les tempêtes prochaines, pourvu qu'ils suivissent un même train de bien et mieux. Et sur cela, les ayant priés en général et en particulier lui pardonner tous ses défauts, lesquels nul n'a jamais trouvés si grands que lui, il leur tendit la main.

Les paroles prononcées par Calvin dans cette circonstance solennelle nous ont été conservées. Elles sont graves et fortes, comme il convenait.

Digitized by Google

Elles sont empreintes d'une haute beauté morale. On peut dire avec un historien célèbre que dans cette circonstance, il parla avec cette sagesse affectueuse et modérée que la mort imprime aux plus énergiques caractères, comme si le calme de la vie future, déjà répandu dans tout l'homme, avait chassé les faiblesses humaines, et dépouillait les sentiments et les paroles de leur ancienne âpreté.[1] Le lendemain ce fut le tour des ministres ses collègues. Il les fit venir dans sa chambre, et, repassant devant eux les principaux événements de sa vie, il protesta qu'il avait toujours eu pour but la gloire de Dieu, qu'il avait toujours enseigné aussi fidèlement qu'il lui avait été possible, que jamais, à son escient, il n'avait corrompu un seul passage des Saintes-Ecritures. Mais ici, malgré toutes ces protestations, dont je ne suspecte pas la sincérité, je retrouve Calvin, à son lit de mort, tel qu'il fut pendant sa vie. C'est toujours la même foi, et la même énergie du sentiment moral ; mais ce sont toujours aussi les mêmes convictions absolues, la même âpreté du caractère :

L'église de Berne, dit-il, a trahi celle-ci, et ils m'ont toujours plus craint qu'aimé, et je veux bien qu'ils sachent que je suis mort en cette opinion d'eux qu'ils m'ont plus craint qu'aimé, et encore me craignent plus qu'ils ne m'aiment, et ont toujours eu peur que je ne les troublasse en leur eucharistie.

[1] Guizot. *Vie de Calvin,* dans le *Musée des protestants célèbres,* t. II.

Digitized by Google

Ainsi les dernières paroles de Calvin, au milieu de disciples qui le respectaient comme un père, gardèrent l'accent de la menace ; les dernières paroles du Christ à une foule ameutée ne furent que des paroles de pardon.

La grandeur de Calvin est dans la fermeté de sa foi. Aucune considération humaine ne l'eût fait céder d'un pas. Il eût vu périr Genève plutôt que de sacrifier un seul principe. Quelques passages de ses lettres, choisis au hasard au milieu de mille autres, suffiront à montrer comment il comprenait sa vocation :

Un chien aboie, s'il voit qu'on assaille son maître, écrit-il à la reine de Navarre ; je serais bien lâche, si, en voyant la vérité de Dieu ainsi assaillie, je faisais du muet, sans sonner mot.

Ailleurs il s'écrie :

J'aimerais mieux être confondu en abîme que de détourner la vérité de Dieu pour la faire servir à haine en faveur de créature quelconque..... Quand j'aperçois quelqu'un, par sa mauvaise conscience, renverser la parole du Seigneur et éteindre la lumière de vérité, je ne lui pourrais nullement pardonner, et fût-il cent fois mon propre père!

Toute la vie de Calvin est un commentaire de ces mâles paroles.

Sa faute est d'avoir voulu sonder les consciences et faire de sa main la séparation des boucs et des brebis. Il ne distingua jamais entre la vérité elle-

Digitized by Google

même, et ce qu'il croyait être la vérité. Ces deux choses n'en furent qu'une à ses yeux, et, à la faveur de cette effrayante confusion, il étendit son empire sur la moitié du monde protestant. Il est des hommes généreux qui disent en combattant pour leurs croyances : « Périsse le monde plutôt qu'un principe ! » Ils ont raison. Un principe c'est une vérité, et le monde peut s'anéantir, mais non pas la vérité. Calvin allait plus loin. Il aurait dit : « Périsse le monde plutôt que *mes* principes ! » c'est-à-dire : « Périsse le monde plutôt que mon orgueil ! » — Il osa penser et agir comme si, en sa personne, Dieu était méprisé par ses ennemis ; avec la naïveté de son audacieuse franchise, il ne craignit pas de le déclarer publiquement :

Castaliou, écrit-il à l'église de Poitiers, appelle baiser ma pantouffle qu'on ne s'élève point contre moi et la doctrine que je porte, *pour despiter Dieu en ma personne et quasi le fouler aux pieds.*

Quel langage est ceci ? Despiter Dieu en sa personne ! — Il y a autre chose dans ces paroles que l'expression d'une foi qui ne doute pas d'elle-même ; elles témoignent d'une foi plus impérieuse encore qu'inébranlable, d'une foi qui ne se résigne pas à n'être qu'une croyance humaine et qui fait du doute un sacrilège. Or, il ne faut pas l'oublier, ce n'est pas l'énergie des convictions qui les rend impérieuses ; grâce au ciel, elles peuvent être fortes sans être

Digitized by Google

tyranniques. Pour croire avec énergie, il suffit de quelque fermeté dans l'esprit et dans l'âme ; mais les convictions impérieuses appartiennent à ces hommes entiers, qu'offense la contradiction et qui ne se consolent pas de n'être pas à la place de Dieu. Le langage de Calvin à l'église de Poitiers est celui d'un homme qui s'érige en pape. Peu importe qu'il n'ait ni tiare ni sacré collège, il usurpe le même pouvoir et la même inviolabilité que les successeurs de saint Pierre.

Voilà les deux faces de ce vigoureux caractère. Il eut de grandes et rares qualités ; mais il en eut tous les défauts. Il fut ferme jusqu'à la dureté ; il fut prompt jusqu'à l'emportement ; il poussa la haine du mal jusqu'à la haine des malfaiteurs, et le respect de ses convictions jusqu'au mépris de toute autre croyance. C'est bien, comme on l'a dit, un des héros de l'espèce humaine, mais un de ces héros qui se jettent dans les extrêmes, un de ces *violents* que l'humanité admire et redoute, et qui ravissent les royaumes de la terre aussi bien que le royaume des cieux. — Au reste, ses défauts ne lui furent pas inutiles. Il fallait un homme comme lui, un homme de fer, inflexible dans ses principes, impitoyable dans sa conduite, pour contenir le flot débordé de la révolution religieuse.

Calvin était né pour l'apostolat. Jamais affection terrestre ne vint le détourner de son œuvre. Il est

Digitized by Google

des personnages dont la vie publique et la vie privée semblent souvent en désaccord. Les uns portent un masque et jouent un rôle ; d'autres, doués d'une riche nature, ont besoin de tous les genres d'émotion : il leur faut une existence double, les mâles plaisirs du combat et les joies simples de la famille ou de l'amitié. Aussi peuvent-ils devenir célèbres par la religieuse éloquence de leurs sermons et par la gaîté de leurs propos de table. Chez Calvin, rien de pareil. En lui l'homme s'efface, et, sauf quelques rares occasions, la critique la plus minutieuse ne rencontre que l'apôtre, l'apôtre infatigable, toujours ceint et chaussé. Même dans sa correspondance particulière, il n'est préoccupé que de sa mission ; ce n'est pas l'homme qui parle, c'est le réformateur sérieux, le gardien jaloux de la discipline et de l'orthodoxie. A peine, dans la volumineuse collection de ses lettres, peut-on en surprendre une, comme celle qu'il écrivit à Farel en 1549, et que nous allons transcrire. Encore ne fallut-il rien moins que la mort de sa femme pour qu'il montrât son cœur à découvert :

Je fais ce que je puis pour contenir ma douleur. Mes amis m'aident dans cette tâche ; mais, eux et moi, nous gagnons bien peu de choses..... J'ai perdu l'excellente compagne de ma vie, celle qui ne m'eût jamais quitté ni dans l'exil, ni dans la misère, qui n'eût pas voulu me survivre. Tant qu'elle a vécu, elle m'a fidèlement aidé à remplir mon devoir. Jamais elle n'a été pour

Digitized by Google

moi une peine ni un obstacle. Et, comme elle ne s'occupait jamais d'elle-même, elle n'a point voulu, dans tout le cours de sa maladie, me tourmenter pour ses enfants.[1] Craignant qu'elle ne renfermât ce souci au fond de son cœur, je lui en ai parlé moi-même, trois jours avant sa mort et lui ai promis que je ne leur manquerais point. Je les ai déjà recommandés à Dieu, me répondit-elle ; mais cela n'empêche pas, lui dis-je, que moi aussi je n'en prenne soin. Je sais bien, reprit-elle, que tu ne négligeras point ce que tu sais que j'ai recommandé à Dieu. J'ai appris hier qu'une femme de ses amies l'ayant engagée à m'en parler, elle lui avait répondu : Ce qui m'importe, c'est qu'ils vivent dans la vertu et dans la piété; je n'ai pas besoin de presser mon mari pour qu'il les élève dans la crainte de Dieu. S'ils sont vertueux, je suis bien sûre qu'il sera leur père ; s'ils ne l'étaient pas, pourquoi les lui aurais-je recommandés ? De tels sentiments peuvent tout sur moi. Adieu, que le Seigneur te conserve toi et ta femme.

Voilà un des rares moments où l'on voie Calvin occupé d'autre chose que de sa mission. Son deuil est grave et touchant. En écrivant ces lignes il a versé une larme sur celle qui l'aurait suivi dans l'exil et dans la misère. On y sent battre le cœur d'un homme. Et pourtant, voyez comme dans cette page même se trahissent encore les constantes préoccupations du réformateur ; voyez comme elles ont réagi jusque sur ses sentiments les plus intimes. S'il regrette sa compagne, c'est non seulement parce

[1] Enfants d'un premier lit.

Digitized by Google

qu'il l'aimait et qu'il en était aimé; c'est encore parce qu'elle s'associait à son œuvre, et surtout parce qu'elle n'a jamais été pour lui *une peine ni un obstacle.* Voilà un de ces mots révélateurs qui trahissent le fond de l'âme. Les liens sacrés de la famille, les affections les plus vives et les plus naturelles à notre cœur n'ont donc jamais distrait Calvin ; il n'y a jamais eu de conflit entre ses sentiments d'homme et ses devoirs d'apôtre ; tout a été si bien réglé dans son âme que les passions terrestres n'y ont occupé d'autre place que celle que leur abandonnait une passion plus haute. Ce n'est ni saint Augustin, ni Luther qui en auraient pu dire autant.

Calvin n'envisageait pas les biens et les plaisirs de ce monde comme valant quelque chose par eux-mêmes. Cette vie n'était pour lui qu'un temps d'épreuve, un combat, une préparation à la vie véritable, dans laquelle le chrétien pourra se reposer à loisir :

> Puisque nous sommes au temps du combat, disait-il, il n'y a rien de meilleur que de nous retirer à l'enseigne, où nous prenions courage de batailler constamment jusqu'à la mort.

Sombre et forte pensée qu'il ne perdit pas de vue un seul instant. Batailler jusqu'à la mort, voilà sa devise et son plaisir. Tout le reste, c'est-à-dire tout ce qu'aiment les esprits contemplateurs, tout ce qui émeut les âmes passionnées, tout ce qui touche

Digitized by Google

les cœurs simples et tendres, poésie, gloire, amitié, tout cela n'eut que peu de prise sur lui. Il se revêtit d'une triple cuirasse contre ces séductions importunes. Il ne vécut que pour le triomphe de ses convictions ; il concentra sur ce seul objet toutes les forces de son âme ; il s'absorba dans son œuvre : l'homme disparut et il ne resta que le héros de la Réforme.

C'est là un fait unique qui distingue éminemment Calvin de tous les réformateurs ses émules. Aucun autre ne se dévoua jusque-là. Zwingle et surtout Mélanchton n'oublièrent jamais l'étude des lettres profanes ; ils y revinrent avec amour et l'associèrent heureusement à celle des lettres sacrées. Luther aimait à se reposer des fatigues du combat dans la compagnie de quelques francs amis, et à s'abandonner avec eux à toutes les saillies de sa bonne humeur allemande. Calvin ne cultiva les lettres que pour les services qu'elles pouvaient rendre à la Réforme ; il ne connut de patrie que l'église ; il ne se reposa d'une lutte que par une lutte nouvelle. Je ne pense pas que l'on trouve dans l'histoire un seul homme qui ait aussi strictement consacré toute sa vie à un seul but. C'est là un genre d'héroïsme qui en vaut bien un autre.

Il reste à savoir ce qui lui donna la force de se sacrifier ainsi. Pour un juge impartial, la question n'est pas douteuse. Ce fut le sentiment du devoir.

Mais on a mis en doute la pureté des intentions

Digitized by Google

de Calvin. Ses adversaires l'ont accusé de ne travailler que pour lui-même, pour sa fortune ou pour sa puissance. Tantôt ils ont fait le compte des deniers qu'il reçut de la République de Genève ; tantôt ils ont cru découvrir dans toutes ses actions le mobile de l'ambition personnelle. Ils en ont fait une âme vulgaire. Je ne relève pas d'autres calomnies dont la honte ne rejaillit que sur ceux qui les ont débitées et sur ceux qui les ont accueillies : il est des hommes d'un cœur et d'un esprit si mal faits que tout ce qui est grand les offense, et qu'ils se donnent pour mission de ramener dans la boue tout ce qui les dépasse.

Il faut être prévenu pour parler d'avarice à propos d'un homme qui, pour prix de son labeur, recevait par an 500 florins genevois sans compter 12 coupes de blé et deux tonneaux de vin, *gage considérable*, disent les registres du conseil, *accordé à Calvin parce qu'il est très savant et que les passants lui coûtent beaucoup*. Après avoir régné dans Genève, après avoir été l'ami et le conseiller des plus grands seigneurs, après avoir par sa seule parole ému l'Europe entière, Calvin mourut en laissant une fortune de 225 écus. Certes, on peut bien s'écrier avec Bayle :

C'est une des plus rares victoires que la vertu et la grandeur d'âme puissent remporter sur la nature, dans ceux même qui exercent le ministère évangélique.

Digitized by Google

Il y a plus d'habileté, il n'y a pas plus de justice à accuser Calvin d'ambition. Pour nous qui nous efforçons d'apporter dans cette étude la plus scrupuleuse impartialité, et qui sommes peut-être mieux placés que d'autres pour y réussir, parce que rien ne nous lie ni aux amis, ni aux ennemis de Calvin, nous déclarons hautement que l'ambition personnelle ne saurait, à nos yeux, expliquer, en aucune manière, sa conduite. Pourquoi, s'il était ambitieux, refusa-t-il si longtemps de se fixer à Genève? Pourquoi fallut-il pour l'y décider les foudres de Farel? Pourquoi se fit-il exiler de Genève par la fermeté de sa résistance? Pourquoi n'y revint-il que vaincu par les prières de ses amis? Pourquoi se contenta-t-il toute sa vie du titre modeste de pasteur, ne recherchant ni les honneurs, ni les dignités? Pourquoi remplit-il les plus humbles devoirs de sa charge avec autant d'exactitude que ceux qui pouvaient le faire briller? Pourquoi fut-il aussi assidu auprès des pauvres et des malades qu'auprès des princes qui recherchaient ses conseils? Pourquoi enfin n'y a-t-il pas une ligne dans ses œuvres, pas un jour dans sa vie, où on le voie composer avec sa conscience, flatter les grands, s'écarter en quoi que ce soit d'une seule et même ligne de conduite? Les ambitieux sont souples et tendent à leurs fins non par la voie la plus franche, mais par la plus sûre. Ils rampent s'il faut ramper, ils dissimulent s'il est utile de dissi-

Digitized by Google

muler. Ils épient les occasions ; ils attendent et préparent par des menées secrètes les moments favorables. Mais le réformateur de Genève ne marcha qu'au grand jour. Jamais homme ne fut moins souple. Il parla en temps et hors de temps ; il ne sut ni ramper ni dissimuler ; il étonna le monde par l'inflexibilité de son caractère. Un homme si droit n'est pas un ambitieux. Lisez quelques pages de Calvin, au hasard, et jugez-en sans parti pris ; vous n'y reconnaîtrez nulle part que l'accent de la conviction et de la conscience. S'il fut un ambitieux, il dut être un hypocrite assez habile pour ne pas se démentir un seul instant. Calvin hypocrite ! Ces deux mots ne s'associeront jamais. Calvin, cet homme véritablement austère, ne connut aucun genre d'hypocrisie.

Calvin fut ambitieux, dit-on ; soit ; mais il le fut pour Dieu. Noble et sainte ambition du serviteur qui s'oublie pour son maître, et n'aspire qu'à une seule gloire, celle du dévouement. Voilà le secret de cette grande vie d'apôtre, de cette vie dépouillée de toutes les joies dont nous sommes avides, et qui ne fut qu'un long sacrifice. Repoussons les doctrines de Calvin, haïssons son intolérance, blâmons nettement ses brusques colères et la hauteur de ses dédains, disons qu'il n'eut ni l'étendue d'esprit d'un vrai philosophe, ni la charité d'un chrétien parfait ; mais reconnaissons, à sa gloire, qu'il nous offre un des plus grands exemples de la puissance du sentiment

Digitized by Google

moral. S'il est vrai, comme le veut un philosophe, que nous ne manquions pas à nos devoirs par faiblesse, mais par lâcheté, et que cette lâcheté soit naturelle à l'homme, Calvin a sur ce point triomphé de la nature. Il ne mourut pas pour sa foi ; il fit mieux, il vécut pour elle. Redevable à Dieu de tous ses instants, on ne le vit jamais en dérober un seul à cette sainte destination. Si dans ce siècle de travail, personne ne travailla plus que lui, c'est que personne ne sut se dévouer comme lui : sa passion, ce fut la passion du devoir.

Cependant il reste une tache au sacrifice de Calvin. Les dévouements humains, même les plus beaux, ne sont jamais parfaits, et Calvin n'était qu'un homme. Il donna plus que d'autres, peut-être ; mais, comme les autres, il retint encore quelque chose. Il renonça pour Dieu à de légitimes désirs ; il changea pour lui tous ses projets, toute sa vie ; il ne sut pas changer son caractère. Il vainquit toutes les tentations du dehors ; mais non toutes les tentations du dedans. Malgré l'influence de la grâce divine, malgré les efforts avoués de Calvin, son caractère resta toujours ce qu'il était par nature. Même à son lit de mort, il nous donne la preuve de sa faiblesse, en même temps que la preuve de son repentir, et il ne demande pardon de ses anciens errements que pour y retomber aussitôt. C'est que le caractère est de toutes les choses humaines ce qui peut le moins se

Digitized by Google

changer. S'il y a quelque part une fatalité, c'est là qu'on la trouvera. La grâce, dit-on, opère parfois ce miracle ; mais cela est rare assurément, et plus facile à prouver par des paroles que par des exemples. Il arrive plutôt, comme le veut un ancien proverbe, que le naturel chassé d'une manière, revient d'une autre, en sorte que les chrétiens, même les plus sincères, ne sont pas, après leur conversion, d'autres hommes qu'avant. Ils ont, sans doute, d'autres idées ; leurs désirs n'ont plus le même objet, ni leurs actions le même but ; mais leur caractère demeure. Sur une autre route, ils gardent les mêmes allures ; ils marchent, comme auparavant, avec fougue ou avec lenteur, d'un pas brusque et violent, ou d'un pas doux et moelleux.

C'est là ce qui est arrivé à Calvin comme à d'autres ; mais, par malheur, les tendances naturelles de son caractère n'étaient pas en parfaite harmonie avec la foi qu'il embrassa. Ce désaccord que l'on voudrait en vain nier, ne s'effaça jamais, et c'est ce qui gâte la grande figure de Calvin. Il trouva pour flétrir le mal des paroles aussi sévères que celles de son divin maître ; mais il n'en eut ni la sainte compassion, ni la profonde tendresse, ni la sublime charité. Il fut chrétien et il resta dur de cœur. Ah ! qu'il est loin de cette touchante sympathie du Sauveur des hommes, pleurant sur les malheurs du genre humain ! Calvin n'eut pas de larmes, même

Digitized by Google

pour ces millions de réprouvés qu'il condamnait à gémir éternellement pour la plus grande gloire de Dieu. J'ai cherché dans ses ouvrages l'expression d'un regret, et je n'ai pas su la trouver. Il crut donc que la moitié de l'humanité est prédestinée à des souffrances sans fin dans le séjour des remords inutiles ; il crut que ses parents, ses amis, peut-être, le quitteraient pour aller prendre leur rang parmi les réprouvés ; il crut qu'il pourrait goûter loin d'eux des félicités inaltérables ; il crut à une lutte éternelle du mal et du bien, du ciel et de l'enfer ; il crut que Dieu n'a fait multiplier les enfants d'Adam que pour multiplier aussi les légions de Satan, et il le crut sans en souffrir ! Je conçois que l'on veuille voir dans l'Evangile cette lugubre doctrine ; je conçois que des âmes douces et tendres fassent effort pour l'accepter ; mais l'embrasser sans se faire violence à soi-même, sans une sorte de révolte intérieure, s'habituer à ce triste dénouement de tout ce qui se commence sur la terre, comme à la chose du monde la plus naturelle, que dis-je ? trouver à cette doctrine je ne sais quel cruel plaisir, l'estimer *douce et savoureuse*, voilà, j'en appelle à quiconque a un cœur d'homme, voilà ce qui n'est pas humain ; voilà ce que le cœur et la conscience repoussent également ! Calvin s'en est montré capable ; aussi n'est-il pas étonnant que le nom de ce grand homme excite l'admiration sans éveiller la sympathie.

1857.

Digitized by Google

PENSÉES DE PASCAL

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES DE PASCAL[1]

I

Tout n'est pas rose dans la carrière de la gloire ; le métier de grand homme a bien aussi ses épines. Voyez Pascal. On a souvent parlé de ses luttes intérieures, rendues plus violentes par la vivacité d'impressions qui exaltait en lui et la puissance de jouir et la puissance de souffrir. Mais elles furent de courte durée. Leur violence même les abrégea. A l'âge de trente-neuf ans Pascal succombait. Il était de la race de ces hommes auxquels le génie est fatal.

Que Pascal ait trouvé le repos dans la mort, qu'il

[1] *Pensées de Pascal,* disposées sur un plan nouveau, par J.-F. Astié. Paris et Lausanne, G. Bridel, éditeur, 1857; 2 vol. in-18.

Digitized by Google

ait trouvé dans un autre monde la réponse aux problèmes qui le tourmentaient, c'est ce que j'aime à croire. Mais Pascal n'est pas mort tout entier. Il vit dans ses ouvrages, dans ses *Pensées* surtout, dont l'histoire n'est pas moins riche en vicissitudes que celle de son génie ne le fut en épreuves secrètes et douloureuses.

Il y eut quelques années d'intervalle entre sa mort et le moment où ses amis s'occupèrent sérieusement à sauver de l'oubli les fragments épars de son apologie inachevée. Ce sont presque les seules où Pascal ait pu dormir en paix. Avec la publication des *Pensées* recommence pour lui toute une vie de traverses et d'orages. Obligés à des ménagements sans nombre, ignorant d'ailleurs la loi d'exactitude proclamée par la critique moderne, ses amis font un minutieux triage des matériaux qu'il a laissés : ils élaguent, ils corrigent, ils arrangent, ils *embellissent*. Puis tout un aréopage de théologiens, les approbateurs nécessaires imposés par l'intolérance du temps, s'emparent du manuscrit. Chacun expose ses scrupules, et fait payer par quelque sacrifice sa haute approbation. Celui-ci redoute une phrase, celui-là en redoute une autre, et l'on corrige encore, jusqu'à ce que l'ouvrage paraisse assez parfait, assez modéré, assez orthodoxe, pour affronter l'examen d'un public dans lequel Pascal comptait autant d'ennemis que les jésuites avaient de créatures. On dirait un

Digitized by Google

marbre de Michel-Ange retravaillé par le ciseau timide de quelque disciple inquiet de la gloire du maître.

Le dix-septième siècle avait embelli Pascal, il était réservé au dix-huitième de le travestir. Il se fit un Pascal à son usage ; il laissa dans l'ombre quelques-uns des plus beaux morceaux dans lesquels le chrétien se montrait avec trop d'avantage ; il fut soigneux de tous ceux dont pouvait profiter la philosophie, soit en les approuvant, soit en les livrant au ridicule ; puis il inventa l'histoire de l'abîme, faisant ainsi de Pascal un grand homme et un grand visionnaire. En lui décernant une place au Panthéon, il lui en retint une autre à l'hôpital des fous.

Avec l'esprit d'investigation dont il a donné tant de preuves, le dix-neuvième siècle entreprit la recherche du véritable Pascal. Il le débarrassa de tout ce que lui avait prêté l'esprit des autres, et lui rendit tout ce qu'on lui avait ôté. Mais Pascal ne parut pas d'abord beaucoup gagner à redevenir lui-même. A peine le critique dont l'esprit toujours pénétrant et toujours actif a, dans des temps divers, révélé à la France Platon, Hegel et Mme de Longueville, était-il remonté aux sources, qu'il découvrit en Pascal, sous les dehors de l'apologète fervent, un sceptique des plus dangereux. M. Cousin ne prit point la chose en plaisanterie. Il est éclectique, et l'éclectisme est

Digitized by Google

naturellement confiant, optimiste, pénétré de l'idée qu'il y a du bon partout, et que, si ce monde n'est pas le meilleur des mondes possible, tout cependant n'y va pas pour le plus mal. Que si, comme le prétendent quelques philosophes moroses, insensibles aux charmes des doctrines éclectiques, elles conduisent à ce même scepticisme, solennellement condamné par leur avocat le plus brillant et le plus habile, ce ne peut être qu'à leur corps défendant, et de la même manière que les bonnes intentions conduisent au chemin de l'enfer. Bref, M. Cousin reconnaissant dans Pascal un allié de Montaigne,

Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.

Heureux Pascal! Son œuvre a réussi bien au-delà de ses espérances. Il voulait amener les hommes captifs à l'obéissance de la foi : deux siècles s'écoulent, et la philosophie elle-même lui reproche de n'avoir pas assez cru.

La flèche de l'éclectisme avait frappé Pascal en pleine poitrine. On crut quelque temps le cœur atteint : plus tard on s'aperçut que le fer avait à peine pénétré. Toutefois Pascal chancelait encore de sa blessure quand parut la première édition exacte et complète des *Pensées,* l'édition de M. Faugère. Mais le nouveau Pascal devint aussitôt l'occasion d'un nouveau combat. Ce n'est pas une restauration,

Digitized by Google

s'écria-t-on de toutes parts, c'est une destruction. Le savant historien de Port-Royal se fit l'écho de ces plaintes :

En voulant, dit-il, restituer le livre de Pascal et le rendre à son état primitif, on l'a véritablement ruiné en un certain sens. Ces colonnes ou ces pyramides du désert, comme les appelait Châteaubriand, ne sont plus debout aujourd'hui ; on les a religieusement démolies, et l'on s'est attaché à en remettre les pierres comme elles étaient, gisantes à terre, à moitié ensevelies dans la carrière, à moitié taillées dans le bloc. C'est là le résultat le plus net de ce grand travail critique sur les *Pensées*.

Le livre évidemment, dans son état de décomposition, et percé à jour comme il est, ne saurait plus avoir aucun effet d'édification sur le public. Comme œuvre apologétique, on peut dire qu'il a fait son temps. Il n'est plus qu'une preuve extraordinaire de l'âme et du génie de l'homme, un témoignage individuel de sa foi. Pascal y gagne, mais son but y perd. Est-ce comme cela qu'il l'aurait entendu ? [1]

C'est-à-dire, si M. Sainte-Beuve a raison, qu'en nous rendant les pensées de Pascal on nous a dépouillés de sa pensée.

Or M. Sainte-Beuve a bien quelque peu raison. Il est sûr au moins que la lecture des *Pensées* dans l'édition de M. Faugère n'est pas du premier coup, ni pour le premier venu, une lecture édifiante. Ce sont des notes éparses, des traits détachés, des

[1] Sainte-Beuve. Port Royal, III, p. 333.

Digitized by Google

mots souvent heureux, à l'ordinaire hardis, parfois incompréhensibles, rarement des morceaux achevés ; ce sont, non pas des ruines, mais des matériaux dont l'entassement confus déroute aussitôt le lecteur novice. Il est une grande partie du public pour laquelle les *Pensées*, telles que M. Faugère nous les a rendues, sont, au lieu d'un livre édifiant, un livre inintelligible et fermé.

Il faut, en effet, une longue habitude de Pascal et une culture d'esprit assez étendue pour se reconnaître au milieu de ces phrases coupées, de ces fragments interrompus, pour entrevoir la place que chaque pensée pourrait occuper dans l'ensemble de l'œuvre, pour dire : voilà une colonne qui pourrait soutenir telle voûte, voilà un bloc qui aurait été taillé pour servir au couronnement de tel ou tel pilier ; voilà un fragment d'une statue qui aurait pu orner l'autel ; ici sont les matériaux du portique, là ceux de la nef ; ici ceux du parvis, là ceux du lieu très-saint.

Désireux de rendre Pascal au grand public, tout en le commentant à sa manière, M. Havet s'est emparé du texte nouveau, désormais définitif, et a repris, ou peu s'en faut, l'ancien plan. Au reste, il ne le donne pas comme vrai ; il le donne simplement comme plus commode. A ses yeux, il n'est pas possible de retrouver le plan du grand architecte.

M. Astié, le dernier éditeur de Pascal, pour le mo-

Digitized by Google

ment, ose aller plus loin. Il veut aussi faciliter au simple lecteur l'intelligence de Pascal ; il veut rendre aux *Pensées* leur vertu d'édification, il aspire même à nous en donner une *édition populaire*. Il y a plus : il essaie de *distribuer les Pensées dans l'ordre auquel Pascal lui-même se fût arrêté, s'il eût été conséquent et fidèle jusqu'au bout à l'idée-mère de son apologie*.[1] Cette idée-mère, dont il s'est tout d'abord pénétré, est pour lui le fil d'Ariane dans le dédale de ces fragments immortels ; elle lui explique tout ; elle lui fait découvrir le but et la place de chaque chose ; elle lui révèle le plan vrai de Pascal.

Voilà de bien hautes prétentions. Sont-elles justifiées ?

M. Astié a réussi, je le crois, autant du moins qu'il est possible, à rendre aux *Pensées* ce caractère édifiant auquel, dit-il, l'auteur eût surtout tenu, et que les travaux critiques de ces dernières années menaçaient de leur faire perdre.[2] Dans son édition, d'un format commode, joli et mesquin, comme celui de tous les livres de poche, la lecture suivie de Pascal est plus facile, parce qu'elle est moins brisée. Le chapitre des pensées diverses y est considérablement réduit, et beaucoup de fragments, M. Astié s'en flatte avec raison, y trouvent un entourage qui les fait briller d'un nouvel éclat. C'est ainsi que le re-

[1] Préface, p. 38. — [2] *Ibidem*.

Digitized by Google

marquable entretien de Pascal et de M. de Sacy sur Epictète et Montaigne, relégué par M. Faugère dans le grand tiroir des morceaux qui embarrassent partout ailleurs, se présente très heureusement dans l'édition de M. Astié, en tête du second volume, c'est-à-dire en tête de l'apologie dont il est l'introduction magnifique. Mais pourquoi ne trouve-t-on pas tout à côté le récit de cette autre conversation où Pascal initie ses amis au grand ouvrage qu'il médite ? N'était-ce pas là sa place naturelle ? ne devait-elle pas aussi servir d'introduction ? Pourquoi M. Astié le relègue-t-il à la fin ? Au reste, ce second volume, le volume important, forme bien un tout. Il est distribué de telle façon que l'intérêt qui s'attache à une œuvre d'ensemble, et qui manquait à l'édition de M. Faugère, ne fait plus aussi complétement défaut. On sent, malgré les lacunes, que l'on avance dans une direction déterminée, que l'on est parti d'un point et que l'on marche vers un autre. Ce sont encore des morceaux inachevés, et pourtant on assiste au développement d'une pensée. Dans l'édition Faugère se présente-t-il une phrase interrompue, on est arrêté court ; la nuit est complète. Dans l'édition Astié ce qui précède ou ce qui suit jette souvent un rayon de lumière sur les mots les plus obscurs. Aussi la recommandons-nous très vivement aux personnes qui veulent pour la première fois essayer la lecture de Pascal. Si elles

Digitized by Google

l'abordaient dans les deux volumes de M. Faugère elles pourraient y perdre leur temps et leur peine. Se familiariser avec Pascal n'est pas une chose si aisée : M. Astié la facilite.

Après quoi M. Astié nous permettra-t-il de ne plus nous servir de son édition, dès que nous aurons achevé d'en rendre compte? Nous la recommandons au grand public; mais en souhaitant qu'il puisse un jour s'en passer, et nous la déconseillons nettement aux anciens amis, aux intimes de Pascal. Pour nous, nous resterons fidèle à M. Faugère : si jamais nous consultons l'édition de M. Astié, ce ne sera pas pour Pascal, mais pour M. Astié.

Le grand défaut de cette édition, je parle ici pour les intimes, est que l'ordre d'après lequel les pensées sont distribuées, constitue à lui seul une interprétation de Pascal. C'est un ouvrage dont deux auteurs peuvent réclamer la propriété; il est en partie de Pascal, en partie de son éditeur. C'est un Pascal-Astié. Ce défaut, dira-t-on, se retrouve dans l'édition Faugère. J'en conviens. M. Faugère, en effet, cherche aussi le plan de l'édifice et tente de le reconstruire; mais il a si médiocrement réussi que l'insuccès même de sa tentative en diminue les inconvénients. Malgré ses essais de restauration, de nombreux matériaux sont restés gisants sur le sol, sans se dresser en murailles, en voûtes, en colonnes.

M. Astié a beaucoup mieux réussi; c'est là son

Digitized by Google

tort. Le chapitre des pensées diverses n'a plus que trente-cinq pages. C'est très bien pour le vulgaire qui s'effraierait de débris accumulés sans ordre; il faut l'y intéresser par une vue d'ensemble; mais pour ceux qui les ont tous tenus ces précieux fragments, qui les ont tournés et retournés, qui ont appliqué leur persévérance à les examiner en détail, c'est autre chose. Ceux-là n'entendent point qu'on leur enlève le plaisir de reconstruire l'édifice, et de chercher pour leur propre compte l'usage possible de chaque pensée. Les *Pensées,* telles que M. Faugère nous les donne, sont un peu comme les pièces d'un jeu de patience jetées au hasard sur une table; çà et là il en est qui sont tant bien que mal rapprochées, mais la confusion est grande encore. M. Astié s'interposant entre Pascal et nous, les rassemble à notre place; il nous empêche de les contempler dans leur désordre et d'en chercher par nous-mêmes le curieux agencement.

Il manque une édition de Pascal comme je la voudrais, encore plus percée à jour que celle de M. Faugère, et pour laquelle l'éditeur ne se soit pas attribué la mission et les droits d'un restaurateur. Si jamais un éditeur s'avisait de me demander conseil, je lui dirais : Ne suivez pas même les indications obscures et contradictoires que Pascal nous a laissées; placez-les sous nos yeux, avec le reste, à titre de documents; mais bornez-vous à un ordre convention-

Digitized by Google

nel, destiné tout simplement à faciliter la consultation. Peut-être un Pascal semblable serait-il peu lu ; mais il n'en serait pas moins précieux. Il est fort désagréable de n'être jamais en tête à tête avec Pascal, d'être toujours introduit auprès de lui, tantôt par Condorcet ou Voltaire, tantôt par M. Havet ou M. Astié. Si habiles que soient ces messieurs, ils n'en sont pas moins des introducteurs, des cicerone dont les uns dénigrent, dont les autres louent. Je les crois tous de fort bonne rencontre, M. Astié surtout ; mais qu'ils me laissent donc approcher librement du dieu. Je ne veux pas de prêtre entre Pascal et moi.

Passe encore s'il était réellement possible de retrouver le plan de Pascal ; mais non, la possibilité n'en existe pas. Un simple fait, dont M. Astié se préoccupe trop peu, suffit, ce nous semble, à le démontrer. Pascal n'était pas seulement un grand chrétien, il était encore un grand artiste. Sans qu'il eût beaucoup étudié les questions qu'agite et embrouille la rhétorique il avait, par le seul instinct du génie, promptement découvert les quelques principes de l'art d'écrire qui sont au-dessus des révolutions de la mode et des caprices du goût. Le même instinct, guide plus sûr que tous les raisonnements du monde, l'obligeait à travailler et à retravailler sans cesse ses œuvres. Il est telle Provinciale qu'il a remise plus de dix fois sur le chantier. En approfondissant son idée afin de l'exprimer avec plus de

Digitized by Google

justesse et de force, il apercevait les côtés faibles d'un premier plan, et recommençait sur un second. L'harmonie des détails et de l'ensemble, la juste distribution des parties, le mouvement logique combiné avec le mouvement oratoire, une sorte d'organisme capable de faire circuler la vie jusque dans les derniers rameaux de la pensée : voilà ce qu'il cherchait pour chacun de ses ouvrages, et voilà aussi, je pense, ce qu'il n'appartient à personne de chercher pour lui.

Si rapide que fût sa conception, elle suivait pourtant une marche progressive. Il allait creusant de plus en plus son sujet, cherchant à l'embrasser dans son entier, et à le pénétrer dans sa profondeur. A chaque progrès dans ce travail, devait correspondre une vue plus étendue et plus juste des développements nécessaires à la pensée et de leur distribution la plus favorable. De là l'incertitude qui nous étonne dans les notes de Pascal relatives à son plan. De là aussi la valeur très contestable de ces notes elles-mêmes. Elles n'indiquent pas le plan définitif des *Pensées ;* elles n'indiquent que le point où en était Pascal à tel ou tel moment donné, dont la détermination n'est pas possible.

De nos jours on ne sait plus ce que c'est que d'élaborer avec lenteur et conscience une pensée à laquelle on laisse le temps de mûrir. Tout le monde court, même les écrivains. Tant mieux si l'on fait

Digitized by Google

bien; mais l'important est que l'on fasse vite. Nous ne faisons plus de livres, nous confectionnons des journaux; nous n'écrivons plus, nous rédigeons. J'entendais un jour une personne de beaucoup d'esprit souhaiter qu'on découvrît bientôt une machine à penser. Ses vœux sont accomplis. L'écrivain de nos jours, voilà la machine à penser. Il se passe d'études originales et de réflexions approfondies; mais il cause beaucoup, il entend beaucoup causer, et il feuillette nombre de livres. Ainsi il arrive à n'être complétement étranger à aucune question. Dans sa mémoire il y a une case pour chacune, et dans chaque case quelques semblants d'idées. Que si une question vient à l'ordre du jour, il sait où trouver de quoi la résoudre. Deux minutes lui suffisent pour faire le dépouillement de ses idées, puis il lui en faut deux autres pour les mettre en ordre, et quelques-unes pour la rédaction. Et ainsi s'écrivent, dans un français plus ou moins pur, une foule d'articles, dont le fond ne vaut rien et la forme peu de chose, mais qu'on lit, parce qu'il faut avoir lu son journal. On acquiert à ce métier-là une dextérité merveilleuse. Supposez qu'une de ces productions éphémères nous arrive à l'état de fragments, il n'y aura pas à se poser la question préalable de savoir si l'auteur en avait conçu le plan définitif. Il est des auteurs privilégiés qui n'ont jamais conçu que des plans définitifs. De grâce, ne leur faisons pas injure.

Digitized by Google

Pascal n'était pas de cette force-là. Le pauvre homme! Il n'est pas sûr que, s'il eût *rédigé* son grand ouvrage, il n'eût pas dû recommencer dix fois. Un simple défaut de style l'eût amené peut-être sur la trace de quelque vice du plan, dépendant à son tour d'un vice caché dans l'idée elle-même. Le fond changé, si peu que ce fût, tout le reste changeait quelque peu avec lui. Pour Pascal, la conception du plan était indissolublement unie à la conception même de la pensée. Leurs progrès étaient mutuels. Aussi, pour croire à l'achèvement de l'un, voudrais-je avoir vu l'achèvement de l'autre.

M. Astié reconnaît des traces d'hésitation dans les notes de Pascal. Il en conclut que cette hésitation même nous défend d'imposer à l'auteur des *Pensées* un plan de tout point contraire à l'esprit de son ouvrage, en même temps qu'elle recommande celui qui en tient le plus grand compte. [1] Mais ne peut-on pas en conclure avec plus de raison encore que les chercheurs du plan de Pascal cherchent, non ce qu'il avait trouvé, mais ce qu'il cherchait lui-même; c'est-à-dire qu'ils se substituent à Pascal. Tant qu'ils le font pour leur édification ou leur plaisir particulier, c'est très bien; mais quand ils le font pour le public, et quand ils affirment avoir ressaisi le plan que Pas-

[1] Préface, p. 35.

Digitized by Google

caï avait conçu ou aurait dû concevoir, il n'y a pas lieu à les accuser d'un excès de timidité.

La tentative de M. Astié ne nous a point converti. Il ne nous semble pas qu'elle ait été couronnée de succès. Il n'est guère possible de dire quel plan aurait adopté Pascal ; mais peut-être l'est-il d'indiquer quelques-uns de ceux dont il n'eût pas voulu, et nous avons quèlques raisons de croire que dans ce nombre il faut ranger celui de M. Astié. Le lecteur en jugera.

L'apologie de Pascal devait avoir deux parties essentielles. Dans la première Pascal étudie l'homme ; il rentre en lui-même, il cherche à se connaître ; puis il examine, et c'est l'objet de la seconde partie, la religion chrétienne, la seule qui, selon lui, ait connu l'homme, la seule par conséquent qui mérite l'examen. Ainsi Pascal fait reposer l'apologie sur l'étude de la nature humaine. Voilà, dans le plan de Pascal, presque le seul point essentiel sur lequel les critiques soient d'accord, et que l'on puisse regarder comme acquis.

Dès que l'on veut aller plus loin, les divergences éclatent. Par quel anneau Pascal aurait-il rattaché l'une à l'autre les deux parties de son œuvre ? Selon les uns, il aurait rapidement passé en revue les diverses religions et les diverses philosophies ; il les aurait renversées les unes par les autres, montrant

Digitized by Google

que Montaigne a raison contre Epictète d'insulter à notre faiblesse, et qu'Epictète a raison contre Montaigne d'exalter notre dignité; puis il aurait abordé l'Evangile, qui seul, dès les premières pages, en établissant notre double nature, reconnaît à la fois et notre faiblesse et notre dignité. Selon d'autres, sans s'arrêter à tant de doctrines opposées, il aurait aussitôt couru à la doctrine chrétienne, sauf à en faire précéder l'exposition de l'histoire merveilleuse de la théocratie juive. Telle n'est pas l'opinion de M. Astié.

Oui, s'écrie-t-il, c'est bien ainsi que raisonnent les apologètes ordinaires, mais Pascal nous a appris à tenir un autre langage..... Saint Paul a déjà protesté contre ceux qui, de la circonstance que le judaïsme avait précédé historiquement le christianisme, concluaient qu'il fallait passer par celui-là pour arriver à celui-ci; et Pascal, en marchant sur les traces de l'apôtre des gentils, nous a indiqué un moyen d'arriver au but sans faire ce long détour. L'idée fondamentale de l'apologie de Pascal est de montrer aux hommes que le christianisme correspond à tous leurs besoins moraux, et qu'ils doivent devenir chrétiens sous peine de rester des êtres misérables et incompréhensibles. Il aurait donc été infidèle à sa méthode en mêlant tout à coup les preuves historiques aux considérations morales. Ces arguments auraient été d'autant plus inopportuns, qu'ils seraient venus se jeter au travers au moment où Pascal allait recueillir les fruits de l'étude profonde à laquelle il venait de se livrer. Il s'est rendu compte des besoins de l'homme, il nous a révélé nous-mêmes à nous-mêmes : nous avons appris de lui que nous sommes à la fois grands

Digitized by Google

et misérables ; sous la menace de ces foudroyantes paroles : « s'il s'abaisse je le vante, s'il se vante je l'abaisse », nous sommes agités et troublés, ne sachant plus ce que nous devons penser de nous-mêmes, et attendant avec anxiété le mot de l'énigme ! Comme, dans une telle disposition d'esprit, une dissertation nécessairement froide et calme, sur le peuple juif, la révélation, les prophètes et les miracles viendrait mal à propos ! Pascal abandonnerait le champ de bataille après avoir remporté la plus glorieuse victoire ; il briserait l'épée à deux tranchants qui vient de lui servir à prosterner ses adversaires à ses pieds pour recourir à la pesante armure de l'apologie ordinaire.

Avant de prêter une pareille inconséquence à un tel homme, il faut absolument y être forcé, et ce n'est pas ici le cas. Le plan que nous proposons est de tout point conforme à l'esprit de son ouvrage. Après avoir humilié l'homme en lui montrant sa grandeur et sa misère, Pascal lui donne le coup de grâce en lui arrachant un aveu de chute. La première partie est donc terminée, et incontinent il lui montre dans la personne de Jésus-Christ le *réparateur par l'Ecriture*. A cet homme, qui s'avoue pécheur et misérable, l'apologète chrétien montre le nouvel Adam, qui seul peut le délier de la puissance du mal parce qu'il fut sans péché, réalisa l'idéal de l'humanité et mourut pour nous. L'auteur des Provinciales et des Pensées, le plus éloquent des écrivains, n'aurait pas renoncé à cette transition à la fois si logique et si saisissante pour tomber dans la plus grande des inconséquences. [1]

M. Astié a raison de nous présenter cette nouvelle façon de relier l'une à l'autre les deux par-

[1] Préface, p. 31-34.

Digitized by Google

ties du plan de Pascal comme le trait saillant et caractéristique de son travail. C'est là sa grande innovation ; et vraiment elle est importante. Il ne s'agit pas ici d'un artifice de rhétorique plus ou moins heureux. Grâce à cette seule innovation, le Pascal de M. Astié nous apparaît comme un manifeste de toute une école d'apologie, école qui fait chaque jour de nouveaux progrès, qui compte dans notre pays des représentants nombreux, quelques-uns célèbres, et qui se glorifie de Pascal comme de l'un de ses ancêtres. Depuis vingt ou trente ans nous avons vu plus d'un défenseur du christianisme, s'inspirant de Schleiermacher, ou marchant spontanément à sa rencontre, rejeter comme M. Astié la pesante armure de l'apologie ordinaire, renoncer comme lui aux arguments historiques fondés sur quelque manifestation surnaturelle, telle que les miracles ou les prophéties, et s'en tenir à la preuve interne, qui repose sur la conscience. Vinet, à la mémoire duquel M. Astié dédie son Pascal, est entré l'un des premiers dans cette voie, et l'a suivie jusqu'à ses derniers jours. L'auteur de la *Philosophie de la Liberté*, œuvre d'apologie encore plus que de métaphysique, quoi qu'en dise le titre, M. Ch. Secretan demande aussi au sens intime ou à la conscience la justification du christianisme ; et son dernier ouvrage sur la Méthode montre assez que, pour lui, aucune autre justification ne saurait remplacer

Digitized by Google

celle-là. C'est un drapeau qu'ils ont élevé et autour duquel se rangent tous les jours de nouveaux combattants : M. Astié paraît s'être formé à leur école, à celle de Vinet surtout. Il s'est inspiré de leur pensée, et il a voulu la placer définitivement sous le haut patronage de Pascal. Là est l'intérêt des deux volumes qu'il vient de nous donner. C'est une œuvre collective autant qu'une œuvre individuelle ; elle est portée et soutenue par l'un des courants divers qui vont croisant leurs flots dans le vaste lit où coule le fleuve du siècle. Là est le secret de l'importance que M. Astié attache à cette transition si logique et si saisissante, ou plutôt à ce saut rapide (car ce plan nouveau des *Pensées* se distingue justement par l'absence de toute transition) qui doit placer brusquement le pécheur convaincu de sa misère en face du grand réparateur.

Cependant, l'importance qu'il peut y avoir à rattacher Pascal à telle école de théologiens plutôt qu'à telle autre, nous fera-t-elle passer par-dessus les droits inaliénables de la vérité historique? Si Schleiermacher, si Vinet, si M. Charles Secretan, si M. Astié descendent de Pascal, tant mieux ; ils seront dans ce cas d'un bon lignage. Mais, avant toutes choses, respectons Pascal : n'altérons pas cette grande figure. Refusons pour lui l'honneur d'une pareille postérité, s'il faut, pour qu'il l'obtienne, mêler à son sang quelques gouttes d'un sang étranger.

Digitized by Google

M. Astié conserve lui-même quelques doutes sur son interprétation de Pascal : « Pascal, dit-il, resta bien à certains égards homme de son temps, et on pourrait se demander s'il était complétement dégagé de tous les préjugés courants. Malgré la force décisive de la preuve interne, qui est entièrement en faveur de l'arrangement proposé, on pourrait peut-être hésiter à l'adopter si quelques indications de Pascal lui-même ne prouvaient que, s'il ne s'était pas encore définitivement arrêté à ce plan, il l'avait du moins entrevu. » Et aussitôt M. Astié cite une note dans laquelle Pascal distribue ainsi ses matériaux. « Preuves de la religion : morale, doctrine, miracles, prophéties, figures. »[1] Sur cette note, M. Astié triomphe : « C'est là justement, s'écrie-t-il, le plan que nous avons suivi. »

Puisque M. Astié s'appuie sur les indications de Pascal, examinons-les d'un peu près.

Les notes de Pascal, rangées par M. Faugère et par M. Asité dans le chapitre *Ordre*, sont peu nombreuses et généralement obscures. Il en est même quelques-unes dont je renonce à découvrir le sens. Pascal ne les avait écrites que pour lui ; il n'y a rien d'étonnant si elles ne sont pas claires pour nous. Parmi celles qui se laissent comprendre, j'en trouve qui me démontrent que Pascal hésita longtemps sur

[1] Préface, p. 34.

Digitized by Google

la forme même qu'il devait adopter. Les unes parlent d'une série de lettres, d'autres indiquent une suite de dialogues, d'autres enfin mentionnent des chapitres. Rien dans ces notes n'établit que Pascal ait choisi entre ces formes diverses. Cela seul m'avertit qu'il ne faut pas en attendre grand'chose pour l'éclaircissement de la pensée de Pascal. Si elles ont du prix, c'est bien plutôt parce qu'elles en révèlent les fluctuations. Mais voici qui est plus fort. Si, laissant de côté celles qui ne concernent que des morceaux détachés, des chapitres, nous envisageons celles qui ont une portée générale, nous y trouverons non-seulement des traces d'hésitation, mais des contradictions formelles. Deux de ces notes semblent devoir indiquer le plan de la seconde partie. L'une, celle que cite M. Astié, met en première ligne la morale, en seconde la doctrine, et réserve la dernière place aux preuves externes, miracles, prophéties et figures; l'autre range les preuves en douze catégories : au nº 4, nous trouvons Jésus-Christ; au nº 7, le peuple juif; au nº 10, la doctrine; [1] au nº 11, la sainteté de la loi chrétienne. Si ce ne n'est pas là une contradiction flagrante, c'est quelque chose qui en approche beaucoup. Une seule note est relative au plan de l'œuvre tout entière. Elle nous apprend

[1] Pascal dit : la doctrine *qui rend raison de tout.* Si ce n'est pas la doctrine chrétienne dans son ensemble, que sera-ce ? C'est le seul numéro où la doctrine soit mentionnée.

Digitized by Google

que la première partie devait traiter de la *misère* de l'homme sans Dieu, et prouver par la nature même que la nature est *corrompue;* tandis que la seconde devait traiter de la félicité de l'homme avec Dieu, et prouver par l'Evangile qu'il y a un réparateur. Or, cette note aussi, sur laquelle se sont appuyés MM. Faugère et Astié pour établir la division principale de l'ouvrage, est attaquable de par Pascal lui-même. Qu'on lise, en effet, le célèbre entretien dans lequel Pascal exposa le plan des *Pensées*, et que nous a conservé Etienne Périer, cet entretien que M. Sainte-Beuve a essayé de faire revivre, et sur lequel M. Astié semble redouter d'appeler l'attention, et l'on verra que la première partie devait sans doute établir la *misère* de l'homme, mais qu'il était réservé à la seconde d'en établir la *corruption.*

La note sur laquelle M. Astié insiste surtout prête à plus d'une question. Que veulent dire ces mots laconiques : morale, doctrine, miracles, prophéties, figures ? A quelle intention Pascal les a-t-il jetés sur le papier? Expriment-ils la vraie pensée de Pascal ? Est-ce l'indication de l'ordre qu'il suivra ou d'un ordre qu'il suppose possible? A quelle date remontent-ils ? que signifie ce mot de morale ? Le chapitre de la morale doit-il nécessairement comprendre celui de Jésus-Christ ? Qu'y a-t-il enfin dans cette note, la moins explicite de toutes, qui lui donne le droit de passer avant toutes les autres ? Jusqu'à ce

Digitized by Google

que M. Astié ait éclairci tous ces points, nous suivrons l'exemple de M. Sainte-Beuve; nous chercherons dans l'entretien dont nous parlions tout à l'heure une révélation du plan de Pascal d'un plus haut prix que les lumières incertaines tirées de quelques notes mystérieuses et contradictoires, comme les oracles de l'antiquité. Or cet entretien menace fort le système du nouvel éditeur, car il nous montre Pascal partant des livres de Moïse, et n'abordant le Nouveau Testament qu'après avoir parcouru l'Ancien.

Les témoignages de Pascal sont peu favorables à M. Astié. S'il peut citer quelques mots à l'appui de sa thèse, il y en a plusieurs qui la réfutent. Mais qu'importe? Nous-même, on le sait, nous ne comptons guère sur les indications de Pascal; si nous les invoquons dans ce moment, ce n'est que pour enlever à l'éditeur un avantage qu'il croit avoir. Au reste, M. Astié peut fort bien s'en passer. Il ne cherche pas le plan que Pascal s'est proposé, mais bien celui qu'il aurait dû se proposer *s'il eût été conséquent*. Il veut perfectionner Pascal.

Mais quoi? cette transition si logique et si saisissante, le plus éloquent des écrivains ne l'aurait-il donc pas aperçue? Et Vinet, qui n'était pas non plus un écrivain médiocrement éloquent, Vinet qui s'est occupé si longtemps et avec tant d'amour de Pascal, et qui, de ses deux mains, a déployé devant

Digitized by Google

tous la bannière que suit M. Astié, pourquoi donc a-t-il laissé à d'autres l'honneur d'une si grande découverte ? Serait-ce par hasard que cette transition n'est ni aussi logique, ni aussi saisissante que le suppose M. Astié ? M. Astié ne songe qu'à l'excellence des preuves internes ; il voit toutes choses au travers de cette idée favorite ; il y rapporte tout ; il faut que tout cadre avec elle. Je crains fort que cette préoccupation exclusive ne l'ait trompé.

Le plan que M. Astié attribue à Pascal est-il logique ? Je ne sais si je m'abuse, mais je crois apercevoir un point où il manque un anneau à la chaîne, je devrais dire plutôt un point où un bout de corde supplée aux anneaux de fer. Le morceau que j'ai emprunté tout à l'heure à M. Astié m'a servi à le découvrir. Il semble d'abord, à l'entendre, que la première partie de l'œuvre de Pascal se termine et se résume par ces foudroyantes paroles : « S'il s'abaisse, je le vante ; s'il se vante, je l'abaisse. » Mais plus loin on voit que M. Astié donne beaucoup plus d'étendue aux prolégomènes de Pascal. « Après avoir, dit-il, humilié l'homme en lui montrant sa grandeur et sa misère, *Pascal lui donne le coup de grâce en lui arrachant un aveu de chute.* La première partie est donc terminée..... » Oui, mais pourquoi ne l'était-elle pas quelques lignes plus haut, au moment où l'homme attendait avec anxiété le mot de l'énigme ? Pourquoi encore ce coup de grâce ? Il

Digitized by Google

est fort utile à l'éditeur, mais est-il bien de Pascal ? Que l'étude de la nature humaine conduise Pascal à reconnaître en elle des besoins qu'elle est impuissante à satisfaire, rien de plus naturel, rien de plus légitime ; mais qu'elle le conduise encore à l'idée de la chute, c'est-à-dire à l'idée qui explique la contradiction dont s'étonne Pascal, c'est ce que je nie. L'idée de la chute est une idée religieuse donnée par l'Evangile, et immédiatement applicable à la nature humaine, sans doute, mais à laquelle l'homme, Pascal du moins doit le croire, n'est pas arrivé par ses seules forces. Il n'y a que le chrétien qui, des contradictions de sa nature, ait conclu aussitôt qu'il est déchu ; l'Evangile lui a appris à les expliquer ainsi. Or Pascal ne s'adresse pas au chrétien ; il ne veut pas convaincre celui qui est déjà convaincu ; il s'adresse à l'incrédule, et veut l'obliger à croire. Dans cette supposition, qui est bien celle qu'accepte Pascal, il ne peut pas passer sans intermédiaire de l'idée de ces contradictions à l'idée de la chute. De l'une à l'autre le passage est long, difficile ; il faut jeter un pont entre elles, et c'est sur ce pont même que Pascal doit livrer le combat décisif. Les contradictions de l'homme, voilà le problème ; la chute, en voilà la solution chrétienne : or la solution du problème ne saurait être introduite subrepticement dans le problème lui-même, à titre de coup de grâce. L'œuvre de Pascal et de l'apologie tout en-

Digitized by Google

tière serait singulièrement facilitée s'il était permis d'insinuer adroitement la réponse dans la question. Mais la logique repousse énergiquement ce procédé trompeur et commode. Il n'y a pas deux logiques : une pour la science chrétienne, l'autre pour la science profane.

Si donc la première partie se termine, comme cela nous paraît nécessaire, par le tableau de notre misère et de notre grandeur, Pascal ne peut pas sauter à pieds joints par-dessus l'Ancien Testament tout entier. Il faut qu'il ouvre le livre sacré à la première page pour y apprendre de la bouche de Moïse que si l'homme est si grand, c'est qu'il a été créé à l'image de Dieu, et que s'il est si petit, c'est qu'il est déchu.

Combien est plus logique le plan attribué à Pascal par Etienne Périer, d'après le témoignage de Pascal lui-même.

Il commença d'abord, dit Etienne Périer, par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître, et au-dedans et au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé, et il ne saurait remarquer sans étonnement et sans admiration tout ce que M. Pascal lui fait

Digitized by Google

sentir de sa grandeur et de sa bassesse, de ses avantages et de ses faiblesses, du peu de lumière qui lui reste et des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts, et enfin de toutes les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus, après cela, demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison, et quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient et ce qu'il doit devenir.

Voilà qui est clair. Pascal ne conclut pas des *contrariétés* de la nature humaine à l'idée de la chute, mais à l'impossibilité de l'indifférence, ce qui est bien autre chose. Continuons.

M. Pascal *l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important*, il l'adresse premièrement aux philosophes..... Il lui fait ensuite parcourir tout l'univers et tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de religions qui s'y rencontrent.....

Inutile de dire qu'il n'a pas de peine à lui en montrer la vanité. Peu de mots lui suffisent pour cela ; il n'a qu'à lui faire voir combien l'homme, tel que l'ont connu ces religions et ces philosophies, ressemble peu à l'homme tel qu'il vient de le lui révéler.

Enfin, *il lui fait jeter les yeux sur le peuple juif*, et il lui en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention.

Voyez que de précautions. Pascal ne fait pas un pas sans assurer sa marche ; il n'affirme rien en-

Digitized by Google

core, il se borne à éveiller l'attention. Là je reconnais l'auteur des *Provinciales*.

Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion. A peine a-t-il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image..... Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plaire.

Remarquez de nouveau comme tous les écarts sont soigneusement évités ; pas un mot qui dépasse la conclusion strictement légitime, pas un mot qui anticipe. Pascal non-seulement n'ose pas encore affirmer la chute ; il n'ose pas même affirmer que Dieu a créé l'homme et qu'il l'a créé à son image.

Ce qui l'arrête en cet endroit, c'est de voir, par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avantages, qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur. Mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute, car dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve qu'après que l'homme eut été créé de Dieu dans l'état d'innocence et avec toutes sortes de perfections, la première action qu'il fit fut de se révolter contre son Créateur, et d'employer tous les avantages qu'il en avait reçus pour l'offenser.

Après cela, Pascal n'estime point encore son homme convaincu ; il ne traite pas si légèrement ce coup de grâce, qui ne coûte qu'une ligne à M. Astié.

Digitized by Google

Il ne pense pas avoir fait autre chose que de déposer un germe heureux dans l'esprit de son adversaire ou plutôt de son disciple ; il n'attend la conviction que de la suite des preuves qui vont, en s'entassant, se fortifier les unes par les autres, et qui amèneront enfin Pascal, mais beaucoup plus tard, quand l'œuvre de préparation sera terminée, à déchirer violemment le voile du sanctuaire, et à montrer Christ sur la croix dans toute sa gloire et dans tout son abaissement.

Je ne donne pas ce plan comme le plan vrai et définitif. Sur ce point, je n'affirme rien. Je le donne seulement comme plus conforme à l'idée que je me fais du génie de Pascal. Je le demande à M. Astié lui-même, cette marche lente, mais sûre et graduelle, n'est-elle pas infiniment plus logique que celle qui est indiquée dans ces paroles un peu vagues : « Après avoir humilié l'homme..... Pascal lui donne le coup de grâce en lui arrachant un aveu de chute ? » Sans doute, tout n'est plus sacrifié à l'inviolable prééminence des preuves internes ; mais si le plaidoyer de Pascal y gagne en force réelle, qu'importe ? D'ailleurs, quelle idée se fait M. Astié de cette prééminence dont il se constitue le champion ? Je ne sais ; j'ai grand'peur de lui faire tort, car M. Astié, que je suis heureux de connaître personnellement, est un homme de cœur et d'esprit ; mais il me semble vraiment qu'elle consiste dans

Digitized by Google

l'honneur qu'il revendique pour elles de passer les premières. On dirait un droit de préséance, comme ceux que réclame Saint-Simon. Où en seraient les écrivains, s'ils allaient dès aujourd'hui être tenus de faire défiler leurs arguments par rang de taille ? O Cicéron ! qu'est devenue ta rhétorique ?

Il y a plus ; j'ose croire que, dans le plan de Pascal développé par Etienne Périer, il y a une transition bien autrement saisissante que celle dont on nous parle aujourd'hui. Autour de son disciple, Pascal entasse ruines sur ruines ; il le plonge dans la plus profonde obscurité ; il se plaît à épaissir les ténèbres ; puis, quand l'attente et l'effroi sont au comble, quand l'homme est bien convaincu qu'en lui et autour de lui il n'y a que confusion, mystères, obscurités, au lieu de lui montrer brusquement le soleil, procédé dangereux, plus propre à éblouir qu'à éclairer, il lui fait voir dans la nuit qui l'entoure un point, un seul point lumineux, et c'est sur ce point unique que se concentrent aussitôt toute l'attention, toutes les espérances, toutes les inquiétudes. Que deviendra-t-il ? Est-ce un feu follet qui va s'éteindre ? Va-t-il subsister et grandir ? D'où vient-il ? Est-ce bien le soleil ? Est-ce bien la lumière ?..... Ceci est mieux qu'une transition ; c'est tout un drame. Comme les grands orateurs, Pascal, qui méprisait la poésie, est poëte. L'enchaînement logique le plus serré va lui fournir la matière d'une sorte de

Digitized by Google

tragédie, et d'une tragédie saisissante, car c'est la destinée de l'homme qui s'y joue sous nos yeux, et c'est au Calvaire que nous conduira le dénouement. Il y a dans Pascal quelque chose de Descartes et quelque chose de Shakespeare.

La plan de M. Astié nous paraît contraire au mouvement logique ; il ne l'est pas moins, selon nous, au mouvement oratoire. M. Astié invoque le génie de l'éloquence qui inspirait si heureusement Pascal ; nous l'invoquons à notre tour contre lui. C'est même à cet ordre de considérations que nous empruntons notre objection la plus forte. M. Astié nous pardonnera-t-il d'avoir violé les préceptes de sa rhétorique, en la réservant pour la dernière ?

Si Pascal eût mis immédiatement le pécheur auquel il a dévoilé sa misère en présence de l'homme-Dieu, quelle puissance aurait eue la dernière partie de l'œuvre, dans laquelle il serait revenu sur ses pas pour parler des prophéties, des miracles et des figures ? Il peut en parler avant d'avoir approché du lieu très saint ; l'intérêt dramatique, qu'il a trouvé le secret d'exciter, donne du prix à tout ce qui vient fortifier ce rayon de lumière, tout à coup découvert dans les ténèbres. Mais plus tard, quand le but est atteint, quand le soleil nous a été montré, quand la puissance de la preuve interne a dissipé tous les doutes, à quoi bon ces lumières nouvelles et incertaines qui s'éclipsent devant le grand astre ? à quoi

Digitized by Google

bon toutes ces preuves surérogatoires ? à quoi bon, après l'argument décisif, des arguments dont la force plus contestable ne servirait qu'à ébranler la conviction ? La conscience a fait entendre sa grande voix. A quel oracle vous adressez-vous encore ? quel prophète sera digne de parler après elle ?

Dans de pareilles circonstances, une dissertation nécessairement froide et calme sur le peuple juif, la révélation, les prophètes viendrait-elle donc plus à propos ? Pascal ne serait-il plus coupable alors d'abandonner le champ de bataille après avoir remporté la plus glorieuse victoire, et de briser l'épée à deux tranchants qui vient de lui servir à prosterner ses adversaires à ses pieds pour recourir à la pesante armure de l'apologie ordinaire ?

Soyons conséquents. Voulez-vous, oui ou non, réserver une petite place aux preuves historiques ? Si vous voulez les exclure, dites-le ; sinon, où les placerons-nous ? J'en suis vraiment fort en peine. Pascal essaie-t-il de les employer à l'entrée de la seconde partie, on le lui interdit, sous prétexte que la première étant toute morale, il descendrait des hauteurs de la preuve interne aux lieux communs des vulgaires apologistes. Mais que serait-ce donc quand il serait parvenu jusqu'aux plus hauts sommets de l'apologie chrétienne, quand il aurait gravi le coteau du Calvaire pour y contempler Christ sur la croix ? Ah ! c'est alors que la chute serait com-

Digitized by Google

plète ! Pour prêter une pareille inconséquence à un tel homme, il faut, c'est vous qui le dites, il faut absolument y être forcé.

Je crains fort que, dans le système de M. Astié, il n'y ait place nulle part pour les développements historiques, et que, pour rendre Pascal conséquent avec lui-même, il ne soit obligé d'en retrancher la moitié. Mais ce dont je crois être sûr, c'est que si Pascal eût été fidèle au plan qu'on lui impose, il eût terminé d'une manière pâle et languissante. Or l'auteur des *Provinciales* n'avait pas coutume de terminer ainsi.

Qu'on lise Pascal dans l'édition de M. Astié. Cette lecture, ou je m'abuse étrangement, confirmera tout ce que j'avance. Au lieu de conclure avec autorité, Pascal s'allonge indéfiniment sur des sujets d'une importance secondaire, en comparaison de ceux qu'il vient d'aborder. Il termine, non en posant la clef de voûte, mais en travaillant à consolider l'édifice par des étais extérieurs. Le lecteur s'impatiente. Il y a des choses fort remarquables dans ce que dit Pascal du peuple juif, mais dans le Pascal de M. Astié elles perdent une grande partie de leur prix, tant il est vrai que les belles choses elles-mêmes ont besoin d'être à leur place.

Ce n'est pas une tâche facile que de refaire l'œuvre de Pascal. Ce grand homme avait la main souple et forte. Son apologie n'est pas tant d'un théo-

Digitized by Google

logien que d'un homme et d'un artiste. Pour lui, défendre une cause, ce n'est pas simplement exposer les motifs sur lesquels elle fonde son droit ; c'est toute une œuvre de stratégie qui demande des ménagements infinis, une habileté consommée à profiter des accidents du terrain et des points faibles de l'adversaire, à employer tour à tour et au juste moment l'autorité et l'adresse, à mettre en œuvre toutes les ressources de l'attaque et de la défense, jusqu'à ce que la cause soit gagnée et gagnée sans retour. Pascal est un grand tacticien. C'est un trait de son génie que les deux volumes de M. Astié ne font guère ressortir.

Un juge compétent, doué d'un sens critique très fin, M. le professeur Vulliemin, après avoir, il y a quelque temps déjà, analysé l'ouvrage de M. Astié, concluait ainsi :

> Il nous semble, s'il était encore au milieu de nous, voir M. Vinet, l'interprète le plus intelligent et le plus sympathique qu'ait encore eu Pascal, sourire à cette édition qu'il a inspirée, et que M. Astié a consacrée à sa mémoire bénie : « On m'a pris mon Pascal », disait-il en parlant de je ne sais laquelle des éditions qu'il a connues ; « Pascal, dirait-il, s'il avait celle-ci en main, mon Pascal m'a été rendu. »[1]

Vinet parlerait-il vraiment ainsi ? J'ai peine à le croire. Il serait heureux sans doute de voir Pascal

[1] Revue chrétienne, novembre 1857.

Digitized by Google

étudié avec amour ; mais il n'admettrait pas, que je sache, le brusque et malheureux passage essayé par M. Astié entre les deux parties des *Pensées,* et sur lequel M. Vulliemin, malgré la bienveillance de sa critique, ne se prononce qu'avec hésitation. Vinet était trop artiste lui-même ; il avait d'ailleurs un sentiment trop exquis de l'art de Pascal, pour permettre qu'on y portât la moindre atteinte, fût-ce au nom des convictions qui lui étaient le plus chères.

Pour nous, après la lecture du nouveau Pascal, nous sommes restés sous une impression pénible. Si cette édition devait être définitive, si elle devait supplanter toutes les autres, nous n'aurions plus qu'à dire avec Vinet : « On m'a pris mon Pascal. » — Voilà pourquoi nous réclamons.

II

Dans la préface de son édition des *Pensées,* M. Astié se demande si l'argumentation de Pascal n'a fléchi sur aucun point. Pour qu'elle n'eût pas fléchi, après avoir été l'objet de tant d'attaques, il faudrait qu'elle fût bien forte. Tour à tour battue en brèche par l'artillerie légère de Voltaire, et par les lourdes mais puissantes batteries de la critique alle-

Digitized by Google

mande, elle peut, si elle est encore debout, passer, à juste titre, pour une citadelle inexpugnable.

M. Sainte-Beuve s'était déjà posé cette question en examinant les pièces du procès intenté à Pascal par Voltaire :

Pour moi, disait l'heureux philosophe du dix-huitième siècle, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte ; mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière ?.....

Le fort de la polémique de Voltaire est là, ajoute M. Sainte-Beuve, dans cet argument qui a pourtant l'air relâché. Pascal lui-même ne l'a-t-il pas reconnu et exprimé à sa manière, quand il a dit : « La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues : elle incline l'*automate,* qui incline l'esprit sans qu'il y pense » ?

Il est bien vrai, en effet que le jour où, soit machinalement, soit à la réflexion, l'aspect du monde n'offrirait plus tant de mystère, n'inspirerait plus surtout aucun effroi ; où ce que Pascal appelle la perversité humaine ne semblerait plus que l'état naturel et nécessaire d'un fonds mobile et sensible ; où, par un renouvellement graduel et par un élargissement de l'idée de moralité, l'activité des passions et leur satisfaction dans de certaines limites

Digitized by Google

sembleraient assez légitimes ; le jour où le cœur humain se flatterait d'avoir comblé son abîme ; où cette terre d'exil, déjà riante et commode, le serait devenue au point de laisser oublier toute patrie d'au-delà et de paraître la demeure définitive, — ce jour-là l'argumentation de Pascal aura fléchi.

Elle aura fléchi, toute forte qu'elle est, et plus aisément que sous la lutte et sous la tourmente, comme une neige rigide se trouve fondue un matin aux rayons du soleil, comme le manteau glisse doucement de l'épaule du voyageur attiédi.

Mais la manière de juger dépend beaucoup ici de la manière de sentir, et c'est à chacun de voir si un tel jour est ou n'est pas en train d'arriver.[1]

J'ai beaucoup lu le Port-Royal de M. Sainte-Beuve ; jamais je ne suis tombé sur cette page hardie et prudente, sans la relire, et sans faire à part moi nombre de réflexions.

La critique de M. Sainte-Beuve ressemble à la patte du léopard. Elle se promène douce et veloutée sur le corps de sa victime ; elle en dessine, elle en caresse toutes les formes : quand elle touche à quelque endroit sensible, elle se fait plus moelleuse encore ; puis, tout à coup, la griffe cachée, mais tranchante, s'enfonce profondément dans les chairs.

M. Sainte-Beuve, avec une rare souplesse d'esprit, s'insinue dans la société où vivait l'homme qu'il étudie ; il en respire l'air ; il s'en approprie les

[1] Sainte-Beuve, Port-Royal, III, p. 320-321.

Digitized by Google

idées et les sentiments ; il se plonge dans un monde qui n'est pas le sien ; il se nourrit d'émotions qu'il n'a jamais éprouvées ; il s'assimile à autrui. Cependant ne vous y fiez pas trop : il se retrouvera bientôt ; il n'est jamais sûr qu'il ne déchire pas brusquement le vêtement d'emprunt qu'il lui a plu d'essayer.

Il faut lui rendre cette justice que son coup de griffe est parfois net et franc. S'il n'a pas de haines vigoureuses, il a d'assez vives susceptibilités. Malheur à l'écrivain qui prête le flanc par quelque gaucherie. M. Sainte-Beuve sait le remettre à sa place, non pas avec la juste et mâle colère qu'inspirent à d'autres les outrages faits à la morale et au bon goût, mais avec cette sévérité méprisante qui accompagne les jugements des esprits déliés sur les maladresses des esprits lourds. Mais s'agit-il d'un homme de génie, faut-il indiquer le point faible d'une œuvre respectée de tous, M. Sainte-Beuve s'y prend d'une autre façon ; il caresse au moment où il fait couler le sang. A peine la victime s'aperçoit-elle de sa blessure. C'est après l'avoir si bien parée, c'est par un chemin si doux qu'il la conduit au sacrifice, que, jusqu'au dernier moment, elle ne se doute pas de son sort.

Lisez Port-Royal : on prendrait M. Sainte-Beuve pour le dernier janséniste ; on le dirait élevé dans les petites écoles. Il semble qu'il ait passé plus de veilles à méditer saint Augustin qu'à feuilleter Vol-

Digitized by Google

taire. L'évêque d'Hippone analyse-t-il avec plus de sagacité les phénomènes de la grâce ? Il est des moments où l'habile critique, telle est sa puissance d'assimilation, semble en ressentir directement les effets merveilleux ; il est des moments où il a presque de l'onction ! Mais bientôt survient une page semblable à celle que nous venons de citer. Encore est-elle si bien calculée que les bonnes gens pourraient s'y tromper. M. Sainte-Beuve ne se prononce pas ; il n'affirme rien. Il se borne à supposer un temps, temps heureux, où cette terre d'exil, déjà riante et commode, le serait devenue au point d'enlever tout motif aux tristesses de Pascal. Ce temps arrivera-t-il ? M. Sainte-Beuve nous laisse le soin d'y réfléchir :

La manière de juger, — dit-il avec un air d'innocence qu'il sait prendre à merveille, — dépend beaucoup ici de la manière de sentir.

Assurément, voilà une réponse qui semble peu compromettante, et pourtant cette simple réflexion renverse de fond en comble toute l'œuvre de Pascal. C'est le coup de griffe si adroitement ménagé qu'il passe presque inaperçu, et si profond qu'il est mortel. Et quoi ! la manière de juger dépend ici de la manière de sentir ! C'est-à-dire que si les jouissances de la vie viennent en foule heurter à ma porte, que si j'ai d'ailleurs un caractère assez heureux pour porter gaîment le fardeau de l'existence, alors je

Digitized by Google

n'ai qu'à fermer Pascal : pour moi, son raisonnement a fléchi. Si, au contraire, je ne suis pas au nombre des enfants gâtés de la fortune, si surtout j'ai le malheur d'être naturellement morose, mélancolique, atrabilaire, hypocondre : alors Pascal sera mon homme, pour moi, son raisonnement demeure ; pour moi, il n'a rien perdu de sa force. Ainsi la force ou la faiblesse de l'apologie de Pascal est une affaire de tempérament. Est-ce là du scepticisme, oui ou non?

M. Astié ne s'est pas mépris sur le sens des paroles de M. Sainte-Beuve ; mais il trouve moyen de les faire tourner à l'avantage de Pascal.

On ne saurait, à notre sens, dit-il, faire un plus magnifique éloge des *Pensées*, car c'est dire que leur sort est indissolublement lié à celui du christianisme sur la terre. En effet, l'argumentation de Pascal n'aura fléchi que le jour où l'humanité, dépouillée de tout reste du sentiment du péché, aura, en s'arrachant la conscience, renoncé à l'organe qui seul lui permet d'apercevoir la vérité morale et religieuse. Mais ce jour-là les *Pensées* et le christianisme n'auraient pas seuls vieilli : l'idéal, la poésie, la moralité auraient aussi fait leur temps, et il est permis de croire que l'humanité n'aurait plus à compter de longs jours. Fort heureusement le christianisme ne nous permet pas d'être pessimistes à ce point-là. [1]

D'autre part, M. Astié pense que Pascal resta à plusieurs égards homme de son temps, et qu'il ne se dégagea pas d'une manière complète des *préjugés*

[1] Préface p. 24-25.

Digitized by Google

courants. Il faut donc, si ces préjugés ont vieilli, que cette argumentation, dont le sort est indissolublement lié à celui du christianisme, ait, en quelques points, vieilli avec eux. M. Vulliemin, dans l'article dont nous avons cité la conclusion, fait un aveu semblable ; il reconnaît qu'il y a dans Pascal une grande part à faire au moyen âge. Vinet, si je ne me trompe, en jugeait de même. Quelle est cette part qu'il faut retrancher de l'œuvre de Pascal, pour en laisser la responsabilité au moyen âge ou aux préjugés ? En d'autres termes : en quoi l'apologie de Pascal a-t-elle fléchi sous l'effort du temps ou des adversaires ? en quoi est-elle restée jeune et nouvelle, comme le reste la vérité ? — Grave question que nous a suggérée la préface de M. Astié, et que nous voudrions aborder aujourd'hui.

Cette question, si sérieuse qu'elle soit, n'a pas, à nos yeux, toute la portée qu'elle aurait, peut-être, aux yeux du nouvel éditeur des *Pensées*. Pour lui, discuter l'œuvre de Pascal, ce serait discuter l'œuvre de toute cette famille d'apologètes qui, pour accorder la place d'honneur aux preuves internes du christianisme, invoque le grand exemple de Pascal; ce serait s'attaquer à une école actuellement vivante, à l'école dont M. Astié paraît suivre les inspirations. Nous n'en jugeons pas ainsi.

Il faut faire entre Pascal et les écrivains modernes

Digitized by Google

qui se parent de son nom cette distinction capitale, que ceux-ci ont un système d'apologie, système en vertu duquel ils condamnent tous les autres comme faux, ou comme inférieurs, comme *vulgaires,* dit M. Astié, tandis que Pascal n'en eut jamais. Ils prétendent à fonder une école ; Pascal n'y songeait pas. Ils ont deux causes à plaider, celle du christianisme et celle de leur propre apologie, qui l'interprète en le défendant ; Pascal ne plaide qu'une seule cause, celle du christianisme. Si, en plusieurs points, Pascal se rencontre avec eux, cela tient au hasard de son génie. Soe apologie est toute personnelle.

Pascal s'est chargé lui-même de marquer la différence qui existe entre eux et lui :

Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte, remarque-t-il en parlant de Descartes..... Il faut sonder comment une pensée est logée en son auteur, comment, par où, jusqu'où il la possède.

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : *La matière est dans une incapacité naturelle, invincible de penser*, et celui-ci : *Je pense, donc je suis*, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant ?

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une

Digitized by Google

suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire.....

Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, ou un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris qu'un arbre admirable n'appartiendra à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité. [1]

On peut appliquer le même raisonnement, sauf à atténuer la force de quelques termes, à Pascal et à l'école moderne qui croit relever de lui. Refusera-t-on à M. Charles Secretan, par exemple, et à son livre sur la méthode, le mérite de l'originalité, parce que deux cents ans auparavant Pascal a essayé une apologie chrétienne reposant en partie sur la conscience? Ce serait à peu près aussi juste que si l'on faisait de Descartes un plagiaire de saint Augustin. On peut dire les mêmes choses sans les posséder de la même sorte. Il y a une grande distance entre celui qui, pour mieux établir la vérité du christianisme, place dans le nombre de ses preuves le témoignage de la conscience, et celui qui regarde ce témoignage comme la seule preuve décisive, qui élève cette idée à la hauteur d'un principe, et, par

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 38-40.

Digitized by Google

une série de déductions, en tire tout un système, très discutable sans doute, mais dont on ne peut méconnaître l'enchaînement logique. Pascal n'a songé qu'à démontrer à sa manière les grandes vérités de la religion chrétienne; il n'a point donné à ses arguments une valeur exclusive. M. Charles Secretan travaille avec d'autres à faire dans le domaine de l'apologie toute une révolution; il travaille à faire prédominer un certain ordre de preuves. Ces preuves se trouvant être parfois de même nature que celles qu'affectionnait Pascal, il en résulte que les *Pensées* intéressent vivement l'apologie moderne; mais il n'en résulte point que Pascal en soit le fondateur. Le mouvement religieux, dont MM. Vinet et Secretan ont, dans notre pays, suivi et hâté le cours, demeure donc un mouvement original, et nous pouvons aborder Pascal sans aucune arrière-pensée. Nous le séparons de ceux qui aspirent à le continuer, et nous croyons en avoir le droit.

Dans le monde moral, comme dans le monde matériel, conserver, c'est créer sans cesse. Cela est vrai surtout des hommes dont la vie morale est orageuse, et qui ne laissent pas l'esprit s'endormir avec l'*automate* sur l'oreiller des habitudes. Pascal était un de ces hommes-là. Si sa foi fut énergique, c'est qu'elle eut de rudes assauts à soutenir; il ne crut beaucoup que parce qu'il avait beaucoup douté. Ses *Pensées*

Digitized by Google

sont le monument de sa foi. Elles nous en révèlent les crises et les victoires ; elles nous apprennent par quelle voie Pascal fut sans cesse ramené au pied de cette croix, que, dans ses heures d'extase, il embrassait avec tant d'ardeur. Demander si les *Pensées* ont vieilli, c'est demander s'il y a chance que l'homme de nos jours soit ramené au christianisme par le chemin qui y reconduisait Pascal ; c'est demander si Pascal, qui, au dire d'un critique, se donne procuration pour représenter le genre humain, représente encore l'homme que nous connaissons, l'enfant du dix-neuvième siècle.

Pascal commence par l'étude du cœur humain. A-t-il le droit de procéder ainsi ? On le lui a contesté.

Ma grande dispute avec Pascal, dit Voltaire, roule précisément sur le fondement de son livre.

Il prétend que, pour qu'une religion soit vraie, il faut qu'elle connaisse à fond la nature humaine, et qu'elle rende raison de tout ce qui se passe dans notre cœur.

Je prétends que ce n'est point ainsi qu'on doit examiner une religion, et que c'est la traiter comme un système de philosophie ; je prétends qu'il faut uniquement voir si cette religion est révélée ou non. [1]

L'objection est sérieuse ; mais elle l'était surtout il y a cent ans. Au dix-huitième siècle, époque d'ardente polémique, il était naturel qu'on s'efforçât

[1] Voltaire. Lettre au père Tournemine, 1735.

Digitized by Google

d'enlever au christianisme le système de défense essayé par Pascal, afin de concentrer l'attaque sur l'idée d'une révélation sanctionnée par des miracles et des prophéties. Mais de nos jours, qu'il accompagne l'incrédulité ou la foi, peu importe, l'exclusisme dogmatique ne trouve plus faveur. On permet à chaque doctrine de se défendre comme elle l'entend. Si le christianisme veut se servir, dans sa propre cause, des armes de la philosophie, il en est bien libre. On ne lui interdit plus de chercher s'il a un sens et une portée philosophique; on se borne à contester la valeur de la philosophie qu'il prétend tirer de son sein. La lutte s'est engagée sur un terrain nouveau.

Il y a plus : l'apologie chétienne a été forcée par le mouvement même de la pensée moderne, et par la nature de nos préoccupations actuelles, à se transformer ainsi. C'est sous l'influence directe de l'esprit du dix-neuvième siècle, c'est pour en suivre le mouvement, que les amis de l'Evangile ont cherché dans le christianisme une philosophie à opposer aux doctrines humaines. Le côté surnaturel des choses n'est plus celui qui fait impression sur nous. Dans l'âge d'enfance, les hommes et les sociétés se laissent facilement séduire au merveilleux. Au moyen âge, le récit des prodiges qui ont signalé la mort du Christ, le tremblement de terre, les ténèbres, le voile qui se déchire, avaient plus de puissance pour con-

Digitized by Google

vaincre et toucher que la beauté morale du divin sacrifice. Aujourd'hui c'est l'inverse. Si donc le christianisme veut reconquérir le monde, il faut, bon gré mal gré, qu'il se présente précisément par son côté philosophique et moral, il faut qu'il compte surtout sur la puissance de l'idée.

Peut-être un pareil système d'apologie présente-t-il d'assez sérieux dangers; mais nous n'avons pas à nous en occuper ici. Il nous suffit de remarquer qu'en ce point Pascal est d'accord avec l'esprit des temps où nous vivons.

On connaît le portrait qu'a fait Pascal de la nature humaine. L'homme, éternel objet de ses propres études et de ses propres discours, s'est tour à tour exalté comme le roi de la création, et rabaissé au niveau des plus misérables créatures. Il s'est, de ses propres mains, attribué le sceptre de l'univers, et de ses propres mains, il s'est anéanti dans la poussière. Il s'est prodigué insultes et flatteries. Mais qu'est-il en réalité? C'est la grande question.

Matériellement, il se trouve placé entre deux infinis, c'est Pascal qui l'affirme. S'il envisage l'immensité de la création, il est forcé d'avouer que sa présence dans le grand tout est moins sensible que celle d'une goutte d'eau dans les flots de l'Océan. Sur le globe qu'il habite, il n'occupe qu'une place imperceptible; ce globe lui-même n'est qu'un grain

Digitized by Google

de sable entraîné dans les espaces par la puissance du soleil ; le soleil, à son tour, n'est qu'un point très délicat dans l'étendue du firmament. Mais voici bien un autre prodige. Dans le plus chétif des êtres vivants, l'homme entrevoit un infini non moins merveilleux que celui des voûtes célestes. Dans le corps du ciron, il y a des jointures et des veines ; dans ces veines, il y a du sang ; dans ce sang, des humeurs ; dans ces humeurs, des gouttes, et chacune de ces gouttes est un monde. La nature offre à l'imagination mille fois plus qu'elle ne peut concevoir. Le monde visible n'est qu'un atome ; les atomes sont autant d'univers ; et l'homme, suspendu entre ces deux abîmes, est *un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.*

L'homme est un être contradictoire en soi, c'est un compromis incompréhensible entre le néant et l'infini. La contradiction de sa nature se retrouve dans chacune de ses facultés, dans chacune de ses œuvres.

L'homme a besoin de connaître ; mais que peut-il connaître ? Les extrêmes lui échappent. Sa grandeur lui dérobe la vue de l'infiniment petit ; sa petitesse lui dérobe la vue de l'infiniment grand. Tout s'enchaîne dans l'univers. Pour comprendre le tout, il faudrait en connaître chaque partie ; pour connaître une partie, pour saisir le rôle qu'elle joue, il faudrait

Digitized by Google

comprendre le tout. L'esprit humain est condamné à un cercle vicieux éternel.

Que sont d'ailleurs nos facultés? Nous avons des sens, mais la raison les séduit; nous avons une raison, mais les sens l'abusent. *Ils mentent et se trompent à l'envi.* Et cette *maîtresse d'erreur et de fausseté,* la grande fée, l'imagination n'est-elle pas là pour altérer sans cesse la droiture de notre jugement? Combien il faut peu de chose pour mettre la raison hors de ses gonds! Que le monarque de l'univers ne se vante point de sa souveraine intelligence :

Il n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie : ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent! Une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant Dieu que voilà! *O ridicolosissimo eroe!* [1]

Et pourtant, cette raison qu'une mouche tient en échec, cette *plaisante raison qu'un vent manie et à tout sens,* n'en est pas moins notre gloire, notre grandeur, notre dignité. La pensée humaine peut avoir d'étranges défauts, mais qu'elle est grande par sa nature! L'univers peut s'armer pour écraser

[1] *Pensées de Pascal,* édit. Astié, II, p. 123.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

l'homme; mais *quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien..... Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit, mais par la pensée je le comprends.* [1]

Singulière contradiction! Par sa nature, par ses besoins éternels, la raison est le plus incontestable de nos titres de noblesse; par ses œuvres, elle nous crée sans cesse des titres au ridicule. L'homme est ainsi fait que ses œuvres partout contredisent ses aspirations. Le savant cherche le vrai; est-il un vrai savant qui ne soit pas convaincu de son ignorance? Les nations soupirent après la justice, et se réfugient entre les bras de la force. L'homme cherche le bonheur et ne le trouve pas.

Le bonheur qui nous vient du dehors a peu de prix; il ne dépend pas de nous; il peut nous être enlevé d'un moment à l'autre. Les sources du vrai bonheur sont, avec les sources de la vie, dans le cœur de l'homme. Mais l'homme n'ose pas rentrer en lui-même; au lieu d'y trouver l'ordre et la paix, il n'y rencontrerait que désordre et confusion. Aussi, que fait-il? Il n'apaise pas cette soif de bonheur qui le dévore, il la trompe.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 177.

Digitized by Google

bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et des sciences, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment! ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner; et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelques temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer, et à s'occuper toujours tout entiers.[1]

Le divertissement est la fausse monnaie du bonheur; le cœur humain s'en paie tant bien que mal. Faute de pouvoir nous délivrer de la mort, de la misère, de l'ignorance, nous nous sommes avisés de n'y plus penser. L'homme qui se divertit est un malheureux qui fait effort pour se distraire; c'est un condamné à mort qui *joue au piquet* pour chasser la pensée du supplice.

Est-il un spectacle plus dérisoire que celui de l'homme en quête du bonheur? Oui, celui des nations en quête de la justice.

L'homme a besoin de justice; mais ce besoin,

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 155.

Digitized by Google

comme tous les autres, il n'est pas capable de le satisfaire. Pour suivre la justice, il faudrait la connaître ; mais il n'est presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat.

Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà.[1]

Ce n'est pas tout : pour que la justice règne il faut que la force lui soit docile ; mais la force ne se laisse pas manier aisément. Comment faire pour unir ces deux puissances ? Si l'on ne peut pas mettre la force entre les mains de la justice, il faudra bien mettre la justice entre les mains de la force.

Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables, à cause du dérèglement des hommes. Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un Etat le premier fils d'une reine ? On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison ; cette loi serait ridicule et injuste. Mais parce qu'ils le sont et le seront toujours (ridicules et injustes), elle devient raisonnable et juste. Car qui choisira-t-on ? Le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains : chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quel-

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 136.

Digitized by Google

que chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi; cela est net, il n'y a point de dispute.[1]

Et pourtant, cette préoccupation du bonheur et de la justice est, comme la pensée, le signe manifeste de notre noblesse et de notre dignité. L'homme est petit en ce qu'il place le bonheur dans le divertissement et la justice entre les bras de la force; mais de telles erreurs témoignent de sa haute origine. Chercher le bonheur où il n'est pas, c'est encore le chercher; justifier les excès de la force, c'est encore rendre témoignage à l'idée de justice. De semblables faiblesses ne sont pas des faiblesses roturières; ce sont *misères de grand seigneur!*

Ainsi l'homme a mérité tout ce qu'il s'est prodigué d'insultes et de flatteries. Malgré la vue de ses maux *qui le tiennent à la gorge,* il a un instinct qui l'élève et un instinct plus fort que lui. Plus l'homme a de lumière, plus il découvre en lui de grandeur et de bassesse. Pascal l'élève ou l'abaisse, suivant qu'il s'abaisse ou s'élève, et *le contredit toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.*

Quelle chimère est-ce donc que l'homme? s'écrie Pascal épouvanté. Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire

[1] *Pensées de Pascal,* édit. Astié, II, p. 149.

Digitized by Google

et rebut de l'univers. Qui démêlera cet embrouillement? [1]

Tel est, en quelques mots, le sombre et magnifique tableau par lequel s'ouvre le livre des *Pensées*. Invective, haute ironie, dialectique écrasante et subtile : Pascal y déploie toutes les ressources de son génie. Sa force est dans la puissance de ses sentiments. Jamais homme ne sentit plus profondément, jamais homme ne parla avec plus d'autorité. Mme de Sévigné ne dit-elle pas de Bossuet que ce grand orateur se battait avec son auditoire, et que chacun de ses sermons était un combat à mort? Cet éloge est bien plus directement applicable à Pascal. Pascal attaque l'homme de haute main, et le terrasse jusqu'à ce qu'il s'avoue vaincu. La résistance est vaine. Avec un pareil jouteur, on ne se mesure pas longtemps : il faut fuir ou se soumettre. Les invectives dont Rousseau accable l'homme et la société, malgré ce qu'elles ont de fier et d'inattendu, malgré ce qu'elles ont parfois de très légitime, ne produisent pas le même effet. On résiste à Rousseau; on peut le lire en lui refusant toute adhésion. Je ne crois pas qu'il soit facile de lire les fragments de la première partie des *Pensées* sans être subjugué. Il y a souvent, dans les plus éloquentes paroles de J.-J. Rousseau je ne sais quel souffle de rhétorique. On se demande s'il

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 195.

Digitized by Google

ne joue pas un rôle ; dès lors, l'effet est manqué ; on applaudira, mais on ne sera pas saisi. Rien de semblable dans Pascal. Son invective est plus hardie et plus insultante que celle de Rousseau, mais elle n'est jamais suspecte. Ce n'est pas l'écrivain, c'est l'homme qui parle. On prend garde non à l'énergie de ses discours, mais à la force de ses raisons. On n'applaudit pas, on est atterré. Pascal et Rousseau sont amers tous deux, mais non pas de la même manière. Il n'est pas rare que l'ironie de Rousseau soit froide : celle de Pascal jaillit brûlante ; il souffre en insultant l'homme ; il se tairait s'il le pouvait. De là je ne sais quelle amère poésie qui manque aux colères de Rousseau. Child-Harold a-t-il des strophes plus lamentables : « C'est une chose horrible de sentir écouler tout ce qu'on possède. »[1] Hamlet a-t-il des paroles plus poignantes : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »[2]

Ce tableau a-t-il vieilli ? Non, s'il est dans les *Pensées* quelques pages qui n'aient rien perdu de leur prix, ce sont celles-là. Elles ont encore le mérite de l'à-propos, et il est à croire qu'elles ne le perdront pas de sitôt.

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 172.
[2] *Ibidem*, II, p. 173.

Digitized by Google

Aujourd'hui, nous parlons beaucoup de progrès ; jamais, sans doute, on n'eut plus de raisons d'en parler ; mais le seul mot de progrès ne renferme-t-il pas en substance les idées mêmes de Pascal ? Le progrès n'est possible que pour des êtres imparfaits, et, parmi les êtres imparfaits, il n'appartient qu'à ceux qu'un instinct sublime pousse vers la perfection. La nécessité du progrès prouve la misère de l'homme ; la possibilité du progrès prouve sa dignité.

La science a fait depuis deux siècles d'étonnantes conquêtes. Mais en repose-t-elle moins sur un cercle vicieux ? Ne doit-elle pas aujourd'hui, comme au temps de Pascal, aborder les détails sans avoir embrassé le tout, et prononcer sur l'ensemble sans en connaître chaque partie ? A-t-elle une valeur plus absolue ? Est-elle autre chose qu'un compromis entre le certain et l'incertain, entre la science et l'ignorance, comme l'homme lui-même, entre l'infini et le néant ?

Prenez une vérité scientifique quelconque, rendez-vous compte des raisons pour lesquelles vous y croyez, et vous verrez que ces raisons n'ont jamais qu'une force relative. Nous disons, par exemple, au nom des expériences de la physique et des observations de l'astronomie, que la matière gravite vers la matière, et que les plus grandes masses sont pour les plus petites des centres permanents d'attraction. Nous osons affirmer que la loi de l'attraction est la

Digitized by Google

loi universelle. Mais d'où nous vient cette assurance ? de ce que le petit nombre des faits observés par la science confirme cette assertion, de ce que nous voyons sur notre globe les corps les plus pesants se presser vers le centre, de ce que nous voyons les planètes maintenir leurs satellites dans une orbite invariable, et le soleil gouverner la marche de son cortège de planètes. Mais qu'est-ce que le soleil et ses planètes auprès de ces milliers d'étoiles qui peuplent l'espace, et, pour la plupart desquelles, la loi de l'attraction n'a point été démontrée. Pascal nous l'a dit ; c'est un recoin de l'univers, c'en est un canton détourné, c'est un point très délicat dans l'ample sein de la nature. Or est-il nécessaire que ce qui se passe autour du soleil et de la terre se passe partout de la même façon? Est-il sûr que la loi qui régit notre globe soit la loi universelle, et que tous les mondes prennent exemple du nôtre? Nous avons constaté le fait de l'attraction sur quelques points, et nous osons l'affirmer comme constant. Toutes les sciences physiques et naturelles reposent sur de semblables inductions ; elles concluent sans cesse du particulier au général. Y a-t-il là, je le demande, une raison suffisante pour une certitude absolue ? — L'absolu est hors de notre portée.

Voyez l'induction elle-même, ce merveilleux levier de la science. En vertu de quoi avons-nous le droit de l'employer ? Elle suppose l'idée que tout obéit à

Digitized by Google

des lois fixes; mais d'où nous vient cette idée? d'une généralisation nécessaire, sans doute, mais fort téméraire. Nous avons vu, dans le modeste cercle de nos expériences et de nos observations, un certain nombre de faits se produire avec une régularité remarquable, et nous en avons conclu qu'il y a régularité en tout et partout. D'un quelquefois nous avons fait un toujours. L'homme, observateur éphémère, a déclaré la nature soumise à des lois éternelles. Ainsi toutes nos inductions reposent sur une induction première, plus hardie que toutes les autres. Ainsi le plus puissant des instruments qu'emploie la science humaine suffit à prouver son impuissance. La science est incapable de se démontrer elle-même. Elle repose sur une audacieuse hypothèse. Y croire, c'est faire acte de foi.

Ses conquêtes nous ont-elles d'ailleurs rapproché de ces extrêmes, sans la connaissance desquels le livre de la science n'a ni commencement, ni fin? Le microscope a-t-il fait voir à son foyer ces atomes dont la physique parle si fort à son aise? Le télescope a-t-il plongé au-delà de l'immensité? « Que savait-on de l'infini avant 1600? » demande M. Michelet. — « Rien du tout, répond-il. Rien de l'infiniment grand, rien de l'infiniment petit. La page célèbre de Pascal, tant citée sur ce sujet, est l'étonnement naïf de l'humanité si vieille et si jeune, qui commence à s'apercevoir de sa prodigieuse igno-

Digitized by Google

rance, ouvre enfin les yeux au réel, et s'éveille entre deux abîmes. »[1] En savons-nous beaucoup plus aujourd'hui? N'y a-t-il plus lieu à s'étonner? Notre ignorance est-elle moins prodigieuse? Les deux abîmes ne sont-ils plus là?... Ils y sont encore, et plus on les sonde, plus ils paraissent insondables. La science a eu beau multiplier ses découvertes, il s'en est fait beaucoup moins qu'il n'a surgi de problèmes. Le savoir humain s'est enrichi; l'horizon de mystères qui l'enveloppe a reculé sans doute; mais pour lui, reculer c'est grandir. On dirait une série de sphères concentriques. L'homme part de leur centre commun; après avoir pris possession de la première, il se trouve en face d'une seconde cent fois plus grande, puis d'une troisième mille fois plus grande, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini. La science, aussi bien que l'imagination, se lassera de découvrir longtemps avant que la nature se lasse de fournir.

Si nous ne sommes pas beaucoup plus savants, sommes-nous au moins plus heureux? Avons-nous moins peur de rentrer en nous-mêmes? Sommes-nous moins avides de divertissements? Notre vie est-elle moins encombrée de tracas, de plaisirs et d'affaires? Redoutons-nous moins la solitude, ce tête-à-tête avec soi-même que Dieu lui seul peut affronter sans crainte? Mais à quoi bon multiplier

[1] Michelet, l'*Insecte*, p. 91.

Digitized by Google

les questions? Qui osera démentir Pascal? Qu'il se nomme le mortel fortuné qui n'a plus rien à attendre des plaisirs et plus rien à craindre de l'ennui? C'est à lui qu'il appartient de jeter la première pierre à Pascal.

Mais la justice! voilà, dira-t-on, le côté faible du tableau, voilà le point qui n'est plus ressemblant. Que dans l'enfance des nations l'idée de justice ait été étrangement défigurée, cela est incontestable; mais de nos jours, n'a-t-elle pas pour elle toute la puissance de l'esprit public? La jurisprudence a eu ses époques; mais le temps vient où, par une épuration continue, elle atteindra le plus haut degré de perfection possible, et dès lors elle ne changera plus, du moins dans ses principes essentiels. Il est vrai encore qu'elle a longtemps varié d'une province à l'autre; mais ne voyez-vous pas que toutes les barrières s'abaissent. Encore quelques vies d'homme, et, pour la justice, il n'y aura plus de Pyrénées; encore quelques vies d'homme, et la force écoutera la voix de la justice, comme autrefois le jeune Samuel écoutait la voix de son Dieu. — Je souhaite de tout mon cœur que ces espérances se réalisent; mais peut-être ne ferions-nous pas mal d'attendre encore quelque temps, avant d'effacer comme vieilli tout ce que dit Pascal de cet étrange traité entre la force et le droit. La force n'a pas encore partout la docilité de l'agneau. Quand parle la justice, elle n'a pas

Digitized by Google

partout les genoux prompts à plier. Sur le sol privilégié de l'Europe, patrie de la civilisation, n'y a-t-il plus ni oppresseurs, ni opprimés ? J'applaudis aux progrès de l'esprit public ; je sais qu'ils ont rendu les nations plus clairvoyantes en fait de justice ; mais ils leur ont, du même coup, rendu l'arbitraire plus pénible. Une tyrannie cent fois moindre les fait souffrir cent fois plus. Jadis le sang innocent pouvait couler à flots sans qu'on entendît d'autre plainte que celle des agonisants. De nos jours, la moitié de l'Europe s'émeut pour deux infortunés que l'intolérance plonge dans un cachot. C'est là, sans doute, la gloire de notre siècle ; mais aussi longtemps que la nécessité de pareilles protestations demeure possible, le société qu'a décrite Pascal n'est pas morte entièrement.

L'homme, tel que l'a peint Pascal, est encore l'homme que nous connaissons. On dit que le portrait en est chargé : on signale certaines expressions trop fortes, certaines teintes trop sombres. Mais qu'importent quelques mots dans ces notes dont la mort a trahi le secret. Pascal les eût adoucis ou préparés, ces mots trop brusques ou trop vifs. Le fond subsiste, et le fond, c'est l'essentiel.

A celui qui persisterait à contester la ressemblance de ce triste portrait, nous opposerions un témoignage difficile à récuser, celui de la littérature contemporaine, qui semble s'être donné la tâche de commen-

Digitized by Google

ter éloquemment Pascal. A-t-elle fait autre chose, cette belle et haute poésie des Béranger, des Victor Hugo, des Musset ? Béranger chante ce qu'a dit Pascal, quand il nous montre l'homme poursuivant le bonheur de climats en climats :

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? dit l'Espérance.

Là-bas, mais où ? Sous la verdure, peut-être ? non ; au sein des richesses, nonchalamment assis sur un trésor ? non ; au milieu de la fumée des combats et de l'enivrement de la gloire ? non ; sur les mers, avec les aventures et les périls ? non ; en Asie, aux genoux des voluptueux despotes de l'Orient ? non ; en Amérique, à l'ombre d'un arbre de liberté ? non..... où donc ?

. . . . . Là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages.

Alfred de Musset a chanté ce qu'a dit Pascal, toutes les fois qu'il a pressé sa lyre sur son cœur :

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste, pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde
Lorsque, avec ses biens et ses maux,

Digitized by Google

Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos.

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Et Victor Hugo, lui qui, dans ses recueils dont les titres sont parlants, a sans cesse rapproché *les rayons et les ombres,* lui qui se demande si la lumière douteuse que nous voile l'horizon, est la dernière clarté du crépuscule ou la première lueur de l'aurore, lui qui nous peint les hommes

Portant en eux ce grand mystère,
Œil borné, regard infini,

n'a-t-il pas lui aussi chanté mille fois ce qu'a dit Pascal ?

Toute la poésie moderne est là, prête à me fournir des exemples. Lamartine m'en offrirait au besoin. L'homme dont elle s'inspire, et l'homme que Pascal analyse souffrent des mêmes douleurs.

En vain dira-t-on que, dans ce siècle où tout passe si promptement, la poésie de Musset, de Bé-

Digitized by Google

ranger, de Victor Hugo n'est plus la poésie du présent. En vain me parlera-t-on d'une littérature de plus fraîche date. En vain m'objectera-t-on qu'après Musset le poëte, il est venu Musset, l'auteur des Contes, des Nouvelles et des Comédies et Proverbes, en vain parlera-t-on des drames demi-monde d'Alexandre Dumas fils, ou d'autres productions tout à fait récentes. Ne voyez-vous pas que cette littérature aussi confirme, à sa manière, le dire de Pascal? Elle n'est ni franchement triste, ni franchement gaie; elle rit souvent; mais son rire est forcé et dissimule mal un incurable ennui. Elle se divertit.

Il n'est donc pas venu le temps où sur ce premier point aura fléchi l'argumentation de Pascal. Le cœur humain n'a pas encore comblé son abîme; cette terre d'exil, que l'on dit riante et commode, ne fait pas encore oublier toute patrie d'au delà; l'aspect du monde offre encore assez de mystère pour inspirer de l'effroi. La manière de sentir ne suffit pas ici pour décider de la manière de juger; l'appréciation des *Pensées* n'est pas encore une question de tempérament. S'il est des hommes qui puissent se flatter d'échapper aux étreintes de Pascal, ce sont ceux dont le caractère est assez mobile pour qu'ils soient à toujours incapables de quelques minutes de recueillement. Toute la force d'Hercule ne lui eût pas suffi à retenir dans ses mains quelques gouttes de vif argent. Encore pour ceux-là même est-il à

Digitized by Google

craindre que cette redoutable argumentation ne retrouve tout à coup sa force accablante, quand viendra l'heure d'envisager en face le dénouement inévitable, l'acte sanglant de la comédie. Quiconque a jamais dérobé un instant au tumulte des affaires, pour le passer avec soi-même dans le secret de l'intimité, n'appellera pas chimérique ce grand et lugubre tableau. Si la légèreté nous éloigne de Pascal, une demi-heure de pensée sérieuse suffit à nous y ramener.

III

Nous avons reconnu que le portrait de l'homme, tel que l'a tracé Pascal, n'a pas encore vieilli. L'enfant du dix-neuvième siècle, pour peu qu'il y regarde de près, doit s'y reconnaître. Mais l'œuvre de Pascal ne se résume pas tout entière dans ce remarquable tableau. Ce n'en est que la préface, c'est la base sur laquelle doit s'élever l'édifice, et, quoique fondé sur le roc, l'édifice peut crouler, s'il est mal construit. Voyons si le temps en a commencé la ruine.

Ici notre tâche devient plus difficile. Pascal n'a pas terminé son grand ouvrage. Peut-être dans sa pensée même était-il encore inachevé; peut-être,

Digitized by Google

qu'on nous pardonne ce rapprochement profane, aurait-il pu dire avec le plaideur de Racine :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Aussi longtemps qu'il se livre à cette pénétrante analyse du cœur humain, on peut le suivre avec quelque exactitude ; on peut se flatter d'en reconnaître au moins les traits essentiels ; mais à mesure qu'on pénètre dans l'apologie proprement dite, tout devient plus obscur. Il est d'autant plus mal aisé d'y voir clair qu'on sent que la pensée de Pascal n'est pas restée immobile. Elle a progressé, elle s'est développée, elle s'est peut-être transformée ; mais dans quel sens a eu lieu ce mouvement ? à quelle fin aurait-il abouti ? Grave question sur laquelle il vaut mieux, ce nous semble, ne rien affirmer. On peut faire des conjectures intéressantes, rien de plus. En pareille matière, il faut être fort circonspect. Deviner Pascal n'est pas chose facile. C'était un de ces hommes dont le génie mâle et bouillant n'est pas incapable de revirements inattendus, peut-être même d'écarts ; un de ces hommes qui déconcertent toutes les prévisions, qui ne donnent jamais moins que ce que l'on attendait, mais qui donnent parfois tout autre chose.

N'oublions pas d'ailleurs que Pascal est mort au moment où sa pensée subissait l'épreuve d'une crise nouvelle, dont l'effet n'a pas eu le temps de se

Digitized by Google

produire. Peut-être était-elle à la veille d'une transformation très sérieuse. Catholique fervent, Pascal, à qui les répugnances des réformés pour la confession faisaient horreur, se trouvait tout à coup placé entre l'autorité de son Eglise et l'autorité de sa conscience. Il était mis en demeure de choisir, déjà il avait choisi. Après avoir quelque temps cherché des moyens termes équivoques, il avait résolu d'être fidèle à sa conscience, et la faiblesse de ses amis avait été pour lui un cruel chagrin. On sait l'histoire de son sublime évanouissement. On sait comment, quand il vit s'ébranler et donner les mains à la chute ceux qu'il regardait comme devant être les défenseurs de la vérité, il fut saisi d'une telle douleur qu'il ne put la soutenir et qu'il fallut y succomber.[1] Qui sait, s'il eût vécu, ce qu'eût amené cette lutte nouvelle? Sa foi n'y aurait-elle rien gagné? n'y aurait-elle rien perdu? Peut-être serait-elle sortie de l'épreuve plus inébranlable que jamais; mais, en tout cas, elle en serait sortie renouvelée. Ses *Pensées*, comme sa vie, ont été brusquement interrompues. La toile s'est baissée pour toujours au moment où allait se jouer le cinquième acte.

Telle qu'elle est, on trouve dans l'apologie de Pascal le germe de plusieurs œuvres diverses. Les uns ont fait de Pascal un disciple de Montaigne, un

[1] Ce sont les paroles mêmes de Pascal. Voir le récit de cet événement dans Sainte-Beuve, Port-Royal, liv. III, ch. XVIII.

Digitized by Google

sceptique qui s'effraie de l'incertitude des connaissances humaines et se jette par désespoir entre les bras de la foi. D'autres veulent que Pascal ait vu dans le fait historique du miracle la preuve par excellence de la doctrine chrétienne. Ils pourraient même, au besoin, trouver certains mots où l'ami de Port-Royal paraît en appeler au miracle de la Sainte-Epine, comme au fait décisif. D'autres veulent que Pascal ait inauguré l'apologie moderne en abordant le christianisme par le côté philosophique et moral, en démontrant l'heureuse concordance de la doctrine du Christ et de la nature de l'homme. — Il y a un élément de vérité dans chacune de ces interprétations. L'apologie du désespoir, comme l'appelle un écrivain, l'apologie supranaturaliste et l'apologie philosophique se donnent la main dans cette œuvre singulière. Ces divers points de vue ne sont faux qu'autant qu'ils sont exclusifs. Si l'on veut rester fidèle à la vérité historique, il faut voir l'ensemble, et ne pas faire violence à la pensée de Pascal en n'en faisant ressortir qu'une seule face ; mais au lieu de cela que fait-on ? On impose à l'auteur des *Pensées* un système ; pour le rendre conséquent avec lui-même, on le mutile, on le rétrécit. On oublie qu'il s'agit ici d'une œuvre qui est encore dans le désordre de l'enfantement. De là une foule d'interprétations opposées, une foule de jugements injustes, une foule d'erreurs.

Digitized by Google

Le scepticisme de Pascal fut, il y a déjà plusieurs années, le sujet d'une vive et remarquable discussion. M. Cousin attaqua ; M. Vinet prit en main la défense. Ce fut une joute d'éloquence dont le souvenir n'est pas effacé. Peut-être ne serons-nous pas sur ce point parfaitement d'accord avec le professeur de Lausanne, notre ancien maître ; mais nous ne le sommes pas davantage avec M. Cousin.

Que Pascal ait eu des accès de scepticisme, ou plutôt des accès de noir, qu'il ait parfois senti trembler dans ses mains le flambeau de la foi, qu'il l'ait convulsivement serré sur son cœur, comme s'il allait lui échapper, c'est là ce qui est fort possible ; mais ce n'est pas ce que je veux rechercher aujourd'hui. Je ne veux pas rechercher non plus si ce fait suffit à motiver l'imputation de scepticisme. Je ne prétends point pénétrer le secret de l'histoire intime du grand homme. Je ne parle que de ses idées ; je me demande si l'apologie moderne peut les accepter telles quelles. Il ne m'importe guère que le frisson du doute ait effleuré parfois le cœur de Pascal ; mais il m'importe de savoir si ses vues, en même temps qu'elles conduisent à la foi chrétienne, conduisent au scepticisme philosophique.

M. Cousin peut trouver dans les *Pensées* plusieurs morceaux qui sont de nature à le faire craindre ; il peut citer surtout cette page trop fameuse où Pascal joue à croix ou pile le destin de l'humanité, et mon-

Digitized by Google

tre qu'il y a tout à gagner et rien à perdre en prenant croix que Dieu est, tandis qu'il y a tout à perdre et rien à gagner en prenant pile que Dieu n'est pas.

Cette manière de raisonner a paru commode, et il faut convenir qu'elle est particulièrement propre à faire impression sur les esprits incultes. Aussi n'est-il pas rare de la voir employer, même de nos jours. Il n'y a pas plus d'une semaine que je trouvais encore dans un livre religieux, qui m'est tombé par hasard sous la main, ce vieil argument de Pascal reproduit avec une assurance naïve. C'était un missionnaire qui voulait convaincre un sceptique. Le missionnaire lui demandait : « Etes-vous bien sûr que l'enfer n'existe pas? » Le sceptique, en homme fidèle à son rôle, répondait qu'il ne croyait pas à l'enfer ; mais que rien n'étant plus mystérieux que ce qui nous attend au-delà de cette vie, il était plus prudent de ne pas se prononcer. « Eh bien, reprenait le missionnaire, si vous n'êtes pas sûr que l'enfer n'existe pas, dites-vous chaque soir que le lendemain vous pouvez vous réveiller en enfer. » Inutile d'ajouter que l'argument portait coup, et que, huit ou quinze jours plus tard, le sceptique, obsédé de la pensée de l'enfer, devenait croyant. — Il avait cédé au raisonnement de Pascal ; il avait compris qu'il y a beaucoup de mauvaises chances à courir si l'on parie

Digitized by Google

que l'enfer n'existe pas, tandis qu'il n'y en a que de bonnes à parier qu'il existe.

Si là est la pensée de Pascal, je conçois fort bien qu'elle ait scandalisé. Un raisonnement pareil ne peut naître que de l'antique alliance de la superstition et de la peur. Je dis de la peur, car il ne s'agit pas ici de cette crainte respectueuse qui est le commencement de la sagesse. Il nous transporte en plein moyen âge; il nous rappelle le temps où cette bonne femme dont parle Villon, sa mère, si je ne me trompe, voyait au monastère de sa paroisse deux tableaux, dont l'un représentait le paradis avec *harpes et luths;* l'autre, l'enfer *où damnés sont boullus,* et priait ainsi la dame des cieux, la vierge Marie :

« L'un me fait peur, l'autre joie et liesse;
La joie avoir fais moi, haute déesse. »[1]

Pour que l'argument du pari suffise à l'intelligence, il faut que la prière de Villon suffise au cœur. Grâce au ciel, le sentiment religieux est devenu plus difficile, la conscience plus délicate, et pour une conscience délicate la gageure de Pascal est presque un outrage. Sur les esprits cultivés et sur les âmes bien nées la peur de l'enfer a moins de prise que l'amour de la vérité.

[1] Villon, Grand Testament. Ballade qu'il fit à la requête de sa mère pour prier Notre Dame.

Digitized by Google

Si toute l'argumentation de Pascal reposait sur ce fameux pari, elle irait, j'en conviens, perdant chaque jour de son actualité et de sa force. Les Livres sacrés parlent du lait qui doit alimenter la foi des faibles, et de la viande qui convient à celle des forts ; ne pourrait-on pas ajouter que si, par le progrès des choses humaines, la foi réclame une nourriture plus fortifiante, elle réclame aussi des mets plus choisis, et que le temps n'est plus du pain noir dont vivait la foi de nos pères ?

Mais est-ce donc le fond de la pensée de Pascal ? J'en doute. Si, par hasard, au lieu de l'argument capital, il ne fallait voir dans cette gageure qu'un stimulant pour l'attention ; si Pascal avait voulu simplement montrer qu'en mettant toutes choses au pis, en nous supposant incapables d'obtenir par nous-mêmes la moindre lumière sur les mystères de notre destinée, il serait encore de notre intérêt d'étudier la religion, et par conséquent de prêter l'oreille à son défenseur, si, dis-je, telle était la signification de ce morceau malheureux, on pourrait regretter que Pascal ait eu recours à un pareil moyen d'éveiller l'attention ; mais il n'y aurait pas lieu toutefois à se gendarmer si fort.

Pour déterminer avec exactitude l'emploi que Pascal aurait fait d'une page si compromettante, il faudrait, je le sais, pouvoir répondre du plan définitif des *Pensées*. L'interprétation que je propose n'est

Digitized by Google

donc pas certaine, mais elle a quelques chances de probabilité : cela devrait suffire à rendre plus circonspects les adversaires de Pascal. Qu'on veuille bien, en effet, relire simultanément le morceau dont nous parlons et le récit d'Etienne Périer. De cette double lecture il résultera deux choses : d'abord que ce morceau devait suivre l'étude de la nature humaine, à laquelle il fait allusion à plusieurs reprises, et préparer l'étude de la religion chrétienne. Sa place naturelle est donc dans l'entre-deux, comme moyen de transition. Il en résultera en outre que Pascal ne comptait nullement profiter de ces moyens de transition pour établir les fondements de la foi, mais bien pour exciter dans le cœur de l'homme, surpris de trouver en lui tant de grandeur et tant de bassesse, une crainte et une curiosité salutaires.

Sans doute, il sera toujours facile d'isoler cette page malheureuse, de lui attribuer une valeur absolue, et d'en déduire, à la honte de la religion chrétienne, le scepticisme de son plus grand apologète. Mais un pareil procédé n'est ni loyal, ni scientifique. Il repose sur un abus d'interprétation. Que le philosophe le plus incrédule me livre ses papiers épars, ses notes, ses ébauches, et je parie de prouver par le même procédé qu'il est on ne peut plus croyant. Lequel est le plus juste, d'expliquer l'ensemble des *Pensées* par ce singulier morceau, ou ce morceau par l'ensemble ?

Digitized by Google

Pascal n'a traité nulle part, d'une manière formelle, la question difficile des rapports de la foi et de la raison. Souvent il a l'air de vouloir anéantir la raison pour faciliter le triomphe de la foi; souvent il prête le flanc aux attaques de ceux qui ne pensent pas que la meilleure préparation pour croire en Jésus-Christ soit de ne croire à rien, qui ne veulent pas que de tous les chemins qui conduisent au Calvaire le plus sûr et le plus court passe au pied du château de Montaigne; et cependant le but avoué, et les grands traits de son œuvre contredisent cette interprétation. Ce même Pascal qui, s'il faut prendre à la lettre certains mots audacieux, veut, par droit de conquête, faire régner la foi religieuse au détriment de la foi philosophique détrônée, entreprend de fonder une philosophie qui ne s'anéantisse pas, mais qui s'accomplisse par la religion.

Pascal n'a pas étudié d'une manière plus rigoureuse la question non moins difficile de la portée et de la justesse des facultés de l'esprit humain; mais dans le peu qu'il en a dit on peut signaler une contradiction semblable. Cette seconde question domine la première; si Pascal l'eût traitée à fond, nous aurions la clef de son livre : ici encore son dernier mot nous manque. Nous voyons qu'il cherche la dignité de l'homme dans la pensée, et pourtant le flambeau de la raison lui paraît aussi pâle que vacillant. Jusqu'à quel point sa lumière peut-elle nous

Digitized by Google

éclairer? à partir de quel point ne peut-elle que nous abuser? Pascal ne le dit pas. Il ne croit ni à la toute puissance de la raison, ni à son absolue incapacité; mais entre ces deux extrêmes l'espace est grand, et l'on ne sait où il s'arrête. Peut-être Pascal ne le savait-il pas lui-même.

Que faire dans cette incertitude? Faut-il s'emparer de telle ou telle expression d'une hardiesse imprudente, d'une hardiesse qui eût été condamnable partout ailleurs que dans des notes intimes? Faut-il compter une à une tant de fières boutades? Faut-il détacher violemment de l'ensemble tout ce qu'il y a de plus violent dans Pascal? Faut-il en profiter pour faire de Pascal un des plus fougueux contempteurs de la raison, un des plus dangereux apôtres du scepticisme; un nouveau Montaigne que le désespoir a converti, un homme qui a peur, et qui, comme l'en accuse Voltaire, croit ce qu'il ne croit pas? Non; ces boutades ont sans doute leur signification; elles ne sont pas tombées par hasard de sa plume; elles révèlent un côté du génie de Pascal; mais elles ne renferment pas tout Pascal. Elles nous semblent d'ailleurs jeter moins de lumière sur son livre que sur son caractère, elles intéressent le biographe de Pascal, plus que le critique qui ne songe, comme nous, qu'à examiner la valeur de son apologie.

Ici, comme ailleurs, je voudrais qu'on s'en tînt aux traits généraux de l'apologie de Pascal, et qu'on

Digitized by Google

attachât plus d'importance aux pensées qui découlent naturellement de l'ensemble qu'à quelques paroles hautaines et méprisantes. Si Pascal eût traité à fond le problème de la portée de l'esprit humain, j'imagine que, développant un principe qu'il a très nettement, mais rapidement indiqué, il eût déduit les limites de nos facultés intellectuelles des limites mêmes de notre être. Il eût tiré parti de cette pensée remarquable que le peu que nous avons d'être nous dérobe la vue de l'infini, que ce que nous en avons nous cache celle des premiers principes,[1] de telle sorte que nous sommes réduits à la vue d'une certaine sphère moyenne qui est la sphère propre à l'homme, de telle sorte aussi que nous sommes également incapables et de savoir certainement et d'ignorer absolument.[2] — De ces principes résulte, j'en conviens, l'impossibilité d'une science absolue ; mais tout le mouvement du monde moderne, comme l'a fort bien démontré M. Scherer, s'est accompli dans ce sens :

La foi à l'absolu, dit M. Scherer, est propre à l'enfance, à celle des peuples comme à celle des individus. Les uns et les autres, la perdent de la même manière, en devenant hommes faits. Tous les objets sont simples aux yeux de l'enfant, toutes les couleurs sont tranchées, tous les contrastes sont des contradictions.

[1] Ce sont les propres expressions de Pascal. *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 106.

[2] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 108.

Digitized by Google

Mais l'expérience corrige chaque jour ces impressions. La réalité se montre de plus en plus riche et complexe; les nuances paraissent, les ombres se fondent, les points de vue se multiplient. On s'aperçoit que ni le bien, ni le mal, ni le vrai, ni le faux ne sont à l'état pur ici-bas; qu'il y a de l'erreur dans toutes nos vérités, des faiblesses dans toutes nos vertus. Bien plus, il devient manifeste que le mouvement des choses humaines résulte précisément des efforts que fait sans cesse un principe pour se dégager de son contraire. En un mot, tout était absolu, tout est devenu relatif.

Pascal, qui n'aborde guère les questions par le côté historique, n'aurait pas parlé sur ce ton du mouvement des choses humaines. Mais dans ce qu'on appelle son scepticisme, je vois distinctement le germe fécond de cette grande idée, que les opinions de l'homme n'ont rien d'absolu, et cette idée est au nombre de celles que le dix-neuvième siècle fait pénétrer de jour en jour plus profondément dans tous les esprits. Est-ce là du scepticisme? Plusieurs le pensent. Ils se trompent, selon moi; mais si c'est du scepticisme, notre siècle devient sceptique avec Pascal, et les *Pensées* n'ont pas perdu tout à-propos sur le point même où elles ont été attaquées en dernier lieu avec le plus de vivacité.

Toutefois, et qu'on veuille bien ne pas s'y méprendre, je ne vois là qu'un germe et un germe que plusieurs autres menaçaient d'étouffer. Peut-être Pascal fût-il tombé dans une inconséquence qui n'est

Digitized by Google

point rare. Après avoir refusé à la connaissance humaine toute valeur absolue, après avoir déclaré l'homme incapable de savoir certainement, peut-être eût-il revendiqué en faveur de la connaissance chrétienne qui procède de la foi, cette valeur absolue, cette suprême certitude dont il commence par nous dénier le privilège. Je ne m'étonnerais point, à supposer qu'il y eût encore sur Pascal des documents à découvrir, si l'on venait un jour me prouver, pièces en main, que Pascal comptait faire tourner au profit de la foi ce qu'il adresse d'insultes à la raison, et assurer les fondements de la connaissance chrétienne sur le mépris de la connaissance naturelle. Il y a dans les *Pensées* d'assez nombreux passages dont on pourrait tirer cette conclusion.

C'est là, en effet, une des habitudes les plus invétérées de l'apologie chrétienne. Elle se réjouit des discordes des philosophes, comme s'il devait lui en revenir un avantage certain. Elle passe en revue les opinions accréditées auprès des sages de la terre ; elle en exagère la divergence (hélas ! il n'y aurait pas besoin de l'exagérer !) ; elle en étale les contradictions ; elle insiste sur les deux cent quatre-vingts thèses que l'antiquité a vu naître, au dire de Pascal, sur la question du souverain bien : elle renverse d'un souffle cette Babel colossale ; puis, quand elle a bien montré la triste incapacité et le plus triste

Digitized by Google

orgueil de cette raison qu'un vent manie et qui ose parler de ses droits, elle lui crie : « Viens à moi, et si tu veux courber la tête, je te rendrai capable de connaître ; *fides præcedit intellectum.* »

Que la philosophie proteste contre des prémisses de cette nature, je n'ai pas de peine à le concevoir. Pour les admettre, il lui faudrait abdiquer. Aussi s'efforce-t-elle d'établir que les avocats du christianisme, en condamnant la raison à l'impuissance, se condamnent eux-mêmes au néant ; qu'ils ruinent la base nécessaire et universelle sur laquelle repose toute foi, et la foi chrétienne aussi bien qu'une autre ; qu'ils font une œuvre qui les trompe : elle s'efforce d'établir que la vérité n'est quelque chose que par ses rapports avec l'intelligence, et que nier l'aptitude de l'intelligence à découvrir la vérité, c'est du même coup nier la vérité.

Il est fort naturel que M. Cousin le philosophe ait sonné l'alarme en voyant la raison si fièrement éconduite. Je crains seulement qu'il n'ait pas bien choisi le texte et l'occasion de ses fameuses plaidoiries en faveur de la justesse de l'esprit humain. Car, enfin, Pascal est-il l'inventeur de ce système d'apologie qui fustige la raison au bénéfice de la foi ? Non, Pascal l'a trouvé tout formé et dès longtemps. Les Pères de l'Eglise et les docteurs du moyen âge le connaissaient déjà ; ils l'ont employé avec plus de

Digitized by Google

rigueur que Pascal. Pascal n'en est pas même un représentant complet : il a des boutades, non une théorie arrêtée.

Pascal, quelles qu'eussent été d'ailleurs ses inconséquences, aurait mérité plutôt de la part du philosophe une mention honorable. Il a contribué à faire tomber en discrédit le système que combat M. Cousin. Il y a entre lui et les apologètes ordinaires cette grande différence que ceux-ci affirment l'incapacité de notre raison en vertu d'un dogme théologique, tandis que Pascal l'affirme en vertu de raisons métaphysiques, indépendantes de toute foi religieuse. Dès l'abord il se place sur un terrain qui est bien celui de la philosophie; il juge la raison par la raison, en sorte que, s'il lui était arrivé de tomber dans quelque excès, il en aurait fourni lui-même le correctif.

Que conclure de tout ceci? deux choses : d'abord que sur cette question, comme sur tant d'autres, il faut savoir suspendre son jugement. Les idées de Pascal sur les rapports de la foi et de la raison sont, à mes yeux, trop indécises pour qu'on puisse lui faire un procès en forme. Je n'entrevois que des lueurs incertaines; je doute et je m'abstiens. Ensuite je remarque que, sur un sujet si capital, ce doute est grave. Il ne se peut pas que l'apologie chrétienne laisse dans le vague une question de cette importance. Une apologie qui ne résout pas clairement

Digitized by Google

ce problème, demeure incomplète, partant obscure.

Cette lacune est sérieuse. Grâce aux travaux de la philosophie dans ce siècle et dans le siècle précédent, l'attention s'est portée sur le problème de la connaissance plus que sur tout autre. Le christianisme a été spécialement attaqué de ce côté-là par les écoles les plus diverses. Si l'apologie veut suivre et dominer le mouvement des esprits, il faut qu'elle complète Pascal en ce point. Les progrès de la pensée moderne n'eussent-ils fait que rendre cette lacune plus saillante, c'en serait assez pour que l'œuvre de Pascal ne répondît plus à tous les besoins de notre époque.

De quelque manière que l'on envisage ce que l'on appelle le scepticisme de Pascal, on doit reconnaître que l'auteur des *Pensées* nous donne en faveur du christianisme d'autres raisons que l'impossibilité de découvrir la vérité et d'atteindre à la certitude par nos ressources propres.

Ces raisons ont-elles conservé toute leur force ?

L'étude de la nature humaine conduit Pascal à s'attacher surtout à deux grands faits qui sont, en réalité, les deux colonnes de toute la doctrine chrétienne ; je parle de la chute qui explique notre misère, et de la venue d'un réparateur divin chargé de rendre à l'homme sa grandeur primitive. Ce sera sur ces deux faits seulement que porteront nos re-

Digitized by Google

marques, ou plutôt sur la manière dont ils sont établis par Pascal. Nous n'avons nullement l'intention, je prie le lecteur de vouloir bien s'en souvenir, de discuter la réalité de la chute, ni la divinité de Jésus-Christ. Nous nous demandons seulement, si le progrès des études historiques et philosophiques a laissé subsister intacte l'argumentation de Pascal.

Deux choses convainquent Pascal de la déchéance de l'humanité : le juste rapport qui existe entre cette doctrine et les contradictions de la nature humaine le dispose à l'accepter; la force des témoignages dont s'appuie la divinité des Livres sacrés, les seuls livres qui l'aient nettement établie, achève de le convaincre.

L'idée de la chute concorde sans doute avec les phénomènes que présente le cœur humain ; elle explique quelques-unes de ces étonnantes contradictions; mais les explique-t-elle toutes? explique-t-elle au moins toutes celles qu'a signalées Pascal? Rappelons nos souvenirs :

Pascal a parlé d'un besoin de justice qui ne peut pas être satisfait. La chute expliquera-t-elle cette singulière anomalie? Il le semble.

Pascal a parlé d'une soif de bonheur que l'homme ne réussit pas à étancher. Cette seconde anomalie peut-elle s'expliquer aussi par la chute. Il le semble.

Digitized by Google

Pascal a parlé de notre invincible curiosité, de ce désir de connaître que rien n'apaise, quoiqu'à chaque pas il s'achoppe contre un mystère. La chute expliquera-t-elle cette troisième anomalie ? Il ne le semble pas.

L'incertitude de nos connaissances résulte en grande partie du fait que l'homme est un milieu entre rien et tout, et que sa position même lui dérobe la vue des extrêmes. Retranchons la chute. L'homme en sera-t-il moins à l'étroit entre ces deux abîmes ? Sera-t-il dans une position meilleure pour découvrir la vérité ? La science ne reposera-t-elle plus sur un cercle vicieux ? Ne sera-t-elle plus obligée de prononcer sur le tout sans connaître les parties, et sur les parties sans avoir embrassé le tout ? L'homme, dans son état d'innocence, ne sera-t-il pas aussi bien que l'homme déchu, un monstre incompréhensible, incapable de savoir certainement et d'ignorer absolument, un juge de toutes choses et un cloaque d'incertitudes, sinon d'erreurs ?

Les contradictions dont Pascal accuse l'homme sont de deux sortes ; il faut distinguer entre elles.

Les unes sont morales ; c'est le cas par exemple de l'éternelle impuissance de l'homme à réaliser sur la terre le bonheur et la justice. La chute étant un fait moral se laisse très naturellement rapprocher de ces deux contradictions, et l'on conçoit sans peine qu'elle puisse en être la cause.

Digitized by Google

Les autres ont une portée plus grande. Elles sont métaphysiques; elles se rattachent aux conditions mêmes de l'existence d'un être qui n'est pas l'Etre suprême. C'est le cas de ce singulier mélange de petitesse et de grandeur, de fini et d'infini que Pascal reconnaît en nous, et de la contradiction qui existe nécessairement entre les aspirations et les œuvres de notre raison. Ces contradictions-là sont antérieures à la chute; elles en sont par conséquent indépendantes. Elles paraissent le lot fatal de tout être créé, quel que soit l'usage qu'il ait fait de sa liberté.

Pascal méconnaît cette distinction. Il groupe sans scrupule des faits de nature diverse, il en forme un faisceau unique, et c'est ainsi, liés arbitrairement les uns avec les autres, qu'il les jette sur le plateau de la balance pour peser en faveur du dogme chrétien.

Cette association d'idées hétérogènes nuit à la netteté du raisonnement et à l'évidence des conclusions. Elle constitue une faute contre la logique, et cette faute est d'autant plus sensible que les contradictions métaphysiques, c'est-à-dire celles-là même qui sont étrangères au fait de la chute, paraissent préoccuper particulièrement Pascal. Les termes qu'il emploie le montrent. Pascal parle de la bassesse de l'homme, de sa petitesse, de sa misère plus qu'il ne parle de la corruption de son cœur. Or

Digitized by Google

ce sont deux choses trop différentes pour que l'on puisse passer sans intermédiaire de l'une à l'autre. Combien d'êtres qui sont chétifs et misérables sans être pour cela corrompus !

Je n'oserais accuser Pascal de n'avoir pas songé du tout à cette distinction fondamentale ; je dis seulement que, dans l'état où elles nous sont parvenues, ses notes que l'on appelle ses *Pensées* soulèvent à cet endroit une objection sérieuse. La rigueur philosophique à laquelle est habituée la pensée moderne exige que l'on pousse l'analyse plus loin, que l'on établisse avec plus de clarté les rapports qui existent entre les faits signalés par Pascal dans son étude de l'homme et la conclusion qu'il en tire. Si tous ces faits n'aboutissent pas à cette conclusion, si cependant on paraît vouloir les y faire tous aboutir, on pourrait se servir des lumières répandues par Pascal lui-même sur les contradictions de notre nature, pour reprocher au christianisme de ne donner qu'à moitié le mot de l'énigme:

Ce n'est pas tout. Si l'on envisage la chute à un point de vue sérieusement scientifique, et ce doit être, sans doute, le point de vue de l'apologie, surtout de celle qui se préoccupe et s'inspire d'une philosophie chrétienne, elle nous apparaîtra comme une hypothèse qui explique les phénomènes de l'ordre moral.

Quiconque observe les faits intérieurs, quiconque

Digitized by Google

a jamais suivi les événements de l'histoire d'une âme, en aura découvert qui semblent au premier abord inconciliables. Chacun porte deux hommes en soi. Celui qui veut n'est pas toujours celui qui fait. Cette contradiction est si grave que plusieurs systèmes ont été incapables de la surmonter. Les uns ont simplifié la difficulté en la niant, en retranchant, ce qui est toujours facile, un des éléments du problème. Les autres, plus sincères, mais non plus heureux, ont recouru à l'antique supposition du dualisme. Ils ont fait cohabiter dans le sein de l'homme deux principes ennemis, voués à une lutte éternelle, le principe du bien et le principe du mal.

L'esprit humain n'a pu se déclarer satisfait d'aucune de ces doctrines. D'une part l'évidence des faits l'a emporté sur l'apparente simplicité logique des systèmes exclusifs ; d'autre part, cet irrésistible besoin d'unité qui préside à tous les travaux de la pensée, et qui paraît être une des lois de notre entendement, a protesté contre toute doctrine dualiste, et cette protestation est au nombre de celles qui finissent toujours par triompher. C'est le propre du progrès de tendre à l'unité. En morale, soutenir une doctrine dualiste c'est poser la question sans la résoudre ; c'est faire aveu d'ignorance.

Aux yeux de la science, l'hypothèse de la chute a ce grand avantage que, sans rien retrancher des difficultés du problème, elle s'élève fort au-dessus

Digitized by Google

de la doctrine dualiste. Elle tient compte des deux principes et elle les concilie dans une unité plus haute. Elle satisfait en cela aux exigences du véritable esprit philosophique.

Il n'est pas digne d'un penseur sérieux de traiter légèrement ce premier dogme de l'Evangile. Il explique tant de choses et il les explique si bien qu'il se recommande de lui-même à l'examen. Mais n'en faut-il pas davantage pour qu'il soit aussitôt reconnu comme l'expression de la vérité, comme la loi du monde moral ? Oui, il en faut davantage.

De même que l'observateur des faits moraux, l'observateur de la nature physique se trouve en présence d'un grand nombre de phénomènes, et il en cherche aussi les lois. Ces lois ne sont pas des abstractions, ce sont des faits, mais des faits généraux et par cela même des faits qui échappent à l'observation directe. Les faits généraux existent réellement, mais jamais à l'état pur ; ils ne se montrent que sous le vêtement étroit des faits particuliers. L'important est de les en dégager. Toutes les fois que la science y réussit, elle découvre une loi. Pour démontrer une de ces lois, pour faire voir qu'elle n'est pas une fiction de l'esprit, mais l'expression d'une réalité, il faut établir deux choses : d'abord qu'elle explique les faits particuliers, ensuite qu'elle les explique seule, ou tout au moins qu'elle les explique mieux que les autres hypothèses pro-

Digitized by Google

posées. Une loi qui explique les faits est plausible ; une loi qui les explique seule est nécessaire et peut être tenue pour vraie.

Dans les sciences morales se contentera-t-on à beaucoup moins ? Non. Où est le philosophe qui oserait réclamer pour elles le bénéfice de l'indulgence ?

Si donc l'idée de la chute rend compte de certains faits, cela nous dispose à l'accueillir ; mais un esprit logique ne sera pas si prompt à se déclarer satisfait. Il souhaitera qu'on lui montre de plus que l'hypothèse chrétienne est supérieure aux hypothèses élaborées par la science, qu'elle explique tout d'une manière plus naturelle, plus simple et plus complète.

L'apologie de Pascal répond-elle à ce légitime désir ?

On serait en droit de l'attendre si l'on ne songeait qu'aux solides qualités de ce génie ferme et précis, qui possédait au plus haut point et l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Mais le siècle n'était pas mûr pour tant de rigueur philosophique. Pascal, malgré toute la spontanéité de son génie, porte la marque de l'époque.

Il lui arrive de tomber dans la faute même que nous avons reprochée à son éditeur, et qu'il eût, à certains égards, évitée, si, en achevant son œuvre, il eût suivi un plan analogue à celui que nous ex-

Digitized by Google

pose Etienne Périer. Il est telle page où Pascal se borne à rapprocher le fait des contradictions de la nature humaine de l'idée de la chute, comme s'il était de soi-même évident que cette idée en fournît l'explication nécessaire ; telle page où il donne raison contre nous et contre lui-même à la préface de M. Astié; où, peu fidèle aux inspirations d'une inflexible dialectique, il insinue la réponse dans la question, c'est-à-dire le dogme chrétien de la chute dans l'énoncé même du problème philosophique des contradictions.

Pascal a songé cependant à montrer la supériorité de la doctrine religieuse sur les doctrines philosophiques. A ses yeux l'armée des philosophes se range en deux colonnes ennemies, à la tête desquelles se placent Epictète et Montaigne, qui l'un et l'autre n'ont vu la nature humaine que par un côté. Cette critique sommaire de toute l'œuvre de la philosophie avant Pascal est-elle bien juste ? On pourrait, je le crois, le contester ; mais je veux l'admettre.

Il reste à savoir si elle l'est encore maintenant, si l'on peut aujourd'hui faire aussi bon marché que Pascal de tous les travaux de la science sur les phénomènes de la vie morale.

Si, par hasard, il se trouvait une théorie plus ou moins récente qui contestât la justesse de l'explication chrétienne et qui se mît ouvertement sur les rangs pour lui disputer la palme, il importerait plus

Digitized by Google

que jamais que l'apologie se montrât difficile avec elle-même, qu'elle n'entonnât pas le chant de victoire sans avoir effectivement lutté et vaincu. Si, en outre, cette théorie se présentait à nous avec les avantages mêmes qui distinguent éminemment la théorie chrétienne, si elle atteignait à l'unité sans affaiblir le problème, il faudrait bien avouer que l'œuvre de Pascal aurait besoin d'être complétée par la réfutation de cette doctrine nouvelle qu'il n'a pu ni prévoir, ni réfuter.

Or c'est précisément le cas. La philosophie allemande, cette royale manifestation de la puissance et de l'audace de l'esprit humain, a vu naître plus d'un système qui tient compte de ces contradictions dont la seule pensée épouvantait Pascal. Le dernier surtout des grands systèmes de cette grande école, celui de tous qui est encore le plus accrédité, et qui a porté au christianisme les coups les plus sérieux, s'est ouvertement attaqué aux contradictions du monde moral, et s'est flatté de les expliquer sans les amoindrir, et cela plus rationnellement que ne le fait le dogme de la chute.

Voyez la logique de Hegel. Elle ne procède point comme la logique vulgaire qui part d'un principe, en poursuit l'étude de conséquence en conséquence, affirmant tout ce qu'il renferme, niant tout ce qu'il exclut. En allant du principe à sa conséquence, la logique vulgaire ne va que du même au même. Elle

Digitized by Google

est condamnée à l'immobilité. La logique hégélienne procède bien autrement. Elle reconnaît dans la pensée et par suite dans la nature, ce que Platon avait déjà entrevu, l'existence nécessaire de termes opposés. La pensée, comme le monde, a ses pôles. Hegel les affirme l'un et l'autre, et travaille à les réunir dans un principe supérieur dont, par leur diversité même, ils manifestent toute la richesse. Appliquant à l'homme et à l'humanité le procédé de cette logique remarquable, Hegel en reconnaît avec Pascal et la grandeur et la misère. Il explique la grandeur de l'homme par ce qu'il a d'être en lui, et sa misère par le peu qu'il a d'être : ce sont, chose curieuse, les expressions mêmes de l'apologète chrétien qui s'appliquent à merveille au système du penseur allemand. Jusqu'ici ils sont d'accord ; à partir de ce point, ils s'éloignent. Pascal cherche la conciliation des termes opposés de grandeur et de misère, d'être et de néant dans l'hypothèse d'une *déchéance ;* Hegel dans l'idée du *devenir*, qui tient compte aussi de l'être et du non être, ou, si l'on veut, de la grandeur et de la petitesse de l'homme. L'un place l'idéal à l'origine de toutes choses et veut que nous en soyons dépossédés ; l'autre le laisse entrevoir dans les profondeurs de l'avenir et veut que nous y tendions.

Voilà deux hypothèses ou deux lois en présence, le dogme philosophique du *devenir* et le dogme chrétien

Digitized by Google

de la *chute*. Ces deux hypothèses s'appliquent aux mêmes faits, elles aspirent l'une et l'autre à être la loi du monde moral. Elles rivalisent. A laquelle dois-je croire? Quelle est celle qui s'accorde le mieux avec les faits? C'est ce que j'ignorerais éternellement, si je ne suivais d'autre maître de philosophie que Pascal, car je ne vois rien dans son étude de la nature humaine dont l'une de ces théories ne puisse se prévaloir aussi bien que l'autre.

Je dirai même, et cela sans vouloir me livrer au triste plaisir du paradoxe, que si la partie philosophique des *Pensées* me faisait incliner plutôt vers l'une, ce serait vers celle de Hegel. L'idée du philosophe allemand a l'avantage de me faire comprendre les contradictions métaphysiques de l'homme aussi bien que ses contradictions morales, et l'on se souvient que Pascal a eu le malheur d'éveiller ma curiosité sur les premières, sans être en mesure de la satisfaire. C'est une lettre de recommandation qu'il a donnée à l'avance au système de Hegel.

Il va sans dire que je ne fais pas un crime à l'apologète du dix-septième siècle de ne pas me mettre en garde contre le penseur allemand; ce serait trop naïf. Je me borne à poursuivre mon but; je recherche ce que la philosophie moderne a fait perdre de valeur aux arguments de Pascal, et j'arrive à cette conclusion singulière que, presque toute la première partie du livre des *Pensées*, presque toute cette étude

Digitized by Google

si remarquable et si originale des mystères de notre nature, pourrait servir de préface à une apologie de l'hégélianisme. Cela prouve sans doute de combien la pensée de Pascal dépassa la pensée de son siècle ; mais assurément cela ne ferait pas son compte.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a là une seconde lacune dans son œuvre, un second point sur lequel elle ne répond plus aux besoins de notre siècle. Que l'apologie moderne y prenne garde. Il lui appartient de faire face aux nouveaux ennemis dont Pascal n'a pas prévu les redoutables attaques. Si elle négligeait ce devoir, il serait à craindre que Pascal ne préparât des disciples à Hegel. Ce sont là de ces tours que le temps joue parfois.

Mais l'étude de l'homme ne fait que préparer Pascal à accepter le dogme chrétien. Pascal attend la conviction de la force des témoignages historiques. Est-il plus heureux dans cette seconde partie de sa preuve ?

Ses réflexions sur l'Ancien Testament ont pour but d'établir que le livre qui raconte le péché d'Adam porte le sceau de la divinité. Dieu ne saurait ni se tromper, ni mentir. Descartes s'en porte garant ; si donc le récit de la chute est de lui, il doit être tenu pour vrai, et toute incertitude disparaît. Malheureusement, et ici je ne crains pas d'être démenti, la partie historique du livre des *Pensées* n'en est pas la

Digitized by Google

plus forte. Il manquait à Pascal pour commenter l'Ancien Testament une chose indispensable, la science, partant la critique. Tout dans le livre divin lui paraît lumineux. Les prophètes, les miracles, les figures viennent tour à tour lui prêter l'appui de leurs preuves, et il les interprète avec plus d'assurance que ne le ferait un voyant. On dirait un prophète attardé.

Pascal, dans ce chapitre des Prophéties, dit M. Sainte-Beuve, comme dans celui des Miracles, est manifestement sur son Thabor. Soyons pourtant sincère, dussions-nous par là nous juger. Le souffle nous manque pour l'y suivre jusqu'au haut; et là où il voit plus clair que le soleil, notre œil ne distingue, hormis quelques grands traits éclatants, qu'un fond très mélangé de lueurs et d'ombres. Si, parmi les auditeurs du fameux discours dont ses amis nous ont parlé,[1] il s'en était trouvé un seul qui fût capable de doute, ce seul article des prophéties était fait peut-être pour le troubler. Car que de hardiesses! que de témérités! que d'aveux lui échappent dont il s'arme aussitôt comme d'une preuve.[2]

Pour nous, enfants du dix-neuvième siècle, hommes très capables de doute, nous sommes peu convaincus par les témérités de Pascal; j'ose ajouter que nous n'en sommes guère édifiés. Au dix-septième siècle et dans la société de Port-Royal, une argumentation pareille pouvait être fort salutaire; je crains

[1] Il s'agit justement de celui que rapporte Etienne Périer.
[2] Sainte-Beuve. Port-Royal, III, p. 366.

Digitized by Google

que de nos jours elle ne soit devenue dangereuse. Ces figures *qui semblent un peu tirées par les cheveux* et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs[1] ne convaincront plus un grand nombre de personnes ; ces miracles qui *ne servent pas à convertir, mais à condamner,*[2] ne serviront que trop à leur but. Et ces discours des prophètes qui *sont contraires et se détruisent,*[3] et ces prophéties qui *sont justes à deux cents ans d'approximation.....*[4] Hélas ! tout cela est trop fort pour nous !

Pascal aime à clouer ses adversaires entre les deux branches d'un inexorable dilemme. « Figures ou sottises », s'écrie-t-il à propos des cérémonies du peuple juif. Pascal ne nous offre le choix qu'une fois d'une aussi brusque façon ; mais, à chaque instant, le dilemme existe dans la pensée, sinon dans les mots. Figures ou sottises, miracles ou sottises, prophéties ou sottises ! Un pareil argument est parfait pour convaincre les gens convaincus. Mais prenez garde avant de l'employer avec les profanes. Il pourrait, comme le roseau d'Egypte, percer la main qui s'y appuie. Craignez qu'il ne vienne un temps où on l'accepte, mais pour répondre hardiment : Sottises ! sottises ! Jouer un enjeu pareil, c'est jouer quitte ou double ; c'est se mettre soi-même dans la redou-

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 345. — [2] *Ibidem*, II, p. 330. — [3] *Ibidem*, II, p. 347. — [4] *Ibidem*, II, p. 372.

Digitized by Google

table nécessité d'emporter la place du premier assaut ou de s'y briser les reins. Pascal n'aurait pas eu besoin de vivre autant qu'un patriarche pour s'en assurer lui-même. Cent ans après sa mort paraissait la *Profession de foi du vicaire savoyard,* qui répond en ces termes au dilemme de Pascal :

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours!..... Avec tout cela ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions?

Evidemment le dilemme de Pascal n'avait plus de prise sur Rousseau. Il avait cédé comme un ressort trop tendu.

De nos jours il a cédé plus encore. La critique moderne ne l'accepte plus. Elle a trouvé moyen d'échapper aux étreintes convulsives de Pascal. Elle nie les prophéties, les miracles, les figures; mais elle ne les traite pas pour cela de sottises. Elle a trop d'intelligence et de savoir-vivre. Métaphore, dit-elle,

Digitized by Google

poésie, enthousiasme, création religieuse, création d'hommes sans doute, mais belle et respectable; œuvre de la conscience spontanée : que sais-je encore? A tout cela que répond l'apologie de Pascal? Peu de chose, ce me semble.

Je suppose un homme sincère, intelligent et cultivé, qui ne se soit jamais occupé sérieusement de questions religieuses. Soudain il se sent pris d'une vive curiosité : il comprend, comme Pascal, qu'il n'y a de gens raisonnables que ceux qui ont trouvé la vérité religieuse, et ceux qui, sans l'avoir trouvée, la cherchent. Il lit d'abord Pascal, puis, aussitôt après, il lui tombe sous la main les *Etudes d'histoire religieuse* de M. Ernest Renan. Je demande quel sera l'effet de cette double lecture. L'apologie de Pascal aura-t-elle prémuni son lecteur contre les doutes et les objections de M. Renan? Lui aura-t-elle donné des armes suffisantes pour combattre et terrasser ce nouvel adversaire?

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir sur ce point deux opinions. J'en appelle au jugement même de ceux qui attaquent avec le plus de vivacité le critique français. S'ils en étaient réduits aux arguments de Pascal, ils seraient bien pauvres.

La critique, en effet, a subi une véritable transformation. Pascal, comme tous les apologètes de son temps, ne connaissait qu'une religion, la religion chrétienne. C'est dans son sein qu'il puise les argu-

Digitized by Google

ments qu'il fait valoir. C'est elle-même qu'il appelle à témoigner dans sa propre cause. Ce sont les prophètes qui plaident en faveur des apôtres, ou les apôtres qui plaident en faveur des prophètes. M. Renan se place à un tout autre point de vue. Les progrès qu'a faits depuis deux siècles l'étude de l'histoire, prise dans son acception la plus vaste, appliquée aux langues, aux littératures, aux mœurs, aux religions, aux destinées politiques des peuples, lui permettent de dominer son sujet de beaucoup plus haut. Il a étudié plusieurs religions diverses, et il a consciencieusement suivi les phases de leur développement. Ce sont autant de faits du même ordre qu'il approfondit et qu'il compare. Il les explique les uns par les autres. En les rapprochant, il se met à même de les comprendre, de les classer et d'atteindre enfin à des résultats généraux.

Supposons que tous les résultats auxquels aboutit M. Renan soient erronés; il n'en serait pas moins vrai que sa méthode est supérieure à celle de Pascal. De même que l'étude d'une plante ne suffit pas pour connaître à fond la nature de la plante, l'étude d'une religion ne fournit pas à la critique des données suffisantes pour asseoir un jugement et proclamer un résultat. Pascal ne pouvait pas se livrer à une étude comparative, et, l'eût-il essayé, il n'y aurait pas réussi. Le seul fait que la critique moderne est en mesure d'aborder ce nouveau travail avec quelques

Digitized by Google

chances de succès, l'élève trop au-dessus de la critique du dix-septième siècle pour que les flèches de Pascal atteignent jusqu'à elle. L'étude comparative des religions marque une ère nouvelle dans l'histoire de la critique.

On sait quelle révolution a produite la méthode comparative appliquée aux recherches littéraires. Combien d'idées étroites et fausses n'a-t-elle pas renversées sans retour. Si, par exemple, il y a deux siècles, au moment où écrivait Pascal, quelque littérateur eût révoqué en doute l'existence d'Homère, les plaisants en auraient fait leur plastron. Lisez Fénelon : le candide archevêque de Cambrai, lui qui a senti le charme d'Homère mieux que tous les écrivains de ce temps, s'empare de l'Iliade pour prouver l'existence de Dieu. Le raisonnement est simple : de même que l'Iliade ne peut pas se concevoir sans Homère, le monde ne se conçoit pas sans Dieu. C'est avoir la main malheureuse. De nos jours il n'est pas un helléniste sérieux qui n'ait des doutes sur Homère. L'Iliade n'est plus mise à côté de l'Enéide, ce vaste poëme composé à loisir par un auteur qui, dans le silence du cabinet, ne s'inspire que de son sujet et de son génie. On l'admire comme le plus parfait des produits de la poésie spontanée des peuples primitifs, comme le couronnement d'une longue tradition poétique, comme l'œuvre collective de plusieurs générations de bardes, qui n'étaient eux-

Digitized by Google

mêmes que l'écho de la voix populaire. Qu'est-ce donc qui a opéré cette transformation dans la science? L'étude comparée. Il a fallu rapprocher les anciens monuments poétiques de plusieurs peuples, pour surprendre le secret de la poésie homérique, depuis tant de siècles enseveli dans l'oubli.

L'étude comparée des religions doit-elle être moins féconde en résultats nouveaux et importants? Je ne le pense pas; mais dût-elle l'être, elle n'en aurait pas moins une valeur scientifique que ne saurait avoir l'étude d'une religion isolée. Il n'est pas plus possible de réfuter M. Renan par Pascal que Wolf par Fénelon.

Ainsi l'apologie de Pascal a été dépassée par la critique moderne; à cet égard encore elle ne répond plus aux besoins de notre siècle.

Cette troisième lacune est, peut-être, la plus grave de toutes. L'importance des études historiques, de celles surtout qui aspirent à remonter aux origines, tend à s'augmenter de jour en jour. On pourrait, à la rigueur, se résigner à voir l'apologie de Pascal attaquée par la philosophie de Hegel. Plusieurs estiment que la philosophie ne fait pas un corps de doctrine, et que le système de Hegel n'est qu'une opinion individuelle. Mais les recherches historiques, malgré les divergences que l'on peut signaler entre les historiens, s'accumulent en se corrigeant les unes par les autres. Si la critique historique oppose des

Digitized by Google

objections à Pascal, elle le fait non pas au nom d'un savant, mais au nom de tout un ensemble de travaux dont nul ne peut méconnaître la valeur.

L'apologie moderne entendrait bien mal ses intérêts si elle s'en tenait à Pascal. Il est nécessaire qu'elle suive franchement la critique sur son terrain. Ce terrain lui serait peut-être favorable. Peut-être pourrait-elle y remporter de signalées victoires. Elle le doit si le christianisme est la vérité, et s'il trouve des défenseurs capables de le comprendre et de comprendre aussi notre siècle.

Pour la critique comparative, la question de la divinité du christianisme se pose, en effet, d'une manière très nette. Chaque peuple vient déposer aux pieds de la science le trésor de ses traditions religieuses. La science les étudie avec impartialité ; elle en examine la valeur morale ; elle en scrute curieusement les origines ; elle cherche à quelle cause il faut en attribuer la naissance. Or il est clair que le chrétien le plus orthodoxe tombera d'accord avec le savant le plus rationaliste sur toutes les religions, sauf une. Il n'y verra qu'un produit de l'imagination excitée dans de certaines circonstances par le sentiment religieux. Le critique rationaliste veut qu'il en soit de même pour la religion chrétienne. Le chrétien ne l'entend pas ainsi. La religion qu'il professe est une religion divine et révélée. Dès lors, il n'a, pour légitimer sa foi, qu'à démontrer, par la

Digitized by Google

comparaison même à laquelle la science l'invite, que le christianisme ne peut pas être le produit des mêmes facteurs que les autres religions ; que ni l'imagination, ni les circonstances, ni le sentiment religieux ne suffisent à en rendre compte ; que par conséquent sa naissance ne peut pas être attribuée aux mêmes causes, et ne doit pas avoir eu lieu selon les mêmes lois. Une démonstration de ce genre aurait de l'actualité et de la force ; mais combien celle de Pascal y ressemble peu ! De tous côtés nous sommes ramenés à la même conclusion : il faut que l'apologie fourbisse encore ses armes et reprenne à nouveaux frais l'œuvre de Pascal.

Ainsi les deux arguments essentiels sur lesquels repose le dogme de la chute, n'ont plus, à nos yeux, dans la forme où Pascal nous les présente, une rigueur logique à l'épreuve de tout examen. Au dix-septième siècle, ils étaient suffisants. Dans un monde encore peu fait à la critique et à l'exacte analyse des idées philosophiques, dans une société soumise au joug du christianisme, capable, sans doute, de le secouer pour ses plaisirs, mais non pour les libres spéculations de la pensée, il suffisait de montrer les contradictions de la nature humaine pour qu'aussitôt on répondît : ce sont les stigmates de la chute. Dans la même société il suffisait de poser le dilemme, figures ou sottises, pour qu'aussi-

Digitized by Google

tôt on s'écriât : figures, figures! Il y avait harmonie, il y avait accord préalable entre l'apologète et son public. Aujourd'hui la tâche du défenseur de l'Evangile s'est singulièrement compliquée. Ceux même qui n'ont jamais entendu prononcer les noms de Hegel, de Strauss, de M. Renan, ont subi leur influence de seconde ou de troisième main. Ils résistent sans toujours se rendre compte des motifs de leur résistance. Ils savent qu'aux raisons des docteurs chrétiens on oppose d'autres raisons ; le seul mot de miracle suffit à éveiller le doute. L'esprit de Voltaire a filtré jusqu'aux dernières couches de la société : « En vérité, disent les *Provinciales,* le monde devient méfiant et ne croit les choses que quand il les voit. »

Le temps a fait une brèche à l'œuvre de Pascal, et la brèche est assez large pour que la place ne soit plus tenable. L'ennemi peut pénétrer dans les remparts de la citadelle et en dominer de toutes parts la vaste enceinte. Forcée sur le dogme de la chute, l'argumentation de Pascal se trouve forcée aussi sur le second dogme essentiel, la venue d'un réparateur divin. L'idée de la chute est l'idée maîtresse. Pascal, nous l'avons dit, devait livrer sur ce point le plus décisif de ses combats. Dès que ce point n'est pas gagné, dès que l'adversaire de Pascal peut reconnaître les contradictions de la nature humaine, sans

Digitized by Google

en reconnaître du même coup la déchéance, il échappe à toute la suite de l'argumentation. Les coups du grand athlète ne portent plus. Comment admettre une rédemption, avant que la nécessité en soit démontrée? Comment admettre la divinité du réparateur, avant qu'on ait compris l'urgence d'une si haute intervention.

Cependant le chapitre où Pascal traite de Jésus-Christ nous frappe et nous émeut. Jadis on n'y voyait guère que de mystiques rêveries; aujourd'hui on est revenu de ce jugement, et ce chapitre, un des plus incomplets, est un de ceux qui gagnent à Pascal le plus de sympathies. Je ne parle pas seulement du magnifique morceau où Jésus-Christ apparaît sur le plus haut degré de l'échelle des grandeurs, paré de sa seule sainteté, je parle aussi de ces pages où Pascal, agenouillé au pied de la croix, contemple son Sauveur et son Dieu souffrant et mourant pour lui. Les consolations surabondent dans ce cœur où abondaient les souffrances : l'adoration, la reconnaissance, l'amour en débordent de tous côtés, et il s'en échappe des paroles dont l'ineffable ferveur, dont l'onction pénétrante n'ont jamais été égalées. C'est la tendresse des cœurs forts :

Jésus est seul dans la terre, non-seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui la sache. Le ciel est lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain;

Digitized by Google

mais dans un de supplice, où il s'est sauvé et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus-Christ ne s'est jamais plaint que cette seule fois ; mais alors il se plaint comme s'il n'eût pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort !

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique dans toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. [1]

Et plus loin, voyez encore ce mystérieux dialogue entre Jésus sur la croix et l'âme pécheresse pour laquelle il souffre :

Console-toi : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. Tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais. Ne t'inquiète donc pas.

Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.....

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu me donnes des larmes ?.....

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.....

— Seigneur, je vous donne tout.

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures.....

— Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste.....

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 264.

Digitized by Google

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.[1]

Le sentiment chrétien a-t-il jamais trouvé un accent plus intime, des mots plus profonds, des cris de l'âme plus saisissants ?

Et pourtant l'admiration qu'excitent de si émouvantes paroles n'entraîne pas nécessairement avec elle la conviction, je veux dire la conviction telle que la voulait Pascal, telle que la veulent aussi, sans doute, ses disciples actuels. Malgré sa méfiance, l'homme du dix-neuvième siècle admire volontiers. Il admire sans se livrer. Il est éclectique autant qu'il est sceptique. Libre de préjugés, libre de convictions, il rend une certaine justice à tous les systèmes. Il reconnaît ce qu'ils ont de beau, de noble, de grand. Il ne prononce certains noms qu'avec respect, en se découvrant, comme Newton au nom de Dieu. Il pourrait même s'agenouiller devant quelques-uns des bienfaiteurs de l'humanité et adorer. Mais quelle adoration ! L'homme du dix-neuvième siècle s'incline devant Jésus-Christ comme devant un modèle idéal de grandeur et de beauté morales. Il l'admire plus que Socrate, mais au même titre que lui. Ecoutez plutôt :

On raconte, dit M. Ernest Renan, qu'Angelico de Fiesole ne peignait qu'à genoux les têtes de la Vierge et du Christ : il serait bien que la critique fît de même,

[1] *Pensées de Pascal*, édit. Astié, II, p. 226 et sq.

Digitized by Google

et ne bravât les rayons de certaines figures, devant lesquelles se sont inclinés les siècles, qu'après les avoir adorées. Le premier devoir du philosophe est de s'unir au grand chœur de l'humanité, pour le culte de la bonté et de la beauté morales, manifestées dans tous les caractères nobles et les symboles élevés. Le second c'est l'infatigable recherche de la vérité, et la ferme conviction que, si le sacrifice de nos instincts égoïstes peut être agréable à la divinité, il n'en saurait être de même de nos instincts scientifiques. La crédulité timide qui, de peur de voir s'évanouir l'objet de sa foi, donne un corps à toutes les images est aussi contraire à l'harmonie et à la bonne disposition des facultés humaines que la critique purement négative qui renonce à l'adoration du type idéal, parce qu'elle a reconnu que l'idéal n'est pas toujours conforme à la réalité. Il serait temps de comprendre que la critique, loin d'exclure le respect et d'impliquer, comme le supposent les personnes timorées, un crime de lèse-majesté divine et humaine, renferme au contraire l'acte du culte le plus pur.[1]

Les défenseurs du christianisme se contenteront-ils de cet acte de culte ? Se contenteront-ils de cette adoration qui prépare à genoux toutes les hardiesses du libre examen ? Je ne sais ; mais aussi longtemps que le lecteur de Pascal n'est pas convaincu, il ne faut pas attendre de lui un culte plus positif.

Que reste-t-il donc de Pascal ? D'abord nombre de morceaux magnifiques : on n'oublie pas de sitôt des

[1] Ernest Renan, *Etudes d'histoire religieuse*, 3me édit., p. 133.

Digitized by Google

pages d'une si fière tournure. Mais qu'en reste-t-il de convaincant? Selon moi, il n'est qu'une seule partie du livre des *Pensées* qui n'ait rien perdu, ni de sa beauté première, ni de sa force démonstrative : la préface.

Il est arrivé à Pascal ce qui est arrivé à Descartes. Descartes a tracé le programme éternel de la philosophie; mais le système qu'il avait conçu d'après ce programme a été de bonne heure dépassé. Toute la philosophie moderne relève de Descartes, et cependant il n'est plus de philosophes qui soient cartésiens. Pascal a fait de même : il a indiqué la base d'une apologie nouvelle, il en a posé les fondements; mais sur ces fondements s'élève un édifice que la rouille du temps menace chaque jour davantage. Si nous ne nous trompons, il est assez sérieusement attaqué pour qu'il ne suffise plus de soutenir ou de replâtrer quelque pan de mur qui s'écroule.

Pascal n'a pas sérieusement démontré que les contradictions de la nature humaine ont pour cause nécessaire une déchéance de l'humanité. Il appartient à l'apologie moderne de le prouver pour lui. Pascal n'a pas sérieusement démontré que les faits historiques conduisent à reconnaître la réalité d'une intervention divine. Il appartient à l'apologie moderne de le prouver pour lui. Voilà la double tâche qui lui incombe. Tâche immense; mais pour l'accomplir il ne suffit pas de réimprimer l'œuvre de Pascal, il faut la renouveler.

1858.

Digitized by Google

LE DOYEN
DES CRITIQUES FRANÇAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DOYEN
DES CRITIQUES FRANÇAIS

M. SAINTE-BEUVE ET PORT-ROYAL

Port-Royal, par C.-A. Sainte-Beuve. Troisième édition. Paris, Hachette et comp. 1867.

Le public littéraire de la Suisse française, de Lausanne en particulier, a quelques droits sur cet ouvrage. La première édition portait cette dédicace : *A mes auditeurs de Lausanne. Pensé et formé sous leurs yeux, ce livre leur appartient.* Sans la maintenir expressément, l'auteur la rappelle dans l'édition nouvelle, et il y ajoute dans les notes des éclaircissements précieux. Voyageant en Suisse dans l'été de 1837, il s'arrêta quelques jours à Lausanne, où il avait un ami, M. Juste Olivier, notre poëte. Dans le courant de la conversation, il exprima le regret de ne pouvoir trouver une année d'entier

Digitized by Google

loisir pour mener à bonne fin ou mettre du moins en pleine voie d'exécution le projet qu'il nourrissait depuis longtemps d'une histoire de Port-Royal. Cette parole, jetée au hasard, ne tomba pas à terre. Peu de jours après, M. Olivier sondait M. Sainte-Beuve pour savoir s'il accepterait de faire à l'académie de Lausanne un cours d'une année sur Port-Royal. Il accepta, dit-il, avec gratitude, et deux mois après il venait s'installer à Lausanne avec toute sa bibliothèque janséniste.

Je m'enfermai, ajoute-t-il, ne voyant jamais personne jusqu'à quatre heures du soir les jours où je ne faisais pas cours et jusqu'à trois heures les jours où je professais. Ma leçon était de trois à quatre heures. J'en faisais trois par semaine, et le nombre total des leçons fut de quatre-vingt-une. Tout l'ouvrage fut construit et comme bâti durant cette année scolaire (1837-1838).

On sait le succès du cours ; il fut suivi par un public nombreux et sympathique, où ne manquaient ni les auditeurs éclairés, ni même les bons juges. M. Druey en entendit quelques leçons ; Vinet y assista, autant du moins que le lui permit sa santé, et maintenant que le cours est devenu un livre, son nom s'y trouve fréquemment, surtout dans l'édition nouvelle ; son souvenir y est associé. [1] Ce ne fut

[1] Puisque je parle des rapports de Vinet et de M. Sainte-Beuve, je recommande aux personnes que le sujet intéresse la première note de l'*Appendice* du tome premier, intitulée l'*Académie de Lausanne en 1837*. On y trouvera une rectifica-

Digitized by Google

qu'après deux ans, en 1840, que parut le tome premier, et l'ouvrage ne fut achevé qu'au bout de vingt ans. On peut même dire qu'il ne l'est que d'hier, c'est-à-dire après trente ans, car cette dernière édition, enrichie de notes considérables, est presque un ouvrage nouveau.

Est-ce que M. Sainte-Beuve aurait écrit l'histoire de Port-Royal sans ses amis de Lausanne, et en particulier sans M. J. Olivier? C'est probable, mais ce n'est pas absolument certain. Sa vie de Paris était, comme il le dit, morcelée, un peu dissipée et assujettie à des besognes journalières. Et puis il se pourrait que si M. Sainte-Beuve ne se fût pas mis à ce travail résolûment et énergiquement vers le temps où il vint à Lausanne, il n'eût pas su plus tard s'y mettre comme il le fit alors. En tout cas, M. Olivier lui a fourni l'occasion et la retraite désirée. Est-ce un service qu'il lui a rendu? Je le crois. Mais peut-être tout le monde n'en jugera-t-il pas ainsi. Avant que le *Port-Royal* fût achevé, on a pu l'envisager comme une étude à part, n'ayant pas de place nécessaire dans l'œuvre de M. Sainte-Beuve. On ne savait trop pourquoi un esprit si ouvert allait s'enfermer avec quelques solitaires obscurs. A vrai dire Port-Royal n'est pas un cloître ignoré; de grands

tion importante de la manière dont ces rapports ont été présentés par M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes*, plus une lettre inédite de Vinet qui méritait d'être conservée.

Digitized by Google

souvenirs s'y rattachent, et l'on aurait compris que M. Sainte-Beuve s'en fît une espèce de belvéder pour voir de là passer les illustres du XVIIe siècle, les uns à distance, les autres sous ses yeux. On aime, quand on est peintre, tout ce qui fait point de vue, et le XVIIe siècle, contemplé de Port-Royal, se déroule en perspective. M. Sainte-Beuve, qui est curieux, ne manque pas sans doute de regarder souvent par la fenêtre; quelquefois même, il lui arrive de monter jusqu'à la lucarne du toit pour voir plus loin. Néanmoins ce sont les vrais solitaires qui l'attirent surtout, et c'est avec eux, avec MM. de Saint-Cyran, Singlin, de Saci, qu'il passe la meilleure partie de son temps. Evidemment il faut qu'il ait pour eux un faible d'homme d'esprit, une légère manie d'amateur de curiosités. Voilà ce qu'on a pu dire et ce qu'on a dit en parcourant les premiers volumes, ce que plusieurs pensent encore, peut-être. M. Sainte-Beuve ne paraît pas en juger ainsi ; il s'est obstiné sur ce sujet, et il faut bien qu'il y attache une réelle importance. Distrait par mille travaux, il ne l'a jamais perdu de vue. Toujours, à ses heures de loisir, il a pris le chemin du monastère, et voici qu'il nous en revient encore avec tout un butin nouveau. Il a passé le temps des engouements de la jeunesse, et pourtant il est clair qu'il ne regrette pas les heures et les années qu'il a dépensées dans la

Digitized by Google

compagnie des solitaires. Il faut qu'il ait ses raisons, et je crois que si on prend la peine de les examiner, on les trouvera excellentes. Maintenant que l'ouvrage paraît avoir reçu sa forme définitive, et qu'on peut le voir à sa place dans le vaste ensemble des travaux accumulés par M. Sainte-Beuve, il n'y figure plus à titre de hors-d'œuvre, mais il en est devenu un des centres, et volontiers je dirais le centre véritable. Ses *Causeries du lundi* sont et resteront plus populaires; mais en un sens il y est moins lui-même, et si jamais on voulait lui appliquer ce procédé d'intime analyse qu'il a si souvent et si habilement employé, il faudrait faire de son *Port-Royal* une étude approfondie. Je soupçonne en outre que de tous ses travaux il n'en est aucun qui ait plus contribué aux progrès et à la pleine maturité de son talent, à tel point que si nous n'avions pas le Sainte-Beuve du *Port-Royal*, peut-être n'aurions-nous pas celui des *Causeries du lundi*.

M. Sainte-Beuve n'est pas de ces critiques qui, voyant un homme réussir dans un genre, en tirent la conclusion probable qu'il ne réussira pas dans un autre. Il sait trop bien que les dons ne viennent pas tout seuls, et que pour en avoir un, il faut en avoir plus d'un. Il insiste sur cette idée, et quoiqu'il ne se l'applique pas à lui-même, c'est en lui-même qu'il l'a trouvée. Il y a peu de talents plus opposés que celui

Digitized by Google

du critique et du poëte, ce qui n'empêche pas que ses débuts n'aient été à la fois d'un critique et d'un poëte, entre lesquels on put croire un moment qu'il allait se glisser un romancier. Le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, et le recueil des *Poésies de Joseph Delorme*, sont à peu près contemporains. Les bons juges ont dû soupçonner dès l'abord que la vocation du critique l'emporterait sur celle du poëte. Il n'est pas absolument rare qu'un jeune homme de vingt-quatre ans écrive des vers dans le genre de ceux de Joseph Delorme, et c'était moins extraordinaire encore dans les années qui précédèrent 1830, c'est-à-dire en pleine effervescence romantique; mais ce qui est décidément rare et phénoménal, c'est qu'à vingt-quatre ans, on ait à ce degré le don de pénétration et surtout le don d'exactitude. Toutefois le grand public a pu demeurer en suspens. C'est la lutte engagée autour du nom de Ronsard qui nous a valu le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, et cette lutte appartient à titre d'épisode à la grande bataille des romantiques et des classiques. Au centre, Victor Hugo frappe les coups décisifs; à l'une des ailes, M. Sainte-Beuve le seconde par de vives et ingénieuses manœuvres. Il a lui-même bien marqué le caractère de son livre en donnant et consacrant à Victor Hugo le pindarique in-folio sur lequel il avait travaillé. C'était un des guidons qui avaient servi dans la mêlée, et dont, le

Digitized by Google

soir du combat, l'heureux lieutenant faisait hommage au jeune et fougueux vainqueur. Cette visée polémique se retrouve dans la plupart des premiers écrits en prose de M. Sainte-Beuve. Poëte, il se sert de la critique pour s'ouvrir un chemin, à lui et aux siens. Il combat sous les drapeaux de Victor Hugo plutôt que sous ses ordres, en auxiliaire plutôt qu'en vassal, mais enfin il combat; sa critique n'est point un jeu d'esprit, un simple passe-temps d'escrime érudite et poétique, c'est de la critique militante, et nous sommes sur un champ de bataille, où il y a des blessés et des morts.

Quelques années s'écoulent, et c'est à peine si l'on reconnaît M. Sainte-Beuve. A *Joseph Delorme* ont succédé les *Consolations;* au *Tableau de la poésie française*, des articles de journaux et de nombreux *Portraits littéraires*. En poésie, M. Sainte-Beuve ne demande qu'un coin tranquille, propice à la rêverie, cher à l'amitié; en prose, sa pensée travaille et court le monde, ne sachant où se poser. Un moment on peut croire qu'il va devenir saint-simonien, tant il parle avec emphase de la grande idée humanitaire; puis tout aussitôt il se laisse prendre à demi par le catholicisme flamboyant de Lamennais, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des retours en plein Diderot, et cependant, au travers de ces métamorphoses, se continue la veine discrète de poésie :

Digitized by Google

Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir ni savoir,
C'est sentir, c'est aimer ; aimer c'est là tout vivre.

Ce serait mal entendre M. Sainte-Beuve que de chercher à le saisir dans un de ces moments successifs ; la vérité de son caractère ne se montre que dans l'ensemble. Il faudrait du temps et des informations exactes et sûres pour démêler toutes les causes de cette apparente versatilité. J'en juge à distance, mais il est facile, ce me semble, d'en indiquer au moins une, la plus considérable peut-être. On parle trop souvent des hommes comme si leurs opinions se formaient d'une manière abstraite, et n'étaient que le résultat d'un syllogisme vainqueur. Combien rarement il en est ainsi ! Nos opinions ne sont que notre vie intérieure réfléchie par la raison, traduite en idées. S'il y a en nous des forces cachées qui languissent sans emploi et portent le trouble autour d'elles, ou bien si ces forces, déjà déployées, n'ont pas encore réussi à se combiner pour agir, si elles nous tirent en sens divers, nos opinions ne sauraient manquer de reproduire exactement ce trouble et ce combat. Il en fut ainsi de M. Sainte-Beuve. Il avait de la poésie dans l'âme, ses vers ont de l'accent ; néanmoins il est certain que le simple rêve poétique ne pouvait pas suffire à une nature si diversement douée, et l'on peut croire que sans Victor Hugo il aurait été poëte d'une manière plus discrète

Digitized by Google

encore, plus cachée et réservée. Mais on n'était pas impunément l'ami de Victor Hugo, et, la jeunesse aidant, il arriva que le poëte, chez M. Sainte-Beuve, entraîna d'abord le critique. Puis ils se dégagent l'un de l'autre et semblent aller chacun leur chemin. Le poëte n'y perd pas, il donne toujours la note intime; mais le critique en souffre, il ne peut pas se déployer au large, il n'attire à lui qu'une partie des forces vitales, et malgré des prodiges de finesse, il a je ne sais quoi de relativement aride, il laisse une vague impression de sécheresse, on dirait qu'il s'agite en dehors sans tenir à l'âme. Les variations de M. Sainte-Beuve trahissent le secret malaise, la sourde inquiétude d'un talent qui n'a pas encore trouvé son emploi définitif et complet. Je crois qu'il a été très heureux pour lui que les circonstances l'aient ainsi divisé et jeté dans tant de voies diverses. Quand les forces disjointes se sont de nouveau réunies, il ne s'en est trouvé que plus riche; mais en attendant il avait donné le spectacle d'une étrange versatilité, et le grand public, qui a coutume de s'en tenir à l'apparence, a eu dès lors quelque peine à le prendre tout à fait au sérieux.

Cependant, cette période obscure ne pouvait pas se prolonger; le jour devait se faire tôt ou tard, et il se fait dans le *Port-Royal*. C'est là que l'on voit enfin la vie poétique de M. Sainte-Beuve tourner tout entière au profit de sa vive curiosité d'intelligence

Digitized by Google

et seconder le critique sans l'asservir. Peut-être fallait-il un tel sujet pour rendre cet accord possible. Port-Royal, n'est-ce pas le nid caché, le chez-soi tranquille, à l'étroite enceinte, la solitude pleine de méditations, que M. Sainte-Beuve se serait faite quelque part sur le mont sacré de la poésie, s'il y eût élu domicile pour toujours ? Dans ses *Portraits littéraires* antérieurs, il y avait des pages excellentes, des aperçus merveilleusement ingénieux, des physionomies en grand nombre finement dessinées ; mais jamais encore on ne l'avait vu s'attacher à ses personnages, — des personnages pour la plupart inconnus, — avec une telle sympathie de curiosité, les deviner dans l'ombre et entretenir avec eux un commerce d'aussi intime familiarité. Il se retrouve dans les solitaires de Port-Royal ; ils ont quelque chose de son imagination méditative et tournée en dedans ; ils ont les prémices de ces souffrances sans nom, de ces inquiétudes vagues et profondes qui, de nos jours, ont tourmenté tant d'âmes et auxquelles M. Sainte-Beuve n'a point échappé ; ils ont l'amour de la retraite, l'amour de l'observation et de la pénétrante analyse des choses intérieures. A vrai dire, leur piété est bien un peu rigide ; mais dans ce temps-là M. Sainte-Beuve était religieux lui-même, il l'était au moins par l'imagination, comme on l'est volontiers dans ces heures douteuses où quelque chose en nous, ne fût-ce que le talent, cherche

Digitized by Google

un appui. Tous ceux qui l'avaient successivement entraîné : Saint-Simon, Lamennais et Diderot lui-même, dans l'enthousiasme de son athéisme, n'étaient-ils pas religieux à leur manière? Il se peut que M. Sainte-Beuve ne se soit pas fait dès l'abord une juste idée des aspects sévères de son sujet; mais avec moins de religion les solitaires de Port-Royal l'eussent moins attiré. Leur austérité, d'ailleurs, n'est pas sécheresse. En dépit du grand Arnauld, comme on l'appelait autrefois, ils sont moins discuteurs et disputeurs que conseillers intimes et soigneux directeurs des âmes. Et s'il s'y mêle un peu trop de théologie abrupte, cela même ne faisait qu'ajouter à l'attrait; le critique y trouvait ample matière à s'exercer, et puis le plaisir qu'on éprouve à se retrouver en autrui, n'est-il pas bien autrement assaisonné quand il est plus inattendu, et que la sympathie se fait jour à travers des mœurs différentes, malgré la diversité des temps, de l'éducation, du costume et du langage ?

M. Sainte-Beuve dut jouir vivement lorsque, à Lausanne, il put s'absorber dans Port-Royal. Son livre en porte la trace, et volontiers nous le prendrions au mot, nous autres Vaudois, lorsqu'il parle dans sa préface de toutes les harmonies et concordances qui, sur les rivages de notre beau lac, présidèrent à l'éclosion de l'œuvre; mais si réellement il jouit de ces concordances extérieures, dont il parle

Digitized by Google

si bien, c'est que sentant s'ouvrir la grande veine de son talent, il travaille avec bonheur, confiance et sérénité. Le poëte est maintenant au service de l'investigateur ; il lui apporte tout ce qu'il a de divination, et il en résulte une critique vivante, complète, d'où toute sécheresse a disparu, et qui demeurera comme une des formes qu'a revêtues la poésie dans ce siècle d'analyse, lequel, entre toutes les manifestations de la puissance créatrice, a surtout connu la résurrection du passé.

A ce point de vue déjà, le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve peut être envisagé comme faisant centre dans son œuvre ; il marque le moment où s'est définitivement établie la juste hiérarchie entre les diverses aptitudes de son talent. Son dernier recueil de poésies, les *Pensées d'août*, date de l'année même où il vint, vers l'automne, s'établir à Lausanne. Il ne fera plus de vers désormais, ou il n'en fera qu'à de rares intervalles, ce qui ne veut pas dire que le poëte soit mort, mais seulement qu'il s'est absorbé dans le critique.

Mais si M. Sainte-Beuve devait passer par Port-Royal, il ne devait point s'y renfermer. Il y trouva, d'une façon toute humaine, l'équilibre du talent, et c'est la seule grâce que lui aient value de si longues relations avec ces austères théologiens de la grâce. Il put dès lors aller de tout cœur aux travaux qu'il entreprenait, sans sentir en lui la sourde inquiétude

Digitized by Google

des facultés inemployées et des besoins inassouvis. Quand une fois on en est là, on va de l'avant. Ainsi fit M. Sainte-Beuve. Il était loin encore d'en avoir fini avec les solitaires de Port-Royal, que déjà il se trouvait à l'étroit dans leur paisible demeure, et qu'il s'échappait pour essayer ailleurs ses forces nouvelles. Les portraits littéraires se multiplient sous sa plume, et toujours on l'y sent plus à l'aise, déployant un esprit plus pénétrant et plus dégagé. En lui plus de contradictions, au dehors plus d'obstacles ni de barrières. L'horizon s'ouvre, et il se porte d'un point à l'autre avec une égale facilité. Sous quelque forme que lui apparaisse la vie humaine, il y entre, il la comprend, il la reproduit. Son style, autrefois plein de recherches, inquiet comme sa pensée, contourné, calculé, tout ensemble nuancé et heurté, insinuant et cassant, devient net, délié, rapide, sans cesser d'être ondoyant et riche. Sa phrase exprime en même temps l'éloge et le blâme, le fait et ses accessoires, la forme et ses accidents, la règle et l'exception. De tout temps elle y avait visé, de tout temps elle y avait réussi, mais on sentait le tour de force ; maintenant elle n'est ni moins souple ni moins ingénieuse, mais elle est souple comme la réalité, ingénieuse comme la nature. M. Sainte-Beuve est de tous les écrivains français celui qui est devenu le plus habile à dire deux choses à la fois. Que cette habileté ait dû s'acquérir, c'est

Digitized by Google

ce qui est trop évident ; on voit M. Sainte-Beuve se faisant la main, et c'est là, pour le dire en passant, ce qui le distinguera toujours de Voltaire, dont il a fini par rappeler l'abondance et la facilité. Voltaire n'a pas fait cet apprentissage ; sa plume naquit légère, et dès le premier jour il fut le plus alerte des écrivains français. Mais qui dit acquis ne dit pas nécessairement factice ; l'éducation est nature aussi, et peut-être n'y a-t-il rien de plus remarquable dans l'histoire du style de M. Sainte-Beuve que cet art qui s'efface et ces qualités cherchées qui finissent par couler de source. Et à supposer même qu'il restât çà et là quelque trace de la tension première, le spirituel critique aurait toujours pour excuse la richesse de la pensée moderne, pensée à mille faces. Personne n'admire et ne goûte plus que moi le facile mouvement et la transparence de Voltaire. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque pauvreté relative dans cette phrase courte et juste, qui serre à la taille une pensée dégourdie. Venant aujourd'hui, s'il est possible de concevoir de semblables transpositions, le style de Voltaire perdrait la moitié de sa valeur. Il n'est parfait qu'en son temps et en son lieu, adapté à la vie intellectuelle du XVIII^e^ siècle, dont il réfléchit les qualités et les défauts, la hardiesse, la légèreté, et cette vivacité d'un bon sens un peu étroit, volontiers persiffleur, que l'épicuréisme accompagne, et qui y va sans scrupules,

Digitized by Google

renversant d'un tour de main tout ce qui le gêne et le dépasse. Pourquoi ne pas le dire? Voltaire est trop clair pour nous, le demi-jour lui manque. Moins parfait en son genre, ou plutôt n'ayant atteint à sa perfection que tardivement et à la suite d'exercices prolongés, le style de M. Sainte-Beuve n'en témoigne pas moins, dans sa variété nuancée et surabondante, d'une vie intellectuelle plus large, qui s'alimente à plus de sources. Et le mérite de M. Sainte-Beuve est d'en avoir exprimé la richesse sans embarras. C'était là le problème, car le génie propre de la langue française est celui de la facilité. Elle ne redoute ni la profondeur, ni l'infinité des nuances et des aperçus, mais à une condition, que l'aisance y soit.

C'est donc à partir de ces premières années passées à Port-Royal que commence pour M. Sainte-Beuve l'ère du progrès, progrès constant, fécond, toujours grandissant, et dont nous avons vu le dernier terme dans les *Causeries du lundi,* lorsqu'il a entrepris d'appliquer à tous les sujets possibles cet art de résurrection et de vivante critique. Donner tous les lundis un nouveau portrait, fin, juste, animé; ressusciter d'innombrables types individuels plus ou moins effacés, les faire vivre et marcher devant nous, y mettre autant de sagacité, autant de divination que dans les portraits minutieusement étudiés des solitaires de Port-Royal, et s'astreindre

Digitized by Google

néanmoins aux exigences de la presse quotidienne qui lui mesure le temps et l'espace : telle est la gageure que M. Sainte-Beuve a tenue pendant des années et des années, sans trace de fatigue. Le journal a été servi à souhait, jamais trop, jamais trop peu, toujours à temps, jamais rien d'ardu ni de précipité; l'auteur cependant ne s'est point écarté des sévères conditions de son art; il n'a fait que le plier à une forme nouvelle, courante et à la portée de tous.

Je n'ai pas à relever ici quelques-uns des défauts que l'on a reprochés à tort ou à raison aux *Causeries du lundi*, et qui reviennent pour la plupart à des péchés de complaisance. M. Sainte-Beuve s'en est expliqué assez franchement; il ne tient qu'à nous de deviner entre les lignes. Le temps me manque également pour m'arrêter à la tentative hardie par laquelle il a voulu donner un attrait de plus aux *Nouveaux lundis*, celui de la libre et franche discussion des contemporains, amis ou ennemis — tentative plus facile pour les ennemis que pour les amis, comme l'événement l'a prouvé. — Je prends l'ensemble, et je le trouve bien caractérisé par l'auteur lui-même, lorsqu'il en a parlé comme d'une histoire naturelle des talents et des caractères. Il est exact, substantiel, il tend à classer en décrivant; sa manière rappelle les méthodes de la science, et ce

Digitized by Google

n'est peut-être pas sans raison qu'il s'est appelé le *naturaliste des esprits*. Mais à ce mot se posent aussitôt des questions qu'il vaudrait la peine d'examiner sérieusement, et que je ne puis qu'effleurer. Y a-t-il lieu à cette fonction de naturaliste des esprits? Peut-on réellement appliquer aux individualités humaines les méthodes descriptives de la science, et à supposer qu'on le puisse, M. Sainte-Beuve y a-t-il réussi?

Je soupçonne que la prétention de M. Sainte-Beuve a quelquefois étonné et a pu faire sourire. On envisage les sciences naturelles comme essentiellement occupées à nommer et à définir des espèces, et quelles espèces M. Sainte-Beuve a-t-il nommées ou définies? il a dépeint des individualités; il n'est pas sorti des accidents, de ce qui est accessoire et éternellement variable. Passe encore si dans chaque cas particulier il avait pu remonter quelques générations en arrière et démêler l'obscure formation des talents dont il étudiait les aptitudes, ou bien s'il lui avait été possible de comparer fréquemment le tour d'esprit de ses héros avec la forme de leur crâne, l'ampleur et la complexion de leur cerveau. Voilà qui aurait pu fournir aux savants des lumières utiles et les mettre sur le chemin de quelque découverte; mais que leur importe que l'on étudie avec amour et que l'on apprécie avec finesse les

Digitized by Google

qualités d'esprit de vingt, trente ou même cent particuliers, s'appelassent-ils Racine, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand?

Telle est l'objection qu'a soulevée et que soulève encore la prétention de M. Sainte-Beuve à être le naturaliste des esprits, prétention dont on voit de bonne heure des traces dans ses écrits, mais qu'il n'a hautement déclarée qu'assez tard. Que l'objection soit fondée ou non, il est probable que pour la majorité des lecteurs l'œuvre de M. Sainte-Beuve ne sera pas celle d'un naturaliste. Tous les hommes qui regardent autour d'eux ou seulement en eux-mêmes, acquièrent avec les années un certain fonds d'expérience et d'observation, précieux sans doute, mais qui n'est pas à proprement parler de la science, parce qu'il y manque l'enchaînement et la classification. En vivant, on apprend à connaître les hommes, utile savoir, sagesse indispensable, qui profite nécessairement de la lecture et de l'étude, comme de tout ce qui étend le cercle de notre horizon. Or, le premier mérite de M. Sainte-Beuve restera toujours, aux yeux de la plupart de ses lecteurs, d'avoir contribué plus qu'un autre à enrichir ce fonds de sagesse pratique. Aucun des écrivains et biographes modernes ne nous a fait voir le jeu de la vie humaine diversifié dans un plus grand nombre de types. Il n'est pas difficile de montrer son esprit en parlant du prochain; mais il est plus difficile et plus

Digitized by Google

méritoire de montrer l'esprit d'autrui, et c'est un art où M. Sainte-Beuve a tellement excellé que plusieurs des écrivains dont il a tracé le portrait ont dû éprouver quelque malaise en se sentant pénétrés à ce point. Parlant d'eux-mêmes dans l'intimité, ils n'auraient pas dit si bien, mais ils n'auraient pas dit autre chose. Le prêtre qui écoute les aveux de la pénitence ne pourrait pas nous en apprendre davantage. M. Sainte-Beuve est mieux qu'un critique, c'est un *confesseur*. [1]

On lui accordera en outre ce mérite, déjà plus scientifique, d'avoir, autant qu'il l'a pu, réuni des détails de nature à jeter quelque jour sur la filiation des talents. Il est attentif à placer ceux dont il parle dans leur juste milieu, à les entourer de leur famille, de leurs amis, de leur monde; il cherche les indices précurseurs de leur talent chez le père, la mère, l'aïeul, les ancêtres, et il en montre chez les descendants les restes dégénérés; il n'oublie pas non plus de dire comment ils ont pu être modifiés par des influences plus générales. Le caractère n'est pas pour lui quelque chose de donné et de fatal; c'est un résultat complexe, et il travaille à en démêler les éléments, de telle sorte que si l'on refuse à M. Sainte-Beuve le titre de naturaliste, au moins faut-il recon-

[1] Je ne fais que reprendre ici et généraliser le mot de Vinet dans la lettre citée en note, page 237. « Vous semblez, monsieur, *confesser* les auteurs que vous critiquez. »

Digitized by Google

naître que la science trouvera à glaner dans ses œuvres toute une gerbe d'utiles observations.

Mais je vais plus loin, et je n'hésite pas à reconnaître à M. Sainte-Beuve un mérite d'ordre tout à fait scientifique, et dont l'importance grandira avec le temps. L'objection que l'on fait valoir contre lui se rattache à la manière dont on conçoit le plus ordinairement la notion de l'espèce. Directement ou indirectement on y rattache l'idée de création. A une époque quelconque, un être auparavant inconnu, — plante, animal, peu importe, — est apparu sur la terre. Il a été l'objet d'un *fiat* particulier. La puissance qui l'a créé ne lui a pas seulement donné une certaine forme, elle l'a rendu capable de produire des êtres semblables à lui, et l'espèce est représentée d'une manière concrète et vivante par l'ensemble de sa postérité. Cette vue de l'espèce conduit à restreindre le nombre des espèces, afin, s'il est permis de parler ainsi, de ne pas abuser de la puissance créatrice. Cela peut sembler étrange, car comment abuser de l'infini ? Mais dans les choses de la science l'intervention divine est un moyen extrême. Elle marque le terme de nos recherches, et il est tout simple que nous nous efforcions de le reculer autant que possible. Aussi les naturalistes qui travaillent avec cette arrière-pensée de l'espèce créée une fois pour toutes, sont-ils enclins à envisager comme des accidents sans portée tout ce qui s'appelle variétés,

Digitized by Google

formes, ports, anomalies, etc. Ils n'aiment ni les hybrides ni les intermédiaires, et leurs catalogues sont ordinairement les plus courts. Là est le grand inconvénient pratique de l'idée préconçue de la permanence de l'espèce, elle conduit sans qu'on s'en doute à observer la nature en gros. Or la plupart des progrès accomplis par la science moderne ont été le produit d'études minutieuses, et l'on sent de plus en plus qu'il faut entrer dans le détail et le poursuivre jusqu'aux dernières limites du possible. Au fond, cette idée d'espèce représente à sa manière le besoin d'unité qui en toute chose travaille l'esprit humain; mais elle est obscure et sommaire, et la seule manière de l'élucider est de procéder à une vaste enquête historique qui détermine jusqu'à quel point la variété peut s'introduire dans une seule et même postérité. L'enquête est commencée; on la poursuit énergiquement, toutes les sciences ont été mises de réquisition; mais en attendant que l'on ait des résultats positifs, l'idée même d'espèce est comme suspendue, et le mot n'existe plus dans la langue scientifique qu'à titre provisoire. Les naturalistes les plus éminents avouent qu'ils ne connaissent aujourd'hui que des formes plus ou moins distinctes, dont ils étudient la filiation soit en observant la nature vivante soit en interrogeant les restes du passé. En apparence la science s'est appauvrie, elle s'est enrichie en réalité. Autrefois, quand le botaniste

Digitized by Google

parcourait une prairie au printemps, il y récoltait, comme le premier venu, une violette odorante et une violette inodore, dont les fleurs variaient du violet au blanc. Aujourd'hui, sans tenir compte d'un caractère aussi inconstant que celui de la coloration des fleurs, il récoltera dans la même prairie cinq ou six violettes, — peut-être plus, — nettement distinctes et reconnaissables à distance pour tout œil exercé. Il en est de même pour la moitié du règne végétal. Examinée de plus près et avec une attention plus ingénieuse, la nature a découvert une richesse de formes qu'on ne lui soupçonnait pas auparavant, et qui ne paraîtra rien en comparaison de sa richesse probable si l'on songe au peu d'étendue des territoires sérieusement explorés. Aussi ne s'attache-t-on plus seulement à quelques caractères saillants; on observe et l'on tâche de décrire la physionomie, les mœurs, le mode de croissance ou de développement de tous les êtres qui nous entourent, et au lieu de négliger les accidents, on les note avec un soin minutieux, dans l'espoir d'y surprendre à l'état naissant le passage d'une forme à une autre.

C'est par là que la science moderne me paraît se rapprocher de l'esprit dans lequel a travaillé M. Sainte-Beuve. Lui aussi, il a décrit des formes, et plus il a observé, plus il les a vues se multiplier. N'eussent-elles réellement qu'une valeur individuelle, l'étude qu'il en a faite ne serait point dé-

Digitized by Google

pouillée de toute importance scientifique, puisqu'à mesure qu'on entre plus avant dans les voies historiques, l'individu acquiert plus de prix aux yeux de la science. Il ne serait pas exact d'ailleurs de ne leur attribuer qu'une valeur individuelle, car il en est bien peu qui ne représentent des types, derrière lesquels on voit se grouper toute une famille. Indépendamment et au-dessus de cette connaissance pratique des hommes que M. Sainte-Beuve a tant contribué à enrichir, il y a une science de l'humanité qui n'est encore qu'en formation, et dont les progrès ne seront rapides que lorsqu'on aura un grand nombre de descriptions individuelles se rapportant à tous les groupes humains. M. Sainte-Beuve lui a fourni une ample moisson de renseignements qui s'étendent à diverses époques et à divers pays, mais dont l'abondance est presque inépuisable en ce qui concerne le groupe français, à partir du seizième siècle jusqu'à nos jours.

Et à le prendre ainsi, tout à fait sérieusement, comme naturaliste des esprits, son *Port-Royal* occupe encore une place centrale dans l'ensemble de son œuvre. Plus la nature paraît riche, plus la vie paraît courte; aussi tous ces naturalistes descripteurs usent-ils d'adresse pour embrasser dans le peu de temps qui leur est donné une plus grande partie d'un si vaste ensemble. Incapables de tout approfondir également, ils font choix de quelques

Digitized by Google

familles ou de quelques groupes qu'ils étudient avec un soin plus minutieux, afin qu'il y ait au moins quelques sujets qu'ils aient traversé de part en part. L'instruction qu'ils y trouvent se reporte d'elle-même sur les sujets voisins. Dans quelque genre que ce soit, les plus savants ne sont aujourd'hui que ceux qui, avec une culture étendue, ont touché le fond sur un plus grand nombre de points. M. Sainte-Beuve en a plus d'un, de ces points où il a touché le fond, et le premier de tous, celui où décidément il est maître et peut en remontrer à chacun, est sans doute Port-Royal. Et ici l'analogie est facile à poursuivre entre ce qu'il a fait et ce que font à l'ordinaire les purs naturalistes. Port-Royal représente moins une idée ou une institution qu'un type de piété, lequel s'est varié selon le caractère de chacun de ceux qui aspirèrent à le réaliser. Les solitaires de Port-Royal forment une famille morale, et l'une des plus distinctes dont l'histoire fasse mention. M. Sainte-Beuve a voulu la connaître homme par homme; il a recherché comment le type s'en était reproduit dans chacun; il a noté toutes les variantes, toutes les déviations, et l'on peut dire qu'il y a trouvé le sujet d'une monographie comme on en fait en botanique ou en zoologie. Et c'est aussi pourquoi, au lieu de s'en tenir aux célébrités, ainsi que le lui auraient conseillé la plupart des hommes de lettres, il a tiré au grand jour une foule de noms obscurs et

Digitized by Google

retracé longuement des vies ignorées. Les purs littérateurs lui en feront un reproche, et l'on verra probablement circuler dans les futurs manuels de littérature une phrase stéréotype sur les longueurs que n'a pas évitées cet ingénieux écrivain ; mais les vrais moralistes et ceux qui, comme lui, aiment à retrouver l'esprit sérieux de la science dans les choses littéraires, ne lui seront de rien plus reconnaissants que de ces prétendues longueurs, car l'originalité de l'œuvre et sa beauté est de montrer l'idéal chrétien, tel que l'a conçu Port-Royal, reproduit dans le plus grand nombre possible de types individuels. Il s'est attaché à tous ceux qu'il a pu saisir, et par là il a enrichi la littérature française non-seulement d'un ouvrage qui restera, mais d'une application nouvelle de l'esprit critique. Cette méthode demande à être appliquée avec discernement; mais il était dans les exigences du talent de M. Sainte-Beuve de pouvoir l'employer une fois jusqu'au bout, et il eût vainement cherché un groupe auquel elle fût mieux appropriée.

Ainsi, de quelque manière qu'on l'envisage, *Port-Royal* nous apparaît comme l'œuvre par excellence de M. Sainte-Beuve, et plus on l'étudie, plus on découvre de rapports entre le sujet et le talent de l'auteur. Toutefois on se demandera si l'harmonie est parfaite, et s'il n'y a pas discordance au moins sur un point? Victor Hugo, qui a rarement parlé de

Digitized by Google

Port-Royal, dut en dire quelques mots en recevant à l'Académie M. Sainte-Beuve; il y mit de l'éclat, des couleurs voyantes, et M. Sainte-Beuve l'en blâme avec justice : on entre plus discrètement dans cette maison d'humilité. N'y aurait-il pas une discordance du même genre, moins sensible dans le ton, non moins réelle au fond, entre les dispositions des solitaires et celles de leur biographe? Il se pourrait même qu'il y en eût plus d'une, car voici trente ans révolus que M. Sainte-Beuve faisait son cours à Lausanne, et il a eu dès lors le temps de changer.

N'ayant pas entendu le cours de M. Sainte-Beuve, je n'en puis parler que par ouï-dire. La plupart de ses auditeurs n'eurent pas le sentiment d'une discordance. Ils comprirent bien que M. Sainte-Beuve ne se livrait pas entièrement; mais du moins il ne franchissait le seuil de l'enceinte vénérée que le front découvert, et chacun de ses discours respirait la sympathie et le respect. Toutefois il y eut aussi des dissidents. Si quelques auditeurs bénévoles le crurent en bon chemin de conversion, d'autres ne virent qu'un piège dans cette façon toute littéraire de traiter des matières théologiques.

Il ne reste du cours fait à Lausanne que le seul *Discours préliminaire,* et il me paraît donner tort à ceux qui tenaient déjà M. Sainte-Beuve pour un

Digitized by Google

converti. La dernière page, entre autres, un paysage finement et curieusement décrit, n'eût pas été dans le goût des solitaires. On y sent la gentillesse de l'esprit, et le contraste est frappant entre le sérieux du sujet, déjà entrevu, et cette jolie conclusion qui assimile Port-Royal à un de ces reflets d'automne qui, sous un ciel brumeux, font miroiter les eaux du Léman. La lumière est ménagée sans doute ; mais ces miroitements et ces chatoiements sont-ils mieux à leur place que l'éclat de Victor Hugo ? En relisant ce discours et en y rattachant tout ce que j'ai ouï dire des leçons de M. Sainte-Beuve, je me figure que c'est dans les notes qu'il faut chercher la principale différence entre le ton de l'ouvrage en voie de publication (tome premier) et celui du cours de Lausanne ; or ces notes sont de nature à dissiper toute illusion, et elles ont évidemment été calculées dans ce but. « Je ne suis en Port-Royal qu'un amateur, scrupuleux il est vrai, mais qui se borne à commenter moralement et à reproduire. »[1] Et quatre pages plus loin, à propos de la démangeaison qu'a tout le monde de savoir beaucoup et de belles choses, démangeaison qui est, selon M. de Saint-Cyran, la plus grande tentation qui nous reste du péché d'Adam : « Et c'est cette *démangeaison* même qui nous pousse, vous

[1] *Port-Royal*, première édition, I, 455.

Digitized by Google

peut-être qui lisez et moi qui écris, à savoir si à fond Saint-Cyran sans l'imiter. »[1] Tant de précautions étaient peut-être inutiles, car l'esprit qui les a dictées ne diffère pas de celui qu'on sent ailleurs dans le corps de l'ouvrage. Il y a du dilettante chez M. Sainte-Beuve, c'est un *amateur,* et il laisse l'impression d'un esprit délié qui se pique de pénétrer tous les mystères de la piété. Il est peintre, et il a pour lui l'agrément ; mais les solitaires ont l'avantage de la dignité.

Quelques années plus tard, vers le temps à peu près où M. Sainte-Beuve publiait le tome troisième de son *Port-Royal,* il écrivit la page suivante, qu'il donna plus tard au public, et qu'il a bien fait de reproduire dans l'édition actuelle (tom. II, pag. 513), car elle est indispensable dans cette espèce de commentaire personnel, auquel, tout en parlant de Port-Royal, il se livre par réflexion.[2]

Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le dix-huitième siècle le plus avancé, par

[1] *Port-Royal,* première édit. I, 460. — Voir encore la note de la page 421.

[2] Le tome troisième de Port-Royal parut en 1848. La page en question a été publiée, avec d'autres pensées détachées, à la fin du volume intitulé « *Derniers Portraits* ». Quelques indices portent à croire que ces pensées ont été rangées par ordre chronologique, et un peu avant celle que nous citons on en trouve une qui a une date, *à 44 ans,* ce qui nous reporte en 1848, ou peu après.

Digitized by Google

Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais, encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le Calvinisme et le Méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance ; mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais *les plus grandes espérances*[1] aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long Cours de physiologie morale.

M. Sainte-Beuve sait fort bien l'impression que produisirent sur ses anciens auditeurs ces révélations hardies. Elles donnaient raison aux dissidents, et il a passé dès lors pour s'être un peu moqué de ces bons Lausannois chez lesquels il avait trouvé « abri et soleil ». Quelques-uns cependant se sont refusés à les prendre à la lettre, et n'ont voulu y voir qu'un mouvement de fausse honte, le désir de se faire pardonner par les profanes le sérieux de ses

[1] C'est M. Sainte-Beuve qui souligne.

Digitized by Google

visites à Port-Royal. Peut-être n'y a-t-il besoin pour les expliquer d'aucune supposition pareille. Elles sont bien dans la ligne suivie par M. Sainte-Beuve, et s'il faut lui supposer un moment de hardiesse pour les avoir jetées au public, il n'y a qu'à le prendre tel que nous l'avons vu pour trouver très naturel qu'il les ait écrites et serrées dans son tiroir. Est-ce à dire qu'il faille les prendre à la lettre. J'en doute beaucoup. Les hommes qui ont eu une enfance chrétienne, puis une jeunesse agitée, et qui plus tard reviennent à la religion de leur enfance, les Racine, par exemple, ont coutume, lorsque du port où ils sont rentrés ils considèrent le chemin parcouru, de voir partout la grâce première, présente jusque dans leurs égarements et qui travaille à les ramener. Illusion, disent les libres moralistes, et M. Sainte-Beuve tout le premier, ce qui n'empêche pas qu'à son tour, lui, le plus libre de tous, l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses, il ne donne en plein dans la même illusion. Il a commencé par le dix-huitième siècle, et lorsque, après avoir flotté de part et d'autre, il retourne à son point de départ, ou peu s'en faut, le voilà qui se persuade qu'au milieu de toutes ces métamorphoses il a toujours été le même, et que le fond premier, sa grâce à lui, ne l'a jamais abandonné. On a beau faire, on ne sort pas de soi, on ne sort pas du présent, et quand on se regarde à distance, on se juge non tel qu'on était,

Digitized by Google

mais tel qu'on se voit à travers la pensée actuelle, qui colore de ses teintes les pensées d'autrefois. Les plus fins y sont pris comme les plus naïfs, et on s'y achoppe au moment même où l'on se vante de ne plus s'achopper à rien. Cette page n'est vraie qu'à son jour et à son heure. Elle indique le moment où M. Sainte-Beuve s'est senti libre de toutes les influences antérieures et en a eu clairement conscience. Il a d'ailleurs moins côtoyé et il est plus entré qu'il ne dit. Il avoue un moment d'oubli, dans le monde de Victor Hugo, et sous l'effet d'un charme; mais le charme a agi en divers temps et sous diverses formes. Il est difficile de dire quand M. Sainte-Beuve a été le plus attiré par Port-Royal; mais je serais bien surpris si ce n'était pas avant son séjour à Lausanne, au milieu de sa vie de Paris, dans certains moments de lassitude et de retour sur soi. C'est en 1829 déjà qu'il écrivait les *Larmes de Jean Racine*. Quand il commence à professer Port-Royal, et à le confronter avec les types vivants de piété et d'austérité que lui offrait la société vaudoise, le critique a déjà pris le dessus. Il jouit de son travail, de son activité nouvelle, plus que jamais féconde et facile; mais il se livre de moins en moins, il a des fuites, des retours, des refuites, et quand enfin, après dix ans, il écrit la page que nous venons de citer, c'est que le charme a cessé, mais pour faire place à un charme nouveau, celui du dégagement complet et de la liberté illimitée.

Digitized by Google

Cette page marque le point extrême du contraste dont le *Discours préliminaire* offre les premières traces, — à force de jouer avec ses personnages, M. Sainte-Beuve finit par les railler, — et en même temps elle annonce un contraste nouveau, plus sérieux peut-être, non moins pénible pour la foi, mais qui n'aura plus rien de choquant pour le jugement ni pour le bon goût. M. Sainte-Beuve a fini de côtoyer et de louvoyer. Il va, sans tant de façons, faire ressortir les grands et les petits côtés de son sujet, en sorte qu'après le Port-Royal raconté par un dilettante, nous aurons le Port-Royal jugé par le bon sens. Il avait précédemment des sourires et des agaceries, il faisait au lecteur de petits signes d'intelligence ; maintenant il aura le mot cru au besoin. Il définira, par exemple, la sœur Rose : « une M^me^ Guyon, janséniste, ennemie de l'autre, sainte contre sainte. » Ce *sainte contre sainte,* il ne l'aurait jamais dit à Lausanne. C'est égal, on l'aime mieux ainsi ; cela s'appelle parler français ; on sait du moins à quoi s'en tenir, et il n'y a pas tant à prendre garde. Et non-seulement c'est plus net, mais c'est plus digne et plus sérieux. Les solitaires représentent un point de vue, M. Sainte-Beuve en représente un autre, et quel que soit celui qu'on choisisse, on ne peut que les respecter l'un et l'autre. Au reste, il en est de ce contraste comme du premier, il s'est accusé de plus en plus, et il a fini par aboutir à un aveu définitif et

Digitized by Google

complet. Un jour du mois d'août 1857, de grand matin, au moment même où il venait d'achever la dernière page de son manuscrit, M. Sainte-Beuve reprit la plume et traça les lignes suivantes :

J'ai terminé cette Histoire commencée depuis si longtemps, et dont je ne me suis jamais séparé au milieu même des distractions en apparence les plus contraires, cette description fidèle d'une tribu, d'une race sainte.

Qu'ai-je voulu ? qu'ai-je fait ? qu'y ai-je gagné ?

Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées, je voulais surtout à l'origine, en pénétrant le mystère de ces âmes pieuses, de ces existences intérieures, y recueillir la poésie intime et profonde qui s'en exhalait. Mais à peine avais-je fait quelques pas que cette poésie s'est évanouie ou a fait place à des aspects plus sévères : la religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le Chistrisnisme dans sa nudité.

Cette religion, il m'a été impossible d'y entrer autrement que pour la comprendre, pour l'exposer. J'ai plaidé pour elle devant les incrédules et les railleurs ; j'ai plaidé la Grâce, j'ai plaidé la Pénitence ; j'en ai dit le côté élevé, austèrement vénérable, ou même tendrement aimable ; j'ai cherché à en mesurer les degrés, — j'ai compté les degrés de l'échelle de Jacob. Là s'est borné mon rôle, là mon fruit.

Directeurs redoutés et savants, illustres solitaires, parfaits confesseurs et prêtres, vertueux laïques qui seriez prêtres ailleurs et qui n'osiez prétendre à l'autel, vous tous, hommes de bien et de vérité, quelque respect que je vous aie voué, quelque attention que j'aie mise à suivre et à marquer vos moindres vestiges, je n'ai pu me ranger à être des vôtres. Si vous

Digitized by Google

étiez vivants, si vous reveniez sur la terre, est-ce à vous que je courrais d'abord ? J'irais une ou deux fois peut-être, pour vous saluer et comme par devoir, et aussi pour vérifier en vous l'exactitude de mes tableaux, mais je ne serais pas votre disciple. J'ai été votre biographe, je n'ose dire votre peintre; hors de là, je ne suis point à vous.

Ce que je voudrais avoir fait du moins, c'est d'amener les autres, à votre égard, au point où je suis moi-même : concevoir l'idée de vos vertus et de vos mérites en même temps que de vos singularités, sentir vos grandeurs et vos misères, le côté sain et le côté malade (car, vous aussi, vous êtes malades); — en un mot, à force de contempler vos physionomies, donner et sentir l'étincelle, celle même qu'on appelle divine, mais une étincelle toujours passagère, et qui laisse l'esprit aussi libre, aussi serein dans sa froideur, aussi impartial après que devant.

Il y aurait eu un profit plus grand peut-être à tirer de votre commerce, un profit pratique et tout applicable aux mœurs. Pendant que je vous étudiais, j'ai souffert, mais ç'a été tout humainement. J'ai été plus occupé des blessures de mon amour-propre que du fond même qui vous concernait. Je ne vous ai point imités, je n'ai jamais songé à faire comme vous, à mettre au pied de la Croix (ce qui n'est que la forme la plus sensible de l'idée de Dieu) les contrariétés, les humiliations même et les injustices que j'éprouvais à cause de vous et autour de vous.

J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose. Il m'a semblé qu'à défaut de la flamme poétique qui colore, mais qui leurre, il n'y avait point d'emploi plus

Digitized by Google

légitime et plus honorable de l'esprit que de voir les choses et les hommes comme ils sont, et de les exprimer comme on les voit, de décrire autour de soi, en serviteur de la science, les variétés de l'espèce, les diverses formes de l'organisation humaine, étrangement modifiée au moral dans la société et dans le dédale artificiel des doctrines. Et quelle doctrine plus artificielle que la vôtre! Vous avez toujours parlé de vérité, et vous avez tout sacrifié à ce qui vous est apparu sous ce nom : j'ai été à ma manière un homme de vérité, aussi avant que je l'ai pu atteindre.

Mais cela même, que c'est peu ! que notre regard est borné! qu'il s'arrête vite! qu'il ressemble à un pâle flambeau allumé un moment au milieu d'une nuit immense! et comme celui qui avait le plus à cœur de connaître son objet, qui mettait le plus d'ambition à le saisir et le plus d'orgueil à le peindre, se sent impuissant et au-dessous de sa tâche, le jour où la voyant à peu près terminée, et le résultat obtenu, l'ivresse de sa force s'apaise, où la défaillance finale et l'inévitable dégoût le gagnent, et où il s'aperçoit à son tour qu'il n'est qu'une illusion des plus fugitives au sein de l'Illusion infinie!

Voilà les adieux de M. Sainte-Beuve aux solitaires de Port-Royal après vingt ans d'intimité. Il les envoie, eux et leurs livres, comme lui et les siens, se perdre et rouler dans les abîmes de l'Illusion infinie. Involontairement on se figure Vinet lisant ce morceau, lui qui avait assisté avec une si réelle sympathie à la première éclosion de l'ouvrage. De quelle tristesse il eût été saisi! Et pourtant s'il avait eu présente à la mémoire cette autre page qu'il n'a pas pu lire non

Digitized by Google

plus, celle des *métamorphoses* et des *grandes espérances données aux sincères,* il se fût senti soulagé. Il eût reconnu ici l'émotion de la sincérité qui commande le respect et inspire la sympathie. Quand M. Sainte-Beuve raille les simples et se flatte d'être l'esprit le plus brisé qu'il y ait au monde, on ne désire rien tant que de le surprendre en défaut, encore épais et noué par quelque endroit; mais quand après avoir traversé tant de pensées et considérant le peu qu'il en reste, il s'écrie que pourtant il a été, lui aussi, un homme de vérité, on s'arrête, saisi, car ce cri-là vient du fond des entrailles.

Ces pages ont été écrites il y a dix ans; faut-il, — tout en réservant l'avenir, — les envisager comme le dernier mot de M. Sainte-Beuve? Je le crois, sauf à faire la part du moment, et à ne pas trop insister sur ce qui donnerait à penser que cet esprit si ouvert n'a atteint à une entière liberté que par une entière indifférence, car jamais M. Sainte-Beuve n'a été moins indifférent que dans ces dernières années. Elles lui ont valu un regain de jeunesse, dont les *Nouveaux Lundis* sont le précieux monument, et dans plus d'une occasion on l'a vu donner un démenti à ceux qui le jugeaient incurablement versatile et incapable de s'attacher à rien. En certaines matières M. Sainte-Beuve est toujours le même sceptique, ce qui tient, si je ne me trompe, à sa trop grande connaissance des hommes; en politique, par exemple,

Digitized by Google

il ne croit pas à une base sûre, mais seulement à des équilibres qui varient selon les temps, les lieux et les circonstances; la politique lui paraît un terrain mouvant dont il faut s'accommoder le mieux possible. Mais il n'étend pas à tout cette facilité, et l'on se tromperait si l'on croyait qu'il ne tiendra bon sur rien. Il fléchira sur ce qui s'appelle principes ou doctrines, il s'arrangera selon les circonstances, il ne dira pas toujours tout ce qu'il pense, mais il ne dira jamais ce qu'il ne pense pas, il y aura dans son fait du plus ou du moins; mais il ne variera pas sur les grandes questions qui se rattachent à la culture générale de l'humanité, il cherchera à diriger l'opinion non jusqu'à un certain point, mais dans un certain sens, et il y mettra, s'il le faut, de l'activité, de l'énergie, de la fermeté, de l'audace. Il a moins de système que jamais; mais il a une tendance de plus en plus marquée. Que l'esprit aille où il voudra, pourvu qu'il aille et qu'on ne l'emprisonne pas : voilà ce qu'il désire et ce qu'il demande. Et c'est ainsi que cet homme réputé changeant a fini par défendre une cause, celle même de l'esprit, et que tant de souplesse a eu pour dernière conséquence des actes de courage. Il est aussi serein que jadis, mais à sa sérénité s'unissent un mouvement et une chaleur de vie qui semblent croître avec l'âge; au milieu de l'Illusion infinie il y a une chose qu'il aime, dont il jouit, dont il sent plus que jamais l'inestimable valeur, et

Digitized by Google

cette chose c'est encore l'esprit toujours vivant et agissant.

Dans tous les temps et dans tous les pays on a vu paraître des écrivains chargés en quelque sorte de représenter le libre jeu de la pensée ; dans tous les temps et dans tous les pays ils ont soulevé contre eux tous les dogmatismes réunis. Il n'en est pas moins vrai qu'ils nous rendent un grand service, celui de nous tenir toujours en éveil et de nous relancer éternellement. L'homme est paresseux de tête comme de bras, et l'inertie entre pour une part dans ce qu'on appelle communément principes et convictions. On croit se fixer, trop souvent on se fige, et il faut bien que quelqu'un vienne de temps en temps rendre à la vie intellectuelle son mouvement et sa fluidité. C'est là proprement la fonction de ces penseurs souples et déliés. Belle fonction, mais qui a son danger comme toutes les autres; volontiers elle conduit à la vaine curiosité. On oublie que la liberté elle-même n'a de valeur qu'à la condition d'être aimée, sentie, et d'inspirer le dévouement. L'écueil est aujourd'hui plus prochain que jamais. M. Sainte-Beuve ne l'a pas toujours évité. Il a, lui aussi, abusé du dilettantisme; mais il ne s'y est point renfermé, et il a fini par trouver une cause à défendre dans cette vie de l'esprit où il semblait autrefois ne voir qu'une source de plaisirs délicats. Pour elle il a affronté la contradiction, la moquerie et presque l'in-

Digitized by Google

jure. Je sais bien qu'il n'y a pas été dogmatiquement, et que dans la fermeté de son éloquence se jouait encore une flamme mobile, légère, voltigeante; mais qu'importe la manière? celle de M. Sainte-Beuve d'ailleurs en vaut une autre, et l'essentiel n'est-il pas que le principe y soit, principe de conscience et d'affection, véritable ressort moral?

On a été surpris de la vivacité de courage déployée par M. Sainte-Beuve; on ne l'aurait pas été si on avait bien lu ce qu'il a publié depuis dix ans environ. Le critique prestidigitateur s'y efface de plus en plus devant le serviteur de la science, non-seulement attentif, exact, scrupuleux, mais sincère et qui sent la dignité de son rôle. On l'avait accusé d'être un rhéteur s'arrêtant aux surfaces et ne se plaisant qu'aux images, il s'en défend : « Ma tâche, dit-il, est de comprendre et de décrire le plus de groupes possibles, en vue d'une science plus générale qu'il appartiendra à d'autres d'organiser. » Puis aussitôt, avec ce demi-sourire qui ne le quitte guère, il ajoute que c'est bien là sa prétention en *ses jours de grand sérieux*. En avançant en âge, il en a eu toujours plus, de ces jours de grand sérieux, et c'est pourquoi il couronne une vie plus que d'autres accidentée et mobile par une vieillesse qui ne manque ni de dignité ni de grandeur.

1868.

Digitized by Google

Digitized by Google

BÉRANGER ET M. RENAN

Digitized by Google

Digitized by Google

BÉRANGER ET M. RENAN[1]

Comment parler avec justice de M. Ernest Renan? Trop de bruit l'entoure, et il faudrait le sang-froid de l'indifférence pour considérer sans émotion l'œuvre qu'il accomplit. M. Renan sait ce qu'il en coûte pour se dépouiller de la foi dont notre enfance a vécu. Dans la chute de nos premières croyances, il semble que l'âme elle-même s'abîme et s'anéantisse. Il se peut qu'elle se relève rajeunie; mais ces transformations morales ne s'accomplissent jamais sans douleur, et nulle part ne se manifeste plus inexorable la grande loi du développement universel, qui veut que la vie s'entretienne de ses dépouilles, et qui fait de la mort la condition de toute renaissance. Combien de personnes doivent à M. Renan de le savoir par expérience! Combien en a-t-il jeté d'autres dans les angoisses du doute, qui n'en sont pas sorties! Sa

[1] Ernest Renan, *Questions contemporaines*. Paris, Michel Lévy, 1868.

Digitized by Google

gloire la plus assurée est peut-être d'avoir fait souffrir ses semblables plus qu'aucun autre homme de ce temps.

M. Renan est l'auteur d'une *Vie de Jésus*. Beaucoup de Vies de Jésus, écrites dans un esprit semblable, l'avaient précédée. La sienne a eu le privilège de pénétrer partout et d'appeler à la réflexion critique non-seulement les hommes d'étude, mais les plus humbles lecteurs. Elle a eu le succès, un succès immense, orageux, irrésistible. Pourquoi cette faveur exceptionnelle? Le moment était-il mieux choisi? Le talent de l'auteur a-t-il été plus grand? De quelque façon qu'on l'explique, il y a toujours dans une si prodigieuse fortune de quoi étonner et confondre l'analyse. Certes, une vie de Jésus écrite par M. Renan ne pouvait manquer de produire une grande sensation; mais de là à dépasser en popularité les romans les plus heureux, la distance est considérable, et il semble qu'une puissance inconnue ait présidé à la fortune de ce livre. Ce n'est plus un livre, c'est un événement. Le nom de son auteur est un nom prédestiné, et on ne le prononce pas sans un secret mouvement intérieur. Cet homme a un signe. Pour les uns c'est le libérateur attendu ; pour les autres le châtiment que le ciel nous devait. Dès à présent, il n'y a pour lui de jugement possible que celui de l'avenir, et jusqu'à ce que l'expérience de plus d'une génération ait prouvé si c'est pour notre bien ou

Digitized by Google

pour notre mal qu'il nous a fait souffrir, sa gloire sera mêlée d'hommages et de malédictions.

Une position pareille a de quoi tenter les caractères hardis et les âmes viriles. Toutefois elle a ses côtés épineux, et à tout prendre ces élus du succès sont plus à plaindre qu'à envier. Parmi les lecteurs qui se précipitent sur les ouvrages de M. Renan, combien y en a-t-il que la vogue seule attire? Les très grands succès ne sont jamais des succès très purs. Ils le seraient du côté de l'auteur qu'ils ne peuvent pas l'être du côté du public. La curiosité, l'engouement, l'esprit d'imitation, l'amour du scandale, l'intolérance haineuse les grossissent toujours. Et puis, on n'est plus maître de soi. On est l'homme d'un livre. Ce livre ne donne qu'une partie de vous-même, pas toujours la meilleure; il n'importe, il efface les autres. Le souvenir en est sans cesse présent à l'esprit du lecteur; c'est par lui qu'on est jugé; les amendements, les corrections n'y font rien, et si par hasard on vient à découvrir qu'on a failli, on se trouve en face de l'irréparable.

M. Renan a dû sentir plus d'une fois les inconvénients d'une telle position. Ils sont peut-être particulièrement graves pour lui. Comme révélation de lui-même, il n'est pas sûr que cette *Vie de Jésus* soit ce qu'il a écrit de plus important. Faire de l'art au moyen de la critique, reconstruire le drame d'une vie en suppléant par le don de divination à

Digitized by Google

l'insuffisance des documents, voilà ce qu'a tenté M. Renan, non sans un effort calculé et d'ingénieuses adresses, qui compromettent parfois la simplicité de l'inspiration. Certes, il est impossible de ne pas se souvenir de la *Vie de Jésus* quand on lit un ouvrage quelconque de M. Renan ; mais peut-être est-il surtout important de se souvenir, en lisant la *Vie de Jésus*, de plusieurs autres écrits signés de son nom. Il en est qui le montrent dans une situation plus simple, et le font saisir plus au naturel. J'indiquerai en première ligne son étude sur la *Poésie des races celtiques*, où l'art et la science se combinent également, mais avec plus d'aisance, et en un sujet vers lequel M. Renan se sentait attiré par de secrètes et profondes sympathies ; puis son article intitulé : *Les sciences de la nature et les sciences historiques*, dans lequel il a esquissé une vaste épopée philosophique, rêve hardi, conception aussi grandiose qu'originale, qui semble la nébuleuse au sein de laquelle se condensent au fur et à mesure ses études sur des sujets plus précis ; enfin son article sur Béranger, publié il y a plusieurs années déjà dans le *Journal des Débats*, et auquel il vient de donner un nouvel intérêt d'actualité en le reproduisant dans le volume des *Questions contemporaines*.

Ce dernier article, le seul dont nous voulions parler aujourd'hui, est ce que M. Renan a écrit de plus naïf, de plus involontaire, par conséquent de plus

Digitized by Google

franc. Sa plume a couru, incapable d'aller aussi vite que sa pensée. Quand M. Renan parle des préjugés dont se nourrit la médiocrité, il a souvent des paroles de dédain, froides et d'un excès mesuré. Mais ici l'irritation a pris le pas sur le dédain. Il est visible que le flot de sa colère montait, et qu'il a suffi d'une circonstance insignifiante, une sotte réclame de journal, l'annonce d'un « Béranger des familles », pour la faire extravaser en torrents de verve. *In irâ veritas.*

C'est une singulière histoire que celle de la réputation de Béranger. A le voir si populaire, choyé dans sa retraite par les hommes les plus considérables du temps, on a pu croire qu'il n'y avait pas de renommée plus solidement établie. Il se pourrait que lui-même n'eût point partagé l'illusion générale. Une voix lui disait, semble-t-il, que sa gloire était surfaite, et cette voix n'était autre, sans doute, que celle de la conscience. Les hommes dont le talent s'est développé par le travail, qui, ayant essayé de plus d'un sentier, ont eu l'occasion de rencontrer leurs limites, sont ceux qui se connaissent le mieux. Il était donc modeste ; mais on ne crut pas à sa modestie, et quand la critique entreprit de soumettre sa réputation première à une révision rigoureuse, on lui fit un grief de sa modestie comme d'un déguisement de vanité. La réaction fut complète. A peine M. Sainte-Beuve avait-il émis quelques doutes, que personne ne voulut avoir

Digitized by Google

été complice du succès du chansonnier. Le plus grand de ses mérites était une extrême habileté à dissimuler les faiblesses de son talent et de son caractère. Sa concision n'était qu'impuissance ; il avait le souffle court, disait-on ; sa précoce vieillesse n'était qu'épuisement, sa charité hypocrisie, sa modestie calcul, son amour de la retraite une plus fine recherche de popularité. En un mot, Béranger était un poëte médiocre, qui, soutenu par les circonstances, s'était fait tout doucement une réputation de grand poëte.

Ce mouvement de réaction venait de commencer lorsque Béranger mourut. La discussion n'en continua que plus vive. M. Sainte-Beuve intervint de nouveau pour marquer le point juste et mettre en garde contre les exagérations. Mais le branle était donné. De maladroites apologies fournirent aux détracteurs plus d'un argument et d'une occasion, si bien qu'aujourd'hui, après plus de dix ans révolus, la renommée de Béranger reste suspendue dans le doute. La France ne sait que faire de son poëte national.

Au milieu de tous les articles de journaux et de revues que produisit cette réaction, celui de M. Renan se distingua par la franchise du ton. M. Renan n'avait lu que fort tard les chansons de Béranger, lorsque plusieurs déjà commençaient à perdre le sel de l'actualité ; il ne revint pas de son étonnement en voyant quel était l'homme dont on faisait le

Digitized by Google

poëte français par excellence, et il voulut, quant à lui, se laver les mains du péché de la nation.

Béranger et M. Renan étaient nés pour ne pas s'entendre. Ils se heurtent en toute chose, et je ne sais si l'esprit français actuel a mieux fait connaître la diversité de ses tendances que par l'opposition de ces deux natures. A vrai dire, elles ne sont pas entièrement comparables parce qu'à la différence des caractères s'ajoute celle des temps. La maturité de Béranger date du lendemain du premier empire, celle de M. Renan des débuts du second. M. Renan a eu le bénéfice d'une expérience plus longue, rapidement mûrie par le souffle ardent des révolutions. Il a pu juger Béranger non-seulement sur ses vers, mais sur les effets de son œuvre. Il n'a eu qu'à ouvrir les yeux pour voir ce que vaut ce culte de la gloire, trop soigneusement entretenu par le poëte, ainsi que cette politique superficielle et formaliste, qui chez les uns se traduit par la résistance aveugle, et chez les autres par l'agression sans relâche, jusqu'à ce qu'un coup d'état en finisse avec la témérité de l'attaque ou qu'une révolution emporte le pouvoir impuissant. Mais c'est à peine si M. Renan touche à la politique de Béranger. On voit bien que de ce côté aussi la divergence est profonde; mais on voit plus clairement encore qu'elle ne fait que s'ajouter à celle des caractères et des natures.

Digitized by Google

La langue même de Béranger ne trouve pas grâce aux yeux de M. Renan. Il la juge d'un mot : elle me semble manquer, dit-il, de limpidité et de vraie légèreté. Si l'on veut savoir ce qu'il entend par là, il suffit de lire dix chansons de Béranger après dix pages de M. Renan, empruntées, par exemple, à son article même sur Béranger. Ce sont, en effet, deux langues, parce que ce sont deux goûts et deux manières de sentir. Celle de Béranger à des nœuds. Il peut être grammaticalement correct de dire :

> Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
> Tous assiégés par des sujets souffrants,
> Nous ont crié : « Venez, soyez nos maîtres..., etc.

Mais si jusque dans les inversions les plus hardies, le génie du français demeure celui de l'aisance et de la grâce facile, ceci n'est point dans le génie français. A côté de ces contractions, qui arrêtent court le mouvement de la pensée, Béranger n'a que trop souvent des expressions banales, de pâles remplissages, des périphrases détournées, oripeaux mal portés de l'ancienne galanterie, puis tout à coup l'hyperbole moderne et sa pesante enflure. C'est dans la même chanson qu'Octavie apprend à lire sur tous les visages de la cour :

> Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins,

et qu'on l'invite à chercher un refuge sous l'ombrage, où rien n'effarouche

Digitized by Google

Le Dieu qui cède à qui mieux le ressent.

Le poëte aime les sylphides ; mais pour les voir il faut qu'il commence par écarter la lourde « égide de la raison qui gêne son œil curieux », et quand il y a réussi, elles exécutent devant lui des tours de prestidigitation, dont le moins extraordinaire n'est pas de partir « du sein de vives étincelles pour élever jusqu'aux cieux l'esprit du chansonnier ». Que dire de ce Lindor qui soupire tout haut devant Lisette et parle « du tendre espoir qu'il fonde », et de ces rois, brigands gros d'orgueil, qui, donnant leurs crimes pour des titres,

Entre eux se poussent au cercueil...?

En notant au passage quelques traits de ce genre, choisis entre mille, je n'ai d'autre intention que de faire comprendre comment M. Renan a pu dire que la langue de Béranger manque de vraie légèreté. Combien, en effet, la sienne en diffère ! Elle en a fini avec l'emphase sonore, les grandes formules, les métaphores drapées, l'hyperbole qui s'écoute retentir, épaisse écume oratoire qui de la tribune des clubs avait gagné celle des plus hautes assemblées, et du sein des journaux fait invasion dans les livres. M. Renan est retourné aux habitudes du français d'autrefois. Il parle et ne déclame pas. A ce faux éclat, métallique et dur, que donne la fixité des

Digitized by Google

idées, il a préféré la transparence du bon sens. Son vocabulaire, quoique simple, se renouvelle de page en page. Chaque pensée crée sa forme, et d'elle-même trouve son langage, toujours original comme elle, comme elle toujours fidèle au véritable génie de cette langue française, qui autrefois ne se figeait jamais, même aux heures de nonchalance, ne se contractait jamais, même dans ses hardiesses et ses emportements, belle langue au flot limpide, et qui avait le don de couler. Il peut arriver, et cela est surtout sensible dans la *Vie de Jésus,* que la langue de M. Renan, à force de se nuancer, s'efféminе en molles délicatesses; elle a des chatoiements trop subtils, des reflets trop changeants. On lui voudrait parfois un angle de plus. Mais avec quelle heureuse facilité elle se plie à tous les tons! Comme elle sait être forte sans cesser d'être fine, légère sans manquer de richesse ni d'ampleur! Jamais à court, jamais chargée, la phrase ondoie et flotte autour de la pensée, comme une gaze transparente, à moins qu'elle ne la serre vivement, et n'en dessine d'un trait le svelte contour. Langue animée, on y sent l'esprit toujours présent, qui donne aux mots les plus ordinaires un lustre nouveau de justesse et d'à propos, ou les illumine soudain d'un reflet inattendu de poésie.

Les langues se cultivent par l'usage que l'on en fait, et à combien d'usages nouveaux le français n'a-

Digitized by Google

t-il pas été appelé depuis moins d'un siècle! Politique, science, vie du peuple, il a fait irruption dans ces vastes domaines, où à chaque pas il a rencontré l'inconnu. Aussi n'est-il pas surprenant que de nombreux écrivains aient entrepris de lui créer des ressources. Balzac, Michelet, Victor Hugo, s'y sont signalés, et le public, toujours maître de l'usage, juge naturel des nécessités auxquelles il faut pourvoir, a fait à lui seul plus qu'eux tous. Cependant, au plus fort de ses conquêtes, le français était menacé d'un appauvrissement trop réel. Instrument d'une société de choix, il était devenu d'une rare habileté à se plier au tour de chaque esprit. Il y a eu de tout temps un français banal comme une politesse banale; mais, de même que la politesse, le français s'individualise par la délicatesse des nuances. Combien il lui faut peu de chose pour donner à la pensée un autre accent, pour passer par tous les degrés du sérieux et de l'ironie, du blâme et de l'éloge, de la bienveillance et du mauvais vouloir! Son vocabulaire n'est pas volumineux et sa syntaxe est peu flexible, mais rien n'y fait double emploi; chaque mot a sa signification, chaque tour sa valeur. Il n'y a point de synonymes en français, ou il n'y en a que dans les dictionnaires. A force de culture, le français avait tourné sa pauvreté en richesse. Or, c'est précisément cette richesse subtile, obtenue par adresse, qu'il était menacé de perdre. En même

Digitized by Google

temps qu'il faisait effort pour se plier à des sujets nouveaux, il tombait entre les mains de la foule. Il devenait l'instrument littéraire, non plus seulement d'une société de choix, mais de la bourgeoisie avec ses hommes d'affaires, ses journalistes, ses avocats, ainsi que du prolétariat et de ses tribuns. Quoi de plus opposé à ce génie de finesse, qui l'avait si habilement cultivé, que la démocratie sans façons, l'âpreté des polémiques, les haines bornées, l'inflexibilité des partis pris, et les doctrines absolues, qui ne sont en réalité que de violentes simplifications des choses humaines ! L'épreuve fut rude. Rien n'appauvrit les langues autant que de les traîner sur des lieux communs, et quelle langue en a plus exprimé que le français depuis moins d'un siècle ! Que vient-on parler de nuances quand la société est divisée en aristocrates et en jacobins, et qu'à la terreur rouge succède la terreur blanche ? Au milieu des commotions révolutionnaires, le français, lourdement manié par tous les fanatismes, s'épaississait et se roidissait. Il retournait à la pauvreté par la violence. Cette influence est plus ou moins marquée non-seulement chez les orateurs de la première révolution, mais encore chez quelques-uns de ceux qui brillent aujourd'hui à la tribune du corps législatif ou du sénat. Elle est visible chez la plupart des écrivains qui ont à peu près l'âge du siècle. On en démêlera les effets dans la raideur dogmatique de M. Guizot,

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans l'éloquence saccadée de Victor Hugo, dans la sonorité redondante de Lamartine, et dans ce faux air d'oracle qui s'ajoute à la pénétration de M. Michelet. Surtout elle est patente dans Béranger, et il faut qu'elle ait singulièrement émoussé la finesse du goût public pour que le parallèle entre Horace et lui ait failli devenir classique.

C'est pour la langue française la plus heureuse de toutes les fortunes qu'un écrivain jeune encore, populaire entre les plus populaires, qui ne s'interdit pas, sans doute, les sources nouvelles, mais qui reste fidèle aux traditions acquises et les rajeunit par son talent. Que de trésors lentement amassés peut anéantir en un jour la brutalité des révolutions! En voilà un du moins qui est décidément sauvé du naufrage. Le français n'aura pas eu en vain deux siècles d'une culture qu'il ne retrouvera plus. M. Renan n'est pas le seul, sans doute, qui travaille à nous conserver ce précieux héritage. MM. Thiers et Sainte-Beuve, pour ne parler que des vivants, y auront largement contribué. Mais M. Renan a sur eux l'avantage d'être plus jeune et surtout d'avoir plus d'ennemis. Pour agir sur le développement d'une langue, ce n'est rien d'être beaucoup lu, il faut être beaucoup discuté. Là est le secret de l'influence de Calvin sur le français du XVI^e^ siècle. Il força ses adversaires à lutter avec lui de clarté. M. Renan obligera les siens à la finesse. Il eût écrit le plus popu-

Digitized by Google

laire des romans du siècle qu'il eût moins obtenu. On lit un roman, puis on passe à un autre, mais on se préoccupe d'un livre tel que la *Vie de Jésus ;* on y revient, on l'éprouve, on le discute, et à force d'être présent à la pensée il exerce une action bien autrement durable et féconde.

M. Renan s'arrête davantage sur la poésie de Béranger. Le principal reproche qu'il lui adresse tend à l'assimiler à celle des faux lyriques du XVIII^e^ siècle, « faisant à volonté des cantiques pieux, des odes pindariques et des épigrammes obscènes ». Le rapprochement paraîtra fort, et pourtant on ne saurait le repousser tout à fait. La vie de Béranger fut tranquille et rangée ; ses chansons sont d'un bon vivant et d'un parfait libertin. Il semble s'être exercé de gaieté de cœur à salir les imaginations. Son hypocrisie, à lui, a été de se faire plus mauvais qu'il n'était. Cette sorte d'hypocrisie n'est rare nulle part, et il est naturel qu'on la rencontre plus fréquemment dans les pays où une certaine légèreté n'est point mal portée et où un grain de scandale sert d'assaisonnement au succès. Mais, commune ou non, il serait étrange qu'elle pût se traduire en poésie. Aussi n'est-ce point par un excès de poésie que se distinguent les chansons libertines de Béranger.

« Peut-être, dit-il dans sa *Biographie*, n'ai-je jamais parfaitement connu ce que nos romanciers anciens et nouveaux appellent l'amour, car j'ai

Digitized by Google

toujours regardé la femme non comme une épouse ou une maîtresse, ce qui est trop souvent n'en faire qu'une esclave ou un tyran, mais comme une amie que Dieu nous a donnée. » Je ne sais si cette amitié, qui n'a point pour conséquence l'oubli du sexe, vaut l'amour et ses entraînements ; mais Béranger l'a ressentie, et quelques-uns de ses refrains qui, sans être précisément chastes, laissent percer ce sentiment doux et réel, me semblent d'un ton plus vrai que ses chansons réellement libertines. L'inspiration est aussi plus franche dans les strophes où il se console gaiement de sa pauvreté. Je distingue fort ces chansons-là de celles qui ne sont que le fruit d'une imagination licencieuse. Parmi ces dernières on en trouvera de spirituellement égrillardes et d'habilement composées ; mais ce qui leur manque le plus, c'est l'abandon et la verve de libre venue, c'est-à-dire justement ce qui pourrait les faire pardonner. Il y en a même de fort plates, témoin celle qui célèbre une beauté sans façons, dont un des agréments est de jurer, « quand on l'en prie ». Se peut-il rien inventer de plus froid et de plus prosaïque dans la débauche ? « Il me semblait, dit encore Béranger dans une note justificative de sa *Biographie*, qu'il était facile de démêler dans les productions d'un auteur celles qui appartenaient aux conditions de son genre et aux fantaisies de son esprit de celles où il avait eu l'intention

Digitized by Google

de se peindre lui-même. » Voilà le mot : « les conditions du genre ». Malgré Lisette et le Chambertin, il est telle chanson de Béranger où règne une rhétorique qui, pour différer de celle de Jean-Baptiste Rousseau, n'en est pas moins de la rhétorique.

M. Renan ne paraît pas goûter beaucoup plus quelques-unes des grandes chansons de Béranger. Il s'élève contre sa manie de transformer tout en déclamation. Il y a longtemps qu'à l'étranger on a été frappé de la part qui revient à la déclamation dans l'œuvre de Béranger. Un Allemand, homme de goût et d'un jugement pénétrant, me le disait à sa manière, il y a tantôt quinze ans : « Je ne comprends rien à ce poëte ; quand il n'est pas polisson, il est académique. » Encore un jugement qui pèche par excès, mais qui a sa part de vérité. Béranger a inventé la *chanson académique*, et ce ne sera pas son meilleur titre de gloire. La *Sainte alliance des peuples* est-elle bien de la poésie ? Certes, elle n'en manque pas. Il y en a partout, de la poésie, même dans la prose. C'est une question de plus ou de moins. Mais quand on écrit en vers, on a tort de s'en tenir au *moins*. Or une métaphore commune, brillamment paraphrasée, court le risque de n'être qu'un minimum. Béranger dit qu'il a vu la Paix,

Semant de l'or, des fleurs et des épis :

heureuse vision, qu'un mot épuise. Il affirme de plus

Digitized by Google

l'avoir entendue, et il nous rapporte le discours qu'elle a tenu. Mais il le lui prête, ce discours ; preuve en soit le vers où la Paix s'oublie jusqu'à parler d'elle-même comme d'une tierce personne :

L'encens des arts doit brûler pour la paix.

C'est lui qui parle, et sa *Paix* n'est qu'une métaphore qui lui tient lieu de porte-voix. On lui rendra cette justice qu'il donne en vers concis de sages conseils. La seule chose qui étonne est le refrain. Il est beau ; mais on ne voit pas pourquoi un discours suivi est coupé par un refrain. Ce refrain est une conclusion déguisée.

Ferait-on grand tort aux chansons de Béranger en les dépouillant du chant ? Quelques-unes y perdraient ; d'autres, en grand nombre, y gagneraient. On peut chanter le *Grenier*, les *Hirondelles*, *Roger Bontemps ;* mais qui songe à entonner la *Sainte alliance des peuples ?* L'air de

Muse des bois et des accords champêtres

renforce-t-il l'accent des couplets inspirés par le souvenir de Waterloo, et se figure-t-on le fils d'Attila défiant l'Europe en écorchant de sa voix de Tartare l'agréable romance :

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Ces chansons sont faites pour êtres lues ; le chant

Digitized by Google

ne les accompagne que comme « condition du genre », et l'on s'étonne à la lecture de voir combien la combinaison y empiète sur la véritable création poétique. J'oserai étendre cette remarque à d'autres morceaux, quelques-uns charmants. Les *Etoiles qui filent* sont une ravissante idylle. Mais le motif en est de ceux qui ont besoin d'être relevés par l'adresse de l'esprit. En lui-même, il a peu d'originalité. On en tirerait tout ce qu'on voudrait. Il n'y aurait qu'à passer en revue, à propos de chaque étoile filante, tous les âges de la vie et toutes les conditions de la société. De tels motifs se laissent dévider sans fin, comme un chapelet. De même pour le *Petit oiseau*, que le poëte voudrait bien être, et qui irait ici, puis là, puis ailleurs. Gracieuses guirlandes, dont chaque fleur est une strophe. La main qui les a assorties est celle d'une adroite bouquetière. Mais encore lui a-t-il fallu pour les retenir un fil toujours cassant. Où est d'ailleurs la guirlande qui vaille une seule plante, une plante animée du souffle de la vie, avec ses feuilles, ses tiges, son port, ses boutons naissants, ses fleurs épanouies, son parfum distinct, la rosée qui brille dans son calice, le miel qu'elle distille, et le vent qui la berce? Aux esprits ingénieux, les guirlandes à tresser; aux seuls et vrais poëtes, la plante à voir en rêve et à faire vivre dans leurs vers.

M. Renan est trop artiste pour ne pas avoir senti

Digitized by Google

plus vivement qu'un autre ce qu'il y a de factice dans l'art de Béranger. Il passe pour un homme très savant et pour un critique de premier ordre. Jamais réputation ne fut plus méritée. Et cependant je soupçonne que ceux qui le voient de près, ceux auxquels il se livre, l'envisagent comme un artiste plus encore que comme un critique. Le don critique ne paraît pas être aussi essentiel au tour de son génie qu'à celui de M. Edmond Schérer, par exemple. Mais ce qui lui appartient en propre, ce qui le distingue entre tous les théologiens et philosophes hommes de lettres, c'est un sens de l'art singulièrement délicat et original. Il y a de l'Ary Scheffer dans ce critique qui a comparé tant de textes, approfondi tant de langues, compulsé tant de manuscrits. La critique est pour lui un moyen, l'art un but. Des gloses obscures, des textes arides, se dégagent à ses yeux de vivantes physionomies et d'idéales figures. Sa science s'épanouit en rêve, et il semble n'étudier que pour rêver de plus près, penché sur leurs vestiges, les réalités disparues. Qu'est-ce que sa *Vie de Jésus*, sinon le rêve d'un savant? Il a relégué l'érudition dans la préface pour être plus libre, et cette préface elle-même n'est pas inséparable de l'œuvre, puisque M. Renan l'a retranchée de l'édition populaire. A vrai dire, ce n'est peut-être pas le plus heureux de ses rêves d'artiste. Jésus est un de ces personnages dont on sait trop ou trop peu. Quel-

Digitized by Google

ques scènes de sa vie sont racontées avec tant de détails et de précision que l'art n'y saurait rien ajouter et n'y peut rien retrancher. Mais l'ordre manque et les lacunes sont nombreuses. Sur quelques points l'imagination est irrévocablement enchaînée à la lettre des documents; en d'autres la fantaisie a le champ libre. Il ne se peut pas des conditions plus défavorables. Et puis le désir d'être précis là où la précision n'est pas possible, semble avoir contraint l'auteur à de basses suppositions. Est-il vrai que ce « maître exquis », cet homme qui, dites-vous, a distinctement connu Dieu comme un père, ait eu recours pour régner sur les âmes aux pratiques du plus vulgaire charlatanisme? Si réellement il en est ainsi, pourquoi respecter l'auréole dont une tradition menteuse a couronné ce front qui n'en était pas digne? Vainement on invoque en sa faveur les complaisances de la conscience orientale. Vous l'avez placé trop haut pour qu'il puisse être au bénéfice d'une justification si grossière, et si votre sens de critique se refuse à comprendre la double nature du Jésus des croyants, le simple bon sens de vos lecteurs n'aura pas moins de peine à associer dans une seule et même figure tant d'élévation et tant de vulgarité.

Je préfère au *Jésus* de M. Renan (on parle de lui comme d'un peintre) sa *Marie de Magdala*, un autre portrait, dont la ressemblance a été fort dis-

Digitized by Google

cutée, mais dont le souvenir demeure ineffaçable dans l'imagination. Elle a été malade. Sept démons ont habité en elle; mais elle a rencontré Jésus, et pour elle la vie date de ce moment. Elle n'a ni enfants, ni époux; elle a Jésus. Elle est celle que Jésus a guérie, celle que Jésus a relevée à ses propres yeux, et si secrètement il se mêle à l'exaltation de sa reconnaissance quelque vague pensée dont elle rougirait elle-même, croyez bien qu'elle n'en a pas conscience. Elle ne sait qu'une chose, que Jésus est tout pour elle et qu'elle l'aime avec adoration. Il est mort, et pour dernière consolation il lui reste son corps à embaumer et à ensevelir. Mais on l'a pris ce corps; le sépulcre est vide, et elle pleure abondamment. Les souvenirs seront désormais sa seule richesse. Elle les repasse dans sa mémoire; elle le voit sur les coteaux de la Galilée, guérissant les malades, consolant les affligés. Soudain, ineffable vision, vision de douleur et d'amour! le voilà lui-même; ce sont ses traits, c'est sa voix, et elle se jette à ses genoux en l'appelant « Rabboni ».

L'orthodoxie ne saurait accepter ce qui dans cette scène tend à faire passer la résurrection de Jésus du domaine de la réalité dans celui de l'imagination; mais l'essentiel, pour l'art, est la figure de Marie, dont la beauté subsiste soit que l'on admette une vision, soit que l'on croie à une résurrection véritable. Un degré de plus ou de moins, non dans

Digitized by Google

l'amour, mais dans son exaltation, voilà pour elle toute la différence. La critique positive objecte de son côté que M. Renan a exagéré le rôle de Marie, et dépassé les conclusions que l'on peut tirer des documents historiques. C'est possible, et je serais assez porté à le croire; mais le portrait qu'il trace n'en garderait pas moins sa part de vérité. Qui dira de quel prix ont été pour l'église les souvenirs des saintes femmes, et le culte plus personnel qu'elles vouaient à la mémoire du maître? Qui dira la force qu'y a puisée la religion naissante, dans la période obscure qui s'écoula entre la mort de Jésus et la vocation de Saint Paul? Leur foi, toute composée de souvenirs et d'amour, n'a-t-elle pas relevé souvent le courage des disciples? La Marie Magdelaine de M. Renan n'est qu'un type particulier de cet amour féminin. Elle n'a rien qui rappelle la beauté pure, rayonnante du premier éclat de la maternité, dont la Renaissance a multiplié les images. Marie de Magdala est une pauvre femme. Elle a longtemps souffert, et ses traits sont fatigués. Mais ni la maladie, ni le mépris, n'ont altéré la limpide profondeur de son regard, regard pur, délicat, infini, tout à son objet et qui le créerait s'il venait à lui échapper. Jamais l'amour ne fut plus religieux, ni l'adoration plus aimante. Elle a transporté la passion dans l'amour divin, mais la passion dépouillée de ce qui la trouble

Digitized by Google

et la souille et toute pénétrée de reconnaissance et de repentir.

Qu'on se figure M. Renan rêvant sa Magdelaine, puis tombant sur un volume de Béranger, l'ouvrant au hasard et y lisant ce refrain :

Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire,
Et l'univers est consolé !

Quelle chute, grand Dieu ! Et que sera-ce si au lieu d'un refrain qui a sa grâce et son rayon, il venait à rencontrer cette triste chanson des deux *Sœurs de charité*, qui heurtent à la porte du ciel, l'une portée sur les ailes des anges,

L'autre dans les bras des amours... ?

Il n'y a pas de mépris plus souverain que celui du grand art idéal pour les gentillesses égrillardes qui usurpent le nom de poésie. Ce mépris, c'est celui de M. Renan pour Béranger.

Toutefois il est bien probable que si Béranger n'avait jamais chanté d'autres refrains, les foudres de M. Renan ne se seraient pas égarées jusqu'à lui. Pour lui valoir l'honneur de les attirer, il n'a pas fallu moins que ses hymnes déistes. La théologie de Béranger, tel est proprement le sujet de l'article qui nous inspire ces réflexions. M. Renan semble avoir eu de la peine à se remettre de son étonnement,

Digitized by Google

lorsque, lisant Béranger pour la première fois, il découvrit la naïveté toute bourgeoise de cette théologie d'un genre nouveau, et cette façon de s'incliner, le verre en main, devant le Dieu qu'il cherchait « avec tremblement ». Il ne tarit pas sur ce Dieu de grisettes et de buveurs, ce Dieu auquel on peut croire sans pureté de mœurs ni élévation, et qui lui semble le mythe du béotisme substitué à celui de l'antique sentiment. « Nous sommes tentés, s'écrie-t-il, de nous faire athées pour échapper à ce déisme, et dévots pour n'être pas complices de cette platitude. »

Rien de plus naturel que l'indignation de M. Renan contre la théologie de Béranger. Son sens de l'art suffirait à l'expliquer. L'art et la religion sont deux choses très différentes et très voisines. Les religions ont toujours été les plus grandes sources de poésie, et vainement on tenterait la carrière de l'art si on n'y apportait pas un esprit religieux. Au moins faut-il que l'artiste s'oublie par instants dans un monde fort différent de celui qui tourbillonne autour de lui, un monde d'images, de sons, d'harmonies, et il n'est point artiste s'il ne lui arrive pas de le prendre plus au sérieux que l'autre. L'art est souverainement idéaliste. M. Renan serait-il aussi un idéaliste ? Sans nul doute, et l'un des plus grands de ce siècle. On nous le représente comme un dilettante, qui s'est fait pour son usage particulier un musée des religions de l'humanité, qui l'enrichit sans cesse de curiosités nou-

Digitized by Google

velles, et s'y promène en amateur curieux et blasé. Il se peut que cette image ne soit pas complétement fausse, et que, sans injustice, on puisse y reconnaître non le portrait de M. Renan, mais sa caricature à certains jours. Prenons garde toutefois à cette façon de juger le prochain en le prenant à ses heures de dégoût et d'inévitable sécheresse. Songeons à ce que deviendrait notre portrait si on nous appliquait le même procédé. Le fait est que cet amateur blasé est à sa manière un homme de méditation intérieure et qu'il y a du mysticisme dans ce dilettante.

La vraie religion est le fruit du silence et du recueillement. Elle est synonyme de distinction, d'élévation, de raffinement; elle naît avec la délicatesse morale au moment où l'homme vertueux, rentrant en lui-même, écoute les voix qui s'y croisent. En ce silence, tous les sens étant apaisés, tous les bruits du dehors étant éteints, un murmure pénétrant et doux sort de l'âme, et rappelle comme le son d'une cloche lointaine de village le mystère de l'infini. Semblable alors à un enfant égaré, qui cherche vainement à démêler le secret de sa naissance inconnue, l'homme qui médite se sent dépaysé. Mille signes de la patrie provoquent chez lui de mélancoliques retours. Il s'élève au-dessus des terres fangeuses de la réalité vers des champs pénétrés de soleil ; il sent ces parfums des jours antiques, que les mers du sud conservaient encore quand les vaisseaux d'Alexandre les parcoururent pour la première fois. La mort, en habit de pèlerin, revenant de terre sainte, frappe à la porte de l'âme, qui commence à sentir, ce qu'elle ne voyait pas dans le trouble de la

Digitized by Google

vie, qu'il lui sera doux de mourir. Elle est assurée alors que ses œuvres la suivront; la vérité lui apparaît comme la récompense de ses bonnes actions; elle voit l'insuffisance de toutes les formes passagères pour exprimer l'idéal; les mots d'*être* et de *néant* perdent leur sens contradictoire; elle s'envisage avec la divinité dans les rapports d'un fils avec son père, et elle prie à peu près en ces termes : « Notre père qui êtes aux cieux...! »

Celui qui a écrit cette page et bien d'autres semblables, a sa place marquée parmi les représentants actuels du sentiment religieux, dans sa plus grande généralité. Il peut être hérétique au premier chef, — l'hérésie et le sentiment religieux ne s'excluent en aucune façon — on peut, d'un certain point de vue, lui refuser le titre de chrétien; mais à coup sûr il n'est pas impie. C'est tout justement le contraire de Béranger. Béranger est plus impie qu'hérétique. Son déisme étroit est un fragment de religion orthodoxe. Il croit en Dieu; il en prouve l'existence par un argument cher aux docteurs :

Le nid n'a pas créé l'oiseau.

Le principal attribut de son Dieu est la bienveillance. Il faut avoir confiance en lui et jouir des biens de la vie, en levant les yeux vers le monde invisible,

Où pour toujours nous nous réunissons.

Voilà pour un chansonnier un symbole assez cor-

Digitized by Google

rect, quoique fort incomplet ; mais cette rectitude de croyances n'implique pas le moins du monde la présence et l'activité du sentiment religieux. Je ne dirai pas que Béranger en fût totalement dépourvu. Ce qu'il en avait a pu se développer, l'âge aidant, surtout sous forme de reconnaissance attendrie. Toutefois il n'en a jamais eu de quoi le gêner, et sa reconnaissance elle-même a je ne sais quel air dégagé, qu'on trouvera médiocrement religieux :

Quand je pense à Dieu, je souris.

Son orthodoxie relative a pu d'ailleurs s'associer avec la licence illimitée et le vulgaire libertinage de l'imagination, étrange association, qui a persisté jusque dans sa vieillesse, et dont on ne voit pas qu'il ait jamais soupçonné le scandale. On ne saurait être moins mystique que Béranger. Le sens de l'adoration lui est étranger. Son Dieu est un de ses convives. On lui porte des toasts bachiques. Il ressemble parfois aux héroïnes que le poëte invite à ses débauches imaginaires. On le prie aussi de jurer, et il s'en acquitte avec une désinvolture suprême : qu'on se rappelle la chanson du *Bon Dieu,* mordante, spirituelle entre toutes, mais d'un tel cynisme qu'on pardonnerait plus aisément au poëte la vulgarité et la platitude.

La conscience de M. Renan se soulève à la seule pensée des profanations d'un tel culte.

Digitized by Google

Ce Dieu de guinguette et de gens attablés, à qui l'on frappe sur l'épaule, qu'on traite en camarade, en bon vivant, m'irrite comme une usurpation de titre de noblesse. Non, ils ne peuvent te connaître, être saint que l'on n'entrevit jamais que dans la sérénité d'un cœur pur. Tu n'appartiens qu'à nous qui savons te chercher. Les blasphèmes de l'homme de génie doivent plus te plaire que le vulgaire hommage de la gaieté satisfaite. L'athée est bien plutôt celui qui te méconnaît à ce point que celui qui te nie. Le désespoïr de Lucrèce et de Byron fut plus selon ton cœur que cette confiance effrontée de l'optimisme superficiel qui t'insulte en te bénissant.

L'histoire notera comme un des traits les plus curieux de notre vie morale actuelle que l'écrivain de ce siècle qui a le plus énergiquement protesté contre le Dieu des bonnes gens, qui a repoussé le plus loin de lui la honte de ce culte trop populaire, est celui-là même qui a écrit la *Vie de Jésus*. La France, que je sache, ne manque pas absolument de moralistes croyants, de critiques sincèrement chrétiens ; les strophes du chansonnier les ont, sans doute, affligés et scandalisés ; mais ils ont laissé au plus fameux des hérétiques modernes l'honneur de la flétrissure imprimée souverainement sur le front de ce Dieu de guinguette. M. Renan passera aux yeux de la postérité pour le vengeur de la religion outragée par le poëte le plus national de la France.

Ainsi à tous égards le contraste semble frappant

Digitized by Google

entre ces deux natures. Il importe d'autant plus de le signaler qu'aux yeux de M. Renan Béranger n'est qu'un type, et qu'en protestant contre lui, il entend protester contre l'esprit français en général.

A l'indignation que me causa l'idée d'une confraternité religieuse avec ceux qui adorent de la sorte, dit-il en parlant de sa première lecture de Béranger, se mêla l'idée de ce qu'il y a de fatalement limité dans les manières de voir et de sentir de la France. L'incurable médiocrité religieuse de ce grand pays, orthodoxe jusque dans sa gaieté, me fut révélée, et le Dieu des bonnes gens m'apparut comme l'éternel Dieu gaulois contre lequel lutterait en vain toute tentative de philosophie et de religion épurée.

Il faut lire toute la fin de l'article. Jamais peut-être l'ironie n'a ruisselé en plus amère éloquence.

Ce n'est pas à nous, étranger et qui jugeons à distance, qu'il appartient de prononcer sur les conclusions de M. Renan. Laissons-lui l'entière responsabilité de l'éloquent réquisitoire qu'il a deux fois signé de son nom, une première fois en le publiant dans le *Journal des Débats,* une seconde fois, et après dix ans d'intervalle, en le reproduisant dans un volume dont tous les articles doivent avoir à ses yeux une particulière importance. Notre seul désir est de saisir la véritable portée et la signification historique de ce contraste si énergiquement accusé par M. Renan lui-même.

Il est grand, sans aucun doute, et bien loin de vouloir l'atténuer, nous avons cherché à le présenter

Digitized by Google

dans tout son jour. Et cependant, en écrivant les pages qui précèdent, nous nous demandions s'il est aussi grand en réalité qu'en apparence, et si M. Renan, dans l'indignation de sa colère, ne l'a pas exagéré. Assurément ce n'est point un accident ordinaire que la vogue d'un poëte qui tourne en dérision perpétuelle les croyances de ceux qui le lisent ou le chantent. Ecrire le *Fils du pape* ou le *Mariage du pape,* et devenir le poëte national d'un pays tel que la France, fille aînée de l'église, voilà qui est remarquable. Que sera-ce si on y ajoute les chansons du *Bon Dieu,* des *Clefs du Paradis,* des *Deux sœurs de charité,* etc. ? Toutefois il faut tenir compte de l'excitation de luttes politiques où le clergé joua un rôle fait pour provoquer les passions, ainsi que de la liberté de propos acclimatée en France dès le temps des anciens trouvères. Il n'est pas de pays où il soit plus pardonné aux licences de la parole. Est-ce aller trop loin que de leur faire une part considérable, et de voir dans Béranger un épicurien satirique, dont l'esprit juste, ferme et court, se débarrasse de tout ce dont il ne comprend pas immédiatement le sens et l'utilité, qui prend la vie avec ses jouissances et ses biens, qui croit en Dieu moins par un ardent besoin de cœur que pour en avoir promptement fini avec de fatigants problèmes — solution commode, qu'on inventerait si elle n'existait pas — et qui, sans calcul, ayant une morale facile, a un Dieu qui n'est

Digitized by Google

pas trop exigeant ? A le prendre ainsi, on se demande s'il vaut beaucoup moins que la moyenne des hommes, et si la France est impardonnable de l'avoir applaudi.

On dira peut-être que les peuples ont coutume d'être difficiles dans le choix de leurs élus, et qu'ils ne pratiquent guère cette hypocrisie de se faire plus mauvais qu'ils ne sont. On peut lire et goûter les poëtes grivois ; mais on ne leur donne que des éloges furtifs et ils jouissent d'une faveur clandestine. Un sentiment de naturelle pudeur avertit le peuple ; il sent que les souillures des renommées qu'il élève sur le pavois lui seront justement imputées, et l'homme licencieux a peu de chances de devenir poëte national. Là est, je l'avoue, le côté grave de la popularité de Béranger. Pour l'acclamer si hautement, la France a dû manquer de cet instinct de pudeur. Toutefois la question est peut-être plus complexe qu'il ne paraît. *France, popularité, poëte national :* grands mots, dont le sens est élastique. Ces pays à forte centralisation sont un théâtre tout préparé pour les surprises et les entraînements. Tous les succès, grands ou petits, y soulèvent des flots de poussière, qui les grossissent à l'œil ébloui. Béranger est-il populaire en France comme Uhland en Allemagne ? Entend-on les paysans, réunis le soir devant les portes des maisons, entonner ses refrains ? Je connais mal les campagnes de France ; mais je parie-

Digitized by Google

rais que non. Se figure-t-on de vrais campagnards chantant la *Gaudriole,* le *Petit homme gris,* la *Grand'mère,* même le *Grenier?* Selon M. Renan, la popularité de Béranger est une popularité bourgeoise. Ce mot qu'il emploie sans cesse n'a peut-être pas de signification précise pour quelques-uns de ses lecteurs, et j'avoue que je suis du nombre. Béranger me semble devoir être populaire sur la place publique, dans la rue, au cabaret, dans l'atelier, dans l'arrière-boutique, surtout dans l'arrière-boutique du faubourg; mais il ne doit l'être réellement ni dans les salons ni au village. Pour les esprits fins et cultivés, il manque de délicatesse dans l'imagination; pour l'homme des champs, il manque de naïveté. Il est peut-être moins le poëte de la nation que celui d'une classe, classe nombreuse, il est vrai, puissante, respectable, mais qui plus que toute autre subit les inconvénients d'une position où s'associe à une demi-culture, une ambition remuante et peu mesurée.

Les recueils qu'on a publiés depuis quelques années des chansons populaires de la France me confirment dans cette opinion. Ceux qui viennent de la rue, la *Muse parietaire* et la *Muse foraine,* trahissent à chaque page l'influence de Béranger. C'est sa poésie en gros sous. Ceux qui viennent des champs sont d'un tout autre caractère. Je ne trouve

Digitized by Google

presque rien de commun entre les refrains de Béranger et les chants du village.

Il y a, on ne le sait pas assez, il y a en France une poésie populaire, originale et naïve. Je me suis dit quelquefois que ce serait un beau rôle pour un artiste patient que de la traduire dans une langue plus cultivée. Un rôle! expliquons-nous; celui qui s'en ferait un rôle serait sûr d'y échouer. Quiconque a pour devise comme Béranger : « Je suis du peuple », ne l'est qu'à moitié. Il faudrait pour en rendre l'accent naïf quelque vrai poëte, enfant du peuple sans avoir besoin de le dire, qui au collège de France n'aurait point oublié son patois, qu'on aurait vu quelquefois distrait dans les salons, rêvant à sa chaumière. Cette œuvre se fera; et je me demande si Béranger, tout incapable qu'il était de l'entreprendre, ne l'a pas entrevue un instant. Vers 1830, lorsque son rôle politique commence à décliner et que, incertain de sa voie, il essaie plus d'un mode nouveau, on le surprend à écrire, à côté de chansons philosophiques et sociales, quelques-uns des couplets où il s'est le plus rapproché de la véritable poésie populaire. Les *Souvenirs du peuple* et le *Vieux caporal* datent de cette époque. La première de ces chansons est d'une simplicité trop savante pour le paysan. Elle rend bien la vie du peuple, mais dans un tableau fait pour être senti surtout par les

Digitized by Google

imaginations cultivées. La seconde doit avoir pénétré davantage; il ne se peut pas que de nombreux conscrits ne l'aient apprise et que par l'armée elle n'ait atteint le vrai peuple. Elle me semble aussi belle que simple et touchante. Peut-être « les frais appas dénichés dans les bois », jurent-ils dans la bouche de ce vieux grognard; c'est le seul manque de simplicité qui m'y ait frappé. D'ailleurs, point de chauvinisme, mais le sentiment juste et profond de la vie militaire. Tout le livre de Vigny vaut-il cette seule chanson? Cette fois du moins Béranger a été naïf, et malgré la petitesse du cadre il a touché au grand art.

Cette chanson me fait l'effet d'une passerelle jetée sur l'abîme qui sépare en France la poésie populaire de celle des lettrés. Elle suffirait pour recommander Béranger à l'indulgence de M. Renan. M. Renan ne fait-il pas aussi sa pointe du côté du peuple? Longtemps il s'est retranché dans un quant à soi dédaigneux. Il n'écrivait que pour quelques esprits d'élite. Maintenant il multiplie les éditions populaires de sa *Vie de Jésus*, et nous allons la voir paraître enrichie d'illustrations. Il a dû hésiter longtemps avant d'entrer dans cette voie. Plusieurs l'en blâment, et il comprendra qu'on ne soit pas sans crainte en voyant un livre tel que la *Vie de Jésus* tomber en tant de mains. Mais pour lui-même, il ne peut que gagner à se rapprocher du peuple. Voici bien des années

Digitized by Google

déjà que l'art et la poésie, sentant la foule les abandonner, recherchent les sanctuaires pratiqués des initiés. Ils s'y raffinent à l'excès, et l'on peut prévoir le moment où le sens des nuances aura fait perdre à la poésie française celui des couleurs. M. Renan a ressenti cette influence. Quelques-uns des défauts qu'on lui a reprochés tiennent aux recherches aristocratiques de ses débuts. Du côté de la finesse, il a acquis tout ce qui peut s'acquérir. Seul l'instinct populaire, avec lequel les hommes vraiment supérieurs ont toujours de secrètes intelligences, peut devenir pour lui un maître utile en donnant à sa plume si déliée une touche toujours ferme et en le maintenant dans la grande ligne de la simplicité.

Je viens de découvrir un trait commun entre M. Renan et Béranger; il lui dispute la popularité, il court sur ses brisées. Qui sait? peut-être Béranger lui a-t-il préparé le terrain? Combien d'hommes, dégoûtés par le chansonnier du Dieu que leur annoncent les prêtres, se sont-ils jetés avidement sur sa *Vie de Jésus* comme sur une satire de plus! Il se pourrait aussi que quelques âmes, lasses de ne plus prier, aient trouvé dans le sentiment religieux qui l'inspire quelque rafraîchissement d'imagination. On parle de conversions opérées par M. Renan. Quoi qu'il en soit, je crois entrevoir une seconde ressemblance entre lui et le chansonnier. La distance qui les sépare est grande; mais elle est mesurable et franchissable.

Digitized by Google

Ils se meuvent aux deux extrémités d'une ligne continue, et l'on peut passer de l'un à l'autre. Qu'est-ce que M. Renan reproche par dessus tout à Béranger? Ce qu'il appelle la gaucherie de l'esprit français en présence de l'infini. Si ce n'est que cela, il s'y fera, lui ou ses successeurs. La maladresse souvent est inexpérience. Vainement M. Renan le déclare fermé à toute nuance un peu déliée. S'il l'est, c'est que la vie est trop courte. Vingt ou trente ans d'école, dix ans de réflexion consciente et de progrès spontané, dix ans où l'on est soi-même, dix ans encore où l'on vit de ses restes en attendant l'inévitable déclin: voilà, pour les heureux, le bilan de la vie humaine. Au lieu d'une vie, mettez-en deux ou trois, et la distance qui sépare Béranger de M. Renan sera franchie à moitié. Les traces de progrès abondent chez Béranger. Comptez-vous pour rien son précoce désenchantement? S'il n'en a pas profité pour commencer une nouvelle carrière, c'est que l'âge était venu; mais son point d'arrivée sera pour d'autres un point de départ. Ses successeurs seront moins assidus à l'autel de la gloire. Ils commenceront à comprendre que la liberté ne consiste pas uniquement à narguer les rois et à médire des prêtres. Comptez-vous pour rien le dégoût qui le prit, lui aussi, de la brutale voix du tambour et des alignements au cordeau? N'a-t-il pas fini par rendre hommage à la vraie originalité?

Digitized by Google

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!...

Comptez-vous aussi pour rien ces refrains gracieux qui, mêlés aux refrains satiriques, ont fait pénétrer dans la mansarde de l'ouvrier la poésie de la sensibilité? Faut-il enfin compter pour rien cette passerelle jetée un jour jusque sur la rive de la poésie populaire, où habite l'art naïf? Prolongez la ligne, et vous verrez s'approcher le terme où Béranger et M. Renan pourront, sinon se tendre la main, au moins se saluer à distance.

L'histoire de l'esprit français semble confirmer ce présage. Le positivisme de l'imagination, si on peut appeler ainsi l'erreur de Béranger, date de loin. Le XVII^e^ siècle, si délicat qu'il fût, n'y a pas peu contribué. N'est-ce pas lui qui a tari les grandes sources? Le XVIII^e^ siècle en a vu l'apogée. Voltaire eut l'esprit vif et sec, l'imagination mobile, fiévreuse et pauvre. Sauf le cabaret, son Dieu ressemble fort à celui des bonnes gens. Cependant le remède naquit de l'excès même du mal. Une réaction se prononça; la race des rêveurs, qu'on pouvait croire éteinte, reparut tout à coup. On eut Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, puis Chateaubriand, qui annonçait Lamartine. Il n'est pas douteux que les deux derniers n'aient récemment agi sur le tempérament poétique et religieux de la France. Au fond subsiste toujours l'esprit de Voltaire, qui revit dans Béran-

Digitized by Google

ger. Mais Béranger est déjà moins sec que Voltaire. Il y a de l'exaltation dans son patriotisme ; il a le tour lyrique, il a aussi la poésie des champs, toute une veine d'idylle inconnue au patriarche de Ferney. Ne serait-ce point que Chateaubriand aurait déteint sur lui ? Quelques gouttes de son ambroisie dorée, liqueur assoupissante, ont coloré le filet de poésie où s'abreuva la jeunesse de Béranger. M. Renan n'y versera-t-il pas à son tour, pour les neveux du chansonnier, quelques gouttes de son élixir excitant, à la forte senteur aromatique. Esprit bien autrement original que ne le fut Chateaubriand, penseur bien plus fécond, pourquoi n'aurait-il pas, et dans une plus grande mesure, la même fortune ? C'est ainsi que procède l'histoire, par mélanges successifs. Elle ne multiplie les contrastes que pour se donner le plaisir des conciliations. Avant que la génération présente soit écoulée, la France comptera plus d'un écrivain qui aura réalisé tant bien que mal l'alliance impossible de l'esprit positif de Béranger et de l'idéalisme de M. Renan.

Ce sera un progrès, et un progrès de plus de portée que la pauvre restauration religieuse, solennelle et puérile, tentée par Chateaubriand. Il n'y a que l'aveuglement de l'esprit de parti qui puisse ne pas voir ce que vaut l'idéalisme de M. Renan dans la patrie du Dieu des bonnes gens. Mais on se demande si cette alliance, même répétée, suffira pour donner

Digitized by Google

tort à M. Renan et sauver la France de la médiocrité religieuse où il la condamne. J'ai des doutes à ce sujet, et ces doutes (je prie M. Renan de me le pardonner) proviennent de ce que je crois voir encore trop de ressemblance entre lui et le chansonnier. Béranger tient à être du peuple; M. Renan est pour les raffinés. Il raffine jusqu'au mot de raffinement. Il en fait un synonyme d'élévation et de délicatesse. Nul doute que dans les choses de la religion on ne puisse distinguer aussi entre délicatesse et grossièreté. La grossièreté, c'est l'égoïsme, auquel il faut échapper. Toutefois, la simple délicatesse parle moins de raffinement. Ces mots eux-mêmes, raffinement, gaucherie, nuance déliée, sont de ceux qu'ignore le sentiment religieux dans sa pureté. Les âmes tout à fait religieuses sont délicates sans le dire, sans même le savoir. Se mesurant à l'idéal de perfection qu'elles ne cessent de poursuivre, elles ont moins le sentiment de leur distinction que celui de l'alliage impur dont elles sentent toujours la souillure. Jésus, que je sache, n'a jamais fait parade de raffinement, non plus que de popularité. En outre, le sens religieux a besoin de se mêler à tout pour ne pas se corrompre. Il lui faut des applications opposées et qui se complètent dans leur diversité. On le voit se modifier selon les natures. Chez les âmes méditatives, il verse volontiers du côté de l'art : Dieu est ce qu'il y a de plus élevé, disent-elles,

Digitized by Google

et le meilleur emploi de la vie est de le contempler dans l'infini. Chez les hommes d'action, il incline plutôt du côté de la morale : Dieu est le maître, disent-ils, et le but de la vie est de faire sa volonté. Voilà, non les seules, mais les deux plus grandes voies ouvertes à l'esprit religieux. Les contemplateurs, les amants de l'art idéal, les théosophes, les mystiques de toute nature, suivent l'une ; l'autre est celle des apôtres ardents, des réformateurs d'ordres et d'églises, des sévères directeurs de consciences. Les premiers empêchent que l'esprit religieux ne se rétrécisse ; c'est par eux qu'au risque d'enfanter plus d'une hérésie et de courir plus d'un hasard il s'associe aux progrès de l'intelligence ; les seconds le réalisent sur la terre en œuvres toujours imparfaites et pourtant fécondes. Abandonnez à eux-mêmes l'un ou l'autre de ces deux groupes, et la religion s'égarera en spéculations stériles ou dégénérera en fanatisme étroit. Or si d'un côté on voit clairement qu'il se fait en France un travail qui tend à idéaliser le sens religieux, on ne voit pas qu'il s'en fasse un autre, parallèle et correspondant, qui tende à l'enrichir d'une nouvelle sève morale. Une masse ignorante, plus ou moins docile entre les mains du prêtre, riche d'heureux instincts naturels, mais qui n'est pas encore arrivée à la vie religieuse spontanée, voilà le fond du tableau ; sur le premier plan s'agite un groupe remuant, au milieu

Digitized by Google

duquel chante Béranger, applaudi par la foule des esprits positifs et dégagés, tandis que M. Renan, entouré d'idéalistes au génie raffiné, médite à l'écart sur le sens de la vie. Mais où sera la voix austère et puissante, capable de se faire entendre des uns et des autres, qui leur prêchera à tous la loi pratique de l'obéissance? Cette voix, la France l'a connue jadis. N'était-ce pas celle des vieux Huguenots? Mais il lui a déplu de l'entendre, et elle les a rejetés de son sein. C'est pourquoi elle flotte aujourd'hui entre Béranger et M. Renan.

Il semble difficile d'espérer une régénération religieuse de la France tant que quelque grande école n'y représentera pas efficacement la puissance morale du sentiment religieux. Mais comment une école semblable pourrait-elle s'y former, et où se recrutera-t-elle? Les protestants disséminés sur quelques points de la France sont-ils de force à reprendre l'œuvre de leurs ancêtres et à le faire sans anachronisme, en la transformant selon l'esprit des temps actuels? Et le fussent-ils, la France sera-t-elle plus disposée à les entendre? A leur défaut, les catholiques libéraux accompliront-ils cette œuvre urgente? Les questions se pressent et avec elles les doutes. L'avenir répondra. Nous n'avons pour asseoir nos prévisions que le seul passé, et quand on l'étudie, on a peine quelquefois à se défendre de l'idée que la France a été choisie pour tenter à ses

Digitized by Google

risques et périls une dangereuse expérience. Les familles humaines sont nombreuses. Chacune suit sa voie et remplit sa mission. Peut-être est-il bon, en vue du but qu'elles poursuivent sans le connaître, que le sentiment religieux se partage inégalement entre elles, aussi bien que les autres dons, et qu'il y ait quelque part un peuple spirituel et brillant, l'un des mieux doués de la terre, qui n'en retienne que le moins possible et qui, déchargé de ce lest, tente, pour l'instruction de tous, la carrière du progrès et l'épreuve décisive de l'expérience.

1868.

Digitized by Google

LE SCEPTICISME

DE LA

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SCEPTICISME
DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE [1]

I

Petite comédie de la critique littéraire : tel est le titre d'un livre à la couverture engageante. L'auteur n'est pas encore très connu ; mais il porte un nom d'heureux augure : Paul Stapfer. L'éditeur est un des trois ou quatre qui se partagent à Paris le monopole des nouveautés littéraires destinées à faire fortune. L'épigraphe est du pur Molière : « On discu- « tera fort et ferme de part et d'autre sans que personne se rende ». Le format, l'impression n'éveillent

[1] ***Petite comédie de la critique littéraire,*** ou Molière selon trois écoles philosophiques, par Paul Stapfer. — 1 vol. in-12. Paris, Michel Lévy, 1866.

Digitized by Google

que des idées favorables. Le titre seul est suspect. Qu'est-ce que cette petite comédie de la critique littéraire ? L'auteur va-t-il nous dévoiler en détail des secrets connus en gros ? Des bruits étranges nous arrivent de temps en temps au fond de notre province : on parle d'éloges qui s'achètent, de coteries qui pratiquent en grand l'applaudissement mutuel ; on cite tel critique, libertin sans vergogne, qui monte à volonté les grands chevaux de la morale, tandis que tel autre, scandaleux amateur de scandales, va furetant de droite et de gauche, convaincu que tout homme est véreux par quelque endroit, et que le meilleur moyen de faire fortune par la littérature est d'avoir découvert le point vulnérable du plus grand nombre possible de candidats à la célébrité. Nous voulons bien que ces turpitudes ou ces petitesses fassent de temps à autre la matière d'un feuilleton ou d'une correspondance de journal. On peut s'amuser un instant à regarder au bord d'une mare grouiller des animaux infects. Mais quand le feuilleton devient un volume et la mare un marais à traverser, il n'y a pas de curiosité qui tienne contre les miasmes nauséabonds.

Heureusement que sous ce titre d'affiche, fait pour le libraire et pour les badauds, on en découvre un second, en caractères microscopiques : *Molière selon trois écoles philosophiques*. Il ne fallut pas moins que la sévérité de ce sous-titre pour nous

Digitized by Google

décider à lire la petite comédie de M. Paul Stapfer. A peine avions-nous franchi la première scène, que nous étions avide de poursuivre. Cette impression est peut-être toute personnelle. Nous aussi, nous avons fait de la critique littéraire; nous en faisons dans ce moment même, petitement, mais de notre mieux; or il se trouve que la comédie de M. Stapfer n'est pas autre chose que la suite de nos expériences. Vieille intrigue, motif éternel et inusable : *vanitas vanitatum !* Vanité de nos jugements, vanité de nos méthodes, vanité de nos principes! le dernier raffinement de nos pensées consiste à en mieux sentir le néant. C'est la *grande* comédie qu'il fallait dire, grande, en ce sens au moins qu'elle est universelle, et que c'est le chemin de tous les esprits qui cherchent. Marcher sans jamais arriver, à chaque détour de la route voir se dérouler un ruban nouveau, et toujours dire : Là-bas!..... voilà le secret de la comédie de M. Stapfer, et si l'on y rit quelquefois, c'est des esprits las et pesants, qui s'arrêtent tout à coup, et, parce qu'ils se sont arrêtés, disent : « Le terme est ici ».

La vie devient difficile. Les douces illusions sur lesquelles dormait notre ignorance disparaissent l'une après l'autre. Passe encore si elles étaient remplacées par de bonnes et franches négations! C'est dur, une négation; mais on sait ce que c'est. Au lieu de négations, on nous donne des doutes, et si la

Digitized by Google

pensée veut se reposer un instant, elle ne trouve que des fagots d'épines à la place des bons oreillers d'autrefois. Il n'y en avait pas mal déjà, entassés autour de nous : M. Stapfer en apporte un nouveau, qui n'est ni le plus petit, ni le moins épineux.

On conçoit, sans trop de peine, que la philosophie hoche la tête en voyant quelques-uns des dogmes qu'élabore la théologie ; ce sont deux sœurs qui n'ont pas coutume de faire bon ménage, et il faut avouer que la seconde a le goût des infaillibilités suspectes, preuve en soit celle qu'elle est sur le point d'imposer à la plus grande des églises chrétiennes. L'habitude a fini par nous faire trouver naturel que les historiens tiennent pour suspectes la plupart des histoires merveilleuses auxquelles le monde a cru si longtemps, et que, cherchant l'homme sous le masque, ils témoignent peu de respect pour une foule d'idoles enfantées par la flatterie, et dont le culte a été religieusement entretenu par l'esprit de routine. Il n'y a qu'à lire le journal du soir, racontant les faits du matin, pour se persuader que les commencements de l'histoire ne sont le plus souvent que propos en l'air ou partis-pris de coterie. Elle débute par le mensonge, puis la rouille s'y met, et rien ne ressemble plus à une vérité qu'un mensonge bronzé par le temps. Il a bien fallu nous résigner aussi à voir les sciences naturelles procéder par vérifications successives, se corriger d'année en année, et,

Digitized by Google

rejetant loin d'elles une multitude d'hypothèses longtemps acceptées de tous, faire la chasse aux fluides, aux principes vitaux, en un mot, aux divers *esprits* qui, sous mille formes et sous mille noms, couraient dans le sang des animaux, dans la sève des plantes et jusque dans les produits de cette nature que nous appelons morte, parce qu'elle vit autrement que nous. Si l'histoire des hommes débute par le mensonge, celle de la nature commence par la fable, et l'une et l'autre ont d'abord la crédulité pour garant. Mais la critique littéraire! Sera-t-elle aussi sujette à d'incessantes révisions? Elle peut se tromper sans doute. Il faut faire la part des caprices de la mode et des écarts de la passion; mais la mode passe, les passions s'apaisent, et le temps fait l'œuvre de la justice. Les jugements du goût ont le double avantage de porter sur des objets clairement définis, et de ne relever, en dernière analyse, que du sens commun. Ils peuvent être suspects dans l'origine; mais ils s'épurent bientôt, et ils finissent par présenter des garanties qui paraissent solides. Quand la postérité est unanime à admirer l'œuvre d'un poëte ou d'un artiste, ne pourrons-nous pas, en sûreté de conscience, nous en rapporter à son jugement?

Et à supposer qu'elle se trompe, sera-ce une raison suffisante pour révoquer en doute les principes généraux sur lesquels reposent ses jugements? Les juges se trompent parfois; mais leurs erreurs ne

Digitized by Google

portent aucune atteinte à la majesté de la loi. La postérité est un juge aussi. La loi qu'elle applique aux œuvres de la pensée et de l'art est tout simplement la loi du bon sens. Suffira-t-il de quelque méprise pour nous faire douter du bon sens?

Cette question est précisément celle que pose la *Comédie* de M. Stapfer, et quand on en a vu le dénouement, on se trouve à peu près dans la position d'un homme qui, se sentant pris de vertige, chercherait un appui de la main et ne rencontrerait que le vide. Préceptes de la rhétorique commune, hautes théories de l'esthétique savante, règles du goût, principes de l'art, intuitions du bon sens, autorité des jugements unanimes : tous ces garants de la critique littéraire viennent tour à tour jouer leur personnage devant nous, et il n'en est pas un qui ne fasse un petit personnage. Il n'a manqué à M. Stapfer que d'avoir l'esprit porté au noir pour que sa comédie devînt une de ces tragédies parfaites, dont le dénouement consiste dans la mort de tous les héros ; mais il est de ceux qui savent rire de leurs mécomptes, et cette boucherie universelle s'est transformée en une déroute générale.

Il faut une scène à toute comédie. C'est pourquoi M. Stapfer s'est confiné dans une question particulière. Molière lui a servi d'exemple. Mais cet exemple est assez considérable pour qu'on en puisse tirer des conclusions générales, d'autant plus que Molière

Digitized by Google

ne se laisse point séparer des grands comiques, ses confrères, Aristophane, Ménandre, Shakespeare, Cervantes. Voyons donc le procès de Molière, et apprenons de cet exemple ce que vaut la critique littéraire et les autorités qu'elle invoque.

Quiconque a fait ses premières études dans un collège de langue française, a débuté, en littérature, par l'inévitable et respectable Boileau. Notre enfance, à tous, a grandi sous sa férule, et c'est lui qui, le premier, nous a appris ce qu'il fallait penser de Molière.

Etudiez la cour, et connaissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin l'enveloppe,[1]
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Voilà sur Molière notre première impression critique. Quelques citations empruntées aux classiques du XVII^e^ siècle contribuent à la graver dans notre

[1] *L'*enveloppe et non pas *s'*enveloppe, comme on lit encore dans la plupart des éditions et comme dit M. Stapfer. Molière jouait dans les *Fourberies de Scapin* le rôle de Géronte et Scapin l'enveloppait dans le sac.

Digitized by Google

esprit : « Il n'a manqué à Molière, dit La Bruyère, que d'éviter le jargon et le barbarisme. » Fénelon en juge de même, avec une nuance de plus dans la sévérité. Mais pendant que nos maîtres nous parlent avec regret des farces et du jargon de Molière, nous lisons ce poëte lui-même, et pour peu que l'édition soit accompagnée de notes, il y a toute chance que nous y trouvions les critiques des délicats retournées en louanges. Il est tel commentateur, M. Aimé-Martin, par exemple, qui ne fait autre chose que de nous donner de scène en scène la menue monnaie de l'éloge que J.-B. Rousseau faisait de Molière :

Quelque parfaites que soient les tragédies de Racine et les bonnes pièces du grand Corneille, je ne voudrais pas assurer qu'ils eussent rempli toute l'idée qu'on peut avoir de la tragédie, et qu'il n'y eût pas quelque autre route à suivre plus sûre que celle qu'ils ont suivie; au lieu que Molière, presque sans autre guide que son génie, a trouvé la seule voie qui puisse conduire à la perfection du théâtre comique, et n'a laissé à ses successeurs que le choix de suivre ses traces ou de s'égarer en cherchant des chemins différents du sien.

Il y a donc, en France, deux traditions bien distinctes sur Molière. Les uns voudraient l'expurger; les autres s'écrient avec Diderot : « Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que le *Misanthrope,* on se trompe. »

Cependant, malgré les discussions engagées entre

Digitized by Google

eux, les critiques français sont tous d'accord pour faire de Molière un poëte d'ordre supérieur. Ce même Boileau, si sévère pour son ami, disait à Louis XIV, qui voulait savoir quel était le plus grand des écrivains de son siècle : « Sire, c'est Molière. » Ils sont également d'accord pour envisager ce qu'on appelle, en France, la comédie de caractère, comme la forme supérieure de l'art comique. Le poëte fait pour ses héros ce que l'acteur fait pour ses rôles : il s'absorbe en eux et disparaît. Il est tour à tour avare, hypocrite, pédant, et il l'est mieux que ne le sont les avares, les hypocrites, les pédants eux-mêmes. Fidèle observateur de la nature, il ne se permet avec elle qu'une seule liberté, il l'abrège et la rend plus saillante par le raccourci, à peu près comme ferait un habile feuilletonniste, qui, ayant à rendre compte d'un gros livre indigeste, plein de répétitions et d'inutilités, condenserait en quelques pages tout ce qu'il y aurait trouvé d'intéressant, et en donnerait une analyse supérieure au livre lui-même.

Ce sont là les principes de tous les critiques français du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Ils placent Molière bien au-dessus d'Aristophane, qui n'a pas connu la comédie de caractère. Fénelon écrit à l'académie qu'il lui serait facile de nommer beaucoup d'anciens *dont on se passe volontiers,* et il indique en première ligne Aristophane et Plaute. Voltaire fait

Digitized by Google

d'Aristophane un « poëte comique qui n'est ni comique ni poëte ».

Voilà dans quel esprit on juge Molière quand on sort d'un gymnase ou d'un lycée français ; mais à peine aborde-t-on l'université qu'on entend parler de littérature comparée, d'esthétique et d'une foule d'autres sciences dont le sage Boileau ignorait jusqu'au nom. Une des premières choses qu'on y apprend est qu'il a existé en Allemagne un littérateur fameux, appelé Auguste-Wilhelm Schlegel, lequel a réformé tous les faux jugements de la critique française sur la comédie en général et sur Molière en particulier. Les esprits curieux de littérature ne tardent pas à faire connaissance avec lui, et voici ce qu'ils apprennent à son école.

La comédie est le contraire de la tragédie. Elles sont entre elles comme le jour et la nuit, la santé et la maladie, la vertu et le vice. Il suffit de définir la tragédie pour avoir du même coup défini la comédie. La tragédie est sérieuse, donc la comédie doit être gaie. Le sérieux tragique concentre nos pensées sur un objet précis, donc la gaieté comique les dispersera joyeusement. L'action tragique tend à une fin, elle y marche d'un pas grave et rapide ; donc l'action comique ne tendra à aucune fin précise, mais se perdra en méandres infinis, allant et revenant sur elle-même, et se plaisant aux bouffonnes échappées. Plus l'action tragique est simple plus elle est tragique,

Digitized by Google

donc l'action comique doit être compliquée pour être comique : quoi de plus comique que l'enchevêtrement des malentendus et le labyrinthe d'un imbroglio sans issue! Dans la tragédie le poëte disparaît derrière ses personnages; donc il lui sera permis de se montrer dans la comédie et de laisser voir le fil qui fait danser les marionnettes. Dans l'œuvre tragique se manifeste la hiérarchie des puissances humaines; les sens y sont soumis à l'esprit et sous le nom de fatalité, de destin, de devoir, la loi divine y fait sentir partout son empire inexorable; donc, dans l'action comique, il n'y aura ni lois, ni hiérarchie; les sens s'y donneront carrière, comme des écoliers en vacances, et la liberté de la fantaisie y régnera comme en un jour de carnaval.

Après avoir établi la théorie, Schlegel l'applique. En trois pas, il parcourt les littératures anciennes et modernes, distribuant aux poëtes peines ou récompenses, selon qu'ils ont compris ou méconnu le vrai génie de l'œuvre comique. Une médaille à Aristophane, le grand rieur, dont la verve jaillit sans cesse en inventions bouffonnes; un pensum à Ménandre, pour s'être prosaïquement étudié à dessiner des caractères au lieu de libres et joyeuses caricatures; une couronne à Shakespeare, le roi de la fantaisie; la férule à Molière, ce triste plaisant qui a inventé la satire prêcheuse et la comédie hypocondre.

C'est pourtant dommage, car il avait du talent, ce

Digitized by Google

Molière. Il a quelque force dans l'invention ; le cœur humain ne lui est pas tout à fait inconnu, et, par une bizarre fortune, il arrive parfois qu'une fusée de gaieté s'échappe du pot au noir où s'abîme sa mélancolie. Il eût pu devenir un maître ; mais la poésie lui a manqué. Y a-t-il l'ombre de poésie dans cette prétention de censurer son siècle ? Quels sots pédants que ces Cléantes et ces Aristes ? C'est le défaut français de mêler à tout une intention didactique. Ce peuple léger a l'imagination pesante. Il aime à régenter autant qu'à gouverner, et l'histoire dira que c'était à la nation qui passe pour la plus spirituelle du monde qu'il appartenait d'introduire la pédanterie dans la gaieté.

Cependant les Français ne sont pas absolument incapables de libre gaieté. Certaines pièces écrites dans leur langue prouvent qu'il ne serait pas impossible d'introduire sur leur scène le genre d'Aristophane, moins les indécences et les allusions personnelles. Malheureusement le public, gâté par les critiques, les laisse tomber tout à plat. Lisez le *Roi de Cocagne* du poëte Legrand. Il en vaut bien la peine : « Farce excellente ! folie aimable et pleine de sens, où étincelle cet esprit fantastique si rare en France, et où règne une plaisanterie vive et douce, qui, bien qu'elle aille quelquefois jusqu'à une sorte de délire, ne cesse jamais d'être légère et inoffen-

Digitized by Google

sive. » — Pauvre Legrand! que n'est-il né en Allemagne!

La première fois que je lus Schlegel, ma curiosité fut vivement excitée par le nom du poëte Legrand, que j'ignorais. Je courus à la bibliothèque publique chercher les œuvres de Legrand. Peine perdue! Molière y occupait tout un rayon. Quant à Legrand, pas de nouvelles! Il est vrai que c'était à Lausanne, ville française, imbue du préjugé de Molière. Quelque dix ans plus tard, ayant à parler de Molière dans une ville allemande, devant un auditoire allemand, Schlegel me fit ressouvenir de Legrand, et j'allai de nouveau fouiller les bibliothèques publiques. Mais, ô disgrâce! jusque dans une bibliothèque allemande, au milieu de cent mille volumes, on trouve cet affreux *Tartuffe* et on ne trouve pas ce charmant *Roi de Cocagne*.

Aujourd'hui encore, je ne saurais rien de Legrand, sauf ce que peut en dire tel dictionnaire biographique,[1] sans M. Paul Stapfer qui a eu la bonne idée de nous donner une analyse du *Roi de Cocagne*. La voici en abrégé.

[1] Marc-Antoine Legrand, acteur et poëte. Il mourut à Paris en 1728, âgé de cinquante-six ans. Ses œuvres furent recueillies peu de temps après sa mort, en quatre volumes in-12. Elles renferment une trentaine de pièces de théâtre, dont plusieurs en un acte. Dans le nombre se trouve une comédie de *Cartouche*, qui fut jouée le jour que ce malheureux fut roué. Par une bizarre rencontre, Legrand était né le jour où mourut Molière.

Digitized by Google

Un chevalier errant, Philandre, une infante, Lucelle, et leur valet, Zacorin, sont transportés dans le pays de Cocagne par la puissance de l'enchanteur Alquif. Le roi de Cocagne a deux ministres, Bombance et Ripaille. Bombance accueille les étrangers au nom de son maître, et leur fait la description du pays.

Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines;
Les fruits naissent confits dans toutes les saisons;
Les chevaux tout sellés entrent dans les maisons;
Le pigeonneau farci, l'alouette rôtie
Nous tombent ici-bas du ciel comme la pluie.

En parlant ainsi, ils s'approchent du palais royal, qui s'offre tout à coup à leurs yeux : un palais bien tentatif, car les colonnes en sont de sucre d'orge et les ornements de fruits confits. Nos voyageurs se disposent à le manger, au grand désespoir de Bombance, lorsque le roi lui-même se présente :

Que chacun se retire et qu'aucun n'entre ici;
Bombance, demeurez, et vous, Ripaille, aussi.

Le roi de Cocagne, comme l'Auguste de Corneille, songe à abdiquer. Il est sujet à des indigestions.

Je ne suis pas heureux tant que vous pourriez croire;
Quel diable de plaisir! Toujours manger et boire!

Digitized by Google

Dans la profusion le goût se ralentit;
Il n'est, mes chers amis, viande que d'appétit.
. . . . . .
Je suis donc résolu, si vous le trouvez bon,
De laisser pour un temps le trône à l'abandon.
Le trône cependant est une belle place.
Qui la quitte, la perd. Que faut-il que je fasse?
Je m'en rapporte à vous, et par votre moyen
Je veux être empereur ou simple citoyen.

C'est sans doute en songeant à cette tirade que Schlegel disait que la parodie des vers tragiques est un des meilleurs motifs de la comédie. Le roi se laisse persuader qu'il ne doit pas abdiquer, après quoi, il tombe éperdûment amoureux de l'infante et se hâte de faire jeter en prison le chevalier errant. On ne dit pas si les verrous de la prison sont aussi faits de sucre d'orge. Quoi qu'il en soit, le chevalier errant et sa belle infante seraient dans une situation bien cruelle sans l'enchanteur Alquif, toujours prêt à leur venir en aide. Il possède une bague qui a la propriété de rendre fou celui qui la met à son doigt. Zacorin, leur valet, devenu fort à propos l'échanson royal, se charge de la faire mettre au roi de Cocagne. Il lui présente un bassin avant son repas :

ZACORIN.

Sire.....

LE ROI.

Que voulez-vous? tous ces apprêts sont vains.

Digitized by Google

ZACORIN.

Quoi?

LE ROI.

Je viens là dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage?

LE ROI.

Et par quelle raison, les laver, dis?

ZACORIN (*à part*).

J'enrage.

(*Haut.*)

Sire, dans nos climats la coutume des rois
Est de laver leurs mains toujours deux ou trois fois.

Mais le roi ne donne pas dans le piège. Alors Zacorin, au lieu de lui verser à boire, lui répand, comme par mégarde, un encrier sur les mains. Le roi quitte son diamant et se lave. Quand il a fini, Zacorin lui présente la bague enchantée. Aussitôt la cervelle lui tourne. Il chasse Lucelle, en l'accablant d'injures, et il ordonne d'élargir Philandre. Entre autres extravagances, il s'écrie :

Gardes!

UN GARDE.

Seigneur?

LE ROI.

Voyez là-dedans si j'y suis.

C'est vraiment dommage que Schlegel n'ait pas

Digitized by Google

publié le *Roi de Cocagne* tout entier, sous forme d'appendice à son *Cours de littérature dramatique*. Ce n'est pas la moins intéressante des pièces du procès, et elle manque à la plupart de ses lecteurs. Malgré cette lacune, on ne tarde pas à s'apercevoir que le système du critique allemand, fût-il juste en soi, n'est pas d'une application facile. Nombre de disciples l'ont suivi jusqu'au bout, et se sont fait une histoire littéraire où Ménandre, Plaute, Térence et surtout Molière, représentent avec plus ou moins d'éclat un genre faux et bâtard, né d'une dégénérescence de la grande comédie, qui fut celle d'Aristophane, et dont Shakespeare a retrouvé le secret. D'autres critiques, en adoptant quelques-unes de ses idées principales, ont regretté qu'il n'eût pas compris Molière, dont la gaieté comique alla toujours grandissant, preuve en soit le *Malade imaginaire*. On a même soutenu qu'il faisait tort à Aristophane, malgré les éloges dont il le comble. S'il augmente dans l'œuvre de Molière la part du sérieux, il la diminue dans Aristophane. Les caricatures du poëte grec ne sont pas de simples fantaisies bouffonnes. Le Brekekekex de ses *Grenouilles* n'était pas si innocent, le dard empoisonné ne faisait point défaut à ses *Guêpes*, et il y avait bien quelques menaces dans ses *Nuées :* Socrate l'apprit à ses dépens. Ce joyeux rieur a été le plus satirique des poëtes, et il a fustigé les Athéniens comme Molière les Français.

Digitized by Google

On ne sait lequel fut le plus hardi. Le *Misanthrope* joué devant la cour de Louis XIV ne suppose guère moins de courage que les *Chevaliers* joués devant Cléon. Molière a rendu à la comédie le privilège qu'Aristophane lui fit perdre, celui d'être actuelle, mordante, et de porter un masque qui accusât ses intentions au lieu de les dissimuler. Son premier chef-d'œuvre date du jour où il s'enhardit à reprendre les fonctions du poëte grec, et le vieillard qui lui cria du parterre : « Courage, Molière, tu as trouvé la vraie comédie », aurait pu tout aussi bien lui dire : « Tu as retrouvé la verge d'Aristophane ».

Il y a profit et plaisir à voir la littérature française appréciée par les critiques de l'Allemagne. Ils peuvent tomber dans d'étranges méprises ; mais ces méprises mêmes sont instructives, à cause des instincts opposés qu'elles révèlent chez ces deux races puissantes. Pendant que nous goûtons ce plaisir en étudiant Wilhelm Schlegel, une voix nous avertit de ne pas perdre trop de temps à des élucubrations « sans esprit philosophique ». — « Les Schlegel, ajoute la même voix, se sont laissés entraîner trop loin dans la réaction. Ils se sont pris d'admiration pour des œuvres médiocres et ont osé afficher, avec une hardiesse effrontée, leur enthousiasme pour les productions faibles ou de mauvais goût d'un genre vicieux, qu'ils ont données comme le point culminant de l'art. » Qui parle ainsi? Qui ose dire que

Digitized by Google

Wilhelm Schlegel manquait d'esprit philosophique et ne manquait pas d'effronterie ? Quelque petit critique français, sans doute, qui aime à prêter aux autres les défauts qu'il a, et à leur refuser les qualités qu'il n'a pas. Ce petit critique français s'appelle Hegel.[1]

Je ne sais si les jeunes gens d'aujourd'hui se doutent du respect avec lequel, il y a vingt ou trente ans, on abordait pour la première fois ce dernier des grands philosophes allemands. On faisait son deuil des grâces légères, on sacrifiait sans regret jusqu'à l'art enchanteur de ces dilettantes qui s'appelèrent Socrate ou Platon, pour se trouver en présence d'un homme qui semblait mettre sa gloire à ne savoir qu'une chose, penser.

Si quelqu'un peut nous apprendre ce que c'est que la comédie et sur quels principes nous devons juger Molière, ce sera lui sans doute. Il se donne en effet quelque peine pour nous l'apprendre ; mais je ne me flatte pas de rendre accessibles à tous les enseignements d'un homme tel que Hegel. Je ferai de mon mieux, surtout je ferai court.

Hegel établit, comme Schlegel, l'opposition de la tragédie et de la comédie. Elle fait partie de son système d'antithèse et de synthèse : c'est une des mille manifestations de la loi de contradiction qui

[1] Voir l'introduction de son cours d'esthétique

Digitized by Google

régit ce monde. Il faut donc avoir une idée de la tragédie pour s'en faire une de la comédie.

Les grands motifs de l'art dramatique correspondent aux grands principes de la vie religieuse et morale ; mais leur puissance inspiratrice n'a pas été la même dans tous les temps. La poésie moderne s'inspire surtout de deux sentiments, souvent opposés, l'amour et l'honneur. Chez les anciens, elle se préoccupait plutôt de la famille et des affections qui s'y rattachent, de la patrie, de l'état, de la gloire, etc. C'est au christianisme qu'il faut attribuer cette évolution de l'art. Le christianisme a donné à la personnalité une valeur infinie. Il a abaissé la société au rang d'une institution créée en faveur de la liberté individuelle, et aujourd'hui chacun trouve en soi, dans son âme, la plus haute de toutes les réalités. Une conception pareille ne pouvait qu'exalter des sentiments qui, plus que d'autres, se modifient selon les caractères, protègent la personnalité et touchent à la vie intime, mais qui, par là même, sont plus favorables au développement de la poésie lyrique qu'à celui de l'art dramatique. Aussi toute notre poésie moderne est-elle essentiellement lyrique, elle l'est même dans le drame. Pour trouver le drame tragique pur, il faut remonter jusqu'à la Grèce. Les Grecs personnifièrent dans leurs divinités les sentiments sur lesquels repose la vie sociale. Jupiter symbolisa l'ordre public et l'autorité de l'état; Junon,

Digitized by Google

le lien conjugal ; Cérès, l'agriculture, la paix, les lois civiles, toutes les institutions civilisatrices, etc. Ces dieux sont unis dans l'Olympe, ils pourraient l'être aussi sur la terre, car l'homme véritable renferme dans son sein toutes les puissances qui forment le cercle des divinités. Mais où est l'homme véritable ? L'individualité est toujours étroite par quelque endroit. Les limites où nous renfermons et comprimons la vie divine la rendent impossible dans son harmonie idéale. L'espace manque. La famille et l'état, entre autres, deux nécessités égales, sont sans cesse en conflit. La Grèce exigera d'Agamemnon le sacrifice d'Iphigénie, et Antigone ne pourra ensevelir Polynice, son frère, qu'en bravant l'édit qui le condamne à être à jamais privé de sépulture. Voilà les principes divins en présence. Le tragique n'est pas autre chose que cette lutte formidable, c'est la guerre des dieux. Cette guerre ne saurait être éternelle. Le conflit tragique doit avoir une solution, et il la trouve le plus souvent dans la destruction de l'arène trop étroite où la lutte était engagée. Les héros meurent, et les dieux satisfaits rentrent dans leur repos.[1]

[1] Quelquefois, il est vrai, l'issue du conflit est pacifique. Oreste a tué Clytemnestre, sa mère, laquelle avait assassiné Agamemnon, coupable du sang d'Iphigénie. Il est jugé par l'aréopage d'Athènes Les Furies l'accusent. Apollon le défend. On va aux voix, les suffrages se partagent également, et la destinée d'Oreste resterait suspendue dans le doute,

Digitized by Google

Si le tragique est la guerre des dieux, et si le comique est l'opposé du tragique, le comique devrait être l'harmonie des dieux. Il en est bien ainsi dans un sens, et nous allons le voir tout à l'heure; mais le comique ne peut devenir dramatique qu'en échappant à ces hautes et sereines régions. Qui dit drame, dit lutte. Que peut être la lutte comique? Serait-ce une lutte où les dieux auraient le dessous? Schlegel l'a cru. Dans la comédie, telle qu'il l'entend, les sens se moquent de l'esprit. Mais c'est par là, précisément, qu'il a fait preuve de peu de philosophie. La défaite des principes divins ne saurait être la conclusion d'aucun art. Il faut dans la comédie, aussi bien que dans la tragédie, que l'individu échoue dans ses efforts contre les lois éternelles. Mais tandis que dans la tragédie la personnalité du héros est brisée par la lutte, comme un vase trop

sans l'intervention de Minerve, la vivante Athènes, qui fait pencher la balance en faveur de l'absolution; après quoi, on élève des autels aux Euménides et à Apollon. Le théâtre grec ne nous offre pas de plus grand spectacle que ce jugement solennel, où plaident les dieux. Mais qui ne voit que ce dénouement n'en est pas un? C'est un droit de grâce, arbitrairement exercé. L'imagination se lassait de cette série de crimes expiatoires. On peut faire une observation semblable sur les tragédies qui se terminent par la mort du héros. La mort peut être une fin, mais elle n'est pas une solution. Là est le point faible de la tragédie grecque : moralement, elle manque de dénouement. Il n'y a qu'un seul dénouement à la tragédie humaine, le pardon. La Grèce l'a entrevu, mais confusément et de loin.

Digitized by Google

fragile, dans la comédie elle résiste et triomphe. Or elle ne peut triompher que si le héros accepte sa défaite de bonne grâce. Le héros tragique est inébranlable dans sa volonté. Le héros comique voit ses projets se détruire les uns les autres sans se sentir atteint; il goûte jusque dans ses déceptions la satisfaction de la sérénité; il est inébranlable dans sa mobilité. Cette disposition peut être produite par l'infatuation de soi-même. Le dernier raffinement de la vanité est de n'être jamais plus content de soi que lorsqu'on est réduit à s'en moquer ouvertement. Dans les classes inférieures de la société, on trouve aussi des hommes qui ont appris à se faire à tout, et dont l'inaltérable bonne humeur est le fruit de mécomptes infinis. Mais le véritable héros comique l'est par supériorité d'esprit, supériorité qui le sauve de l'avilissement, malgré ses folies et ses fautes. Il a en lui-même un asile où il se réfugie bien vite, en riant aux éclats, quand le châtiment menace de l'atteindre. Ne se livrant jamais tout entier, il ne succombe jamais tout entier, et il regarde le flot vengeur gronder au-dessous de lui et l'éclabousser en passant. C'est par là que le comique touche aux plus hauts sommets de la poésie, et se confond avec le rire des dieux.

Ainsi s'opposent le tragique pur et le pur comique : il y a des intermédiaires, sans doute; mais c'est dans les types franchement caractérisés que l'art

Digitized by Google

déploie sa puissance et se révèle dans sa beauté.

Le tort de Molière, malgré sa finesse et son esprit, est d'avoir à peine soupçonné le pur et haut comique. On rit de ses héros les plus fameux ; mais eux-mêmes, ils ne rient pas. Le Tartuffe n'est nullement plaisant. C'est un scélérat, endurci dans son hypocrisie, et avec lequel on ne peut en finir que par un coup d'autorité ; Harpagon est un caractère admirablement soutenu, et Schlegel a eu le tort de le critiquer comme faux ; il lui manque seulement d'être comique au sens supérieur. Emprisonné dans sa passion bornée, ses anxiétés sont prosaïques comme sa personne. Le plaisir qu'éprouve le spectateur en le voyant confondu, n'est que le plaisir vulgaire d'une joie maligne, et le poëte, en se condamnant à peindre la sottise d'un être aussi borné, s'est privé de la récompense suprême de l'art : l'idéal n'apparaît pas dans son œuvre. Des caractères fortement dessinés et une intrigue admirablement développée, ne sont pas une compensation suffisante pour un si grand sacrifice.

Aristophane en usait bien autrement. Le rire qu'il excite au parterre n'est que l'écho sonore de celui qui retentit sur la scène. Voyez ces guêpes bourdonnantes, ces folles nuées, ces oiseaux tapageurs et moqueurs. Point de pédanterie dans la comédie d'Aristophane ; point d'Aristes ni de Cléantes. Tout ce monde de la sottise et de la vanité se détruit de

Digitized by Google

lui-même, sans le concours d'aucun prêcheur. Et pourtant, qui mieux qu'Aristophane a connu et servi les dieux véritables ? Qui leur a rendu de plus éclatants hommages ? S'il donne au peuple le spectacle de sa turbulence, de sa crédulité, de sa corruption, ce n'est pas seulement pour l'amuser une heure, c'est encore pour le corriger ou le punir. Aristophane est citoyen autant que poëte, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que sa poésie soit sérieuse sans le paraître. Les Grecs seuls avaient cet art accompli.

Les héros du théâtre français sont le plus souvent de pauvres esprits. Même dans la tragédie, le poëte ne leur dispense qu'avec une prudente mesure les dons de l'intelligence. Ils en ont tout juste de quoi remplir leur rôle. *Rien de trop*, semble la devise de cet art, dont l'économie est peut-être moins un fruit de sagesse qu'un effet de pauvreté. Les nations de race germanique ont opposé à la sécheresse française ce qu'elles appellent l'humour, opposition fausse et funeste, car l'humour n'est qu'une autre forme de pauvreté. Que le poëte ne s'enferme pas dans un sujet étroit et borné, à la bonne heure ! Il faut du jeu à la fantaisie ; il lui en faut surtout sur la scène comique ; mais il y a loin de là à livrer le monde de l'art aux caprices d'une imagination désordonnée. L'humour est la mort de l'art. Son principe n'est que prétention et vanité. Ce n'est pas l'esprit pur, l'idée, se jouant de nos à-peu-près, de

Digitized by Google

nos formules, de nos insuffisances; c'est une personnalité quelconque, Sterne, Jean Paul, qui ne voit pas d'objet digne de la fixer, et qui, au moyen d'un pot-pourri de plaisanteries, de graves réflexions, d'éclats de rire et d'éclats de pleurs, nous donne gauchement le spectacle de sa supériorité. L'humoriste met en scène son humour. Ce n'est ni un talent, ni une veine ; c'est un genre, une manière, la plus fatigante de toutes. Il n'y a pas besoin de créer un genre faux pour échapper à la sécheresse française, il suffit d'être poëte ; preuve en soit Shakespeare et Cervantes. Shakespeare est un vrai magicien. A ses valets, à ses coquins, à ses héros de mauvais lieu, il donne de l'esprit et de l'imagination. Il en a pour tous. Son Falstaff n'est pas seulement un poltron, un ivrogne, un impudent débauché ; c'est une manière de sage et de philosophe. Il faut voir comme il censure le monde. N'est-il pas excellent lorsque, en attendant l'heure du rendez-vous avec mistress Ford ou mistress Page, il verse dans son ventre majestueux trois bouteilles de vin d'Espagne, et déclare qu'il n'y a plus sur la terre ni tempérance, ni chasteté ? Voilà le vrai comique, celui qui rit de lui-même. Mais le plus grand exemple qu'il y en ait dans les littératures modernes, est le *Don Quichotte* de Cervantes. Ce n'est pas Cervantes qui mesurera l'esprit à ses héros. Entre Don Quichotte et Sancho Pansa ils en ont pour quatre. Don

Digitized by Google

Quichotte est d'ailleurs un homme supérieur, un grand caractère. Les mésaventures qui lui arrivent ne le dégradent point à nos yeux, et cependant elles perdraient tout leur sel si elles arrivaient à quelque autre. Il n'y a pas de moulin à vent qui vaille cet imperturbable mélange de haute sagesse et de profonde folie.

Molière, on le voit, ne sort pas beaucoup moins maltraité des mains de Hegel que de celles de Schlegel. Hegel, sans doute, ne lui fait pas l'injure de le comparer à Legrand, et il respecte en lui un admirable connaisseur des hommes. Volontiers, il lui accorderait une place très élevée parmi les moralistes observateurs ; mais parmi les poëtes, il ne le met qu'au second rang.

Pour peu qu'on ait de pénétration, on devine, en lisant Schlegel, qu'il faut faire la part du parti-pris et de l'esprit-faux. Mais avec Hegel, c'est une autre affaire. Hegel est un homme juste et qui veut l'être. Si parfois il parle sévèrement de la poésie française, au moins ne le fait-il pas par système. De plus, c'est un esprit bien fait. On se le figure à distance comme un philosophe ténébreux ; il l'est en effet ; mais quand on l'approche, on est tout surpris de trouver, sous l'enveloppe métaphysique, un bon sens solide, un goût fin et très cultivé. Ce n'est pas bon signe d'avoir Hegel contre soi. Que va devenir Molière ? Hegel aura-t-il raison de toute la critique

Digitized by Google

française ? Peu s'en faut. Il est un âge où l'on se grise de Hegel, et où la critique des Boileau, des Laharpe, des Gustave Planche, même des Villemain et des Sainte-Beuve, fait auprès de la sienne l'effet du babil des hommes auprès de la pensée d'un dieu. Cependant on n'est convaincu qu'à moitié. Le souvenir de Molière tient bon. On relit une de ses comédies, *Pourceaugnac* ou le *Misanthrope*, peu importe. A chaque page on est confondu de la justesse des observations de Hegel, et cependant à chaque page on rit et on admire. Il ne se peut pas de meilleure disposition pour écouter le son d'une autre cloche.

Schlegel, dit Goethe, n'examine jamais les choses que par un côté. Il ne se préoccupe dans toutes les pièces de théâtre que du squelette et de l'arrangement de la fable, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'un auteur peut nous offrir de grâce, de vie, de politesse et d'élévation dans les sentiments. Dans la manière dont Schlegel traite le théâtre français, je trouve la recette pour former un critique pitoyable, dénué de toute faculté pour apprécier ce qui est excellent.

Molière, dit-il encore, est tellement grand qu'on est toujours frappé d'étonnement lorsqu'on le relit. C'est un homme complet. Ses pièces touchent au tragique..... *Sincérité* est bien le terme dont il faut se servir en parlant de lui. Rien en lui n'est hors de place ou contre le naturel. J'apprécie et j'aime Molière dès ma jeunesse, et durant tout le cours de ma vie j'ai appris à son école. Je ne néglige jamais de lire tous les ans quelque pièce de lui, afin de m'entretenir sans cesse

Digitized by Google

dans le commerce de ce qui est excellent. Ce qui me charme en lui, ce n'est pas seulement cette perfection des procédés de l'art, mais surtout cet aimable naturel, cette haute valeur morale du poëte..... Ce que Schlegel dit de Molière m'a profondément affligé..... Pour un être tel que Schlegel, une nature solide comme Molière est une épine dans l'œil; il sent qu'il n'a pas une seule goutte de son sang et il ne peut pas le souffrir.

Voilà Schlegel bien arrangé. Son compte est réglé maintenant, et nous pouvons oublier tout le mal qu'il a dit de Molière. Mais avez-vous entendu et pesé ces paroles : « C'est un homme complet. Ses pièces touchent au tragique » ? On ne saurait aller plus directement à l'encontre des critiques de Hegel. Selon Hegel, le tort de Molière est justement de n'être pas complet et d'avoir touché au tragique. A quel saint nous vouerons-nous désormais? Comment choisir entre Hegel et Goethe ?

Dans cette perplexité, il est bien difficile de ne pas se souvenir de la *Critique de l'Ecole des femmes* et des railleries de Dorante et d'Uranie à l'adresse de ces connaisseurs qui veulent être plus fins que les autres, et qui jugent du beau d'après une théorie qu'ils s'en sont faite. On relit avec délices toute cette scène admirable, et on s'arrête particulièrement sur la page que voici :

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez

Digitized by Google

tous les jours. Il semble à vous ouïr parler que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes, et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là: c'est que ceux qui parlent le plus des règles et qui les savent mieux que les autres font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, madame, combien on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées..... Car enfin si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Quand on lit cette scène pour la première fois, avant d'avoir fait son tour d'Allemagne, on la trouve spirituelle, mais on n'y attache pas grande impor-

Digitized by Google

tance. Les adversaires de Dorante et d'Uranie sont trop évidemment dans leur tort. D'ailleurs, c'est la coutume des poëtes, dont l'envie discute les succès, de jeter à la tête des mécontents les succès mêmes qu'on leur reproche et qu'on voudrait bien diminuer. Mais quand on revient d'Allemagne, sans en être plus au clair, et qu'on retombe sur cette page classique, on la trouve resplendissante d'un éclat tout nouveau. Ce qui paraissait superficiel devient profond, et les lieux-communs s'en gravent dans la mémoire comme des vérités originales, d'une hardie nouveauté. Et vraiment ils ont un sens nouveau. C'est un résumé de sagesse, qui nous confirme dans le résultat négatif où nos réflexions menacent d'aboutir. Nous étions en quête de principes fixes, d'après lesquels il nous fût possible de juger l'œuvre d'un poëte quelconque, et voilà que nous commençons à soupçonner que ces principes n'existent pas ou n'ont pas encore été formulés, et que le plus sûr est toujours de nous laisser aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles. Dès cet instant, on prête une oreille plus attentive aux propos des sages qui ont cherché sans trouver beaucoup mieux, et si par hasard on vient à rencontrer quelque philosophe de renom qui donne à cette espèce de scepticisme l'autorité de la science, on note avec soin chacune de ses paroles. Pareilles rencontres ne sont point rares.

Digitized by Google

On peut bien m'énumérer tous les ingrédients qui entrent dans un certain mets, et me rappeler que chacun d'eux m'est agréable, en m'assurant de plus, avec vérité, qu'il est très sain, je reste sourd à toutes ces raisons; je fais l'essai de ce mets sur ma langue et sur mon palais, est c'est d'après cela (et non d'après des principes universels) que je porte mon jugement.

Voilà qui est net et clair. Est-ce encore du Molière? Non, c'est du Kant. Le même Kant dit la même chose sous d'autres formes beaucoup plus savantes.

Pour décider si une chose est belle ou si elle ne l'est pas, nous n'en rapportons pas la représentation à son objet, au moyen de l'entendement et en vue d'une connaissance, mais au sujet et au sentiment du plaisir ou de la peine, au moyen de l'imagination. Notre jugement n'est donc pas logique, mais esthétique, *c'est-à-dire que le principe qui le détermine est purement subjectif.*

Si le commencement de la phrase exige quelque attention, la fin ne laisse rien à désirer sous le rapport de la clarté. Un dicton populaire traduit fort bien la pensée de Kant : Chacun son goût.

C'est ainsi que Kant, aidé de Gœthe et de Molière lui-même, nous délivre de Hegel, qui nous avait appris à nous défier de Schlegel, lequel nous avait enseigné à douter de Boileau et de tous les critiques français.

Mais on ne se résigne pas si facilement à manquer de boussole; aussi ne revient-on des grandes théo-

Digitized by Google

ries philosophiques et littéraires que pour se rabattre sur des analyses plus modestes, mais qui tendent au même but. Qu'est-ce que le goût? Peut-on disputer du goût? Y a-t-il un goût général et qui fasse loi? Quoique ces questions touchent par plus d'un point à des problèmes compliqués, la réponse ne se fait pas attendre, et il faut beaucoup moins de temps pour en finir avec l'illusion du goût qu'avec celle des théories. J'ignore si l'académie française a jamais su ce que c'est que le goût; mais il n'est pas nécessaire de comprendre tout ce qu'on croit, et l'académie française est tenue de croire au goût, afin de ne pas douter d'elle-même. La dernière fois qu'elle en a parlé, elle en a fait un *sentiment* qui peut se *perfectionner*. [1] Un homme qui n'est pas de l'académie, mais qui, par l'étendue de ses connaissances, vaut une académie, et qui en vaut plusieurs par sa capacité de travail, M. Littré, croit aussi au goût, et le définit sans hésitation, — les dictionnaires n'hésitent jamais, — « une *faculté* toute spontanée, qui précède la réflexion, que tout le monde possède, mais qui est différente chez chacun, et qui fait apprécier les beautés et les défauts dans les ouvrages d'esprit

[1] L'académie française a mis au concours, il y a quelques années, la question suivante : « De la nécessité de concilier dans l'histoire critique des lettres le ***sentiment perfectionné*** du goût et les principes de la tradition avec les recherches érudites et l'intelligence historique du génie des divers peuples. »

Digitized by Google

et dans les productions des arts ». Il est vrai qu'il nous arrive sans cesse, en regardant un tableau ou en lisant des vers, de ressentir une impression en quelque sorte immédiate et de l'exprimer aussitôt sous la forme d'un jugement. Mais il est très douteux que la réflexion n'y soit pour rien. Une idée aussi peut naître instantanément dans notre esprit, et toute idée renferme un commencement quelconque de réflexion. Il y a de la réflexion dans le seul phénomène de la parole; il y en a tout un trésor accumulé dans notre mémoire, et chacun sait combien nos souvenirs influent sur les impressions du goût. Mais le goût est-il réellement une faculté à part? La psychologie moderne va-t-elle donc reprendre à son compte les errements de l'ancienne physique, et faire jouer aux facultés un rôle analogue à celui que les fluides jouaient autrefois? L'esprit se souvient, vite une faculté; il imagine, une faculté; il abstrait, une faculté; il juge, une faculté; le goût prononce, une faculté; la conscience parle, une faculté; le naturaliste observe, une faculté; le somnambule rêve, une faculté.....

Mais au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Quand vous aurez fait de l'homme un fagot de facultés, en sera-t-il plus facile à comprendre? Ne voyez-vous pas que ce mot de faculté est un de ces signes

Digitized by Google

trompeurs dont la fonction est de dissimuler l'absence des idées? C'est le signe de l'inconnu, et plus vous le prodiguez, moins vous savez ce que vous dites.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que la tentation de rendre raison des phénomènes par l'intervention d'une faculté simple et spontanée est d'autant plus grande que les phénomènes sont plus compliqués. Je me l'explique cependant. Nous associons naturellement les idées de simplicité et de rapidité. Quand un phénomène est instantané, nous nous le figurons comme simple, l'esprit ayant de la peine à concevoir, dans un moment indivisible, l'action simultanée de forces multiples. Il n'en est pas moins vrai que dans les phénomènes intellectuels et moraux, la soudaineté n'est pas le moins du monde en raison de la simplicité. Tout au contraire. Les opérations de l'esprit sont d'autant plus prompts qu'il s'y porte tout entier, d'autant plus lentes qu'il se scinde pour agir. Il en est comme de nos mouvements physiques. Pour bouger un doigt de la main, les autres restant immobiles, il nous faut un effort qui demande du temps, tandis que la main tout entière se meut à volonté, avec aisance et rapidité. De même, nous ne pouvons dégager de nos pensées ce qu'elles ont de plus abstrait, c'est-à-dire raisonner en tenant l'imagination à distance, que par un effort laborieux et prolongé, tandis que la pensée poétique, qui est

Digitized by Google

à la fois sensation, sentiment et pensée, image, chant et idée, a des élans soudains, des inspirations immédiates. L'instinct, la conscience, le goût, participent de cette rapidité. On en conclut qu'ils répondent à des facultés simples et spontanées ; il faut en conclure, au contraire, que l'âme est tout entière dans les divinations de l'instinct, dans les mouvements de la conscience et dans les impressions du goût. Ce qui est spontané, c'est ce qui tient à tout le moi et le réfléchit dans son ensemble.

De même que le tempérament est le résultat de l'organisme et du jeu des fonctions vitales, le goût est le résultat du caractère, de l'éducation et de l'ensemble de la vie intellectuelle. De là vient qu'on peut fort bien disputer du goût, mais que ces disputes ne sauraient aboutir à une conclusion précise. L'influence en est semblable à celle que deux individualités exercent à la longue l'une sur l'autre en se rapprochant et se pénétrant mutuellement.

Mais le goût, fût-il réellement une faculté à part, nous n'en serions pas plus avancés. Qu'attendons-nous de lui ? Qu'il fasse ce que n'ont pas fait les théories ; qu'il nous serve de boussole pour nous orienter sur les flots incertains de la critique. Or on pensera du goût tout ce qu'on voudra, ce qu'on peut le moins en attendre, c'est justement ce que nous lui demandons. M. Littré ne nous a pas laissé ignorer que cette faculté du goût varie d'homme à

Digitized by Google

homme, et Kant nous avait dit avant lui que le jugement esthétique est entièrement subjectif. Donc, chercher un goût qui fasse règle, c'est chercher un homme dont la pensée fasse loi. Cela se fait à Rome en ce moment, et il ne faut point désespérer de voir bientôt quelque père jésuite déduire des schéma pontificaux une rhétorique infaillible.

Allons-nous, peut-être, procéder à la façon des démocraties, et nous mettre à compter les suffrages? Vaines et puériles tentatives! Il faudrait recommencer tous les jours. Les faits parlent ici plus haut que tous les raisonnements du monde. On pouvait encore se faire illusion il y a quelque chose comme un siècle. Cette question du goût est une question française. Il n'était pas entièrement impossible de croire à un goût régulateur quand les hommes lettrés de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de l'Italie avaient les yeux tournés vers la France comme vers la patrie du goût. C'était le temps ou Voltaire disait :

> Faites tous vos vers à Paris,
> Et n'allez point en Allemagne.

Mais dès lors se sont opérées d'ardentes réactions nationales. La France avait obtenu une sorte d'hégémonie dans la république des lettres; elle a eu le tort d'en abuser, et elle en a été punie avec excès, comme il arrive toujours. Il n'y a pas aujourd'hui de

Digitized by Google

goût plus décrié que le sien. Tous ses grands écrivains ont été bafoués l'un après l'autre. Corneille est descendu au rang des rhéteurs ; son chef-d'œuvre est une imitation boursoufflée de Guillen de Castro. Molière est le plus dégénéré des descendants d'Aristophane. La Fontaine a corrompu la fable. Boileau n'est qu'un fade pédant, et quant à Racine, on ne comprend pas qu'il ait pu faire illusion si longtemps, car s'il y a un théâtre pauvre et dépourvu d'originalité, c'est le sien. Schlegel, le plus savant des critiques qui ont manqué de jugement, a dû une partie de sa fortune littéraire à l'ardeur de cette réaction. Gœthe a eu beau protester. C'est Schlegel qui a appris à l'Allemagne ce qu'elle devait penser de la littérature française ; c'est lui qui a donné le ton et qui le donne encore, car il ne faut pas croire que l'Allemagne en soit revenue ni qu'elle en revienne de si tôt. Quelques hommes supérieurs, juges indépendants et éclairés, se sont dépouillés de plus d'une prévention ; mais le grand public persiste dans son hostilité, et les jugements qui ont cours dans la conversation ou dans les conférences littéraires sur les écrivains français du XVII^e^ siècle, ne leur sont rien moins que favorables. Les goûts s'opposent aujourd'hui aussi bien que les nationalités, et chacun fait valoir son droit.

Que ceux qui croient encore à cette abstraction décevante d'un goût général et humain, capable de

Digitized by Google

nous servir de boussole, veuillent bien considérer et peser ce simple fait. Voici Voltaire, l'esprit le plus juste et le plus dégagé qu'ait produit la France pendant le XVIIIe siècle, le plus français, le plus cultivé : il appelle Aristophane un poëte comique qui ne fut ni comique, ni poëte. Voici maintenant Hegel, le plus grand des philosophes allemands du siècle actuel et celui qui s'est le plus occupé des choses du goût : à ses yeux, Aristophane est de tous les poëtes comiques celui qui est le plus comique et le plus poëte. Combien il est à regretter que l'académie française ne nous ait pas dit si le goût « perfectionné » est celui de Voltaire ou celui de Hegel !

Ainsi les difficultés se multiplient, et nous en sommes réduits à nous demander pour la dixième fois : Que faire dans cet embarras ?

II

M. Stapfer n'est pas le premier qui ait tenté sans succès la recherche d'une théorie littéraire ou d'un goût qui fasse loi. Bien d'autres avaient fait avant lui des expériences non moins décevantes. De leur désillusionnement est née une école critique, qui compte partout des représentants distingués, mais

Digitized by Google

dont les principaux chefs sont en France, et qui se préoccupe beaucoup moins de ranger les auteurs dans l'ordre de leur mérite que de les étudier de très près, en se pénétrant de l'esprit de l'époque et de la société où ils ont vécu. On l'appelle l'école historique.

M. Villemain, dont les journaux viennent de nous annoncer la mort, a ouvert à la France cette voie nouvelle, où lui-même il ne s'est engagé qu'avec prudence. Il était trop français de nature, il poussait trop loin cet esprit de finesse qui fait le charme particulier des bons écrivains de son pays, pour jamais se défaire entièrement de l'illusion du goût « perfectionné »; mais il avait appris de Mme de Staël qu'il y a dans le monde une littérature allemande; celle de l'Angleterre lui était familière, et il avait d'ailleurs l'intelligence trop ouverte pour ne pas sentir l'insuffisance des règles traditionnelles, qu'une critique étroite voulait appliquer à toutes les productions de l'esprit humain, sans tenir compte de la différence des temps et des lieux. Etudiant Voltaire et la poésie du XVIIIe siècle, il ne se fatigua pas à démontrer, après Laharpe, l'excellence d'un poëte, qui déjà ne répondait plus aux besoins des générations nouvelles; il vit en lui une des manifestations du génie de l'époque et s'en servit pour la peindre. Le succès fut grand, succès non de talent seulement, mais de nouveauté; on comprit que la critique littéraire était

Digitized by Google

transformée. Dès lors les progrès furent rapides, et bientôt M. Villemain se vit devancé par de nombreux disciples. La rhétorique céda le pas à l'histoire, et les études littéraires devinrent des études de mœurs. Aujourd'hui, les principaux critiques français, ceux qui donnent le ton ou qui le donnaient il y a peu de temps encore, les Sainte-Beuve, les Renan, les Taine, les Schérer, sont tous des historiens. Il est même arrivé aux deux derniers, de parler de la critique comme si elle ne devait et ne pouvait être qu'histoire. Esprits vigoureux et systématiques, ils nous ont donné le programme de l'école.

« Que faire dans cet embarras ? » disions-nous après n'avoir trouvé qu'incertitude dans les impressions du goût et dans les spéculations de l'esthétique ? — « Rien, nous répondent les représentants les plus autorisés de l'école historique, sinon renoncer à la recherche d'un principe qui n'existe pas et d'une boussole qu'on n'a point encore inventée. Vos philosophes sont d'habiles comédiens qui abusent le monde, ou des innocents qui s'abusent eux-mêmes. Ils ont beau se draper dans leur objectivité magistrale ; ils ont leurs préférences comme le premier venu, et ils n'appliquent jamais que la règle de leurs préférences. Schlegel se fait une théorie d'après Aristophane, qu'il aime, et au nom de cette théorie il condamne Molière, qu'il n'aime pas. Hegel en fait à peu près autant, avec plus d'esprit et de profon-

Digitized by Google

deur. Les critiques français font l'inverse, ce qui revient au même. Leur théorie n'est que du Molière mis en préceptes, et c'est au nom de Molière qu'ils réprouvent tout ce qui n'est pas Molière. Ce serait pure folie que de vouloir déterminer l'idée du comique, abstraction faite des œuvres comiques; aussi les philosophes les plus audacieux n'ont-ils jamais eu que l'apparence de cette folie. Leurs théories les plus abstraites sont des généralisations déguisées, mélanges confus de souvenirs et d'axiomes. Ce qui est souvenir est incomplet; ils se souviennent de ce dont il leur plaît de se souvenir. Ce qui est axiome est vague et ne mène à rien. Que ne tirerait-on pas de leur fameux principe que le comique est le contraire du tragique? Les personnages de la comédie marcheront-ils à quatre pattes parce que ceux de la tragédie marchent sur leurs deux pieds? Avec des principes de cette force et de cette élasticité, on fait justement tout ce qu'on veut. Malheureusement il n'est guère plus facile de déterminer l'idée du comique en procédant par comparaison, car il faudrait comparer toutes les comédies connues, et il saute aux yeux que ce nom de comédies est une de ces appellations courantes qu'on applique à des œuvres fort diverses; si nous voulions choisir entre elles, nous ne le pourrions qu'en partant d'une idée préconçue du comique, ce qui nous jetterait dans un cercle vicieux. Il n'y a pas

Digitized by Google

d'idée du comique, il n'y en a ni de la poésie ni du beau, ou plutôt toutes les idées qu'on en peut donner ne sont que des généralités sans portée. Quand les philosophes veulent s'élever à l'idée générale de l'être, ils disent l'être et ils en restent là ; le moindre mot qu'ils ajoutent en trouble la pure notion. De même, s'ils veulent atteindre à l'idée absolue du beau ou du comique, ils ne peuvent dire que le beau ou le comique, car dès qu'ils disent un mot de plus, ils penchent, sans s'en douter, vers une certaine espèce de beau ou vers un certain genre de comique. Laissons-les se nourrir de ces notions stériles, et allons aux types vivants du beau et du comique ; voyons ce qu'ils ont été chez les Grecs, chez les Latins, chez les Français, chez les Allemands et ainsi de suite. Etudions les goûts de toutes les nations et de tous les siècles, non pour courir après le goût « perfectionné », ce qui n'est pas moins puéril que de chercher l'idée pure du comique, mais pour nous enrichir l'esprit de connaissances substantielles et vivre de la vie de tous.

» L'objet de la critique, continuent nos nouveaux docteurs, n'est ni de louer ni de blâmer. Il lui suffit d'avoir compris. La critique n'est que l'intelligence appliquée aux productions de l'esprit humain les plus opposées. Elle se réjouit de la diversité de la nature. Nous sommes grecs avec les Grecs, latins avec les Latins ; nous serions chinois avec les Chi-

Digitized by Google

nois. Ce que nous redoutons par dessus tout, ce sont les jugements absolus, qui tronquent la nature, créent des limites arbitraires, des barrières factices, et dérangent la belle harmonie de l'univers, laquelle est faite de nuances et de transitions. Les faits sont à nos yeux sacrés, par cela seul que ce sont des faits. Nous n'avons pas l'impertinente sagesse de les vouloir corriger; nous les respectons et les étudions dans un esprit de calme observation, dont rien ne saurait nous faire dévier.

» Aussi voyez ce qui arrive. Pendant que vous perdez le temps à chercher un principe ou un guide qui vous permette de juger Aristophane et Molière, nous avons déjà compris Molière et Aristophane. L'histoire de la démocratie athénienne nous a expliqué pourquoi la comédie d'Aristophane fut avant tout une satire; celle de la haute société française au XVII^e^ siècle nous a appris pourquoi Molière ne fut pas moins satirique, et la décadence de l'esprit chevaleresque nous donnerait de même la clef de *Don Quichotte*. Les grandes corruptions sociales enfantent toujours la grande satire. Mais elle change de forme selon les temps et les circonstances. Ce n'est pas nécessairement au théâtre qu'elle se produit avec le plus de franche énergie. Le premier des satiriques latins fut un historien, Tacite. Cette forme convenait mieux au génie grave et positif du peuple

Digitized by Google

romain. Au théâtre même, la satire varie infiniment. Il est telle scène qui est un salon, telle autre qui est une *agora*. De là quelques-unes des principales différences entre la satire d'Aristophane et celle de Molière. Surtout elle change de forme selon le génie des différentes nations. L'imagination grecque avait reçu de la nature et de l'histoire une tout autre éducation que l'imagination française. Née sous un beau ciel, jeune et dégagée de la servitude des antécédents, elle se jouait de la vie et du monde, tandis qu'il n'est pas un poëte français qui n'ait dû se frayer un chemin à travers les obstacles accumulés autour de lui par une nature plus ingrate, des mœurs moins libres, les modèles acceptés, les traditions régnantes, les règles de l'école, et les susceptibilités jalouses de puissances rivales : noblesse, cour, magistrature, église, Sorbonne, académie, etc. On reproche à Molière d'avoir mis de la morale dans ses comédies ; mais tous les poëtes français du XVII^e^ siècle ont été moralistes autant que poëtes. C'était la forme obligée de la poésie, et Molière était plus qu'un autre tenu de s'y conformer. Croit-on, peut-être, que le *Tartuffe* eût été possible sans Cléante, et le sens historique et profond de l'appel à l'autorité royale, par lequel la pièce se termine, ne saute-t-il pas à tous les yeux ? La maison d'Orgon, c'est la France. Le beau plaisir de condamner au nom

Digitized by Google

d'une abstraction quelconque les produits les plus naturels de l'esprit humain, et de chercher des fautes où il n'y a que des nécessités !

» Et non-seulement nous avons cet avantage de comprendre ce que les autres jugent, mais nous comprenons encore leurs jugements. Les mêmes causes générales qui ont produit Molière, ont produit la critique française sur Molière, et l'ont maintenue jusqu'à des temps rapprochés de nous, où d'autres causes, également générales et profondes, ont bouleversé la société française et porté atteinte à ses plus solides traditions. Vous avez expliqué vous-même la critique de Schlegel, et vous n'avez eu qu'un tort, celui d'y mêler des paroles dures à l'adresse d'un homme qui n'a pas demandé à naître, et sans lequel l'histoire compterait un original de moins. Il est vrai qu'elle est formaliste, comme Gœthe l'a très bien dit. Mais pouvait-elle être autre chose ? Elle s'oppose comme réaction à une critique qui ne l'était pas moins, et la nature d'une réaction est forcément déterminée par celle de l'action qui l'a produite. C'est à la critique française que nous devons Schlegel. Schlegel est un Laharpe retourné ; mais il est plus savant que Laharpe, et il n'a pu se dégager de son joug que parce qu'il avait multiplié les points de comparaison. Si Hegel conclut à peu près comme lui, c'est qu'il est porté par le même courant d'opposition ; d'ailleurs il est de la famille des philoso-

Digitized by Google

plies, non de celle des érudits. Il continue la tradition de Descartes, de Spinoza, de Kant, et voilà pourquoi ses sentences tombent de plus haut. Vous-même, vous n'avez rien qui ne soit clair à nos yeux. Vous n'êtes ni le premier qui se soit mis en quête d'un principe dirigeant, ni le dernier qui revienne lassé d'une vaine poursuite. Votre lassitude est celle du siècle. Quand l'humanité a ressassé pendant quelques générations des arguments contraires, elle finit par se dégoûter d'un labeur inutile. Vous en êtes là, et il n'y a entre vous et nous qu'une seule différence : nous avons rompu sans retour avec des discussions sans portée ; nous sommes la critique affranchie ; nous ne demandons plus l'impossible ; nous ne demandons qu'à comprendre, et depuis que nous avons borné là notre ambition, nous y avons trouvé tant de profit et de jouissance, que nous plaignons les malheureux qui, trop infatués de leur chimère, ne savent pas imiter notre philosophie. »

Ainsi parlent les critiques historiens, et ce langage est tous les jours plus applaudi.

Pour rendre tout à fait intéressante la comparaison que fait M. Stapfer des tendances de cette troisième école avec celles des écoles précédentes, il ne manque qu'une étude sur Molière par un des maîtres de la critique historique. MM. Taine et Schérer n'en ont parlé qu'en passant, et le travail le plus étendu que lui ait consacré Sainte-Beuve date d'un

Digitized by Google

temps où sa critique n'était point aussi désintéressée qu'elle le fut plus tard. Il s'en est surtout occupé dans ses anciens *Portraits*, lorsque, faisant une première revue des classiques français, il songeait à déblayer le terrain, en faveur de ses amis, les poëtes romantiques. Il faudrait une étude sur Molière analogue à celle de Taine sur Racine. Cette lacune est regrettable; mais il est facile de la combler par la pensée. L'école historique s'est fait connaître par des productions assez variées pour qu'on sache dans quel esprit elle aborderait Molière et pour qu'on puisse au moins pressentir ses conclusions.

Conclusions, le mot est-il juste? A-t-elle le droit de conclure? Personne ne le lui contesterait, si elle ne s'en privait pas elle-même. Elle ne peut conclure qu'en déviant de son programme. En matière littéraire, conclure signifie choisir; or quiconque professe que les faits sont sacrés par cela seul que ce sont des faits, et déclare mettre sa joie dans la variété de la nature, s'ôte par là même le droit de choisir.

Et cependant les critiques historiens choisissent, eux aussi. Les artistes et les poëtes dont ils nous parlent sont exactement les mêmes que ceux auxquels l'ancienne critique prodiguait ses éloges, et ils ignorent ceux qu'elle ignorait. Ils ont beaucoup parlé de Racine, ils n'ont pas consacré la plus petite étude à Campistron ; ils ont souvent nommé Molière,

Digitized by Google

et s'ils ne l'ont pas encore étudié d'assez près, c'est parce qu'on ne peut pas faire tout à la fois ; mais je ne sache pas qu'ils aient jamais parlé de Legrand, et vous verrez qu'ils n'en parleront guère, malgré la passion tardive que cet infortuné poëte devait inspirer à Schlegel. Est-ce que Legrand n'est pas un fait aussi bien que Molière, et le théâtre de Campistron existe-t-il moins réellement que celui de Racine? Ah ! messieurs, si vous êtes revenus de tant d'illusions, de grâce, que ce ne soit pas pour nous jeter dans un embarras nouveau en nous obligeant à vous demander compte de l'arbitraire de vos choix.

Mais l'objection ne les arrête guère : « Nous sommes, disent-ils quand on les presse sur ce chapitre, nous sommes les historiens de la littérature. Or l'histoire ne peut être qu'un abrégé. Parmi les incidents sans nombre dont se compose la vie des peuples, elle choisit ceux qui sont plus saillants. Nous faisons comme elle ; nous nous attachons aux œuvres qui ont fixé l'attention publique, et qui, par là, ont acquis plus d'importance. Le temps nous manque pour tout voir et tout comparer ; la vie est trop courte. Si nous choisissons, ce n'est pas en vertu d'un principe ni d'un système, c'est par une simple nécessité matérielle, et si, comme le commun des mortels, nous allons de préférence aux auteurs qui ont été plus lus et plus admirés, c'est que l'impor-

Digitized by Google

tance historique d'un écrivain se mesure au nombre de ses lecteurs. »

On ne peut nier que cette réponse ne soit habile, mais elle n'est point suffisante. Si les maîtres de la critique affranchie se réjouissent autant qu'ils le disent de la diversité de la nature, ils se font tort à eux-mêmes et ils nous font tort de tout un monde, en se renfermant dans les limites de la critique traditionnelle. L'excuse du temps n'en est pas une; si peu qu'on en ait, encore faut-il l'employer de manière à multiplier autant que possible ces jouissances variées. Qu'est-ce d'ailleurs que cette question d'importance qui devient une question de nombre? La critique affranchie, qui doit tout lire indifféremment, aspire sans doute à répandre l'esprit de curiosité dont elle est animée. Qu'elle y travaille, et il n'est pas sûr que dans dix ans Racine ait plus de lecteurs que Campistron, Molière plus que Legrand. Qui sait ce que l'avenir nous réserve? Voilà M. Michelet qui, dans son dernier ouvrage, avoue ingénument qu'à part quelques exceptions, parmi lesquelles Molière figure à peine, et Racine pas du tout, la littérature française du XVII^e^ siècle l'*assomme*. Victor Hugo, si j'en crois M. Paul Stapfer, en dit à peu près autant de Racine, quand il dit tout ce qu'il pense. Est-il bien sûr que leur impression ne finisse pas par devenir dominante? Dans la république des lettres, il y a sur les œuvres du passé une sorte de scrutin ouvert à

Digitized by Google

perpétuité. Nul n'a le droit de le fermer à un moment donné, et les critiques historiens l'ont moins que personne. La logique de leur situation exige qu'ils lisent, qu'ils étudient, qu'ils écrivent aussi librement que s'il n'existait aucune sorte de tradition. Encore une fois, ils n'ont pas le droit de choisir.

Si, néanmoins, ils choisissent, ils ne peuvent prendre pour guide de leurs choix l'assentiment général qu'à la condition de lui reconnaître une valeur particulière. Ils ont une théorie, qui est celle du succès. Elle est peut-être aussi bonne qu'une autre, et je ne vois, pour ma part, aucun motif de la mépriser ; mais outre les difficultés qu'elle rencontre dans l'application, le succès pouvant grandir et diminuer d'un jour à l'autre, elle a l'inconvénient d'être une théorie. On ne nous fera pas l'injure, sans doute, de vouloir nous l'imposer. On donnera des arguments à l'appui, on la justifiera en raison. On nous dira pourquoi le succès est, en littérature, la marque de ce qui est bon. Mais nous voilà rejetés dans les discussions mêmes où nous nous sommes perdus en étudiant les motifs des jugements portés sur Molière, d'abord par les philosophes, puis par les hommes de goût. Bonne chance à ceux qui auront le courage de recommencer! Pour nous, nous sommes las de tourner dans un cercle vicieux.

Inutile d'insister. MM. Taine et Schérer, les plus hardis parmi les théoriciens de l'école historique,

Digitized by Google

sont des hommes de trop d'esprit pour trouver autant de plaisir à Legrand qu'à Molière. Ils ont aussi leurs préférences.

Là est le côté faible de l'école historique et son inconséquence évidente. L'indifférence mêlée de curiosité derrière laquelle elle se retranche, ne lui offre aucune position tenable, et ses prétentions ne sont ni plus ni moins illusoires que celles de l'école dogmatique ou de l'école du goût. Elle se dit libre parce qu'elle ne veut pas voir ses entraves ; mais il n'y a qu'à la regarder faire un seul pas, pour s'assurer qu'elle n'est pas plus qu'une autre maîtresse de ses mouvements. Elle subit, sans se l'avouer à elle-même, la servitude de la tradition, et elle s'embarrasse d'autant plus dans l'arbitraire des théories et du goût qu'elle se pique davantage d'y échapper. Tous ses efforts pour ne pas juger n'ont abouti qu'à déguiser ses jugements, et à supposer même qu'elle parvînt réellement à ne plus juger du tout, on se demande quel avantage elle en tirerait : car enfin, quel est l'homme qui y renoncera jamais de bonne foi? Ce n'est pas un plaisir seulement, c'est un besoin, et « l'impertinente sagesse » qui consiste à vouloir corriger les faits, pourrait bien être la plus incurable et la plus universelle de toutes les maladies humaines, tellement incurable, tellement universelle qu'il est aussi chimérique d'en vouloir guérir que de vouloir se séparer de son ombre.

Digitized by Google

Voilà dans quel cercle d'idées roule la petite comédie de M. Paul Stapfer. Seulement le lecteur est prié de ne point chercher ici un de ces excellents feuilletons dont nous parlions au début, qui tiennent lieu de volumes. Il y a dans le livre de M. Stapfer des surprises dramatiques, dont nous n'avons pas essayé de donner l'idée. Les critiques français y forment un chœur agréable ; le disciple de Hegel s'y livre à une profonde méditation, etc., etc. Je ne suis pas même sûr d'avoir toujours exactement rendu sa pensée, et, à dire le vrai, je n'y ai pas visé. Malgré quelques divergences d'appréciation, son livre rendait si bien ma propre expérience qu'il s'est en quelque sorte confondu avec elle, et que je n'ai point cherché à en faire la séparation.

Cependant il faut un dénouement à la comédie. Si c'est une comédie à la manière d'Aristophane, le dénouement est trouvé. Supposez un chœur de graves personnages, costumés non en nuées, mais, ce qui n'est pas plus extraordinaire, en points d'interrogation ; supposez-les dansant une sarabande si folle que le vertige les prenne et qu'ils aillent l'un après l'autre rouler dans la coulisse : quand le dernier sera tombé, on tirera le rideau, et ce sera le dénouement. Si c'est une pièce dans le goût français, on finira bien par voir apparaître un Ariste ou un Cléante, qui nous donnera le mot de l'énigme. C'est en effet ce qui arrive. L'auteur est français, et

Digitized by Google

il reste fidèle aux errements de Molière. Il essaie une conclusion.

Cette conclusion est aussi modeste que possible.

Il y a aujourd'hui, dit M. Stapfer, une question pendante, la question de la critique littéraire. Un autre l'eût d'abord résolue; pour moi, j'ai voulu d'abord l'examiner, au risque de ne la point résoudre. En effet, maintenant que l'examen est terminé, j'avoue que je ne vois pas la solution. Je l'avoue, non comme un philosophe qui pose orgueilleusement des bornes à la science humaine, mais en homme de bonne foi, qui pense que la science humaine peut résoudre au moins la question de la critique littéraire, qui confesse sa propre ignorance sans y condamner l'univers, et qui ne demande pas mieux que d'être instruit.

Cependant il fait un dernier effort, et dans quelques pages très simples, dénuées de toute prétention, sages et fort bien écrites, il essaie d'indiquer la valeur que peuvent avoir, à les prendre isolément, les principes sur lesquels reposent les trois écoles qu'il a passées en revue, et il montre comment ces principes pourraient, en se combinant, se corriger et se compléter les uns les autres. A vrai dire, cette tentative *in extremis* est plus intéressante que concluante. Trois illusions contraires s'annulent en s'additionnant; mais elles ne sauraient donner le résultat positif que donne en algèbre la multiplication des valeurs négatives. Ce qui reste du livre de M. Stapfer, ce n'est pas cette vague lueur finale, mais bien les résultats, en apparence décourageants,

Digitized by Google

de l'examen rigoureux par lequel il a fait passer les principes divers de la critique littéraire. M. Stapfer en a eu le sentiment : « La comédie pourrait peut-être mieux finir, dit-il en terminant ; mais c'est ici un livre de bonne foi, et je suis forcé d'en demeurer là. » Ce livre, c'est le procès de la critique : elle a été pesée et trouvée légère.

Je n'ai pas l'intention de conclure à mon tour. Mais, ainsi que le dit M. Stapfer et comme l'académie elle-même a pris soin de le constater officiellement, il y a aujourd'hui une question de la critique littéraire, et il n'est guère possible de l'étudier sans essayer d'en marquer au moins la portée. Peu de mots suffiront.

La question de la critique littéraire, si nettement posée par M. Stapfer, n'est point isolée. Elle se rattache par des liens étroits à la plupart des grandes questions qu'agite notre époque. Nous vivons dans un siècle peu favorable au dogmatisme. Partout où il le rencontre, il lui intente un procès. En théologie, il poursuit de ses sarcasmes les syllabus pontificaux et généralement tous les résumés de doctrine ; en philosophie, il a déclaré la guerre aux *a priori* de la métaphysique ; dans les sciences naturelles, il révoque en doute, sous prétexte d'obscurité, cette notion d'*espèce* si chère aux anciens classificateurs ; en littérature enfin, il repousse sans scrupules les

Digitized by Google

cadres et les lieux communs de l'ancienne rhétorique, et c'est à peine s'il a plus de respect pour les spéculations de cette rhétorique moderne, qui a pris le grand nom d'esthétique. Ces diverses réactions sont nées d'un besoin toujours plus vif de saisir les réalités vivantes et d'en finir avec les mots. Si l'on en croit Bossuet, la vérité ne serait autre chose que ce qui est ; seulement l'illustre évêque l'entendait à la manière des théologiens de son temps ; il distinguait entre les réalités, reléguant les unes dans le néant, élevant les autres à la dignité de l'absolu. L'esprit moderne ne distingue plus ou distingue mal. Tout ce qui est réel est réel, et par les mille voix qui lui servent d'organes, il ne cesse de nous répéter : « Point de dogmes, des faits ; point de raisonnements, des observations ; point d'espèces, des formes ; point de règles, des œuvres. La vérité, c'est ce qui est ! »

Je ne sais si ces tendances diverses et parallèles aboutiront toutes à des résultats également heureux ; je ne sais non plus s'il existe entre elles une solidarité assez étroite pour qu'il soit impossible de les séparer et qu'on en soit réduit à les approuver ou à les condamner en bloc. Je me borne à en constater l'analogie évidente. Elles représentent dans des domaines différents ce qu'on a coutume d'appeler le scepticisme de notre époque.

Pour les personnes qui, au lieu de s'en tenir à

Digitized by Google

l'usage courant, cherchent le sens profond des mots, en remontant à leur origine, le mot de scepticisme éveille deux idées parentes, mais faciles à distinguer.

Le sceptique est celui qui regarde. D'après tous les dictionnaires, le verbe grec σκέπτομαι signifie regarder autour de soi, considérer avec attention.

L'habitude de regarder a de grandes conséquences. Plus on regarde un objet, plus on y trouve à regarder. Il en est de même des questions scientifiques, littéraires, morales ou autres. A première vue, elles paraissent simples. Etudiées longuement et de près, elles se trouvent toujours plus compliquées qu'on ne croyait. Il n'est pas un seul savant véritablement observateur, qui, après dix ou vingt ans de travaux, ne répète pour son compte ce que j'entendais dire il y a peu de jours à un physicien encore jeune, quoique sa réputation soit faite depuis longtemps : « J'ai passé l'âge où les questions sont faciles. » Celui qui regarde beaucoup ne peut que beaucoup douter. Il ne doute pas pour le plaisir de douter, il doute parce qu'il n'ose pas prononcer. Mais l'esprit s'habitue au doute, comme il s'habitue à la foi. L'expérience de l'incertitude, chaque jour répétée, peut avoir pour conséquence une sorte d'impossibilité de croire et de se décider. Poussons les choses à l'extrême, et nous aurons le sceptique idéal, celui qui finit par se faire une gloire et un

Digitized by Google

plaisir, souvent un système, d'osciller perpétuellement entre le oui et le non.

Les esprits nés critiques n'oublient jamais que le principe du scepticisme n'est autre que l'intelligence elle-même; ils appellent *sceptique* celui qui regarde, et le mot est pour eux un éloge.

Les esprits nés tranchants ne songent qu'à la versatilité de caractère où le scepticisme peut conduire. Ils appellent *sceptique* celui qui se complaît à flotter dans l'incertitude, et le mot devient pour eux la pire des injures.

Quelque domaine qu'on aborde, théologie, philosophie, littérature, art, science, il importe de se rappeler qu'il y a scepticisme et scepticisme. Mais si jamais il est nécessaire de distinguer exactement, c'est dans les questions artistiques ou littéraires. Nulle part l'oubli des nuances n'est plus fatal. En littérature, oublier la nuance, c'est oublier la vérité.

Le triomphe de l'école historique, sa force, l'unique raison de ses succès, est d'avoir introduit, dans la critique, le scepticisme qui regarde.

La suite des littératures ressemble à un fleuve qui aurait la propriété de conserver l'image des objets qui s'y sont mirés tour à tour. Les divers paysages qu'il a réfléchis subsistent encore; mais les hommes qui les animaient ont disparu; et il ne reste d'eux que le reflet dans le fleuve. Le critique

Digitized by Google

dogmatique en remonte les bords un *Guide* à la main, il constate; le critique historien se moque du Guide, il veut voir les choses comme elles sont et non comme on les lui montre.

Constater n'est qu'une routine, regarder est un art. L'école historique a poussé cet art à un point de perfection auparavant inconnu. Elle a renouvelé et doublé l'intérêt des études littéraires. L'ancienne critique était au bout de son latin. Que restait-il à dire sur Racine, par exemple, à un disciple de Boileau ou de Schlegel? Rien, absolument rien. Mais qu'un esprit formé à l'école nouvelle, Sainte-Beuve ou Taine, rencontre Racine en son chemin, et l'on découvrira avec étonnement que ce vieux sujet était à peine effleuré. Aujourd'hui, l'on peut être nouveau en parlant des classiques les plus rebattus.

Le beau nom d'*humanités* qu'on réserve pour les études littéraires, signifie sans doute qu'en nous mettant en communication directe avec les plus grandes intelligences du passé, elles nous délivrent de nos étroitesses, de nos préjugés de coterie, de nos pédanteries de province, de nos gaucheries de petite ville — toutes les villes sont petites — pour nous rendre à l'humanité. Mais l'école dogmatique empêchait ou diminuait cet effet civilisateur. Quand nous partions pour la Grèce, elle nous glissait son guide dans la poche, et c'était notre province que nous emportions avec nous. La critique moderne a

Digitized by Google

reconquis pour la république des lettres le privilège de l'universalité.

Le dogmatisme littéraire prenait en soi la mesure du présent et dans le présent celle de tous les temps. Illusion d'orgueil et d'ignorance! Nous y tombons tous, et nous y tomberons toujours; mais l'école historique a le mérite de l'avoir reconnue et d'en combattre énergiquement le principe.

La part de l'arbitraire est petite dans les œuvres des maîtres vraiment grands et salués comme tels par les applaudissements d'un peuple unanime. Tant qu'on ne sent pas les nécessités diverses qui les ont faites ce qu'elles sont, on ne les a pas comprises. Fénelon trouvait de l'arbitraire dans le chœur des tragédies grecques, et s'en prévalait pour critiquer la tragédie grecque; aujourd'hui, on en conclurait plutôt que Fénelon avait encore des progrès à faire dans l'intelligence des chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle. Schlegel tance vertement Molière à propos de ses Aristes et de ses Cléantes, ne se doutant pas qu'il montre par là combien Molière lui est étranger. Leur erreur à l'un et à l'autre est de la même nature que celle de ces bons bourgeois qui, ayant appris le catéchisme dans leur enfance et n'étant point sortis de la boutique paternelle, s'étonnent, au Louvre, de la nudité des statues antiques. Schiller trouvait la *Phèdre* de Racine très belle, « le genre admis ». La vraie critique ne fait

Digitized by Google

pas cette restriction, sa tâche étant justement de comprendre ce genre que Schiller condamnait. Retrouver le passé, le faire revivre tout entier, le ressusciter à nos yeux : voilà le triomphe de l'intelligence critique. Belle œuvre, qui est poésie aussi !

En s'appliquant à regarder, la critique historique a mis à néant toute une littérature faite de parallèles alambiqués et de rapprochements factices, qui, malgré de grands airs d'importance, n'a jamais produit que des puérilités, telles, par exemple, que le long enfantillage de la querelle des anciens et des modernes.

Parce que Racine et Euripide ont fait l'un et l'autre une *Iphigénie*, on les traitait comme deux écoliers en rhétorique, qui auraient paraphrasé le même motif, et l'on mettait en regard leurs compositions pour savoir lequel des deux s'en est le mieux tiré. On notait les différences et l'on penchait, selon les cas, pour l'un ou pour l'autre. Il est fort utile de les noter, en effet, mais pour en chercher les causes et mesurer la distance infinie qui sépare des œuvres en apparence analogues. Les croisements de sang, fruits ordinaires de la conquête, la dispersion de certains peuples, l'asservissement de quelques autres et l'effort de leur réaction contre le malheur, la formation de nationalités nouvelles, l'émulation que des rapports toujours plus étroits ont établie entre les diverses races humaines : voilà les maîtres de

Digitized by Google

rhétorique qui ont formé le goût moderne. Depuis qu'une pensée sémitique s'est emparée du génie des races ariennes, et que la décadence de l'empire romain a produit en Europe le plus formidable remuement dont les hommes aient gardé le souvenir, il n'y a rien, ni dans nos mœurs, ni dans nos lois, ni dans notre politique, ni dans nos arts, ni dans notre philosophie, ni dans notre religion, rien qui ne soit le résultat d'un ou plusieurs amalgames, curieusement élaborés par ce grand expérimentateur qui s'appelle l'histoire.

L'essentiel est de comparer des choses comparables. On compare deux viandes; on ne compare pas une viande avec le ragoût d'un vol-au-vent. Si l'on veut établir un parallèle vrai, et par conséquent instructif, entre les anciens et les modernes, il faut prendre l'un après l'autre les éléments multiples dont se compose le génie de nos races actuelles — le juif, le grec, le latin, le germain, le celtique, etc. — et voir ce qu'ils sont devenus dans les diverses combinaisons auxquelles ils ont donné lieu. Aucun n'est resté à l'état pur, ils se sont tous plus ou moins modifiés : chacune de ces modifications est importante à étudier. Il est également important de rechercher si leur mélange n'a pas des vertus qu'on ne retrouve dans aucun d'eux pris isolément, comme cela arrive pour la poudre, qui est explosible, quoique les substances dont elle est composée ne le

Digitized by Google

soient pas. Ces comparaisons exigent une grande finesse d'analyse, et les résultats n'en sont jamais qu'approximatifs, ce qui oblige à les refaire sans cesse; mais la science tout entière n'est qu'un art d'observation approximative, lequel se perfectionne constamment.

En se plaçant sur le terrain de l'histoire, la critique moderne s'est placée sur le terrain de la réalité, et s'est ouvert la voie du progrès. Il y a maintenant une science littéraire. Il se peut qu'elle ne constitue pas à elle seule toute la critique, mais elle en est devenue le fondement indispensable. Comme les sciences d'observation, elle vit non-seulement d'instinct, mais de travail, et le premier venu peut, en se donnant la peine de fouiller, lui rendre d'utiles services. Le but à atteindre est de suivre de siècle en siècle le mouvement de la fortune littéraire des peuples civilisés, et de chercher la raison de toutes les pertes et de tous les gains qu'ils ont faits. Cette étude, application nouvelle du génie de l'histoire, n'existerait encore qu'à l'état embryonnaire sans les hardiesses du scepticisme moderne. Elle s'est fait, en littérature, la part du lion; et si l'on songe à la multitude d'aperçus nouveaux dont, en quelques années, elle a enrichi l'esprit humain, on se persuadera, avec M. Stapfer, qu'elle a un grand avenir. C'est une conquête qui ne le cède à aucune. Le scepticisme est fécond quelquefois.

Digitized by Google

Mais le scepticisme fécond n'est jamais que celui qui regarde. Il a pour principe une sorte de haute curiosité, qui passionne l'intelligence. Ce n'est pas l'amour, mais elle y ressemble; ce n'est pas la foi, mais elle en tient, et, comme l'amour, comme la foi, elle ne s'éteint que dans l'indifférence. Pourquoi donc quelques-uns des maîtres de l'école historique se piquent-ils de je ne sais quelle raideur d'insensibilité? Que nous parlent-ils de calme observation, et que signifie cette prétention de nous faire une critique expurgée de tout jugement? Cette *férocité*, comme l'appelle M. Stapfer, est sans doute très sérieuse d'intention; mais elle ne dépassera jamais l'intention, car c'est le propre des matières qui relèvent du goût, de ne comporter ni l'indifférence, ni le calme de la pure observation scientifique. En littérature, tout est impression, et le travail, qu'on nous recommande aujourd'hui comme le plus puissant auxiliaire de la critique, a pour premier objet de varier nos impressions. Or les impressions ne se jugent pas du dehors. Il faut les avoir éprouvées pour en pouvoir parler. Si la critique croit commander la confiance en affectant l'insensibilité, elle se trompe ; le plus fin connaisseur est, au contraire, le plus impressionnable, celui qui est le moins maître de son émotion en présence de la beauté. On peut douter des théories littéraires, on peut hésiter à traduire une impression personnelle en un jugement

Digitized by Google

public et formel; mais celui à qui manque l'impression, manque tout simplement de ce qui fait le sens littéraire, et celui qui l'éprouve a beau la renfermer en soi, elle n'en subsiste pas moins, elle n'en est pas moins jugement.

Aussi ne croyez pas que nos critiques modernes mettent en pratique le calme qui règne dans leurs programmes. Leur critique est tout simplement la plus passionnée qui fût jamais. Qui a mieux connu que M. Sainte-Beuve les impatiences du goût? Qui a porté plus loin que M. Renan l'art du dédain? Qui a des engouements plus vifs que M. Taine? Qui a des jugements plus inexorables que M. Schérer? Ce sont des sensitives, ces prétendus sceptiques, qui parlent de calme observation. Bien loin d'émousser la pointe vive de leurs impressions, leurs études variées n'ont fait que l'acérer plus encore, et ce n'est pas d'eux qu'il faut attendre cette mollesse de goût, qui se prêtant indifféremment à tout, serait seule capable d'enfanter une critique dépouillée de jugements, et mériterait seule la condamnation qui, de tout temps, a frappé avec justice la stérile inconsistance d'un scepticisme systématique.

On peut donc n'attacher qu'une médiocre importance à la prétention qu'affichent parfois les maîtres actuels de la critique historique, de ne représenter que la pure intelligence dégagée de toute émotion. C'est un rôle qu'ils sont incapables de soutenir, et

Digitized by Google

auquel ils n'auraient jamais songé s'ils n'y avaient pas été poussés par l'effort de leur réaction contre l'étroitesse d'une critique, qui ne savait goûter qu'une certaine forme et un certain ordre de beautés. Il ne leur reste, pour avoir complétement raison de l'ennemi qu'ils combattent, qu'à se dégager de ce rôle factice, et à laisser voir leur supériorité réelle, qui n'est pas de prendre aux choses humaines une part moins vive, mais au contraire d'y prendre une part plus grande et de porter sur des objets plus nombreux le regard toujours fécond d'une intelligence sympathique. L'esprit n'est pas une simple machine à mesurer, il est action, il est vie, et il produit encore quand il semble ne faire autre chose que regarder; même en critique, il est créateur. Au moment où il juge, il enfante un idéal, et c'est là précisément ce qui fait qu'il juge. Or, qui dit création, dit amour. La grande critique ne consiste pas à moins aimer.

Aussi peut-on saluer avec joie les précurseurs d'une génération nouvelle, qui, fidèle à des traditions de largeur désormais acquises et les élargissant encore, se dégagera de toute vaine affectation, et n'aura point de honte de se laisser aller franchement aux choses qui nous prennent par les entrailles. C'est par là surtout que le livre de M. Stapfer m'intéresse et me captive. Esprit jeune et bien ouvert, il est entré franchement dans le courant moderne,

Digitized by Google

et il n'en est sorti que pour le continuer en l'épurant. Talent, savoir, il a tout ce qu'il faut pour conquérir une place au premier rang; surtout il a l'instinct de la situation, et sa première œuvre est de celles qui montrent la voie en avant. Ce qu'il y a de trop calculé dans sa *Petite comédie,* la recherche exagérée de l'effet comique, tient sans doute à la préoccupation du succès, préoccupation bien naturelle chez un débutant, surtout dans une époque où il est si difficile de piquer la curiosité publique et de fixer un instant l'attention. Il se corrigera de ce premier défaut. Que dis-je ? il s'en est déjà corrigé. Un esprit aussi juste éprouve bientôt le besoin de ne se parer que de sa seule justesse. Pas plus loin que l'année dernière, M. Stapfer nous donnait un nouveau volume, intitulé : *Causeries guernesiaises,* qui n'est, en apparence, qu'un cours à l'usage des jeunes demoiselles, qui, en réalité, est un volume de fine et exquise littérature. C'est le même talent, mais déjà épuré. M. Stapfer n'a qu'à continuer : nous attendons de lui une nouvelle démonstration, démonstration vivante, de ce que peut en critique le véritable sceptique, celui qui regarde et qui y met toute son âme.

Est-ce à dire que M. Stapfer trouve jamais une solution à ce qu'il a lui-même appelé, la question littéraire ? Nos espérances ne vont pas jusque-là. Il lui sera facile d'associer dans une combinaison toute personnelle des tendances opposées, de couronner

Digitized by Google

par d'ingénieuses théories ses recherches historiques, et de les semer de ces traits délicats, qui dénotent la finesse native du goût ; mais il n'en restera pas moins, comme ses devanciers, comme ses contemporains et comme ses successeurs, emprisonné dans l'impasse qu'il a si bien décrite, obligé de juger sans autre garantie de la justesse de ses jugements que son goût personnel. On peut affirmer, en effet, sans vouloir le moins du monde imposer orgueilleusement des bornes à la raison humaine, que la question littéraire demeurera longtemps ouverte. Si jamais elle doit être résolue, ce ne sera qu'après la plupart des autres questions, scientifiques, morales, philosophiques, religieuses, posées par le scepticisme de notre siècle. Elle les comprend toutes en soi, car le goût n'est pas un principe, mais une résultante. Il est le produit le plus complexe, l'expression la plus fine et la plus exacte de tout ce que nous sommes. Il dépend de notre tempérament, de notre caractère, de notre expérience, de notre savoir : il est l'homme tout entier. La perfection du goût suppose la perfection de l'humanité. Demander si le goût est en voie de progrès, c'est demander si l'humanité approche de sa perfection.

Il est très facile, sans doute, de noter à certaines époques de l'histoire des progrès partiels du goût. Au XVI^e^ siècle, par exemple, la langue française fait

Digitized by Google

preuve d'une puissance dialectique qu'on ne lui aurait pas soupçonnée auparavant et qu'elle a gardée dès lors; au siècle suivant, elle se façonne à l'élégance, c'est un pli nouveau qu'elle prend et qui, malgré bien des révolutions, n'est pas encore effacé. Aujourd'hui, la prose allemande, la prose savante, fait avec succès l'apprentissage de la clarté. On constate des faits semblables dans l'histoire même de la poésie. Il y a un demi-siècle à peine, Lamartine trouvait dans notre langue des trésors d'harmonie jusqu'alors ignorés, et comme s'il avait reçu du ciel la puissance de communiquer à d'autres une partie de son talent, on a vu dès lors la moyenne harmonique des vers français s'élever sensiblement.

Mais il n'est guère moins facile de noter des pertes correspondantes à chacun de ces progrès. Elle est bien vigoureuse, la prose de Calvin, il est bien noble, le vers de Malherbe; mais que de grâces naïves perdues sans retour! que de mots heureux, riches de sens et d'expression, désappris pour jamais! Qui sait si la pensée allemande, en s'exerçant à une expression plus claire, ne perdra pas quelque chose de sa profondeur, de sa vigoureuse patience? Et quant à la poésie de Lamartine, qui n'en voit l'écueil prochain dans la grâce efféminée et la mollesse d'une rêverie sans objet?

Pour oser trancher la question du progrès, en ma-

Digitized by Google

tière de goût, il faudrait avoir fait l'addition des pertes et des gains, et s'être assuré qu'on a tenu compte de tout.

Il en est aujourd'hui des études littéraires à peu près comme des études géologiques : les unes et les autres tiennent registre des déploiements successifs de la fécondité créatrice. D'époque en époque, elles constatent des changements notables. C'est du plus, c'est du moins ; qui nous garantira que ce soit du mieux ? Faisons-nous une œuvre de dupe, et tout le travail de pensée auquel se livre l'humanité, avec une ardeur toujours croissante, vaudra-t-il en définitive la peine qu'il lui a coûtée ? Je l'espère, je le crois ; mais pour donner de cette foi une raison suffisante, il faudrait un terme de comparaison supérieur et indiscutable.

La question de goût est devenue une question de temps, et les vraies questions de temps sont éternelles.

1870.

Digitized by Google

ARTISTES

JUGES ET PARTIES

Digitized by Google

Digitized by Google

ARTISTES JUGES ET PARTIES [1]

« Tout vrai poëte est nécessairement un artiste, et tout artiste est un original. L'artiste ne comprend qu'une seule forme de l'art, qui est la sienne ; le reste lui est étranger. Ne lui demandez pas de faire de la critique ; il n'y entend rien, parce qu'il rapporte tout à lui et qu'il ne se comprend pas lui-même. La critique et l'art sont deux fonctions incompatibles. L'homme né artiste a une organisation à part ; il a les sensations plus fines et plus vives ; il n'est maître ni de ses impressions ni de ses idées ; il ne s'observe pas, il ne cherche pas à se rendre compte de ce qu'il pense ; il s'oublie, il s'abandonne ; il a, comme les enfants, la joie prompte et la

[1] *Causeries guernesiaises*, par Paul Stapfer. 1 vol. in-8, Guernesey, Le-Lièvre ; Paris, St-Ivre, 1869. — *Les artistes juges et parties, causeries parisiennes*, par Paul Stapfer. 1 vol. in-12. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872.

Digitized by Google

tristesse soudaine; il est le jouet de son imagination, laquelle est le jouet d'une organisation nerveuse que tout impressionne. L'artiste est essentiellement nerveux. Le critique, au contraire, est une sorte de dégustateur phlegmatique, qui doit, sans doute, avoir le palais fin, mais qui, en jouissant d'un goût, se souvient d'un autre et les compare. La puissance de comparaison, voilà ce qui fait le critique. Or, pour comparer deux impressions, il ne faut être dominé ni par l'une ni par l'autre, il faut s'en éloigner et les juger du dehors, tandis que l'artiste est toujours tout entier dans chacune de ses impressions. »

Telle est la théorie généralement admise sur les rapports de la critique avec l'art et la poésie.

On en tire cette conclusion pratique qu'il faut choisir entre la critique et la poésie, qu'on ne peut les cultiver l'une et l'autre qu'à la condition de ne réussir dans aucune, et que si l'on veut apprendre à juger des œuvres d'art et de poésie, il ne faut pas s'adresser aux artistes et aux poëtes, mais aux critiques, incapables eux-mêmes de toute œuvre originale.

On ne saurait séparer plus exactement la théorie de la pratique, ni faire une application plus rigoureuse du principe qui veut que nul ne soit juge dans sa propre cause.

Cependant il y a eu de tout temps des voix qui ont protesté, et il n'en manque pas aujourd'hui.

Digitized by Google

L'une des plus autorisées est bien connue des lecteurs de la *Bibliothèque universelle*.[1] M. Paul Stapfer estime que la meilleure manière de s'instruire des principes de l'art d'écrire et de s'initier aux secrets de la poésie est de prendre conseil des écrivains et des poëtes. Il a fondé sur ce principe un enseignement littéraire dont deux volumes, du plus haut intérêt, nous permettent d'apprécier les tendances et l'utilité.

M. Stapfer fit à Guernesey, en 1868, devant un auditoire de jeunes demoiselles, un premier cours de littérature, qui fut publié l'année suivante sous le titre de *Causeries guernesiaises*. Un sous-titre relégué plus loin, après la préface et la table des matières, résume exactement l'idée du cours : *Les artistes juges et parties*. Se prévalant de la liberté d'un *causeur*, M. Paul Stapfer a groupé dans ce volume, au gré de sa fantaisie, une multitude de noms et de questions autour des noms principaux de Chateaubriand, de Gœthe et de Byron. Mais quel que soit l'auteur qu'il aborde, toujours il se demande ce que pense cet auteur des autres et de lui-même, et ce qu'il nous a révélé des secrets de son art. Ainsi s'unissent deux enseignements à l'ordinaire séparés, celui de la rhétorique et celui de l'histoire littéraire. Avec M. Stapfer, on fait sa rhétorique en faisant son

[1] Ces pages ont été publiées d'abord dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, livraison de juin 1874.

Digitized by Google

histoire littéraire, et ce sont les grands écrivains qu'on aborde tour à tour qui, en se complétant et se corrigeant par leurs contradictions mêmes, nous enseignent la théorie de l'art d'écrire.

Plus tard, en 1870, M. Paul Stapfer fit à Paris un cours du même genre, qui fut également publié quelque temps après. Cette fois, il mit bien en vue, à la place d'honneur, le sous-titre du volume précédent, afin que dès l'abord nul ne pût se méprendre sur ses intentions. *Les artistes juges et parties, causeries parisiennes :* tel est le titre complet. C'est à Victor Hugo que M. Stapfer a fait la part du lion dans ces nouvelles causeries, non cependant sans s'accorder le plaisir de parler à ce propos d'écrivains qui ne lui ressemblent guère : Boileau, Rabelais, Paul-Louis Courier, Béranger, Georges Sand, Bacon, etc. Puis, pour bien établir qu'il n'a pas l'esprit exclusif et qu'il n'entend point condamner toute autre méthode d'enseignement, il a glissé au milieu de ces capricieuses études d'histoire un sermon dans les règles, un beau sermon en trois points, sur quoi ?... sur le style. Nous voilà en pleine rhétorique ; mais la rhétorique de M. Stapfer ne ressemble pas à celle de tout le monde, car le premier de ses principes est qu'une jeune fille à qui l'on veut apprendre à écrire ne doit jamais faire de composition sinon sur un sujet qui lui plaise particulièrement. Il a d'autres principes du même genre, qui ne

Digitized by Google

sont pas précisément ceux que les maîtres ont coutume d'appliquer, mais qu'il est inutile de rappeler ici, car ce sermon sur le style a paru en premier lieu dans cette revue même, et nous ne pensons pas que nos lecteurs et lectrices l'aient si tôt oublié.

Si j'avais à rendre ici un compte détaillé des deux volumes de M. Stapfer, je le tiendrais un moment sur ce mot de sermon et lui dirais, avec la franchise toute bienveillante qu'on se doit entre amis et collaborateurs, que s'il se glisse parfois une note moins heureuse dans ses charmantes causeries, c'est lorsqu'il cesse de causer. Il serait parfait, ce sermon, si ce n'était pas un sermon. A quoi bon, je vous prie, ce texte, ces trois points et cette parodie de solennité ? M. Paul Stapfer a retenu de sa première jeunesse quelques traces d'une habitude dont on se déprend avec l'âge ; il croit encore, comme on se le figure à vingt ans, que les idées ont besoin d'être présentées, habillées, arrangées. Son premier ouvrage, la *Petite comédie de la critique littéraire*, pêchait par excès d'arrangement. Son dernier volume, celui dont nous parlons en ce moment, n'est pas entièrement dégagé de cette juvénile affectation. Peut-être ne manque-t-il à M. Paul Stapfer, pour prendre rang parmi les critiques actuels les plus fins et les plus dignes d'être connus, que d'avoir entièrement secoué cette première enveloppe, dont les restes lui donnent encore je ne sais quoi de con-

Digitized by Google

traint. Sa première causerie, par exemple, gagnerait au retranchement pur et simple du premier paragraphe. Si spirituellement qu'on dise qu'on va commencer, il est encore plus spirituel de commencer sans le dire. Il en est de l'idée comme du fruit ou de la graine ; quand elle est bien mûre, elle tombe ou s'envole d'elle-même.

Mais j'ai tort d'insister, car si je voulais proportionner l'éloge à la critique, il y faudrait une longue suite de pages, tant il y a de choses à louer dans ces deux volumes, et mon but, en en parlant aujourd'hui, est moins de dire tout le bien que j'en pense que d'examiner le principe même sur lequel repose l'enseignement de M. Stapfer et qui en fait l'originalité.

On veut donc que l'artiste ne soit pas juge dans sa propre cause ; c'est le jugement, dit-on, qui lui manque le plus.

Cette doctrine, qu'une critique ingénieuse et paradoxale a renouvelée de nos jours et formulée avec plus de rigueur que jamais, est, au fond, celle de tous les manuels, traités et précis d'histoire littéraire ; celle de l'immense majorité des maîtres et maîtresses de rhétorique, chargés de former le goût des jeunes gens qui fréquentent nos collèges et nos gymnases, ou des jeunes filles à qui l'on juge à propos de donner un vernis de littérature. Souvent elle

Digitized by Google

inspire l'enseignement supérieur lui-même. Le maître n'est pas là seulement pour faire comprendre et goûter les beaux vers des poëtes, mais encore et surtout pour mettre en garde contre leurs erreurs de jugement. Il traite l'œuvre de l'artiste comme les compositions de ses élèves, c'est-à-dire qu'il la juge et la corrige. Il est le maître ; le poëte, enfant prodige, n'est encore qu'un enfant; or, qui dit enfant dit écolier.

M. Paul Stapfer pense, au contraire, que l'art et la critique ne vont pas l'un sans l'autre et que les enfants prodiges sont les meilleurs maîtres.

M. Stapfer doit avoir été conduit à ce principe, subversif de toutes les notions reçues, par l'application de la méthode comparative, la grande méthode moderne. Il a comparé beaucoup de critiques sur un certain nombre de sujets donnés. Ces comparaisons lui ont fourni la matière de son premier volume, la *Petite comédie de la critique littéraire*, qui n'est autre chose qu'une ingénieuse et piquante discussion des jugements contradictoires les plus célèbres sur Molière et la comédie française classique. Il a pris goût à ce travail ; l'expérience lui a montré que la veine était riche, et c'est en la fouillant qu'il y a trouvé la matière des deux premiers volumes de ses *Artistes juges et parties*. Il faut bien espérer que ces deux volumes ne sont qu'un commencement, car si mes impressions ne me trompent pas, on apprend

Digitized by Google

avec M. Stapfer, en quelques pages, beaucoup plus de bonne littérature et de saine rhétorique qu'on ne le fait dans la plupart des écoles par les cours complets de rhétorique générale, de théorie des genres et de littérature élémentaire qui préparent à l'enseignement supérieur, ou qui, pour les jeunes filles, en tiennent lieu. Le principe de M. Stapfer est donc le meilleur, puisqu'il produit les meilleurs fruits. Comment se fait-il qu'il soit le meilleur? C'est ce que nous voulons essayer d'expliquer.

Il faut accorder deux choses aux partisans de la séparation de la théorie et de la pratique, en matière d'art et de poésie.

Il n'est point impossible que l'exercice habituel de la critique nuise au développement poétique de l'imagination. L'esprit humain prend des habitudes, des plis, et à force de négliger certains mouvements, il devient incapable de les faire.

En outre, les artistes ont ordinairement une autre manière d'exprimer leurs sentiments que les critiques proprement dits. Ceux-ci cherchent à déduire les raisons de leurs sympathies et de leurs antipathies; ceux-là, moins analyseurs, en sentent le pourquoi plus qu'ils ne l'expliquent. Mais ils n'en savent pas moins ce qu'ils sentent, partant ce qu'ils veulent et ce qu'ils font. Pour se présenter sous une autre forme, leur critique n'en est pas moins de la critique.

Digitized by Google

Cela dit, on peut poser en fait qu'il ne se produit aucune œuvre d'art sans critique, que la critique est toujours de moitié dans les choses parfaites, et que l'artiste pur artiste, le poëte exclusivement poëte, ne se rendant aucun compte de lui-même à lui-même, est un être chimérique, dont l'image ne peut hanter que le cerveau de théoriciens habitués à ne plus distinguer entre l'abstraction et la réalité.

Observez les poëtes les plus naïfs, ceux qui doivent le moins à la réflexion, et toutes les fois qu'il vous sera possible de les prendre sur le fait, vous verrez que l'inspiration ne les a pas dispensés d'un travail d'enfantement, accompagné de reprises, de corrections, de ratures.

Il y a longtemps qu'on ne croit plus à ce La Fontaine dont on disait autrefois qu'il produisait des fables comme les pommiers produisent des pommes, c'est-à-dire sans effort et par le seul penchant de la nature, ou, si l'on en parle encore, c'est pour dire que les plus exquises des fables du *fablier* sont celles qui ont mis le plus de temps à mûrir, celles qui ont absorbé dans leur suc le plus de sève et de rayons. « La Fontaine corrigeait beaucoup et longtemps », dit Béranger.

On est également revenu d'une illusion semblable à propos de Lamartine. Il était, sans doute, dans la nature de Lamartine de chanter, comme dans celle de La Fontaine de conter. Jamais poëte n'eut la verve

Digitized by Google

plus rapide, plus débordante, et ne put avec plus de justesse parler d'inspiration, de soudaine inspiration. Et cependant Lamartine, lui aussi, se lisait, se relisait et se corrigeait. Il se faisait même lire et critiquer par un ami. Il attachait de l'importance, dans les premiers temps, à ce que le vulgaire appelle le style, et les variantes ne manquent pas pour ses plus belles *Méditations*. Ce *Lac* immortel n'est point sorti du cerveau du poëte comme Vénus de l'écume des mers. Nous savons aujourd'hui, par des publications récentes, que ce chef-d'œuvre a subi des remaniements, que certaines strophes sont tombées, et que la critique, la froide critique, a contribué à sa perfection. Lamartine était bien poëte, il remplissait sa fonction de lyre harmonieuse quand il disait après le chant d'Elvire :

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : éternité !

Mais il a été plus grand poëte encore lorsque, après avoir écrit ces deux strophes, il les a retranchées, faisant en cela œuvre de critique. Ce n'est pas

Digitized by Google

qu'elles ne soient fort belles; mais elles pèsent, allongent et enlèvent au morceau ce charme de discrétion qui en double la poésie, en ouvrant à l'imagination la carrière de l'infini. Le *rien que ce qu'il faut* n'importe pas moins que le *tout ce qu'il faut*.

Lamartine, il est vrai, s'est bientôt fatigué de ce double rôle de poëte et de critique : « Créer est beau, disait-il, mais corriger, changer, gâter, est pauvre et plat, c'est ennuyeux, c'est l'œuvre des maçons, et non pas des artistes. » A partir du jour où il a pratiqué la méthode de paresse contenue en germe dans ces lignes, où il a renoncé à la critique pour n'être plus que l'instrument mélodieux frémissant sous le doigt divin, l'instrument a perdu non-seulement sa justesse, mais sa sonorité.

Il y a chez tout poëte un idéal plus ou moins distinctement aperçu, un certain goût de plénitude, de limpidité, de légèreté, d'harmonie, qui veut être satisfait; de là vient qu'il s'établit, même chez ceux qui composent le plus de verve et d'instinct, une comparaison incessante entre le degré atteint et celui qu'on voudrait pouvoir atteindre, qu'on se sent capable d'atteindre. Cette comparaison, décourageante pour les faibles, est l'aiguillon des forts. C'est par elle, c'est-à-dire par la critique, que le poëte progresse et grandit.

L'improvisation elle-même suppose un travail de

Digitized by Google

réflexion qui corrige et sollicite l'inspiration. Si rapide que soit ce travail, encore lui faut-il du temps. C'est pourquoi l'improvisation n'est jamais soudaine, ou ne l'est que par moments très courts, par accès. L'improvisateur s'accompagne, il débute par un prélude, il se donne du temps. Les improvisateurs villageois, en France et ailleurs, emploient de préférence des formes redoublées, comme dans cette chanson de l'Angoumois :

Allons dans ce p'tit bois charmant,
Quand on y va, que l'on est à l'aise ;
Allons dans ce p'tit bois charmant,
Quand on y va, que l'on est content !

Un beau mesieur y va chassant,
Quand on y va, que l'on est à l'aise ;
Un beau mesieur y va chassant,
Quand on y va, que l'on est content !

Presque toutes les chansons populaires de France sont dans un style analogue. Il y a des repos ménagés pour l'improvisateur, qui trouve le motif d'une strophe nouvelle pendant que les chanteurs, autour de lui, répètent celui de la strophe précédente.

Les improvisateurs lettrés, ceux qui, sur un sujet donné, vous débitent sur l'heure une tragédie en cinq actes, n'ont pas l'avantage des pauses ; il faut qu'ils improvisent à fil ; mais outre que le don d'improvisation suppose une concentration d'activité qui

Digitized by Google

fait que les secondes valent des minutes et les minutes des heures, ils ne parviennent à ce degré de prestidigitation poétique qu'à force d'exercices et de patience, c'est-à-dire de travail accumulé, et, qu'on me passe l'expression, de critique emmagasinée. Il faut avoir la mémoire peuplée de tous les échos de la langue, il faut avoir écrit quelques centaines de milliers de vers pour que le talent naturel, toujours indispensable, s'assouplisse jusqu'à se transformer en un don de facile et élégante improvisation. Et même alors, le résultat se ressent toujours d'une trop grande rapidité de production, c'est-à-dire d'une diminution de critique : la poésie improvisée est rarement de la poésie.

Ne nous laissons pas prendre à des apparences souvent calculées. Le poëte trouve plaisir à ce rôle de demi-dieu que lui fait jouer la naïveté populaire; non content d'être ce qu'il est, il pose pour l'être plus encore qu'il ne l'est. Il aime l'auréole et le nuage d'encens. Il lui plaît de passer pour le fils de Jupiter. Aussi dissimule-t-il avec soin tout ce qui n'est pas d'accord avec l'idée qu'on a de lui. Il ne montre guère ses manuscrits chargés de ratures, il ne fait pas étalage de variantes, il ne dit pas le temps et les efforts que lui ont coûtés la réussite; il parle d'inspiration. Ce mot est juste. Le poëte a des moments où il sent distinctement comme une puissance qui s'empare de lui. C'est peut-être une illusion.

Digitized by Google

N'importe, l'effet est le même. Mais ce qu'il ne dit pas, par fausse honte, par vanité, peut-être par pudeur, c'est la peine qu'il faut à cette puissance divine pour le posséder entièrement, et faire circuler une vie nouvelle dans toutes les fibres de son être ; ce qu'il ne dit pas, c'est comme il halète sous l'étreinte, et de quelle fatigue se payent ces heures d'ivresse. Le poëte a beau faire, il est toujours homme, c'est-à-dire rebelle à la divinité. Il la désire et se dérobe ; elle, de son côté, ne se donne que lorsqu'elle est assez ardemment désirée. Lutte étrange, où la faiblesse humaine ne triomphe qu'en employant toutes ses ressources, en se jugeant sans cesse pour demander sans cesse davantage. Il faut, comme autrefois les prophètes en prière, il faut forcer la main à la divinité.

Il y a donc un critique dans tout artiste ; il y a de même un artiste dans tout critique.

La chose est évidente si l'on parle de ces critiques qui ne visent à rien moins qu'à faire revivre le passé, à peindre les grandes figures historiques, comme si elles posaient vivantes sous nos yeux, à reproduire le mouvement et la physionomie des sociétés qui ne sont plus. Ceci est de l'art, de l'art au premier chef, un art dont les hommes de notre temps se montrent avides. Il n'y a plus de limites entre l'histoire et la poésie.

On en pourrait dire autant, peut-être, de cette

Digitized by Google

haute critique philosophique qui cherche les raisons profondes des choses, l'enchaînement des causes aux effets, le pourquoi des révolutions du goût. Mais ceci nous mènerait loin, et je ne parle en ce moment que de la critique courante, dont la fonction est d'apprécier le mérite des œuvres littéraires. Cette critique courante, dont les maîtres de littérature ont coutume de se réserver le monopole, suppose une comparaison perpétuelle entre l'œuvre à juger et un certain modèle, un idéal vu ou entrevu. Or cette comparaison sera d'autant plus fructueuse, elle produira une critique d'autant plus parfaite, que l'idéal sera plus clairement conçu. Concevoir un idéal, c'est déjà l'aimer ; le comprendre, c'est en être saisi. Plus on en est saisi, plus on est près de l'exprimer soi-même, non-seulement par des conseils et des formules, mais par une représentation vivante, par une création. C'est la règle ; de l'âme le mouvement se communique à l'imagination. Il suit de là que le plus grand critique d'une époque doit en être le plus grand poëte, et vice-versa. Dans l'état de perfection, ces deux fonctions seraient toujours réunies ; elles ne sont séparées que par la misérable condition de notre espèce, qui condamne tout homme à n'être jamais qu'une fraction d'homme.

La distance est donc grande du réel à l'idéal ; néanmoins ils s'écartent plus qu'ils ne se contredisent, et il y a des moments dans l'histoire où ce qui est

Digitized by Google

laisse deviner ce qui pourrait être. On a vu en France le plus grand poëte de l'école romantique et celui qui devait devenir le premier critique des temps modernes unis un instant d'une amitié si étroite qu'ils semblaient n'être qu'un. Cette amitié n'a peut-être pas exercé une grande influence sur le premier; mais elle a valu au second une initiation de poésie dont la trace est visible dans toute son œuvre. Artiste déjà, il l'est devenu plus encore et n'en a été que plus critique. Mais cet exemple n'est rien en comparaison de celui qu'offrait l'Allemagne à la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci. Son plus grand poëte et son plus grand critique étaient alors réunis dans une seule et même personne, et il est assez évident que si le poëte devait sa finesse au critique, le critique devait sa perspicacité au poëte. Est-ce de Schiller, est-ce de Gœthe que je parle? Je pensais plutôt à Gœthe; mais on pourrait, de Schiller, en dire presque autant. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est de voir ces deux génies se mirer l'un dans l'autre. Avec quelle pénétration Schiller entrait dans la pensée de Gœthe, avec quelle facilité Gœthe se mouvait dans celle de Schiller! La manière dont ils se critiquent mutuellement est celle de deux poëtes qui se comprennent par l'âme. Jamais, peut-être, la critique n'a été plus intime, parce que jamais elle n'a été plus près de la poésie. On eût dit le génie de l'Allemagne partagé en deux moitiés qui, s'étant reconnues et ne pouvant

Digitized by Google

se fondre, s'associaient et s'enchaînaient l'une à l'autre par la puissance de la sympathie.

Qu'ils nous disent donc, ces théoriciens absolus, qui proclament l'incompatibilité de la critique et de la poésie, qu'ils nous disent ce qui est de trop, chez Schiller et chez Gœthe, chez Gœthe surtout, du critique ou du poëte. De quelle main veulent-il lui faire l'amputation, de la droite ou de la gauche? De la gauche, sans doute! Le monde est fait si singulièrement que les hommes ont tous un côté plus faible que l'autre, et ils sont si routiniers qu'ils s'arrangent pour que ce côté soit le même chez tous. Ainsi le veut la conscription. Le génie, dit-on, est sujet à cette infirmité aussi bien que le vulgaire. Soit! Mais, quand à Gœthe, on peut les mettre au défi, ces chirurgiens émondeurs, de reconnaître sa gauche de sa droite, sa droite de sa gauche.

On objecte que de tels exemples sont extraordinaires, et que la théorie commune, fausse peut-être pour quelques génies exceptionnels, n'en est pas moins vraie dans l'immense majorité des cas, même pour des artistes de premier rang. Le poëte, dit-on, le poëte ou l'artiste, est presque toujours l'homme d'un certain don; il ne comprend qu'un certain ordre de beauté, celui qu'il doit révéler au monde, tandis que le critique, de sa nature amateur et non créateur, comprend et goûte tous les ordres de beauté.

L'objection s'évanouit quand on y regarde de près.

Digitized by Google

Non-seulement il y a dans chaque poëte un critique, mais ce critique est exactement de la taille du poëte. Il ne se montre pas toujours à la vérité ; mais il se trahit presque toujours. Un vers, un hémistiche, une anecdote suffisent pour en juger. On n'aurait de Musset que son hémistiche sur la *tisane à la glace* de Boileau Despréaux, qu'il n'en faudrait pas davantage pour voir distinctement le critique sous le poëte et le critique égal au poëte. Il n'y a qu'une imagination pétulante et pétillante, comme celle de Musset, à qui la rhétorique de Boileau ait pu donner ce frisson et cette nausée de pharmacie ; il n'y a qu'un enfant terrible, comme Musset, insouciant de son génie et de sa santé, qui ait pu méconnaître à ce point ce qu'a de salutaire et de fortifiant cette prétendue tisane, froide au déguster, chaude à l'estomac.

Racine, le poëte pointilleux, inquiet de ne pas bien dire, capable de sacrifier à une convention la franchise du style, apparaît assez clairement dans la critique qu'il faisait de l'épigramme de Boileau sur Chapelain.[1] Mais c'est en vrai poëte, en poëte

[1] Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés je n'ai que trop su lire,
Depuis que tu fais imprimer.

• Mon père, dit Louis Racine, représenta que, le premier hémistiche du second vers rimant avec le précédent et avec l'avant-dernier vers, il valait mieux dire *de mon peu de lecture.*

Digitized by Google

amoureux de la perfection, que Racine lisait, interprétait et faisait revivre devant Louis XIV ce divin Sophocle, qu'il s'interdisait d'imiter. Ici encore le critique, à peine entrevu, se montre égal au poëte, égal dans ses faiblesses, égal dans sa grandeur.

Et Victor Hugo ! En voilà un de grand poëte et de détestable critique ! Sa réputation sur ces deux points n'est-elle pas assez établie ? Eh bien, non ; il n'échappe pas à la règle, il la confirme. Il est comme critique ce qu'il est comme poëte, également magnifique, également détestable. Il suffirait, pour le prouver, de la piquante *Causerie* de M. Paul Stapfer intitulée : *Le grammairien de Hauteville House,* et bien connue des lecteurs de la *Bibliothèque universelle.* Ce sont des propos de table recueillis de la bouche même de Victor Hugo. Les médisances y pleuvent sur le tiers et sur le quart ; quelques illustres y sont fort maltraités, nul plus que Racine. Racine fourmille de fautes de français, d'images fausses, et de vers prosaïques, de « vers de mirliton ». Il y en a tant qu'on n'aurait jamais fini de les relever si on lisait attentivement une seule de ses tragédies.

Racine, ajoute Victor Hugo, est un poëte ***bourgeois***..... Les bourgeois veulent avoir leur poëte, leur bon petit poëte, sage et médiocre, qui ne les dépasse pas trop et

Molière décida qu'il fallait conserver la première façon : « Elle est, lui dit-il, la plus naturelle ; et il faut sacrifier toute régularité à la justesse de l'expression ; c'est l'art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des règles de l'art. »

Digitized by Google

leur présente un ordre de beauté moyenne où leur intelligence soit à son aise : Racine est ce poëte par excellence. La famille des poëtes bourgeois commence à Racine et finit à Emile Augier, en passant par Casimir Delavigne et Ponsard.

A ce mot de poëte bourgeois, M. Paul Stapfer, d'ailleurs si respectueux, ne se contient plus.

Je ne puis tolérer, s'écrie-t-il, qu'on dise que Racine est un poëte bourgeois. Racine est un poëte de cour; c'est la fleur de l'aristocratie la plus raffinée. Le parfum trop fin de cette fleur semble fade à nos sens blasés. Pour l'aimer, il faut aimer par sympathie des mœurs et une société qui ne sont plus; nous sommes devenus grossiers, et quand notre démocratie avec sa lourde patte touche cette fleur si noble et la flaire de son nez rouge, elle se ferme comme une belle-de-jour à l'approche de la nuit.

M. Stapfer a très raison. Tous les défauts du poëte qui a écrit les *Châtiments,* se réfléchissent dans ce mépris de Racine, bien digne de notre goût moderne, violent et brouillé, épris de gueuserie théâtrale. Ce critique qui trouve Racine bourgeois, si par hasard il était poëte, ferait nécessairement des vers déclamatoires, heurtés, cahotés, prétentieux, et ne s'élèverait au sublime que pour retomber dans le trivial. Quiconque n'aime pas Racine, n'a pas le sens de la mesure, des proportions, des lignes soutenues et de la beauté régulière.

Et cependant Victor Hugo n'a pas tort. Relisez quelques-uns de ses bons vers, à lui, — des vers à

Digitized by Google

l'emporte-pièce, où chaque mot ajoute à la pensée, — et vous comprendrez que la manière plus molle de Racine, ingénieuse et contournée, l'ait cent fois impatienté.

Voici la première scène d'*Esther*. Le volume s'est ouvert là, par hasard.

Elise, l'ancienne compagne d'Esther, lui raconte qu'elle la croyait morte. Un prophète l'a rassurée :

C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse.

Il se peut que pour les esprits délicats du XVII^e^ siècle une *mort qui abuse* signifiât une *mort faussement annoncée ;* mais il n'en sera probablement pas de même pour le critique qui reproche à Racine de n'avoir que les apparences de la correction, et il faut l'en féliciter.

Le même prophète charge Elise d'annoncer à Sion que le jour approche où le Dieu des armées

Va de son bras puissant faire éclater l'appui,

c'est-à-dire, — car on pourrait s'y tromper, — montrer par des faits éclatants qu'il est et veut être l'appui de Sion. Il serait facile, je crois, de prouver qu'en parlant ainsi Racine ne s'est point écarté de l'usage de son temps ; mais qui oserait en vouloir à son terrible censeur de s'interdire toute alliance de mots semblable à celle de l'*appui* qu'on fait *éclater*.

Digitized by Google

C'est, sans doute, ce qu'il appelle une image fausse.

Elise, rassurée, est accourue en toute hâte à Suze; elle ne peut assez dire son étonnement en voyant la fortune d'Esther :

> O spectacle! ô triomphe admirable à mes yeux!

Mille exemples prouveraient que la rhétorique du XVII^e^ siècle était relativement coulante sur l'article des pléonasmes et des mots qui ne disent rien. Aujourd'hui, l'*à mes yeux* paraîtrait fort inutile, et l'on se passerait volontiers de l'*admirable*. Le *triomphe* suffit. Ce que Racine y ajoute le diminue.

> Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
> Le ciel a-t-il conduit ce grand événement?

Mille exemples aussi prouveraient qu'il y a dans ce dernier vers un minimum de poésie suffisant pour les oreilles des auditeurs de Racine; mais Victor Hugo a-t-il donc si grand tort lorsque, plus exigeant, il se refuse à tomber si près de la prose et s'étonne de ces « vers de mirliton »?

Je n'ose continuer. Il s'agit d'une tirade de vingt vers, et je n'en suis pas à la moitié de mon chapelet. Que serait-ce si nous lisions la scène tout entière? Victor Hugo l'a bien dit, on n'en finirait pas.

Je ne suis point un détracteur de Racine, tant s'en faut; peu de personnes le goûtent plus vivement

Digitized by Google

que moi; je ne connais pas de poëte plus vrai; mais il en faut bien convenir, il semble avoir peur de toucher aux choses qu'il dit; le mot côtoie la pensée ou l'effleure, souvent par délicatesse, souvent par timidité; il y a des vers qui ne sont qu'à moitié pleins ou qui s'allongent en périphrases, des images opaques, des façons de dire générales et des élégances de convention. Après tant de révolutions accomplies dans la politique, dans les mœurs et dans les idées, depuis que la démocratie — au nez rouge — a renversé l'ancienne hiérarchie des choses et des mots, depuis que l'on écrit non-seulement pour le grand monde, mais pour tout le monde, pour la famille autant que pour le salon, on a senti généralement le besoin d'un style plus net et plus familier, disant les choses par leur nom, et plus nourri de poésie dans sa simplicité. Ce style s'est trouvé, et Victor Hugo, malgré toutes ses emphases, est un de ceux qui en ont dérobé le secret; nul plus que lui n'en a multiplié les exemples. La poésie moderne, — celle de Victor Hugo en particulier, — n'a pas la tranquille beauté de celle du XVII^e^ siècle; elle est tumultueuse, désordonnée, incohérente; elle n'a pas produit une seule œuvre dramatique qui puisse soutenir la comparaison avec *Phèdre* ou *Athalie;* elle n'en a pas moins ce mérite d'être plus exigeante pour la qualité poétique du vers : elle le veut plus ferme, plus souple, plus plastique, même aux mo-

Digitized by Google

ments où il se détend. En se déployant pour suffire à une poésie lyrique toute nouvelle, la langue française a découvert dans son propre sein un fond de ressources inconnues, dont bénéficient l'épopée et le drame. Le vers de Racine ne suffit plus, même à la scène.

Victor Hugo n'est assurément pas un grand critique lorsqu'il parle de Racine comme d'un poëte bourgeois ; il n'entre pas dans son personnage ; c'est un art, une façon de poésie qui lui manque, et dont l'absence se fait sentir non-seulement dans ses jugements, mais dans ses œuvres les plus originales. Dans le drame non plus, il n'entre pas dans ses personnages, à moins toutefois qu'il n'y entre trop. En revanche, il est très grand critique lorsqu'il démêle les à-peu-près conventionnels, les touches molles, vagues, diffuses, de ce fameux vers racinien qui a si longtemps passé pour le type unique du beau, et qui n'en est qu'un des types. Mais qui ne voit qu'ici encore le poëte inspire le critique, est lui-même le critique? L'idéal du nouveau poëte s'affirme à la rencontre d'un autre idéal, qui prétend jouir éternellement des droits du premier occupant.

Si en étudiant l'histoire du goût, on s'arrête aux moments où il se transforme, on y reconnaît toujours l'influence directe d'un poëte. Les Laharpe, même les Boileau et les Sainte-Beuve, sont des commentateurs, qui viennent après, quand la découverte

Digitized by Google

est faite. Réduite à ses seules lumières, la critique n'irait pas bien loin. Elle ne se serait jamais fait une idée précise de ce qui manque au vers racinien sans le poëte qui a créé un autre vers, et donné par là un point de comparaison. Le vrai critique n'est pas celui qui vient après coup, comme nous le faisons aujourd'hui, constater les différences ; le vrai critique est le poëte qui a créé le point de comparaison, et qui ne l'aurait pas créé s'il n'avait pas senti plus vivement que tout autre l'insuffisance du premier idéal. Même en critique, c'est le poëte qui est le révélateur.

Quelle est donc la fonction de celui qu'on appelle ordinairement le critique ?

Elle est nulle, à moins qu'il ne fasse, lui aussi, œuvre d'art et de poésie.

D'abord, le critique lit et tâche de comprendre.

S'il y parvient, il a déjà fait œuvre de poésie. Les mots que nous lisons ne font que donner le branle à notre esprit, montrer l'idée ; il reste à la voir, et nous ne la voyons que par une opération, à laquelle nous sommes sollicités sans doute, mais que nul ne peut faire à notre place. Comprendre, c'est penser pour soi ce qu'un autre a pensé avant nous et le penser avec la même intensité que lui. Celui-là n'a pas compris, qui n'a pas senti courir dans ses veines le frisson créateur, et qui ne s'est pas cent fois frappé le front en s'écriant : « C'est moi qui ai écrit cette

Digitized by Google

prose, moi qui ai dicté ces beaux vers. Ils sont à moi. Qui donc me les a dérobés? »

En second lieu, le critique explique.

S'il explique réellement, il fait encore œuvre de poésie. Les esprits sont ainsi faits que la communication de la pensée n'est pas toujours immédiate de l'un à l'autre. Ils n'ont pas tous la même facilité d'intuition; il faut, pour qu'ils voient, montrer plus ou moins. Le critique montre ce que le poëte n'a pas assez montré, il ouvre ce qui n'est qu'entr'ouvert, il déploie, il explique; expliquer est déployer. Une idée n'est pas complète, si elle ne se mire pas dans une image; de même le poëte a besoin de critiques qui le multiplient et le réfléchissent. Chacun de ces critiques est un miroir vivant qui rend à sa façon la pensée du poëte; plus cette pensée est puissante, plus elle produira de ces reflets originaux; c'est par eux qu'elle découvre sa richesse et atteint à tout son rayonnement.

En troisième lieu, le critique choisit.

Ceci est l'œuvre poétique par excellence. Ce qu'on appelle création en poésie, est une *sélection*, comme disent les naturalistes modernes. Le monde où vit le poëte se condense en se réfléchissant dans sa pensée, et la physionomie en devient plus saillante. Le temps fait sur l'œuvre du poëte un travail tout semblable. Cette œuvre est le fruit d'une pensée originale qui se dégage de tout ce qui n'est pas elle et ne

Digitized by Google

retient absolument que ce qui lui appartient en propre. Il reste quatre vers de telle *Messénienne* de Casimir Delavigne, vingt vers de tout Millevoie, quelques scènes et quelques silhouettes hardies, surtout quelques mots, de tout Corneille. Le souvenir, qui est le grand poëte, est aussi le grand choisisseur. Les œuvres les plus parfaites sont celles que le souvenir a purifiées par un plus long travail de sélection.

Je n'en veux d'autre exemple que les grandes épopées homériques. Il n'y a pas dans toutes nos littératures modernes un seul poëme étendu qui se soutienne au même degré. L'*Enéide,* le *Paradis perdu,* le *Faust,* même la *Divine Comédie,* ont l'air, en comparaison, d'être faits de pièces rapportées ; la composition en est à certains égards plus régulière ; mais l'inspiration en est infiniment moins égale, et ils se dissolvent en fragments par le travail de la mémoire. Il n'y a pas non plus dans nos littératures modernes un seul poëme de quelque étendue plus franc de ce faux goût qui mêle les tons et les genres, qui oblige les récits à traîner une morale à la remorque, qui glisse l'analyse dans le drame, et montre indiscrètement la petite personne de l'auteur partout où l'on n'a que faire de lui. La poésie homérique est celle qui a le moins de prétentions et d'affectations. On l'attribue, en général, à l'heureuse naïveté des premiers âges, et sans doute l'on n'a pas tort. Volon-

Digitized by Google

tiers aussi on se figure sous le nom d'Homère, au milieu de la foule des aëdes qui ont contribué à l'œuvre commune, un poëte d'un génie exceptionnel. On n'a pas tort, non plus. Il y a dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade* une puissance de poésie extraordinaire et qui ne s'explique pas sans un très grand poëte, peut-être plus d'un. Mais la perfection relative de ces antiques poëmes a une autre cause encore. Ils sont plus parfaits que ceux d'aujourd'hui, parce que le grand ouvrier de poésie, le souvenir, a eu le temps d'y mettre la main et d'en faire son œuvre. Les aëdes ont succédé aux aëdes, se transmettant de l'un à l'autre le trésor de la poésie nationale, et ce trésor s'est purifié par le simple fait que tout ce qui n'était pas dans le ton, tout ce qui ne méritait pas de subsister, est tombé peu à peu dans l'oubli. Les poëtes actuels, qui composent dans le silence du cabinet et n'ont devant eux que quelques années d'activité féconde, sont de pauvres improvisateurs en comparaison de ce poëte multiple, de ce poëte-nation qui, dans la Grèce antique, ne cessait de travailler sur le même fonds de traditions héroïques. L'*Odyssée* est le produit d'un travail séculaire de création et d'épuration combinées. Sur les pas de cette muse capricieuse, qui chante aujourd'hui pour se taire demain, passait et repassait la muse du souvenir, qui trie et choisit. Il y a du choix dans ces vieux poëmes, il y en a plus que dans tout ce que

Digitized by Google

nous faisons aujourd'hui. Les épopées homériques doivent à plus de critique leur plus haut degré de perfection.

Ainsi tout procède de la même source, tout est poésie, la critique aussi, du moins la bonne. Le critique ne vaut que dans la mesure où il est artiste ; il n'est bon juge qu'à la condition d'être partie, lui aussi.

Il n'y a donc que des apparences, une pure illusion d'optique dans l'antithèse qu'on établit entre l'artiste, dont l'imagination toute personnelle ne comprend qu'elle-même, et le critique, dont l'intelligence générale comprend tout le monde. Et cette illusion provient uniquement de ce que le critique, d'ordinaire moins artiste que le poëte, a les impressions moins fortes que lui, partant les antipathies et les sympathies moins vives. On lui croit l'intelligence plus étendue parce qu'il l'a moins passionnée. En réalité, il sent moins, il pense moins, il vit moins. Mais, dans sa sphère inférieure, il a aussi ses préjugés, ses étroitesses, et si l'on prend la peine d'y regarder, on verra qu'il n'y a pas beaucoup plus de critiques larges que de poëtes à l'esprit ouvert. Critique ou poëte, nul ne gravite autour du vrai centre. Tous dévient vers quelque tangente. L'équilibre qui fait l'intelligence complète est rare à tous les degrés. Gœthe le critique n'est pas moins extraordinaire que Gœthe le poëte.

Digitized by Google

Nous sommes donc en droit de déclarer la pratique ordinaire mauvaise, et de poser, contrairement au préjugé général, les conclusions suivantes :

Ce qu'il faut par-dessus tout éviter dans l'enseignement littéraire, ce sont les juges qui ne sont pas parties, c'est-à-dire les critiques qui ne sont pas artistes.

Le critique artiste se fera connaître à ce signe infaillible que son premier soin et son plus constant souci sera de mettre ses élèves à l'école des grands critiques, qui sont les grands artistes, et de se faire suppléer par eux.

S'il y a quelque nouveauté dans l'œuvre de M. Paul Stapfer, c'est tout simplement parce qu'il a appliqué ces principes élémentaires à deux cours destinés à une classe de jeunes demoiselles, et fait entrevoir la possibilité d'un enseignement littéraire infiniment plus fécond que celui qu'on obtient au moyen de précis, de manuels, et de ces cours réguliers et complets dans lesquels on donne de chaque auteur un échantillon accompagné d'une étiquette : Corneille, sublime; Racine, tendre; Bossuet, aigle; Fénelon, cygne, et ainsi de suite.

Mais voici maîtres et maîtresses qui jettent les hauts cris, et les mamans qui sont fort inquiètes : « Ne voyez-vous pas, nous dit-on, que les *causeries* de M. Stapfer ne sont que des causeries ; il nous faut un enseignement plus grave, un cours régulier,

Digitized by Google

qui ait un commencement et une fin ; il faut que nos enfants et nos élèves apprennent la littérature de suite, et qu'ils ne soient pas empruntés à répondre quand on leur demandera, à l'examen, d'où était Corneille, en quelle année il est né, en quelle année il est mort, et par quelles qualités se distingue le style cornélien ? »

Il est vrai que les *Causeries* de M. Stapfer sont des causeries, et je suis prêt à reconnaître que dans un cours d'études régulièrement distribué, on peut souhaiter, avec le même esprit, une marche plus méthodique. Ceci est l'affaire du maître ou de la maîtresse. Ils sont payés pour cela. Mais je suppose qu'il faille absolument choisir entre la causerie capricieuse, littéraire, et le cours régulier, machinal, que choisiriez-vous, bonnes mamans, et vous, maîtres et maîtresses, dites, que choisiriez-vous ?

Si vous préférez le cours machinal, voici M. Lefranc, M. Demogeot, et vingt traités analogues.

Si vous préférez la causerie littéraire, voici M. Stapfer.

Quand on les pousse au mur, les maîtres, les maîtresses, surtout les bonnes mamans, avouent et reconnaissent, proclament même la supériorité de M. Stapfer ; mais quand on va chez le libraire, on demande toujours M. Demogeot.

Ah ! M. Stapfer, pour un homme de tant d'esprit, vous avez fait une grande sottise. Votre prétendue

Digitized by Google

méthode n'en est pas une, et rien ne distingue votre enseignement, sinon plus d'intelligence et un sentiment plus vif de l'art. Où cela mène-t-il? A rien.

Vos livres sont excellents; mais on n'en usera guère.

*

P. S. Avec les épreuves de cet article, je suis informé qu'il existe une seconde édition des *Artistes juges et parties*. On ne pouvait recevoir plus gracieux démenti. Félicitons-en l'auteur, surtout le public. Toutefois, je ne m'en dédis pas encore. Un livre pareil devrait avoir eu déjà plusieurs éditions, car sa place est marquée dans une infinité d'écoles et d'institutions, et dans toutes les familles où l'on attache quelque importance à une bonne éducation littéraire.

1874.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

	Pages
Etudes sur Calvin	1
Pensées de Pascal	123
Le doyen des critiques français, M. Sainte-Beuve et Port-Royal	233
Béranger et M. Renan	275
Le scepticisme de la critique littéraire.	319
Artistes Juges et Parties	391

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE F. ROUGE, LAUSANNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Alpes suisses : Récits et Croquis, 2me édition, 1 volume . . . . . Fr. 3 50

Alpes suisses : Ascensions et Flâneries. ALPES VAUDOISES ET DENT DU MIDI, 1 vol. . Fr. 3 50

Alpes suisses : Ascensions et Flâneries. SUISSE CENTRALE, 1 vol. . . . . Fr. 3 50

Contenu : *Linththal et les Clarides. — Le Pilate et le Rigi. — Le Rayon bleu: — Le Bristenstock. — De Schwyz à Schwyz par Sion. — Le Rheinthal après l'inondation.*

Alpes suisses : Etudes d'histoire naturelle. 1 vol. Fr. 3 50

Alpes suisses : Etudes historiques et nationales. 1 volume . . . . . Fr. 3 50

Alpes suisses : Etudes de littérature alpestre, et **La Marmotte au collier.** 1 vol. . . . . Fr. 3 50

Contenu : *Schiller, Gœthe et les Alpes. — Discours prononcé à la fête du Club alpin suisse à Lausanne, en 1872. — Frédéric de Tschudi et le Monde des Alpes. — Deux nouveaux points de rencontre entre l'art et la science. — Tartarin sur les Alpes, par Alphonse Daudet. — Souvenirs de Jean Muret. — La Marmotte au collier, journal d'un philosophe. — Appendice.*

Ecrivains de la Suisse romande. ÉTUDES LITTÉRAIRES, 1 vol. . . . . Fr. 3 50

Contenu : *La vie littéraire à Lausanne avant 1845. — A propos d'Alexandre Vinet : la foi et le savoir. — Une épopée philosophique : M. Ch. Secrétan. — Juste Olivier, notice biographique et littéraire. — Alice de Chambrier.*

Poésies, deuxième édition, 1 volume . . . Fr. 5 —

Dernières Poésies. Les Gruyériennes. Poésies diverses. 1 volume . . . . . Fr. 5 —

Lausanne. — Imprimerie Aug. Pache, Cité, 3.

Digitized by Google

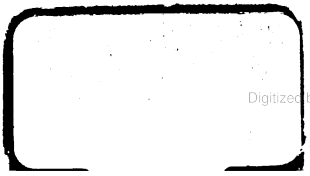
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YC128270



Digitized by Google

Digitized by Google